BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

TOME LXVII
(1997)

Fascicule 2

Publié avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
1997

UN MANUSCRIT PEU CONNU DE S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE OXFORD, BODLEIAN LIBRARY, AUCT. T. I. 2

Le manuscrit d'Oxford, Bodleian Library, Auct. T. I. 2 (Misc. 180) (1), contient vingt-quatre discours de S. Grégoire de Nazianze, avec des scolies (2) ; il est en parchemin, datable par la graphie, une minuscule bouletée élancée, de la première moitié, peut-être même du début du x^e siècle.

Le Auct. T. I. 2 est un codex intéressant, non seulement à cause de sa date ; il contient plusieurs scolies et trois commentaires aux discours de S. Grégoire, disposés d'une façon très particulière, pour ne pas dire unique, qui tient la place de l'ornementation dans ce manuscrit par ailleurs très sobrement décoré ; c'est en effet une spécialiste de l'illumination des manuscrits grecs, Irmgard Hutter, qui

(1) Ce codex provient des Jésuites du Collège de Clermont (n° 99 de cette bibliothèque) ; *ex libris* (f. 1) : «Colleg(ii) Clarom(ontani) Paris(iensis) Soc(ietatis) Jesu». Sur la même page, dans la marge verticale interne, écrite perpendiculairement à l'écriture, se trouve la note d'inventaire que tous les manuscrits des Jésuites reçurent, quand ils furent recensés lors de la dissolution de l'ordre : «Paraphé au désir de l'arrest du 5 juillet 1763. Mesnil». Les manuscrits grecs des Jésuites furent achetés en 1764 par le bibliophile hollandais Gérard Meerman (1722-1771) et passèrent ensuite à son fils Johan (1753-1815). En 1824, la bibliothèque Meerman (où le manuscrit Auct. T. I. 2 avait le n° 65) fut vendue aux enchères à La Haye. À cette occasion trente-neuf manuscrits furent achetés par la bibliothèque Bodléienne d'Oxford (Auct. T. I. 1 - Auct. T. II. 17) ; un autre manuscrit de même provenance (Auct. F. *infra* 14) fut acquis par la suite. Le manuscrit Auct. T. I. 2 a, au sommet du f. 1, le chiffre «12», écrit à l'encre brune, sans doute une cote d'appartenance ancienne, datable des XII^e-XIV^e siècles (?).

(2) *Cf.* H. O. Coxe, *Bodleian Library, Quarto Catalogues*, I : *Greek Manuscripts*, Oxonii 1969², coll. 733-735 ; le manuscrit est daté du début du XI^e siècle (col. 733 : *sec. fortassis xi. ineuntis*) ; le contenu est décrit par J. Mossay, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus.* 2. *Codices Americae, Angliae, Austriae* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N. F., 2. Reihe : Forschungen zu Gregor von Nazianz im Auftrag der Görres-Gesellschaft, 5. Band), Paderborn, München, Wien, Zürich 1987, n° 72, pp. 65-67 ; le manuscrit est daté de la fin du XI^e siècle (p. 65 : *Saec. XI exeuntis*).

a la première attiré l'attention sur ce spécimen (3). Les scolies, reliées au texte correspondant par des petits signes de renvoi, sont généralement en petites capitales, en rouge, et, dans les larges marges du manuscrit, elles sont souvent inscrites dans des formes décoratives figurées, représentant des objets et des images de la vie quotidienne : des croix, grecques ou latines, souvent posées sur un piédestal ; des cyprès stylisés (Planche 1, f. 41), parfois reposant sur une grande base rectangulaire ; des amphores à deux anses ; des oiseaux, des maisons, des églises avec leur clocher (Planche 2, f. 66), des temples à colonnes. Les commentaires, aux discours 38 (*In theophania*) et 39 (*In sancta lumina*), sont disposés par contre autour du texte qu'ils commentent, en 'Randkatene' ; écrits en petites capitales, en rouge, ils occupent la plupart de la surface écrite de la page, tandis que les quelques lignes du texte de Grégoire auquel ils se réfèrent, plusieurs fois répétées dans les pages successives, pour que le texte corresponde au commentaire, sont tracées au milieu, à l'encre brune et en minuscule, en forme de petite croix ou de rectangle (Planche 3, f. 193v).

Avant que Irmgard Hutter ne le signale, le Auct. T. I. 2, qui se trouve pourtant dans une des plus belles, riches et accessibles bibliothèques d'Europe, a incroyablement échappé à l'attention des savants (4). Il n'est cité dans aucune étude dediée à S. Grégoire jusqu'en 1987, quand il fut décrit dans le *Repertorium Nazianzenum* (5). Même après cette description l'oubli a continué ; pour ne citer qu'un exemple, malgré la collection de scolies qu'il contient, notre manuscrit n'est mentionné dans aucun livre ou article, même récent, dédié aux scoliastes de S. Grégoire (6). Cette omission est d'autant plus inexplicable que le voisin

(3) I. HUTTER, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften, Oxford, Bodleian Library*, III. 1, Stuttgart 1982, n 12, pp. 17-20, reproductions III. 2, nos 27-45 [dorénavant cité HUTTER, *CBM*].

(4) *Cf.* HUTTER, *CBM* III. 1, n 12, p. 17 : «Diese bedeutende, m. W. bisher unbeachtete Handschrift ist durch ihren Inhalt und ihre formale Erscheinung für mehrere Disziplinen interessant».

(5) MOSSAY, *Repertorium Nazianzenum*, 2, *cit.*, n 72, pp. 65-67 ; la bibliographie (p. 67) ne comprend que deux noms : Coxe et Hutter.

(6) *Cf.* les études sur les scolies du Ps.-Nonnus : I. SAJDAK, *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni* (Meletemata patristica, I), Cracoviae 1914 (aux pp. 5-30 sont énumérés 138 mss. du Ps.-Nonnus) ; E. PATZIG, *De Nonnianis in IV orationes Gregorii Nazianzeni commentariis, Abhandlung zu dem Jahresberichte der Thomasschule zu Leipzig für das Schuljahr von Ostern 1889 bis Ostern 1890*, Leipzig 1890, a utilisé cinquante manuscrits ; S. BROCK, *The Syriac Version of the Pseudo-Nonnus Mythological Scholia*, Cambridge 1971. À une époque

du Auct. T. I. 2 (Misc. 180) dans la classification de la bibliothèque Bodléienne, le Auct. T. I. 3 (Misc. 181), contenant également S. Grégoire de Nazianze, daté a. 1545, a été souvent cité (7).

Je me suis aperçue de cet état des choses lorsque j'ai entrepris le catalogage d'un groupe de manuscrits de la bibliothèque Bodléienne qui avait appartenu au bibliophile hollandais Meerman (quarante manuscrits, Auct. T. I. 1 - T. II. 17, Auct. F. infra 14), acheté par la bibliothèque en 1824, lors de la vente aux enchères de la librairie de l'érudit. Le manuscrit n'étant cité nulle part, j'examinai les publications relatives aux discours de S. Grégoire, pour déterminer la tradition du texte que notre spécimen conservait et son appartenance à l'une ou à l'autre famille (M et N) dans lesquelles des savants avaient convenu de classer les manuscrits de S. Grégoire. J'examinai aussi les éditions existantes des scolies pour identifier l'auteur ou les auteurs des scolies et des commentaires du Auct. T. I. 2, puisque dans le manuscrit même il n'y a aucune indication à ce sujet. En étudiant la bibliographie de S. Grégoire de près, il était clair que le Auct. T. I. 2 avait été inexplicablement laissé de côté, surtout par rapport aux autres manuscrits de S. Grégoire de Nazianze de la même date. Au fur et à mesure que j'avançais dans ma recherche, ce spécimen s'avérait être de plus en plus intéressant, surtout en ce qui concernait son origine. J'exposerai donc ici les résultats de mon enquête, bien qu'ils soient loin d'être définitifs, en espérant que les problèmes que ce manuscrit soulève, une fois posés, seront vite résolus par les spécialistes de S. Grégoire et que ce codex important pourra prendre sa place dans le *stemma* tant du texte que des scolies de S. Grégoire de Nazianze.

plus récente, J. Declerk, *Contribution à l'étude de la tradition grecque des «Histoires Mythologiques» du Ps.-Nonnus*, dans *Sacris erudiri* 23 (1978-79), pp. 177-190, ajoute à la liste de Sajdak quatorze manuscrits (pp. 179-180) ; J. Nimmo Smith, *A Revised List of the Manuscripts of the Pseudo-Nonnos 'Mythological Commentaries' on Four Sermons by Gregory of Nazianzus*, dans *Byzantion* 57 (1987), pp. 93-113 ; J. Nimmo Smith, *Pseudo-Nonniani in IV Orationes Gregorii Nazianzeni Commentarii* (Corpus Christianorum, Series Graeca, 27 ; Corpus Nazianzenum, 2), Brepols-Turnhout 1992.

(7) Sajdak, *Historia critica*, *cit.*, pp. 17, 76 ; R. Cantarella, *Basilio Minimo. I. Scolii inediti con introduzione e note*, dans *Byzantinische Zeitschrift* 25 (1925), pp. 292-309 ; II, *ibid.*, 26 (1926), pp. 1-34 ; [25 (1925)], p. 298, n 8 ; Nimmo Smith, *A Revised List*, *cit.*, p. 102 ; Nimmo Smith, *Pseudo-Nonniani*, *cit.*, pp. 18, 283.

1. Description du manuscrit

Ce manuscrit, acéphale et mutilé de la fin, de 291 ff. (8), mesure mm. 352 × 250 (336 × 235/247) ; il est en parchemin de qualité moyenne, écrit sur deux colonnes, composé de trente-huit fascicules, en prévalence quaternions, mélangés avec un binion, un ternion et un quinion (9), signés dans la marge supérieure externe du premier folio de chaque cahier par une main postérieure (XII^e siècle?) (10) ; tous les fascicules commencent par le côté chair, excepté deux qui commencent par le côté poil (11). Deux fois la loi de Gregory n'est pas respectée (12).

Le codex est réglé selon le système Leroy 1 ; la réglure est de différents types, pour la plupart Leroy 22C2a, 32C2a, avec des variantes (13) ; souvent les lignes horizontales ont été repassées à la mine brune (14).

(8) Les folios sont toutefois numérotés jusqu'à 297, car le folio qui suit le f. 171 a reçu, par erreur, le numéro 178 et la numérotation a continué erronée par la suite.

(9) 1 × 8-2 (6), 19 × 8 (158), 1 × 4 + 1 (163 ; le f. 162 a été inséré dans le binion, le folio correspondant a été découpé, sans lacune), 3 × 8 (193 ; le folio qui suit le f. 171 a été numéroté 178 par erreur), 1 × 8-2 (199, deux folios manquent à la fin), 1 × 8 + 1 (208, le folio 203, datable du XII^e siècle, a été ajouté), 1 × 6-1 (213 ; un folio perdu au commencement du ternion), 1 × 10 (223) [perte d'un cahier après f. 223], 5 × 8 (263), 1 × 8-1 (264-269, 294 ; un feuillet manque avant f. 264), 1 × 8 (277), 1 × 8 (284, 285, 279, 280-282, 286, 287), 1 × 8 (288-290, 278, 283, 291-293), 1 × 8-5 (295-297).

(10) Les signatures, en lettres majuscules grecques, écrites à l'encre brune, sont visibles de γ΄ (f. 15) à λη΄ (f. 284).

(11) Il s'agit d'un ternion (ff. 209-213), qui a perdu le premier folio, avec lacune ; le f. 209 commence par CP, le folio manquant au début du fascicule devait donc être PC ; le fascicule se termine, en effet (f. 213) par CP ; le quinion qui suit (ff. 214-223) commence et termine avec PC.

(12) Le folio 208 (PC) devait être suivi par un feuillet [PC] à présent perdu (voir la note précédente) ; les ff. 159-163 forment un binion auquel le f. 162 a été ajouté : f. 159 (CP), f. 160 (PC), f. 161 (CP), f. 162 (PC), f. 163 (PC).

(13) 1) Leroy 22C2a (ff. 1-38 ; 178-183 ; 185 ; 270- 293).
2) Leroy 32C2a (ff. 39-120 ; 125-127 ; 129-163 ; 190-202).
3) Leroy 32B2a (ff. 121-124 ; 128 ; 169 ; 204).
4) Leroy 32B1a (ff. 164-168 ; 205-223).
4a) Leroy 32C1a (ff. 186-189).
5) Leroy 40C2 (f. 170).
6) Leroy 5 10 B2d (ff. 171 ; 184).
7) Leroy 30C1 (f. 203, un folio ajouté, entièrement différent du reste du manuscrit).
8) Leroy 20C2 (ff. 224- 269 ; 294-297).

(14) *E.g.* aux folios 14, 24, 26, 28, 34, 36, 42, 64, 66, 68, 70, 72, 96, 132, 136, 146, 163, 165, 273.

Le Auct. T. I. 2 n'a aucun élément précis de datation ; il est datable par l'écriture, une minuscule bouletée élancée ([15]), du début ou de la première moitié du x^e siècle.

Il a été copié par deux scribes, le *Scribe A*, qui a écrit les ff. 1-223v ; 270-277v ; 284-285 ; 279-282 ; 286-293v ; le *Scribe B* qui a copié les ff. 224-269v ; 294-297v.

La graphie des deux scribes est bien différenciée.

Le *Scribe A* (Planche 4, f. 202) a une écriture très élégante, tracée à l'encre marron clair, avec une pointe fine ; les lettres sont droites, posées sur les lignes, avec des petites boules aux extrémités, spécialement remarquables à la fin de *gamma*, *lambda* majuscule, *iota*, *kappa*. On observe un certain contraste de module entre *gamma*, *delta*, *lambda*, *phi*, *chi*, assez grands, avec les hastes verticales très allongées, et *alpha*, *omicron*, *sigma*, *ypsilon*, *omega*, très petits et ronds ; *gamma* minuscule est spécialement caractéristique lorsqu'il est uni à la lettre précédente ; la première partie de la lettre, très ouverte, forme une courbe arrondie penchant vers la gauche (Planche 4, f. 202, II^e colonne, ligne 16, *ουδὲ γάρ* ; ligne 25, *συνάγονται*) ; *zeta* est écrit en trois lignes, jointes par des angles aigus (Planche 4, f. 202, I^e colonne, ligne 6). Une des lettres les plus significatives, distinctive de ce scribe, est un *sigma* minuscule à la fin du mot, écrit à l'envers (*i.e.* de la gauche vers la droite), terminé par un trait qui remonte vers la gauche et revient sur la droite avec une courte ligne horizontale, en formant un angle très aigu (Planche 4, f. 202, I^e colonne, ligne 18, *θεότης*) ([16]). Ce scribe écrit souvent *alpha*, *omega*, *sigma*, en ligature, en l'air, au-dessus de la lettre (Planche 4, f. 202, *alpha*, I^e colonne, ligne 6, *ζυγομαχήσομεν* ; II^e colonne, ligne 2, *κακά* ; *omega*, II^e colonne, dernière ligne, *ἀποστόλω*). Les majuscules introduites dans la minuscule ne sont pas très nombreuses ; on remarque *theta*, *lambda*, *kappa*, rarement *gamma*.

Le *Scribe A* écrit un petit signe rond en dessous des noms composés avec *φιλο* ; *θεοφιλῶν* (f. 28v, II^e colonne, ligne 2 *a.i.*), *φιλοτιμίαν* (f. 29, II^e colonne, ligne 10 *a. i.*).

Les accents et les esprit sont très petits, soit ronds, soit angulaires.

(15) La définition est de M. L. Agati, *Su due manoscritti in bouletée 'élancée'*, dans *Byzantion* 54 (1984), pp. 615-625 ; *cf.* M. L. Agati, *Postilla al 'Barberinianus graecus' 310*, dans *Byzantion* 55 (1985), pp. 584-588.

(16) L'observation de cette lettre est due à l'œil aigu de Nigel Wilson, auquel j'ai montré ce manuscrit.

La justification est de *ca.* 245 × 130 mm., avec 29 lignes à la page ; chaque colonne mesure *ca.* mm. 245 × 50, l'espace entre les colonnes est de mm. 27/30 ; les marges sont très spacieuses, mesurant mm. 64 (inf.), 70 (ext.), 30 (sup.), 50 (int.).

Les scolies inscrites dans des dessins et les commentaires sont écrites par le *Scribe A*, à l'encre rouge, en petites capitales avec, parfois, quelques éléments cursifs (Planche 3, f. 193v, *gamma* cursif [II^e colonne, lignes 4, *ἐγίνοντο* et 18, *παρεγείροντες*], à confronter avec la même forme dans le texte [ligne 3, *ἐπεισάγει*] ; *delta* cursif [II^e colonne, ligne 3 *a.i.*, *οὐδέ*], *lambda* cursif [II^e colonne, ligne 6, *τελοῦντες*]). Les abréviations tachygraphiques sont rares dans le texte, mais assez nombreuses dans les scolies ; *cf.* les abréviations de *ην*, *ω*, *ων*, *ου*, *ας*, *α*, *ης* (Planche 5, f. 184v, I^re colonne).

Le *Scribe B* a copié les ff. 224-269v ; 294-297v (Planche 6, f. 224). Il a une écriture moins distinctive et plus commune que celle du *Scribe A* ; les lettres, d'un module plus grand, sont écrites avec une pointe plus épaisse ; l'encre est brune, d'une couleur plus foncée que celle employée par le *Scribe A*. Les lettres sont droites, posées sur la ligne, moins allongées, plus rondes et plus régulières que celles du *Scribe A* ; le contraste dans leurs dimensions est moins visible.

La justification est de *ca.* 240 × 130 mm., avec 29 lignes à la page ; chaque colonne mesure mm. 55, l'espace entre les colonnes est de *ca.* mm. 28/30, les marges sont très spacieuses, mm. 67 (inf.), 75 (ext.), 28 (sup.), 40 (int.).

Il y a des lettres caractéristiques qui n'apparaissent que chez l'un ou chez l'autre scribe ; pour le *Scribe A*, il s'agit du *sigma* final et du *gamma* arrondi uni à la lettre précédente (v. *supra* et *cf.* Planche 4, f. 202), des lettres qui n'ont jamais cette forme dans les folios copiés par le *Scribe B* ; pour le *Scribe B*, d'un remarquable *beta*, écrit avec deux courbes rondes, l'inférieure plus prononcée que la supérieure (*cf.* Planche 6, f. 224, I^re colonne, ligne 11 *a.i.*, *βραχέα* ; Planche 7, f. 245, I^re colonne, ligne 2 *a.i.*, *κράβαττον*), et d'un *delta* oncial triangulaire, avec la partie externe prolongée diagonalement vers la gauche, liée à la lettre précédente (Planche 7, f. 245, II^e colonne, ligne 14 *a.i.*, *Λάζαρε δεῦρο*) ; voir aussi un caractéristique *psi* 'carré' (Planche 7, f. 245, I^re colonne, ligne 3, *Ἤψω*). Il s'agit de lettres qu'on ne retrouve jamais sous cette forme dans les folios copiés par le *Scribe A*.

Les scolies inscrites dans des formes figurées n'apparaissent pas dans la partie copiée par le *Scribe B*. On ne remarque que quatre scolies

très courtes dans les folios qu'il a écrits (ff. 233v, 257, 259, 268) ; elles sont apparemment de sa main.

Maria Luisa Agati, qui s'est occupée du manuscrit Auct. T. I. 2 dans le cadre de ses recherches sur la 'minuscule bouletée', reconnaît dans l'exemplaire de la bibliothèque Bodléienne un seul scribe, qu'elle a appelé 'Scriba C' ; elle a reproduit dans un tableau les lettres caractéristiques de ce copiste ([17]). On remarquera, cependant, que parmi les lettres qui apparaissent dans ce tableau plusieurs ne figurent jamais chez le *Scribe A* du manuscrit d'Oxford ; en revanche, elles sont caractéristiques du *Scribe B* ; autrement dit, le tableau des lettres caractéristiques du 'Scriba C' contient des lettres propres au *Scribe A* et au *Scribe B*, mélangées ([18]). Sont écrits par le *Scribe B* le typique *beta* (*cf.* Planche 7, f. 245, I^re^ colonne, ligne 2 *a.i.* ; AGATI, Fig. 34, d 1) ; *delta* oncial en liaison avec la lettre précédente (Planche 7, f. 245, II^e^ colonne, ligne 14 *a.i.* ; AGATI, Fig. 34, e) ; *psi* (Planche 7, f. 245, I^re^ colonne, ligne 3 ; *cf.* AGATI, Fig. 34, g ; cette lettre a, chez le *Scribe A*, une forme différente, arrondie ou pointue [*cf.* Planche 4, f. 202, I^re^ colonne, ligne 8 *a.i.*, *ἐλλείψεις*, *ἐλλείψωμεν*]).

Inversement, *gamma* très ouvert, avec la première partie très arrondie unie à la lettre précédente, est caractéristique du *Scribe A* d'Oxford (Planche 4, f. 202, II^e^ colonne, ligne 16 ; AGATI, Fig. 34, a), et n'apparaît jamais chez le *Scribe B* ; la même ligature chez celui-ci manque de l'arrondi et de la souplesse caractéristiques de ces lettres chez le *Scribe A* (*cf.* Planche 7, f. 245, II^e^ colonne, lignes 10 *a.i.*, *μεγαλοφωνότερον* et ligne 13 *a.i. μεγάλης*).

Maria Luisa Agati a attribué au 'Scriba C' d'autres manuscrits : le Vatic. Barberin. gr. 310, le Londin. Add. 22732 (ff. 137-302) et ie Patm. 163.

J'ai examiné l'Add. 22732 ([19]) et l'autopsie a confirmé l'identité du 'Scriba C', copiste des ff. 137-302 de ce manuscrit, avec le *Scribe B*

(17) M. L. AGATI, *La minuscola 'bouletée'* (Littera Antiqua, 9, 1), Città del Vaticano 1992, 'Scriba C', pp. 227-232 ; description de l'Auct. T. I. 2, p. 228 ; formes caractéristiques de la graphie du 'Scriba C', p. 231, fig. 34 et *cf.* pp. 229-230.

(18) À mon avis, les lettres qui figurent dans AGATI, fig. 34, a, h, i, sont propres au *Scribe A* et celles qui figurent dans AGATI, fig. 34, d, e, g, sont caractéristiques du *Scribe B*.

(19) C'est un manuscrit mesurant mm. 380 × 255, ff. 302 ; les ff. 4-136v sont copiés par le 'Scriba *mano I*', dénommé ainsi par AGATI, *Bouletée*, qui a décrit le manuscrit aux pp. 104-105.

du Auct. T. I. 2 (ff. 224-269v ; 294-297v). À première vue les deux manuscrits apparaissent différents, l'écriture de celui de Londres étant régulière, d'un module constant, avec des lettres larges, rondes, qui justifient bien la définition de 'bouletée', avec leur belles formes arrondies et les boules très évidentes à la fin des traits, alors que l'écriture des deux scribes du manuscrit d'Oxford est caractéristiquement allongée et montre un contraste dans le module des lettres qui n'apparaît pas dans l'Add. 22732. Toutefois, les formes de certaines lettres caractéristiques du *Scribe B* sont très similaires ou identiques aux mêmes lettres du 'Scriba C' (*cf. supra*). Le *Scribe A* d'Oxford, par contre, n'a pas d'éléments communs avec ce copiste.

La décoration du manuscrit Auct. T. I. 2 et son unicité ont été soulignées par Irmgard Hutter, qui a consacré à cet exemplaire, outre une description codicologique et textuelle précise, dix-huit illustrations (20) ; la savante autrichienne a proposé des rapprochements avec d'autres manuscrits, parmi lesquels celui de la 'Bible de Nicétas' (21) et le Par. gr. 216 (*Acta Apostolorum*, x^e siècle) (22). D'autres spécialistes ont mentionné, depuis, la décoration de l'Auct. T. I. 2 (23) ; récemment, Ulrich Ernst a rapproché ce manuscrit d'autres spécimens où le texte est disposé de façon à représenter des figures, tous datables entre le IX^e et le XI^e siècles (24). L'Auct. T. I. 2 n'est toutefois comparable à aucun de ces manuscrits, soit pour la fantaisie et la variété avec lesquelles les objets qui renferment les scolies y sont représentés, soit parce que ces figures décoratives sont définies par une ligne de contour, ce qui est inusité et ne se vérifie pas dans les autres spécimens, dans lesquels le texte est généralement écrit *en forme* de colonne, de croix, d'arbre, de cercle, de triangle, non, comme ici, *inscrit* dans des dessins

(20) HUTTER, *CBM* III. 1, n 12, pp. 17-20, reproductions III. 2, n^os 27-45.

(21) *Cf.* H. BELTING - G. CAVALLO, *Die Bibel des Niketas*, Wiesbaden 1979.

(22) Reproductions de ce manuscrit dans U. ERNST, *Carmen Figuratum. Geschichte des Figurengedichts von den antiken Ursprüngen bis zum Ausgang des Mittelalters*, Cologne 1991, planches 196-198.

(23) H. HUNGER, *Schreiben und Lesen in Byzanz. Die byzantinische Buchkultur*, Munich 1989, pp. 61 et 148 ; W. HÖRANDNER, *Visuelle Poesie in Byzanz. Versuch einer Bestandsaufnahme*, dans *JÖB* 40 (1990), pp. 1-42, p. 3, Abb. 1 (f. 58v).

(24) ERNST, *Carmen Figuratum*, *cit.* ; l'Auct. T. I. 2 est mentionné aux pp. 740-742, reproductions n^os 275-279 ; notre manuscrit est comparé au *Tetraevangelium*, Garret 1, University Library, Princeton (IX^e siècle) ; au *Lectionnaire*, Londin. Add. 39603 (XI^e siècle) ; au *Lectionnaire*, M 692, Pierpont Morgan Library, New York (*ca.* 1100).

préexistants et sans doute créés à cet effet. Dans l'Auct. T. I. 2, le dessin prédomine sur le texte, alors que, dans les autres exemplaires, le texte est écrit avec des formes figurées, qui, n'étant pas contournées, gardent leur prérogative de texte, et non de dessin. Le f. 66 (Planche 2), où est représentée une église avec un clocher à côté, est un exemple de la subordination du texte au dessin dans le manuscrit Oxfordien ; l'église est dessinée dans la marge inférieure ; une scolie est inscrite dans le toit et continue sur le mur de la construction ; la scolie étant terminée, puisqu'il restait de l'espace disponible sur le mur, le scribe y a copié une deuxième scolie, mais l'espace s'étant avéré insuffisant, le texte de celle-ci continue à l'intérieur du clocher à côté, qui a été probablement dessiné après coup, pour recevoir ce qui restait du texte. Une autre preuve que les dessins précèdent les scolies se trouve dans le f. 90v (Planche 8) ; ici, on observe que dans certains mots la dernière lettre est écrite à une place inusitée, au dessus de la lettre qui précède, par exemple, pour ne pas dépasser la ligne qui délimite le dessin ; il est clair que le dessin est venu avant que le texte y soit inscrit (Planche 8, f. 90v : dernière scolie, six dernières lignes, *cf.* la position de *iota* dans *αλλοτριαν*, de *sigma* dans *θαρρουντως*). Les dessins semblent avoir parfois une connection avec les mots qu'ils contiennent ; par exemple, la scolie se référant à *καὶ μεθύοντες οὐκ ἀπὸ σίκερα* (P.G. 35, 945 D 6) (f. 46v), est écrite à l'intérieur d'une amphore ; la scolie se référant à *ὁλολύζειν πίτυν* (P.G. 35, 961 B 8) (f. 54), est inscrite dans un petit cyprès ; une scolie qui commence par *ελλιπτικον εστιν* (f. 58v), est insérée dans une structure elliptique (HUTTER, Abb. 32).

Ces dessins sont tracés le plus souvent en rouge carmin, quelquefois en marron, rarement en bleu ; certaines figures sont remplies de jaune ou de brun clair, parfois on remarque des touches de bleu (ff. 47, 56rv, 58v, 65v, 128v, etc.).

Une autre particularité de l'Auct. T. I. 2 est que, lorsque les scolies sont écrites en chaîne autour du texte, le texte lui-même est disposé d'une façon différente, qui change presque à chaque page (25). Il est

(25) F. 164, le texte a la forme d'un petit rectangle ; f. 164v, grand rectangle ; ff. 165rv-166, longue croix ; ff. 166v-169, petit rectangle ; dans les ff. 171v ; 182 ; 184, le texte est sur deux colonnes, les scolies dans les marges autour ; aux ff. 184v [Planche 5] -190, 193-195v, le texte a la forme d'une petite croix au milieu de la page (Planche 3, f. 193v) ; au f. 196 le texte est une petite croix au milieu de la page, le commentaire est écrit dans un grand demi-cercle dans la partie supérieure du folio et dans deux cyprès dans la partie inférieure ; aux ff. 196v-199v, le texte est de nouveau disposé

intéressant de comparer cette décoration pleine de fantaisie avec celle du magnifique Londin. Add. 39603 (*Évangéliaire*, XI^e siècle), où chaque page est écrite en forme de croix grecque, avec des petits sapins stylisés, en or et en couleurs, dessinés aux huit angles de la croix ; dans tout le manuscrit, chaque folio est identique aux autres.

Les scolies mises à part, la décoration de l'Auct. T. I. 2 est très simple. Les titres sont écrits par le scribe, généralement en 'Alexandrinische Auszeichnungsmajuskel', soit avec l'encre du texte, soit en rouge. Les discours sont séparés l'un de l'autre par des simples traits alternant avec des astérisques, terminés par des demi-feuilles tournées vers le bas. Les initiales aussi sont très sobres, tracées à l'encre marron ou rouge par une ligne double. Il y a une seule initiale décorée (f. 256, *epsilon*), en rouge carmin, mouvementée par une double ligne qui lui donne un aspect fleuri (HUTTER, Abb. 30). Ces éléments décoratifs extrêmement linéaires sont souvent rehaussés de vernis jaune moutarde ou brun pâle, cette couleur étant étalée sans soin sur les lettres initiales, les titres, les bordures et à l'intérieur des dessins qui renferment les scolies.

Sur le folio 203, ajouté au manuscrit à une date postérieure (XIII^e-XIV^e siècles?), trois têtes masculines de profil sont dessinées dans la marge externe (Planche 9) ([26]).

L'Auct. T. I. 2 contient quelques notes marginales ; il s'agit, en général, de phrases pieuses, datables, par la graphie, aux XIII^e-XIV^e siècles (?) ; f. 155 : *Κ(ύρι)ε Ἰ(ησο)ῦ Χ(ριστ)ε υἱὰ τοῦ Θ(εο)ῦ · σιχώρισων τῶν δούλο σου Ἰω(άννης) τῶν Ἀβαστὸν* ([27]) *· ὥταν ἐλθεῖς ἐν τι βασιλεία σου · ἀμήν* ; f. 240v, perpendiculairement au texte : *στραβὰ / εινε ταύτα / ὦ Κ(ύρι)ε πρωοίγου τῶν ἐμῶν πονιμάτων.*

Écrites avec une graphie désordonnée (XIV^e siècle?) et une encre brun-rougeâtre [lecture incertaine] : f. 89v : *ἡμέρα κυριακὴν / † μινὴ τευαρίωι εἰς κβ΄ ἐτὼν / τρέφταν ὁ πωδαρὰς / κ(αὶ) τοῦ Νηκηφόρου υἱὸς / καὶ τοῦ Κατζαιαβι υἱὸς.*

en petite croix au milieu du folio, avec les scolies tout autour ; aux ff. 200, 204, en deux colonnes, avec les scolies dans les marges ; aux ff. 204v-206, en petite croix au milieu du folio, avec les scolies tout autour ; aux ff. 206v-208, en petite croix au milieu du folio, les scolies sont inscrites dans quatre cyprès disposés aux quatre coins de la page (*cf.* HUTTER, Abb. 28 ; ERNST, n 279) ; au f. 208v, les cyprès sont seulement deux. Après (f. 209), le texte reprend la disposition normale en deux colonnes.

(26) Des dessins similaires apparaissent dans les marges de quelques manuscrits de Grottaferrata.

(27) Je ne crois pas que *Ἀβασγόν* (HUTTER) soit la lecture correcte.

Sur le folio suivant est écrite, par la même main, une note funèbre, une partie de laquelle est répétée au f. 242v ; je reproduis ce que j'ai pu déchiffrer, avec mille incertitudes quant à la lecture des lettres, mais le sens général est certain [en caractères romains le texte similaire dans les deux inscriptions] ; f. 90 : *καὶ ὡς ἄνδρα χρηστὸν καὶ ὡς / ἡμέτερων λόγων · οἰδέως τε / ὀψ αυτὼν Δυωνύσιον · / καὶ χέρωντα ἀπομπέψοι · / μαντεύομε γὰρ θαρῶ* ; f. 242v [la note est dans la marge extérieure, perpendiculaire au texte, sur deux lignes, une partie sur six lignes ; la première ligne est partiellement découpée] : *δευρο ω ιω(άννης) του δηδιμ μεμ(ν) θωα · ως και εκεινος ..... χου υπο .φ τουσ τω ιου..υ εκ τον μεγα πωντου υπο ν φιο.νω ιου θ(εο)υ και σ(ωτη)ρ(ο)ς εμον αναστας ... και ετεκ. μη καλ. ... † και ως ανδρα χρηστον και ως εμπυρον λογων καὶ ως ὀξὺν / στρατιωτην και ως ἡ / μέτερον φίλων οἵ/δέ ωστὲ ὄψην τὸν / Διόνυσιον καὶ χέρων / απὸπέμψει μαν / τέσμε γαρ θαρῶ / † τὰ μνημε σου φιλῶμε και γραφω συ δο...αν · φ.λ. οιδα καὶ χέρων † ω χ(ριστ)ὲ προηγου τον εμῶν πονημάτων · μύρμυξ διψίσας κατεθῶς εἷς πινὴν · βουλόμεν ποιὴν απεπνήγη. / καλοθέτου δράματα.*

Le même scribe a aussi copié une scolie qui se trouve dans la même page (f. 202v, *οτη εν ολη τη θεολογια...*), et écrit le début du texte du f. 203 : *εἰς ἄφεσιν ἔχει των παρελθόντων...*

Un copiste différent a écrit, d'une graphie désordonnée, une notice, de mort apparemment, datée de 6891 = 1383 ; l'écriture rapide et l'encre effacée rendent cette phrase presque illisible ([28])?

Les caractéristiques codicologiques de ce manuscrit pourraient-elles indiquer une origine d'Italie méridionale? Il y a des éléments pour et contre cette hypothèse ; en faveur de celle-ci, le parchemin de qualité médiocre, les deux fascicules qui commencent par le côté poil, la réglure, où les lignes horizontales sont quelquefois repassées à la mine brune, la couleur jaune étalée à l'intérieur de plusieurs dessins, sur les initiales et les titres, les touches de bleu dans les dessins et, enfin, la fantaisie et la naïveté des dessins contenant les scolies ; mais, comme on sait, ces éléments se trouvent dans plusieurs manuscrits originaires d'autres régions et ne sont pas conclusifs.

(28) (f. 295v) *τῶ, ϛωϛα ' ινδ. ϛ θ μηνὶ ωρα γ σελήνης κυκλος ιγ' νομικὸν φ(ασ)ης μαρτ(ιου) κα ' Χρ(ισοστομ)ου π(..)... κι ω κ...κοη...χ / τη ω ... ο εγγωνὸς του σαρχην ε...που ... και φεντα / τ(ὴν) οτι υι..ου σουλαμὸς αψει ημερας η ...φι αυτου η ο χητὴρ παιει και επολεμοισεν και ...υ..σεν καὶ γινες ναυθῶ / τη εν τῶ ου(ρα)νιου.*

Jouent contre cette origine, l'écriture, une minuscule bouletée raffinée et élégante qu'on relie volontiers à Constantinople, si différente de celle des manuscrits contemporains sûrement originaires de l'Italie méridionale, aux petites lettres et à l'écriture serrée et carrée (29). On notera aussi l'étonnant gaspillage de parchemin, frappant dans ce manuscrit aux marges et à l'interligne très spacieuses ; la mise en page du texte a été organisée avec un mépris absolu de l'économie.

2. Les scolies

Les scoliastes de Grégoire de Nazianze sont nombreux (*Clavis*, 3011-3031) ; leur histoire a été magistralement esquissée par J. Sajdak (30). Si l'on considère la date du manuscrit Auct. T. I. 2, seulement le Pseudo-Nonnus (VI^e siècle), Maxime le Confesseur (mort en 662), Basile le Minime (X^e siècle), Dorothée de Gaza (VI^e siècle) et Georges Mocenus (X^e siècle), peuvent être pris en compte comme auteurs.

L'Auct. T. I. 2 conserve trois types de scolies ; elles ne sont pas accompagnées d'indication d'auteur. J'ai toutefois pu en identifier une partie (31).

1) Les scolies inscrites dans les formes figurées ont un contenu exégétique et théologique (32), mais aussi grammatical et lexical (33). Ces scolies se trouvent, plus ou moins nombreuses, dans les marges des discours 3, 2, 7, 16, 10, 9, 12, 6, 22, 44, 8, 18, 41, 40, 45.

Un certain nombre de ces scolies sont de Basile le Minime ; une partie des scolies de cet auteur, tirée du Laur. 7.8 (34), a été publiée

(29) *Cf.* S. Lucà, *Scritture e libri della 'scuola niliana'*, dans *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio, Atti del seminario di Erice* (18-25 settembre 1988), Spoleto 1991, I, pp. 319-387, planches.

(30) Sajdak, *Historia critica, cit.* ; Idem, *Die Scholiasten der Reden des Gregor von Nazianz*, dans *Byzantinische Zeitschrift* 30 (1929-1930), pp. 268-274.

(31) Selon Hutter, *CBM* III. 1, p. 17, les scolies ressemblent à celles du Vind. theol. gr. 74 ; elle cite la dissertation de P. A. Bruckmayr, *Untersuchungen über die Randscholien der 28 Reden des hl. Gregorios von Nazianz in cod. theol. Gr. 74 der Wiener Nationalbibliothek*, Diss. Wien 1940, un ouvrage qui m'est resté inaccessible.

(32) Sajdak, *Die Scholiasten der Reden, cit.*, pp. 270-271 : les scolies théologiques sont dues à Maxime le Confesseur et à Gregorios Dorotheos Abbas, ainsi qu'a d'autres scoliastes trop tardifs quant à la date de notre manuscrit.

(33) Sajdak, *Die Scholiasten der Reden, cit.*, pp. 271-272 : les scolies rhétoriques sont dues à Basile le Minime.

(34) C'est un manuscrit originaire de l'Italie méridionale, jumeau indépendant du Vat. gr. 2061. *Cf.* Lucà, *Scritture e libri, cit.*, p. 373.

par E. Piccolomini (35) ; précisément parmi ces scolies j'ai identifié la plupart de celles qui figurent dans l'Auct. T. I. 2. En revanche, aucune scolie du manuscrit d'Oxford ne figure parmi celles du même auteur tirées du Laur. 4.13 (36), publiées par V. Puntoni, ni parmi celles des manuscrits de Munich, gr. 34, 204, 499 et du manuscrit Oxfordien Magdalen College 5, publiées par E. Norden (37). Les scolies de l'Auct. T. I. 2 ne figurent non plus parmi celles de Basile le Minime tirées des manuscrits Laur. S. Marci 688, Laur. 4.13, Laur. Conv. soppr. 121, publiées par R. Cantarella (38).

J'ai identifié en outre quelques scolies de Maxime le Confesseur. De toute évidence, notre manuscrit renferme la *Sylloge scholiorum* (39), un ensemble de scolies de Basile le Minime, Maxime le Confesseur et George Mocenus.

J'ai retrouvé plusieurs des scolies de l'Auct. T. I. 2 qui ne figurent pas dans Piccolomini, dans les marges du manuscrit de Londres, Add. 18231 (a. 971/72), un codex écrit en Italie méridionale, appartenant à l'école nilienne (40). Le nombre de scolies qui se trouvent dans notre manuscrit est très réduit par rapport à celles qui figurent dans les marges de l'Add. 18231, environ une scolie sur huit ; alors que dans notre manuscrit le texte est très fautif, avec de nombreuses erreurs d'itacisme et presque sans accentuation, dans le manuscrit nilien le texte des scolies est très correct et l'accentuation parfaite.

2) Des scolies plus simples et plus courtes que les précédentes, en réalité des *variae lectiones*, figurent dans les marges de l'Auct. T. I. 2, en capitales tracées à l'encre marron, accompagnées d'annotations

(35) E. Piccolomini, *Estratti inediti dai codici greci della biblioteca Mediceo-Laurenziana I. Degli scolii alle orazioni di Gregorio Nazianzeno*, dans *Annali delle Università Toscane* 16 (1879), Scienze noologiche, pp. III-XLII et 231-275.

(36) V. Puntoni, *Scolii alle orazioni di Gregorio Nazianzeno*, dans *Studi di filologia greca* 1, fasc. 1 (1882), pp. 133-180 ; fasc. 3 (1884), pp. 208-246.

(37) E. Norden, *Scholia in Gregorii Nazianzeni orationes inedita*, dans *Hermes* 27 (1892), pp. 606-642 ; Idem, *Unedirte Scholien zu den Reden Gregors von Nazianz*, dans *Zeitschrift f. wiss. Theologie* 36, 2 (1893), pp. 441-447.

(38) Cantarella, *Basilio Minimo, cit.*

(39) Sajdak, *Die Scholiasten der Reden, cit.*, p. 272.

(40) Lucà, *Scritture e libri, cit.*, précisément pp. 328-329 et 373-379, a donné une description codicologique essentielle de ce manuscrit, ainsi que des autres contenant Grégoire de Nazianze provenant d'Italie méridionale, en mettant en valeur leurs similarités et leurs différences, avec renvois à la bibliographie précédente.

telles que : *ἐν ἄλλω, ἐν ἄλλῳ ἀντιγράφω* ; dans un cas on trouve : *ἐν ετέρω — ἀπο διορθώσεως εὕρον*. C'est la preuve que notre manuscrit représentait une édition des discours de S. Grégoire, conduite en comparant le texte avec plusieurs exemplaires.

3) On trouve enfin, dans l'Auct. T. I. 2, trois longs commentaires, écrits en petites capitales rouges, disposés en chaîne autour d'une partie du texte des discours 38, *In theophania* (un commentaire) et 39, *In sancta lumina* (deux commentaires).

J'ai identifié le commentaire au discours 38, *In theophania* (ff. 164-169 ; 171v ; 182 ; 184-189v), sans titre ; l'auteur est <**Maxime le Confesseur**>, *Ambiguorum liber* (*Clavis* 7705) ; le texte *inc.* (f. 164) *Εἰ κατ' ἀλήθειαν νόμοι τῆς φύσεως καταλυθέντες τὴν τοῦ ἄνω κόσμον πληρωσιν εἰργασαντο — expl.* (f. 189v) *απωλειαν αὐτὴν υπεσύρετο*. Éd. F. Oehler, *Anecdota Graeca* I., Halle 1857, pp. 256, lin. 15 - 270, lin. 19 ; 272, lin. 5-284, lin. 10 (= P.G. 91, 1273 D 8-1288 C 11 ; 1289 B 8-1301 A 13).

Dans le manuscrit Add. 18231, ce commentaire apparaît sous une forme beaucoup plus succincte, avec trois scolies seulement : *Εἰ κατ' ἀλήθειαν — μεταρυθμίζεται* (Add. 18231, f. 150 = Auct. T. I. 2, f. 164rv ; Oehler, pp. 257-258, expl. *ἀναρρυθμίζεται*) ; *Ἐκ τῶν κατὰ τὴν ουσίαν — οἰκειότητα* (Add. 18231, f. 150v = Auct. T. I. 2, f. 171v ; Oehler, pp. 268-270).

Deux scolies ne figurent pas dans notre manuscrit : *Ὁ πολλάκις εἰρημένος σοφός — πληθύνεσθαι* (Add. 18231, f. 151 ; Oehler, p. 270, lin. 24 - 272, lin. 2 ; c'est la seule scolie de ce commentaire qui ne figure pas dans notre manuscrit) ; *Τί γὰρ τὸ πρῶτον ἡμῶν — σεβάσμια* (Add. 18231, f. 150v) ; cette scolie ne figure pas dans Oehler, il est donc possible qu'elle appartienne à un texte et à un auteur différents.

Le commentaire de Maxime le Confesseur se termine au f. 189v (*ὑπεσύρετο*) ; tout de suite après, séparé seulement par quelques points et un astérisque, il y a un texte étranger au précédent, dont l'auteur est annoncé dans le titre (f. 189v) : *Τοῦ ἁγιου Βασιλείου ἐκ τοῦ εἰς τὰ γενέθλια λόγ(ου), inc.* (ff. 189v-190) : *Τινα τρόπον φησὶν ἐν σαρκὶ η θεότης. ὡς τὸ πῦρ εν σιδήρῳ. οὐ μεταβατικῶς. ἀλλα μεταδοτικῶς — οὐ τη θεότητι της οικιας μετέδωκεν ἀσθενείας*. C'est **Basile <de Césarée>**, *In sanctam Christi generatione* (P.G. 31, 1460 C 4-1461 A 10).

Le discours 39, *In sancta lumina*, est accompagné de deux commentaires, sans titre.

Le premier est celui du <**Pseudo-Nonnus**> (*Clavis* 3011, 4), un commentaire qui a été récemment édité (41).

Dans notre manuscrit figurent vingt-quatre histoires (ff. 193-199) ; la première *inc.* (f. 193) *Α΄ Τὸν Δια φασιν οἱ τῶν Ἑλληνων θεολόγοι*, la vingt-quatrième *expl.* *εξ αλόγου τιμης ατιμιαν εαυτοις ποριζομενοι* (éd. NIMMO SMITH, *Pseudo-Nonniani*, pp. 217-242). Les histoires sont numérotées dans les marges de Α΄ à ΚΔ΄ ; les numéros attribués à chaque histoire dans notre manuscrit correspondent à ceux, canoniques, de l'édition, mais les histoires sont placées dans un ordre différent (42).

Dans le manuscrit Add. 18231, les vingt-quatre histoires sont à la fin du premier livre (ff. 318-319v) ; elles se suivent dans l'ordre annoncé par les lettres numérales, de 1 à 24.

J'ai identifié l'auteur du deuxième commentaire (ff. 199rv ; 200 ; 204-208v), <**Maxime le Confesseur**>, *Ambiguorum liber* (*Clavis* 7705) (éd. OEHLER, *cit.*, pp. 284, lin. 17-298, lin. 8 (= P.G. 91, 1301 B 8-1316 A 6) ; il s'agit de la continuation du texte précédent, qui accompagnait le discours 38).

Le début du commentaire suit le texte du Pseudo-Nonnus, sans aucune différentiation de ce qui précède (f. 199) ; l'interruption est marquée uniquement par un trait et la lettre «*μ*» (*Μάξιμος*) ; *inc.* (f. 199) *Τινες επισκηψαντες τῶ διδασκάλω εφασαν · μη δικαιον ειναι τοὺς νουν εχοντας — expl.* (f. 199v) *συγκαλυπτουσαν το λανθανον κακόν* (OEHLER, p. 284, linn. 17-35). Le texte de Maxime continue (f. 200 ; les premières lignes ont été coupées), *inc.* *ἀναφαί*]*-νετε. πρ(ος) τ(ην) τ(ου) θει(ου) κατ(α)νοησιν τ(ην) ψυχ(ην) — θεοφραστοις λόγοις* (OEHLER, p. 284, lin. 2 *a.i.* - 286, lin. 12 *a.i.*). Le texte continue sans interruption du f. 204 au f. 208v ; *inc.* (f. 204 ; les premières lignes ont été coupées) *τοῦ λό*]*-γου · και αυτοθεν αμεσως · την των οντων μυηθεντες γνωσιν · κατα διαδοχην — expl.* (f. 208v) *μηδεν εχουσης επιγειον* (OEHLER, pp. 286, lin. 8 *a.i.* - 298, lin. 8).

Trois scolies de ce commentaire figurent dans l'Add. 18231 :

f. 154 : *Τινὲς επισκήψαντες — τὸ λανθάνον κακόν* (= Auct. T. I. 2, f. 199rv ; OEHLER, p. 284) ;

(41) BROCK, *The Syriac Version, cit.* pp. 159-172 ; NIMMO SMITH, *Pseudo-Nonniani, cit.*

(42) 1-10, 12 (f. 196v), 14 (f. 196v), 11 (f. 197), 13 (f. 197), 16 (f. 197v), 18 (f. 197v), 21 (f. 198), 15 (f. 198), 17 (f. 198), 19 (f. 198v), 20 (f. 198v), 23 (f. 198v-199), 22 (f. 199), 24 (f. 199).

f. 154v : *Φασὶν οἱ τῶν θείων μυστηρίων — θεοφράστοις λόγοις* (= Auct. T. I. 2, f. 200 ; OEHLER, pp. 284-286) ;

f. 155 : *Καινοτομοῦνται φύσεις — διεξελθεῖν* (plus court de trois lignes que l'Auct. T. I. 2, f. 208rv ; OEHLER, pp. 296-298, lin. 5 ; dans notre manuscrit, le texte se termine avec *εχουσης επιγειον*, OEHLER, p. 298, lin. 8).

Les manuscrits du Pseudo-Nonnus se divisent en deux familles, ν et μ ; d'après un exemple cité par José Declerck, qui reproduit l'histoire 16 au discours 39 dans les deux versions, notre manuscrit appartient à la famille ν, la meilleure (43). La famille ν se divise en deux groupes, γ et δ, γ étant le groupe qui a conservé le meilleur texte (44). À la famille γ appartiennent les manuscrits Patm. 33, Add. 18231, Vat. gr. 2061, tous les trois originaires d'Italie méridionale (45) ; dans le *stemma* donné par Patzig, le Laur. 7.8 et l'Add. 18231 sont très proches (46) ; ajoutons que notre manuscrit semble assez proche de l'Add. 18231. L'Auct. T. I. 2 paraît donc faire partie de la famille ν, branche γ.

Pour compléter cette recherche, suivra la transcription des scolies de l'Auct. T. I. 2, partielle de celles qui sont déjà publiées (avec un renvoi aux éditions correspondantes), complète pour les scolies que je n'ai pas trouvées éditées.

Puisque notre manuscrit et le Londin. Add. 18231 paraissent être assez proches, j'ai aussi noté la correspondance entre les scolies du manuscrit Londonien et celles de l'Auct. T. I. 2.

Or. 1, *In sanctum Pascha* (47)

— f. 1v : Hypothèse à or. 3, insérée dans une croix, sur laquelle est écrit : *υποθ(ησις), inc. μετα το γενεσθαι πρεσβυτερους — και ο μεν παρεγενετο οι δε απελειφθησαν* (HUTTER, Abb. 38 ; SINKO (48), p. 100 ;

(43) DECLERK, *Contribution à l'étude*, *cit.*, p. 181.

(44) DECLERK, *Contribution à l'étude*, *cit.*, p. 184 ; la famille γ de Declerck est la famille 'nobilis' de Patzig, *De Nonnianis in IV orationes*, *cit.*, p. 11, LTBM (Laur. 7.8, Tub. M. b. 4, Vindob. theol. 120, Mosqu. 54 respectivement), opposée à une famille 'plebeia', OPS (Par. 552, 522, Suppl. gr. 83 respectivement).

(45) DECLERK, *Contribution à l'étude*, *cit.*, pp. 185-186.

(46) PATZIG, *De Nonnianis in IV orationes*, cit., p. 13.

(47) F. 1. Je reproduis exactement l'orthographe et l'accentuation du manuscrit.

(48) T. SINKO, *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni* (*Meletemata Patristica*, II), Cracoviae 1917.

il cite les Par. 524 et Conv. Soppr. 177. Cette scolie se trouve aussi dans Add. 18231, f. 110).

— f. 3 : [se réfère à *δι' ἣν πλούσιος σύ* (P.G. 35, 521 B 14)] : *τουτο προς τον π(ατε)ρα αυτοῦ φησιν κατα αποστροφην σχηματισας τον λογον.*

Or. 2, *De fuga* (49)

— f. 4v : Hypothèse à or. 2, insérée dans une croix, sur laquelle est écrit : *υπ(ο)θ(ησις) ἤτοι σχο(λιον) λογ(ος) γ'. σχο(λιον), inc. τουτον ειπεν τον λογον οτι επανηλθεν απο του Ποντου — ειτα επανελθων, ἀπελογησατο* (SINKO, p. 89 ; il cite les Ambr. 1014 et Par. 510. Cette scolie se trouve aussi dans l'Add. 18231, f. 91v).

— f. 6 : [se réfère à *φιλοσοφοῦσιν, ἐπὶ τὸ ἄρχειν ἀναβαίνειν ἀπὸ τοῦ ἄρχεσθαι* (P.G. 35, 412 B 5-6)], en rouge : *επαινετον φησιν ειναι απο του αρχεσθαι προκοπτειν ἐπι το αρχειν · ουκ απο του αρχειν πολιτικως, επι το αρχειν παλιν ιερατικως · τουτο γαρ ου ταξις αλλα ταξια.*

— f. 6v : [se réfère à *ἠσχύνθην τοῦ βαθμοῦ τὴν τάξιν* (P.G. 35, 412 B 15)], en rouge : *ου θελων τυχων επισκοπος γενεσθαι. παρητησαμην τον πρεσβυτερον.*

— f. 9 : [se réfère à *καθαρθῆναι δὲ πρῶτον* (P.G. 35, 480 B 8)] : *εν αλλω δει γρ(άφεται).* [*δεῖ* dans P.G.].

— f. 9v : *εὐλάβειαν* (P.G. 35, 480, C 3-4) : *εν ερωτησει.*
οὐ μακρὰ προθεσμία (P.G. 35, 480 C 5) : *κατ' απόκρισιν.*

— f. 11 : [se réfère à *ἵστη κάτω, καὶ εἶναι βέλτιον* (P.G. 35, 484 A 6)] : *εν αλλω και ταπ(ει)νον εποιει γρ(άφεται).*

— f. 14 : [se réfère à *θῆρα ταῖς ἐκκλησίαις* (P.G. 35, 492 A 7)] : *δια Ιουλιανον λεγει τον παραβατην.*

— f. 17 : [se réfère à *ἐνώτιον σαρδίῳ* (P.G. 35, 497 B 11)] : *εν αλλω γρ(άφεται) ενωτιον χρυσουν.* [*χρυσοῦν* dans P.G.].

— f. 19v : [se réfère à *καὶ πραγμάτων, ψυχαγωγίας* (P.G. 35, 504 B 11)], texte inséré dans une croix grecque : *οτι ουδεν τ(ων) εν τη θεια γρ(α)φη ιστορουμενω(ν) προς ψυχαγωγια(ν) τ(ων) αναγινωσκοντ(ων) γεγραπται · αλλα προς οφελειαν παντ(ων).*

— f. 278 : [se réfère à *ἐν κρίσει τὴν ἀλήθειαν* (P.G. 35, 444 A 8)], en rouge, texte inséré dans une croix, qui s'appuie sur une base triangulaire : *το οικομειν εν κρισει την αληθειαν τω(ν) δογματων ὅπερ ουδεν εστιν*

(49) Ff. 4v-6v, 284-285v, 279-282v, 286-290v, 278-278v, 283-283v, 291-293v, 270-277v, 7-24.

ετερον ἡ μη μ(εν) αυτὴν κρυπτειν μη δὲ αυτην φανερουν. και τουτο κατα το μαλλον και ἧττο(ν) προς το τῶν ακουόντων επιτηδειον τε και προσφορον. ως υποκατιων ἐπεξεργαστικ(ω)τερον φησιν ὁ διδασκαλος, τοῦτω συνάψεις. το αποστολικον εκειν(ο) ουτ(ως) ημ(ας) λογιζεσθαι αν(ω) ως υπηρετας Χ(ριστ)ου και οικονομους μυστηριου Θ(εο)υ.

— f. 279v : [se réfère à *ἕτοιμοι δὲ πρὸς τὴν τοῦ κακοῦ μετουσίαν* (P.G. 35, 421 A 14)], en rouge : *οτι ετοιμοι προς κακιαν οἱ πλειστοι και ἀργοὶ πρ(ος) αρετήν.*

— f. 280 : [se réfère à *μηδὲ κέρδος* (P.G. 35, 424 B 1)], en rouge : *η γαρ της ἀρετης στασις αρχη κακίας.*

— f. 280v : [se réfère à *τῶ καλῶ προβαίνοντα* (P.G. 35, 424 C 5)] : *οτι κακια εστιν αρχοντι το μη αει προβαινειν επι τῶ καλῶ.*

— f. 281 : [se réfère à *περὶ ψυχὴν* (P. G. 35, 425 B 12)] : *περι ψυχης και της κατ αυτην ιατρείας.*

— f. 281v : [se réfère à *ἑνὸς μὲν* (P.G. 35, 425 C 5)] : *δια τι φησιν ο π(ατ)ηρ συνδεθηναι την ψυχ(ην) τω σωματι.*

— f. 282 : [se réfère à *τὸ τῆ φύσει* (P.G. 35, 428 B 12)] : *οτι φυσει κρειττον κ(αι) ηγεμονικον εν ημι(ν) εστιν ο νους. δευτερον δε φυσει και χειρο(ν) τὸ σωμα.*

— f. 282v : [se réfère à *φαρμακευθῆναι* (P.G. 35, 429 B 1 ; notre manuscrit a la variante *θεραπευθῆναι*)] : *φαρμακευθηναι.*

— f. 284v : [se réfère à *ἠσχύνθην ὑπὲρ τῶν ἄλλων* (P.G. 35, 416 B 7-8)], en rouge ; les mots sont inscrits dans un petit cyprès stylisé : *τοις τοιουτοις παραδειγμα γενεσθαι θελ(ων) ως υπέρογκο(ν) εφυγε(ν) την ιερωσυνην.*

— f. 285 : [se réfère à *ποίμνης ἄρχειν* (P.G. 35, 417 B 3)], en rouge ; les mots sont inscrits dans un petit cyprès stylisé : *οτι ουκ εστ(ιν) ισον ποιμνης αρχει(ν) και ανθρωπων.*

— f. 285v : [se réfère à *ἀν(θρώπ)ω δὲ χαλεποῦ* (P. G. 35, 420 A 10)] : *οτι χαλεπον το αρχειν αν(θρώπ)ων.*

— f. 286v : [se réfère à *ὅσα ἐν μέσω* (P.G. 35, 432 A14)] : *μεσα λεγεται το ομοίως διεστηκότα του ψογου τε και ἐπαινου.*

— f. 287 : [se réfère à *καινὸν μυστήριον* (P.G. 35, 433 A 13)] : *το καινὸν μυστήριον και μηδεποτε παλαιουμενον εστιν. ο λογος σαρξ γενόμενος και σκηνωσας εν ημιν.*

— f. 287v : [se réfère à *τὰ μικρὰ καὶ φαινόμενα* (P.G. 35, 433 B 4)], en rouge : *πος ο παρα των κεκρυμμενω(ν) εστι το μεγεθος οτι τα τηλικαυτα και υπερ αυτων δοθέντα μικρα ὠνόμασεν.* Le début de cette scolie est répété immédiatement après, avec une graphie désordonnée ; ensuite est ajouté : *ὠ ἁγήος θεωλογος ω θαυματροῦγος* (*sic*).

— f. 288v : [se réfère à *καὶ ἀθάνατα κολασθησομένης* (P.G. 35, 437 A 4-5)] : en rouge : *οτι αθανατος ἡ τ(η)ς μελλ(ου)σ(ης) ζωης κολασις.*

Or. 7, *In laudem Caesarii fratris* (50)

— f. 24v : [se réfère à *ἡνίκα τἄλλα ἤμεν ἱκανῶς* (P.G. 35, 756 A 12)], en rouge : *το υπερβατον οὕτ(ως)· συνταξεις ηνικα και ταλλα τ(ης) υλης η μεν περιττοι.* (Add. 18231, f. 121).
— f. 27v : [se réfère à *ἀριθμῶν δὲ καὶ λογισμῶν* (P. G. 35, 761 D 1)], en rouge : *εστι προς τη αριθμητικη επιστημη και η λεγομενη λογιστικὴ· καὶ η μεν περι τους απο μοναδος καὶ δυαδος και εξης αριθμοὺς μεχρι μυρίαδος καταγινεται· η δε περι μονα τα μορια τ(ης) μοναδος ημισυ φερε καὶ τριτον καὶ τὰ ἑξης* [à comparer à la scolie dans P.G. 36, 1185, D 8 et sv.].
— f. 28v : [se réfère à *τὸ αὐτόματον ἐν τοῖς ἡμετέροις* (P.G. 35, 764 D 1-2)], inséré dans une croix (HUTTER, Abb. 35) : *ωτοματον εκαλεσεν ὁ πατηρ. οπερ συγχωρουντος Θ(εο)υ πολλακις. εξ αυτης της φυσικης ακολουθιας των πραγματων· οὐκ ἐι τινος επιτηδευσεως συμβαινειν ειωθεν· οὐ γαρ ως τινων ἀπρονοητως γινομενων ἡ αθει. μη γενοιτο· πως γαρ ὁ ουτω φιλοθεος τοῦτο ἀν ειπεν.* (Add. 18231, f. 122v).
— f. 29v : [se réfère à *ἀξίως γε μέμψεως* (P.G. 35, 765 B 13)] : *κατα το σιωπωμενον πράττων.*
— f. 30v : [se réfère à *βασιλεὺς ὁ δυσώνυμος* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 11, 3, 2)] : *Ιουλιανον λέγει.* (Add. 18231, f. 123).
— f. 31 : une variante à *προβαλλόμενος* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 12, 1, 5) : *αλλ(ω) ελομ(ενος).*
— f. 32 : [se réfère à *ἠξίωσαι τιμῆσαι* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 13, 3, 5)] : *αξιως ετιμησε.*
— [se réfère à P.G. 35, 772 A, B)], écrit en pointe, entouré par des petits «ν» : *σημ(ειωσαι) δια τι προσηκει μη επιρριπτειν εαυτον τω μαρτυριω.*
— f. 33 : [se réfère à *ἀμείψας ἑαυτῶ τὰ βασίλεια* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 15, 2, 11)] : *δηλον ὅτι μη προς τα κινουμενα.*
— f. 33v : [se réfère à *ἡττωμένοις φιλοσοφία* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 15, 5, 6)] : *αντι του επεχομενοις. νικωμενοις. υπο φιλοσοφιας.*
— f. 35v : [se réfère à *οὐκ ὄντας γενέσθαι* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 19, 1, 2)] : *σημ(ειωσαι) τὸ ὀυκ οντας γενεσθαι, κατα τ(ων) Ωριγενιαστων.*

(50) Ff. 24-40v. Éd. BOULENGER, *Grégoire de Nazianze. Discours funèbre en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*, Paris 1908, pp. 2-56.

— f. 38 : [se réfère à *καὶ καθάπερ τῶν μοχθηρῶν* (F. BOULENGER, *ed. cit.*, 21, 4, 1)] : *θαυμαστη λιαν η εννοια τ(ης) ενωσεως ψυχ(ης) μετα σωματος · και μοι δοκει συντ(ε)λειν τι τω περι ενεργείας ζητηματι.* (Add. 18231, f. 125v).

Or. 16, *In patrem tacentem* ([51])

— f. 41 (Planche 1) : Hypothèse au discours 16, inscrite dans un cyprès (HUTTER, Abb. 43), au-dessus duquel est écrit : *υποθ(ησις), inc. ουτος ο λογος ειρηται — φθέγξασθαι προ τον λαον* (SINKO, p. 137, d'après le Vat. 2061 ; Add. 18231, f. 116v).

— f. 42 : quatre gloses (à P.G. 35, 937 A 8-14) :

- [*θεωρουμένη*] *ος εστι πρακτικη αρετη. λόγω και αληθεία συνεξενομένη.*
- [*λογω*] *καὶ μόνω.*
- [*ελεγχομένη*] *αντι δεικνυμένη και φαινομενη.*
- [*βάσανος*] *ελεγχος εξετασις.*

— f. 43v : [se réfère à *πόθεν ἀφορίαι καὶ ἀνεμοφθορίαι* (P.G. 35, 940 C 1-2)] : *οὐ μόνον ἐν εκατερα Κιλικία. ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ Καππαδοκία πυρούμενος ὁ βορε(ας) ἀπο τ(ῆς) μεσογειου βλάπτει* (PICCOLOMINI, p. 238, XVI.5, 48, a une version plus longue, la même que l'Add. 18231, f. 117v, *inc. ἀνεμοφθορία ἐστὶν ἡ ἀπὸ τοῦ ἀνέμου γινομένη φθορα · λέγουσι δέ τινες ἐν ἑκατέρα Κιλικία — βλάπτει* ; une version différente dans SINKO) ([52]).

— f. 44v : [se réfère à *διαλεγόμενος, θραύοντος* (P. G. 35, 941 C 7)], les lettres sont écrites de façon à former une structure architectonique, un arc allongé des deux côtés : *θραυοντος γην, αντι του κατακοπτοντος καταλεπτυνοντος εκειθεν και το εθραυσεν ανεμος · αντι του κατεκοπη εκλεπτον καὶ τὸ σφοδρο(ν) ουκ εχει* (Add. 18231, f. 117v).

— f. 45 : [se réfère à *οἶδα ἐκτιναγμόν* (P.G. 35, 944 B 11)], les lettres sont écrites dans une structure architecturale représentant une coupole sur une base rectangulaire : *εντιναγμος · οταν — ηνικα καχλαζηι* (PICCOLOMINI, p. 238, XVI.5, 50 ; Add. 18231, f. 118).

— f. 46v : [se réfère à *καὶ μεθύοντες οὐκ ἀπὸ σίκερα* (P.G. 35, 945 D 6-7)], les lettres sont écrites dans une amphore ; *inc. σικερα εστ(ιν) — η απο φυνικων* (PICCOLOMINI, p. 239, XVI.10, 53 ; Add. 18231, f. 118v).

(51) Ff. 41-54v.

(52) T. SINKO, *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni*, Pars secunda, *De traditione indirecta* (Meletemata patristica, III), Cracoviae 1923, p. 10.

— f. 47 : [se réfère à *ἀλλὰ μωμητὰ καλῶν* (P.G. 35, 948 A 10)], le texte est inscrit sur le toit et le mur d'une maison, *inc. μωμητα μεμψεως αξια — ο Μωμος μεμψασθαι δυναται* (PICCOLOMINI, p. 239, XVI.10, 54 ; Add. 18231, f. 118v).
— f. 47v : [se réfère à *ἐξέλιπεν φυσητήρ* (P.G. 35, 948 C 5)], le texte est inscrit dans une croix latine, *inc. φυσιτηρ καὶ αὐτο το οργανο(ν) — αν(α)λαμβανει τὸ νοθον εις εαὐτόν* (PICCOLOMINI, p. 239, XVI.11, 56 ; Add. 18231, f. 118v).
— f. 48 : [se réfère à *ἐν τῶ σκοτεινῶ τούτω βίω, τοῦ πονηροῦ* (P.G. 35, 949 A 5-6)] : *εν αλλω γρ(αφεται) ε(ν) τῶ σκοτειν(ω) τούτω βιω και πονηρ(ω).*
— f. 48 : [se réfère à *ἐπάταξα ὑμᾶς ἐν ἰκτέρω* (P.G. 35, 949 A 12)] ; *inc. το μεν ονομα, ὁ ἴκτερ(ο)ς · το δε ρημα ικτεριᾶ — ικτερι(ων)τι ἡ ωχριασις* (PICCOLMINIi, p. 239, XVI.12, 58, lignes 1-5 ; Add. 18231, f. 119).
— f. 48v : [se réfère à *καὶ τὴν πονηρίαν τῶν ἐπιτηδευμάτων* (P.G. 35, 949 C 7-8)], le texte est inscrit dans un cyprès qui repose sur une grande base rectangulaire (HUTTER, Abb. 42), *inc. τ(ων) αρετω(ν) ε μεν εισι φυσικαι · αι δε πρακτικαι. αι δε διδακται — αλληλαις ἀεὶ συνδιατριβουσιν* (PICCOLOMINI, pp. 239-240, XVI.13, 59 ; Add. 18231, f. 119).
— f. 50v : [se réfère à *εἰς ὃ καὶ σπεύδομεν* (P.G. 35, 956 A 1)], le texte est inscrit dans une amphore à deux anses : *ουτοι αξιωματος εκεινου και της δοξης αποπεσοντες της αρχαιας. δηλον δ' οτι δια κακίας. και εις εις τὸ νοσωδες και επιπονον τουτο μετοικισθεντες χωριον.*
— f. 51v : [se réfère à *ὁλοσώματος φησίν* (P.G. 35, 956 D 1)], les lettres sont inscrites dans un arc, reposant sur deux colonnes (HUTTER, Abb. 36) : *εστιν εμπαθος · αλλα πολλα και μεγα κατα παντος του σωματος. δηλον οτι της ψυχης* [ce dernier mot est inscrit dans une croix qui se trouve au milieu de la structure architectonique].
— f. 52 : [se réfère à *φεῦ τοῦ θεάματος* (P.G. 35, 957 A 12)], le texte est inscrit dans une croix latine : *εν τουτοις ο σταχυς · εν καλαμη · ητις εκφυομενη της ριζ(η)ς φέρει τὰ λοιπα επι τον άκρον. εν επιφυλλισιν. φυλλα δ' αυτα ι μικρα περι τον σταχυν εν κοκκοις και τοις τ(ων) κοκκων εκφυομενοις ανθερεξιν.*
— f. 53 : deux gloses ou variantes ; à *διελεύσεται* (P.G. 35, 960 C 6) : *παρελευσεται* ; à *ὁμοφύλων* (P.G. 35, 960 C 5) : *ομογενω(ν).*
— [se réfère à *οἱ λέγοντες πότε διελεύσεται ὁ μὴν καὶ ἐμπωλήσομεν* (P.G. 35, 960 C 6-7)], le texte est inscrit dans une amphore (HUTTER, Abb. 31) : *οι λεγοντες · ποτε διελευσεται ο μ(ην) και τα σαββατα. και*

εμπολησομεν. ουτω νοησεις παραλυσ(ας). το δ' εμπολησομεν. αντι του συναξομε(ν). πωλησαντες τον καρπον. εκειθεν ἡ εμπολη και το εμπολημα. η συναγωγη του κερματος. εμπολα(ν) δε τὸ ρῆμα.

— f. 54 : [se réfère à *ὀλολύζειν πίτυν* (P.G. 35, 961 B 8)], les lettres sont écrites dans un petit cyprès : *πιτοι ι μεν ἀπεικαζει ως ασθενει και ευσιπτω ξυλω. τον εν ευημερια αδικ(ον) κεδρ(ω) δε πεσουση · τον επιεικημον και Χριστον συμφοραῖς δε χρωμενον.*

— f. 54v : [deux scolies, écrites à l'intérieur d'une croix posée sur un haut piédestal ; la première se réfère à *στῆσον τὴν ἀκολουθίαν τῆς μάστιγος* (P.G. 35, 961 C 14)] : *στησο(ν) την ακολουθίαν τ(η)ς μαστιγος · τ(ὴν) επομενην τῶ λιμῶ φθοραν. στησον ικετευων.*

— [la deuxième scolie se réfère à *διαθρύπτειν πεινῶντι τὸν ἄρτον* (P.G. 35, 961 C 3)] ; *inc. θρύπτειν εστι το κλαν — κατακλασθαι τοις μελεσιν* (Piccolomini, p. 240, XVI.20, 62 ; Add. 18231, f. 121).

Or. 10, *In seipsum* (53)

— f. 55 : [se réfère à *καὶ ὦ τῆς ἀλογίας* (P.G. 35, 828 A 8)] ; le texte est écrit en diagonale à l'intérieur du toit d'une église, et continue dans le mur (Hutter, Abb. 41) : *ουκ εδιδουν φησιν τους εμους λόγους τοις ερασταις · ιν' ε εκεινων αναγινωσκομενων και τους εραστας τους εμους παραμυθουμενων · εγω ησυχαζω παρων τοις επιτιδιοις καὶ φιλοις. δια των λογων* (Add. 18231, f. 107v).

— f. 56 : [se réfère à *τῆς ἐμῆς εἴτε ἀπονοίας* (P.G. 35, 829 B 4)] ; le texte est écrit à l'intérieur d'une structure architectonique, deux arcs contenant une croix dans l'espace qu'ils entourent, reposant sur une base rectangulaire (Hutter, Abb. 29) : *inc. η απονοια · οιον μανια — η ανόητος* (Piccolomini, pp. 236-237, X.3, 37 ; Add. 18231, f. 108).

— f. 56v : [se réfère à *προσγενέσθαι καὶ Τίτον* (P.G. 35, 829 C 7)] ; le texte est écrit à l'intérieur d'une structure architectonique, représentant une église avec un clocher (Hutter, Abb. 39) : *ὑπεραπολογειται νυν καὶ συνηγορεῖ τω αγιω Βασιλειω οτι μετα της προσουσ(ης) αυτω συνεσεως και χαριτος της του αγιου Πν(ευματο)ς · εχειροτονησεν αυτον επισκοπον · παροντος και συγχαιροντος επι τουτω · Γρηγοριου τοῦ π(ατ)ρ(ὸ)ς ἀυτοῦ* (Add. 18231, f. 108).

Or. 9, *Apologeticus ad patrem* (54)

— f. 58v : trois scolies (Hutter, Abb. 32).

(53) Ff. 54v-57.
(54) Ff. 57-60.

1) [le texte est écrit à l'intérieur d'une structure architectonique et se réfère à *καταρτίσας καὶ παραμείψας* (P.G. 35, 824 B 4)] : *παραμειψας η παρελθων τῶ χρονω πολλους αποθανοντας ιερεας · η αλλαξας και καθελων ως αναξιους* (Add. 18231, f. 107).

2) [le texte est écrit à l'intérieur d'une structure ronde et se réfère à *ἀλλ' ὅπως μοι φιλοσόφως* (P.G. 35, 824 B 6)] : *ελλιπτικον εστιν · τουτεστι ἀλλ ὁπως και ινα μοι φιλοσοφως και πραως δεξι τον λογον αξιω καὶ αἰτω* (Add. 18231, f. 107).

3) [se réfère à *τὸν λόγον ἣ δυνάμεθα* (P.G. 35, 824 B 7)] ; les lettres sont écrites à l'intérieur d'un clocher ; le commentaire porte sur le mot *ἣ*, dans ce manuscrit écrit *ἦ* : *το μεν εν αντιγραφον δασείαν ειχε και περισπωμενην, το δ ετερον αφοῦ το σχολο(ν) ψυλην.* (Add. 18231, f. 107 : *Ἰστέον δὲ ὅτι τὸ ἦ δυνάμεθα. τὸ μὲν αντίγραφον — ψιλὴν ἡ δυνάμεθα.*)

Or. 12, *Ad patrem* (55)

— f. 65v : [se réfère à *ὥσπερ φωτί* (P.G. 35, 845 B 5)] ; le texte, écrit à l'encre marron, est à l'intérieur d'une structure architectonique, qui représente un temple flanqué de deux arcs, reposant sur une colonne de chaque côté (HUTTER, Abb. 40) : *αντιφραττει πολλακις τω ηλιω νεφελη καὶ οσον ὑπεικει και ὑπεξισταται τοσουτον ο ηλιος καθαρώτερος και λαμπροτερος φαίνεται · αντιφραττει και ορη τω ηλιω προς ολιγον · και γινομενος ὑψηλοτερος. και λαμπροτερος ημιν και φαιδροτερος φαινεται · αντιφραττει και οικος. και σωμα αλλο · φωτι ηλιακῶ · η σε-* [*ληναίω η λυχναίω.* La dernière ligne a été coupée mais peut être complétée par Add. 18231, f. 105v, où se trouve : *ἀντιφραττει καὶ οἶκος καὶ σωμα ἄλλω φωτὶ ἡλιακῶ ἡ σεληναίω η λυχναίω.*

— f. 66 : [se réfère à *καὶ πλέον φερούσης* (P.G. 35, 845 C 5)] ; le texte est écrit à l'intérieur du toit et des murs d'une église (Planche 2) ; *inc. και πλεον φερουσης των ηδεων τα μοχθηρα. το μοχθηρ(ον) δυο σημαινει — ηδεος και ραστου* (PICCOLOMINI, p. 237, XII.3, 41).

Une deuxième scolie continue dans le mur et se termine dans un clocher dessiné à côté : *ιστεον δε οτι ο ηδυς · του ηδεος και το ουδετερον δε δια του* [une ligne a été coupée] *-ενου του πελεκυς πελεκε(ως)* [*πε*]*χυς . πηχεως.*

— f. 66v : deux scolies ; le texte est écrit à l'intérieur de deux cyprès.

1) [se réfère à *λαὸν περιούσιον* (P.G. 35, 848 B 1)] : *λαον περιουσιον ·*

(55) Ff. 64v-68.

η απο του περισσως ειναι ειρηται η απο του πλεονάζειν ταις αρεταις. και περιουσιαν εχειν πλεονεκτηματων καὶ πληθος αγ(α)θ(ων) εργ(ων).

2) [se réfère à *βασιλειον ἱεράτευμα* (P.G. 35, 848 B 2)] : *βασιλειον ιερατευμα · αμφω χρη συναπτοντ(ας) αναγινωσκ(ειν) το γαρ εθνος ημων των χριστιανων βασιλευειμα την ουρανων βασιλειαν και ιεραται κατα τυπ(ον) του Χ(ριστο)υ ος και βασιλεὺς εστι και ιερευς εις τους αιῶνας κ(α)τα την ταξιν Μελχισεδέκ.*

— f. 67v : [se réfère à *διὰ τοῦτο νῦν μὲν δέχομαι* (P.G. 35, 849 A 2)] ; le texte se trouve dans la marge inférieure et la dernière ligne a été découpée ; le texte est écrit à l'intérieur d'une structure architectonique formée de trois arcs, séparés l'un de l'autre par une ligne : *ου τον προστατην ολιγων απλως εδεξατο. αλλα το συν τω Π(ατ)ρι προστατην. και λοιπον μετα τουτο επιτρεπει τω παναγιω Πν(ευματ)ι* [.... ι]*ερωσυνην ως μειζων κατ-* [.... *ο*] *υσαν · οι αγιοι εφευγον · ημε* [...] *ουτως επιτρεχωμεν τω πραγματιως* [..

Or. 6, *De pace* I ([56])

— f. 74v : [se réfère à *Ἡμεῖς τε γὰρ τὰς δοθείσας* (P.G. 35, 736 A 8)] ; le texte, en rouge, est écrit à l'intérieur d'une feuille stylisée (?) : *τους χειροτονηθέντ(ας) τω σχιματι πρεσβυτερους, εοικε λεγειν ως πρεσβυτερους δεδέχθαι* (Add. 18231, f. 141v).

Or. 22, *De pace* II ([57])

— f. 90v : trois scolies, inscrites dans trois cyprès stylisés, l'un sur l'autre, délimités par une ligne rouge ; tout autour, des petits bâtons rouges en guise de décoration ; des scolies plus courtes sont écrites en dehors de cette structure décorative, entre un cyprès et l'autre (Planche 8).

1) [se réfère à *υἱοὶ Σιών* (P. G. 35, 1132 C 13)] : *οι νοουμενοι υιοι Σιων · ου γαρ τους ιουδαιους μονον νοησεις · οι γαρ Ιουδαίοι ξενοι και παροικοι της οικουμένης · μερος γαρ τ(ης) οικουμεν(ης) η Ιουδαία* (Add. 18231, f. 146v).

2) [se réfère à *καὶ κάμνουσα* (P.G. 35, 1133 A 3)] ; *inc. του καμνει(ν) τρια εστιν — επι των αποθανόντων* (Piccolomini, p. 251, XXII.2, 127 ; Add. 18231, f. 147).

(56) Ff. 68-81v.
(57) Ff. 89v-99.

3) [se réfère à *τὴν ἀλλοτρίαν* (P.G. 35, 1133 A 5)] : *αντι του δια της αλλοτριας τρεχω(ν) ως δια της ιδιας ἀδεῶς · ου γὰρ κατα το μη βλάπτειν · ἔβλαπτε γαρ αλλα διετρεχε τη(ν) αλλοτριαν ως ιδίαν, τω ἀδεως και θαρρουντως διατρεχει(ν).* (Add. 18231, f. 147, a une scolie plus courte, qui se termine avec *τὴν ἀλλοτρίαν ὡς ιδίαν* [*τῶ ἀδέως.*)

D'autres petites scolies sont écrites en dehors des cyprès :

- [se réfère à *ἀλλόγλωσσος* (P.G. 35, 1133 A 4)] : *βαρβαρος.*
- [se réfère à *κατὰ τῆς Τριάδος* (P. G. 35, 1133 A 9)] : *ὑπο τῶν Ἀρειανῶν.*
- [se réfère à *δεινὰ ταῦτα* (P.G. 35, 1133 A 9-10)] : *τα των αιματων.*
- [se réfère à *πέρα* (P.G. 35, 1133 A 10)] : *πλεον.*
- [se réfère à *παραστησάμενοι* (P.G. 35, 1133 A 7-8)] : *αντ(ι) χειρωσαμενοι ελοντες.*
- [se réfère à *ἀξίωμα* (P.G. 35, 1133 A 14)] : *των χριστιανω(ν).*
- [se réfère à *περιηρημενη* (P.G. 35, 1133 A 13-14)] : *αντ(ι) αφηρημενη και ηφανισμένη.*
- [se réfère à *παρὰ τοσοῦτον* (P.G. 35, 1133 A 15)] : *αντ(ι) κατα τοσουτων.*
- [se réfère à *ἤρξας* (P.G. 35, 1133 B 4)] : *προς τον Θ(εο)ν.*

Or. 44, *In novam dominicam* [58]

— f. 117v : [se réfère à *μισῶ καὶ τὴν* (P.G. 36, 616 B 6)] ; le texte, en lettres écrites à l'encre brune, est à l'intérieur d'un cyprès, délimité par une ligne rouge, contournée de petites lignes verticales ornementales : <**Maxime le Confesseur**>, *προς γυναῖκας και μαλιστα — ακαίρου θεωρίας* (OEHLER, pp. 374, lin. 2 *a.i.* - 376, lin. 4 ; Add. 18231, f. 175v).

Or. 8, *In laudem sororis suae Gorgoniae* [59]

— f. 127v : [se réfère à *οὐ καλῷ τὸ κακόν* (P.G. 35, 804 B 15)], en rouge : *ἵν' ἢ τοιοῦτος ὁ νοῦς, καὶ καλῶ το κακ(ον) οὐχ ἑώμενοι · κακοῦ δὲ τὸ φαῦλον αντιλαμβάνοντες* (Add. 18231, f. 128v).

— f. 128v : [se réfère à *ὦ τῆς μετὰ λουτρὸν ἁγνείας* (P.G. 35, 805 C 1)] ; le texte, en lettres rouges, est inscrit dans une urne à deux anses, tracée à l'encre brune, les anses peintes en jaune-brun (HUTTER, Abb. 33) : *εοικε μη προσελθουσα τω ανδρι μετα το βαπτισμα · οὐ προ πολλου*

(58) Ff. 115-120.
(59) Ff. 121v-134.

ισως της κοιμησεως βαπτισθεῖσα · καὶ τοῦτο δοκεῖ υποκατιῶν σημαίνειν. (Add. 18231, f. 129 : *ἐοικέν μοι προσελθοῦσαν — σημαίνει(ν).*)
— f. 131 : [se réfère à *ἐθησαύρισεν* (P.G. 35, 809 D 1)], en lettres tracées à l'encre brune : *αντ(ι) ἀπέθηκεν.*

Or. 18, *Oratio funebris in patrem* (60)

— f. 134 : [se réfère à *ἥκεις ἡμᾶς ἐποπτεύσων* (P.G. 35, 985 B 3)], en rouge ; le texte est inscrit dans une structure architecturale, une coupole ronde qui s'appuye sur deux colonnes ; les lettres sont écrites dans un triangle inscrit dans la coupole et au milieu des deux colonnes (HUTTER, Abb. 37) : *ηκεις ημᾶς εποπτευσων. η τον ποιμένα ζητησων η το ποιμνιον εποψομενος* [ε]*κεινον ποιμενα · τον τοιονδε · ποιμνιον εκεινο ηκεις εποψομενος · το τοιωσδε διακειμενον.* (Add. 18231, f. 131, a une version plus courte de la même scolie : *ἐκεῖνον ποιμένα φη(σι), τὸν τοιόνδε · ποίμνιον - διακείμενον.*)
— f. 134v : [se réfère à *χλόης ἐναναπαυόμενον* (P.G. 35, 988 A 13)] ; le texte, en lettres rouges, est inscrit dans une croix latine : *χλοη ως βλαστη · ως αυξη · αντι του η βλαστησις και η αυξησις. αλλο γαρ βλαστὸν. ὅ ἐστιν βλάστημα* (Add. 18231, f. 131).
— f. 138 : deux scolies, inscrites l'une dans un dessin qui représente un oiseau de profil, l'autre dans le cyprès sur lequel l'oiseau est posé (HUTTER, Abb. 44) :

1) [se réfère à *καὶ τὸ τὴν θείαν* (P.G. 35, 993 C 1)] : *την θειαν εικονα τουτέστι την ψυχην. η καθαρὰν διαμεινασαν συντηρουσι(ν) οι αγιοι · η ρυποθεισαν πως καὶ την αμαρτια μολυνθείσαν ανακαθαιρουσι. δι' επιμελειας και πον(ων)* (Add. 18231, f. 132).

2) [se réfère à *ὅσον τε φυσικόν* (P.G. 35, 993 B 15)] : *επιπλαστ(ον) εν φυσικει και ψιμυθιω και τοις τοιουτοις αλλοις της κο(μ)μωτικης · κομμωτικη ειριται απο κόπου* (Add. 18231, f. 132).
— f. 139 : [se réfère à *καὶ εἰ μέγα τῶ θυσιαστηρίω* (P.G. 35, 996 C 1)] ; le texte est écrit en lettres tracées à l'encre rouge, à l'intérieur d'un oiseau stylisé, de profil (HUTTER, Abb. 45) : *δη το(ν) εαυτ(ον) τω θ(ε)ῶ καθιερουντα · φυσικαῖς αρεταις και ατεχνοις αφιερουν. και τουτο αρα ἐκεινο μη. το μηδεν ἐπι του θ(εο)ῦ θυσιαστηριον. μητε πελεκυνν αναβηναι. μητε ὀφθηναι η ακουσθῆναι λαξευτηριον. τεχν(ης) γαρ οργανα ταυτα. και τεχν(ι)τ(ων) αποτελεστικά.*

(60) Ff. 134-163v.

Or. 38, *In theophania* (61)

— f. 179v : [se réfère à *προυποστάσης* (P.G. 36, 321 D 1)], texte écrit à l'encre brune dans un cyprès, délimité par des petits «ν» en rouge : *βλεπε πως ακριβως ο πατηρ αποφεύγει · τας τῶν ωριγενιαστῶν δοξας · οὐδε γαρ εἶπεν ἐκ της ἀοράτου φύσεως λαβῶν. ἐτέθηκεν τὴν ψυχὴν .α μη χώραν η συκο(φ)αντία κὰν ει ψευδῶς (λ)άβοι. ἀλλὰ παρ' εαυτοῦ. τοῦτ έστιν ἀσώματο(ν) η ταυτω δεικνὺς (κ)αὶ τὸ νεάρὸν τῆς δειμιουργίας. καὶ δῆλον ἀφ ὧν περι τοῦ σώματος εἶπεν. ἐξ υλης αὐτὸ ληφθῆναι · ἥ δη προυποστάσης. οπερ ἐπι τῆς ψυχης οὐκ εἶπεν · τὶ γαρ αὐτω εδωκει περι του σώματος τοῦτο ἐπισημηνασθαι. εἰ μη περι της ψυχῆς το ἐ(ν)αντιον ηδη.*

— f. 180 : [se réfère à *ἑλομένου τὸ ἀγαθόν* (P.G. 36, 324 B 7)], texte écrit à l'encre brune à l'intérieur d'une croix grecque, dessinée en rouge : *ινη [ἵν' ᾖ] το αγαθον τοῦ ελομενου αυτοῦ ἐν τῶ αὐτεξουσίω. οὐχ ἥττον ἡ αυτοῦ τοῦ παρασχόντος τα σπέρματα δημιου(ρ)γοῦ Θ(εο)ῦ* (Add. 18231, f. 151v).

— f. 180v : [se réfère à *φεῦ τῆς ἐμῆς ἀσθενείας* (P.G. 36, 324 C 8)] ; texte écrit à l'encre brune : *ιδου ι διανοιας αφ ὧς ἡ τοῦ π(ατ)ρ(ο)ς. ὅτι τα τοῦ αδαμ προς απαν τὸ γένος κοινοποιεῖ. τοῦτο οὖν παρατήρει ἐν πασιν.*

— f. 181 : [se réfère à *πολλοῖς δὲ παιδευθείς* (P.G. 36, 325 A 1)] ; texte écrit à l'encre brune à l'intérieur d'une croix grecque, dessinée en rouge : *οτι τα ειρημενα αὐτῶ ἐπι του Αδαμ ως αμαρτήσαντος. καὶ δια τοῦτο ἐκβληθέντος τοῦ παραδησου κατα πασης ειρησθαι. νοητῆς ἀνθρωπότητος. ει γὰρ μη τοῦτο ποτὲ · η ποῦ ἐπαιδεύθη ὁ αδαμ. λογω, νομω, προφήτες καὶ τοῖς λοιποῖς* (Add. 18231, f. 151v).

— f. 183 :

1) [se réfère à *διπλοῦς γὰρ ἦν* (P.G. 36, 328 C 11)] : *τῆ θεωρια δὲ · διπλοὺς γαρ ἦν δηλον ὅτι ἐγω δε οἶμαι ὅτι ἀντι του συνθετος τὸ διπλοῦς ἦν ειπεῖν.* (Add. 18231, f. 152v).

2) [se réfère à *ἐκών, οὐ προστίθεις* (P.G. 36, 329 A 2)] : *εν ἄλλω γρ(άφεται) ὅτι δὲ ἐκὼν οὐ προστίθης.*

3) [se réfère à *τίσιν ὠργισθῆ πλέον* (P.G. 36, 329 A 5)] : *ἐν ετέρω τίσιν ωργίσθη πλέον ἀπο διορθώσεως εὕρον.*

Or. 39, *In sancta lumina*

— f. 202v : [se réfère à *Πατὴρ ὁ Πατὴρ* (P.G. 36, 348 B 5)] ; le texte, écrit en rouge, est inséré dans une croix grecque : *οτι εν ολη τη θεολογια*

(61) Ff. 164-191.

ο π(ατ)ηρ ουδαμου τὸν Θ(εο)ν τρια ειπεν. η το εν τρια. αλλα τὸ ἓν. εν τοις τρισιν. και τα τρία εν. ηγουν, τα τρια την θεότητ(α) ειναι ου μην το ἀντιστροφον οτι και η θεοτης τρια. (Add. 18231, f. 155, *inc. ἐπίστηθι ὅτι.*)

Or. 41, *In pentecosten*

— f. 213v : [se réfère à P.G. 36, 429 C 9], *πε(ρι) τ(ων) Ἑβραίων λεγει.*

Or. 45, *In sanctum Pascha*

— f. 257 : [se réfère à P.G. 36, 625 C 1], *ἡ χρῆσις ἀπὸ τοῦ εἰς τὰ γενέθλια λόγον.*
— f. 259 : [se réfère à *ὑπέστη κόσμος* (P.G. 36, 629 C 1)] : *το εἰς ὁ νοητὸς κόσμος καὶ οὐχ ὡς ὁ νῦν ποικίλος.*
— f. 268 : [se réfère à *εἰ μέν τις εἶ Ραχήλ*] (P.G. 36, 652 B 10) : *Ραχὴλ ὡς φασὶν αμνας ἡ ποιμαίνουσα ἑρμηνευεται. λεία κοπουμένη ἡ κόποσις ἑρμηνεύεται.*

Londres. Annaclara CATALDI PALAU.

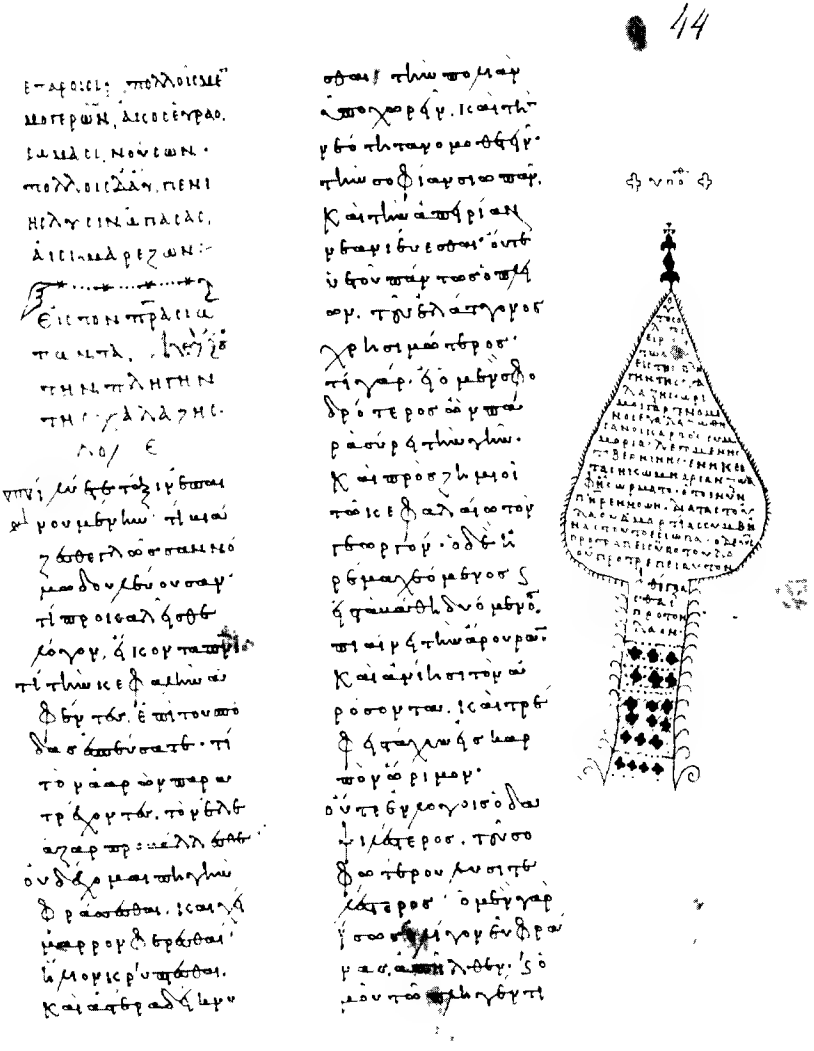


PLANCHE I. — Oxford, Bodleian Library, Ms. Auct. T. I. 2, f. 41.

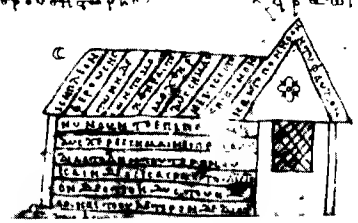


PLANCHE 2. — Auct. T. I. 2, f. 66.

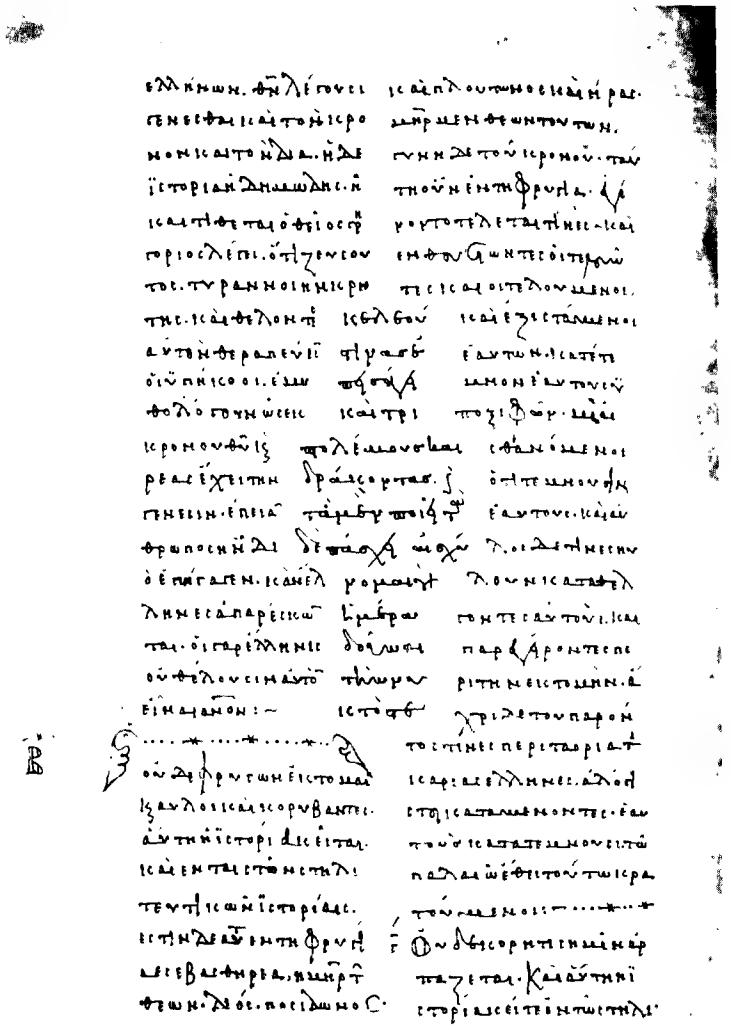


PLANCHE 3. – Auct. T. I. 2, f. 193v.

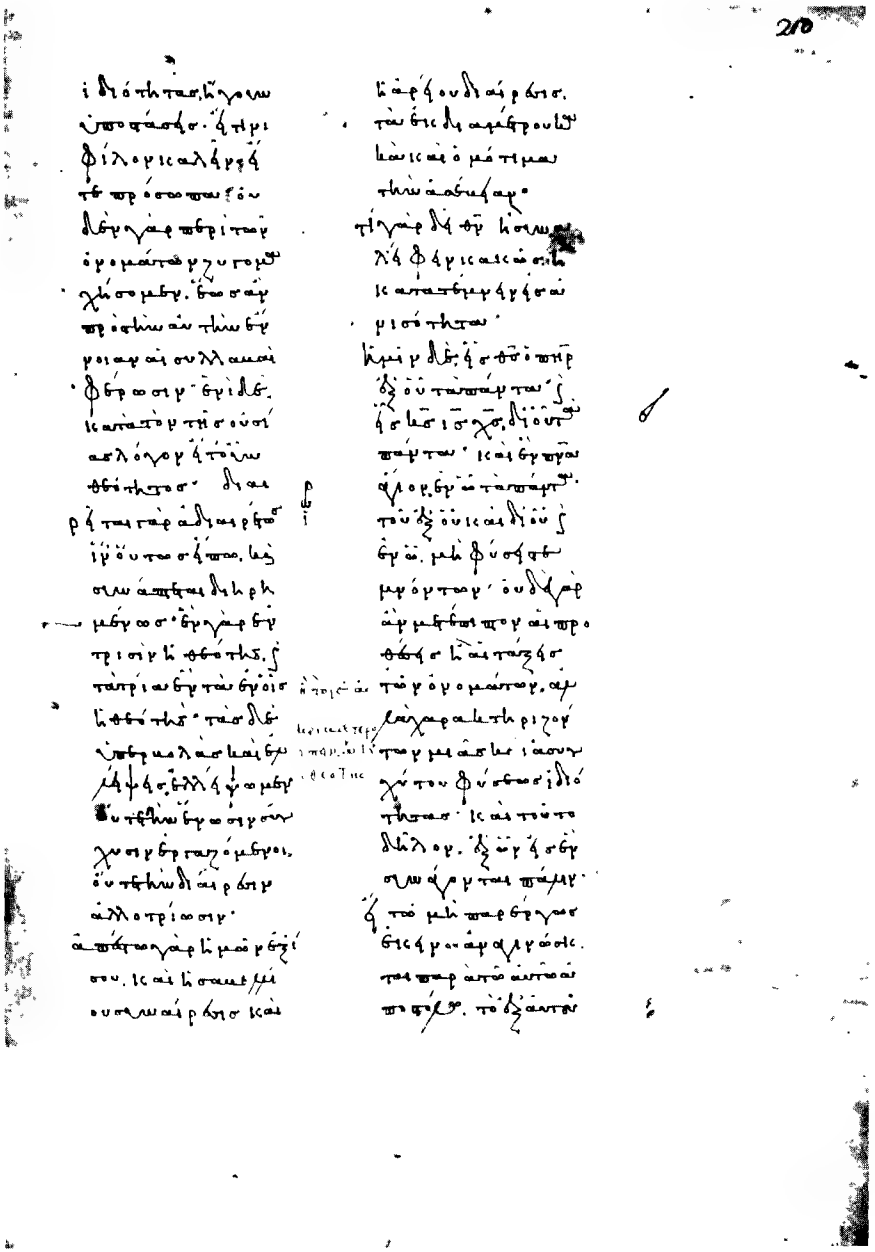


PLANCHE 4. — Auct. T. I. 2, f. 202.

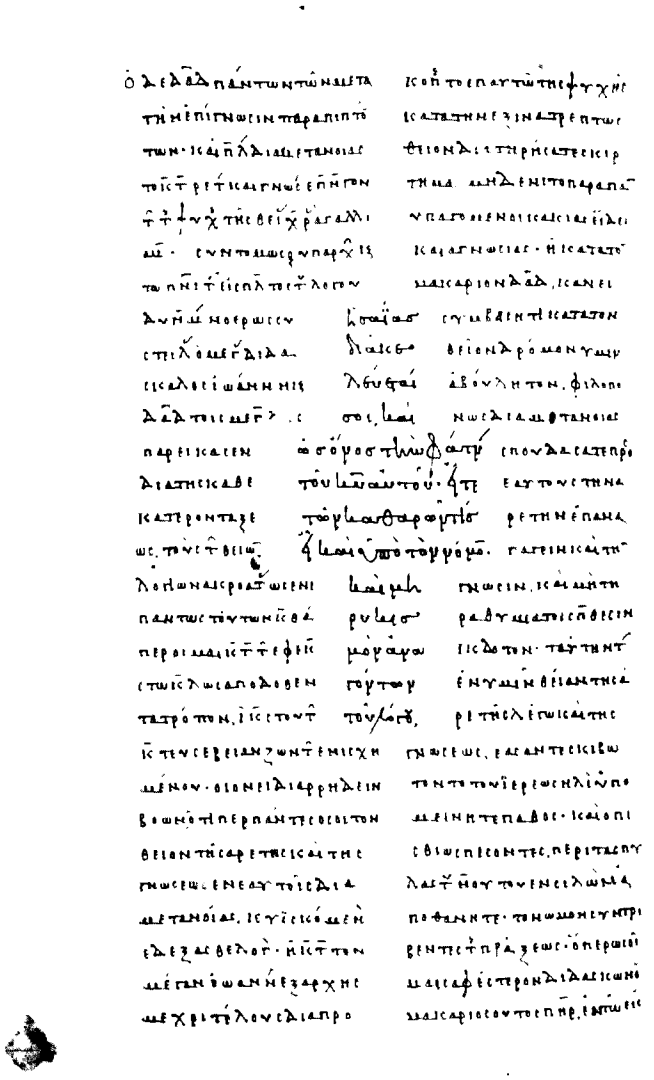


PLANCHE 5. — Auct. T. I. 2. f. 184v.

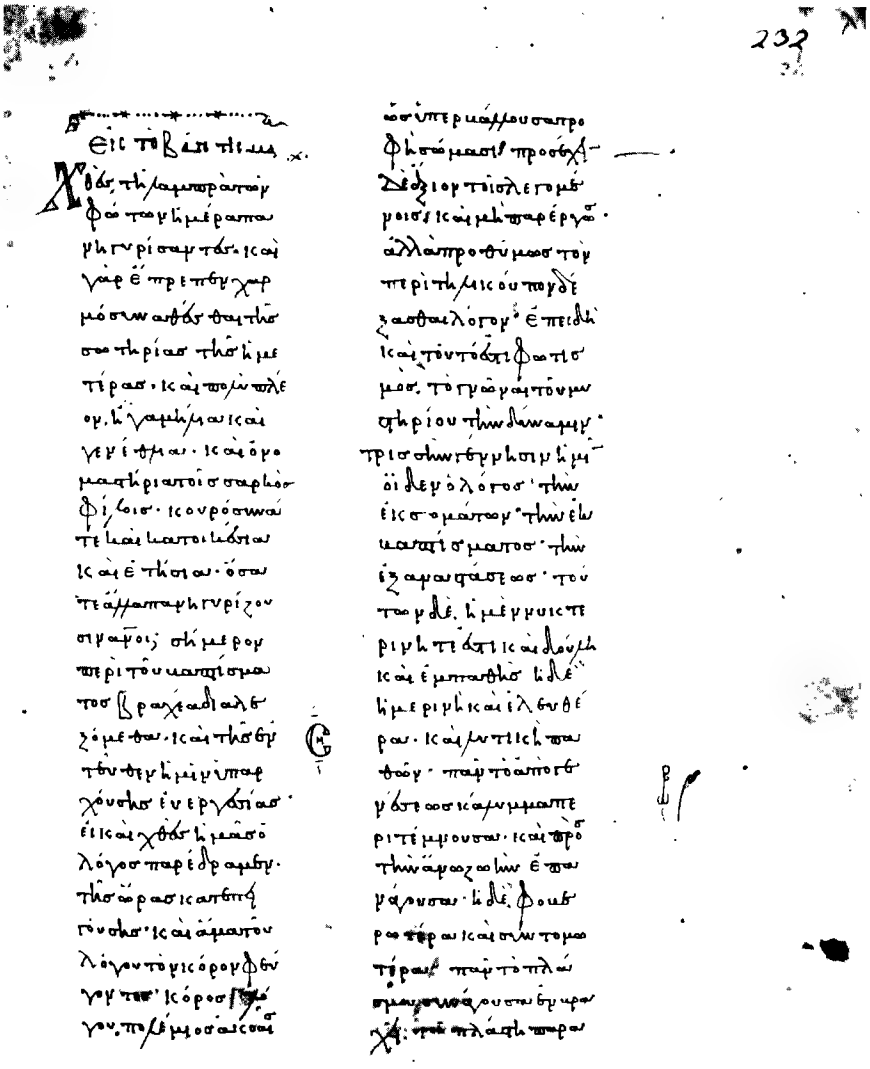


PLANCHE 6. — Auct. T. I. 2, f. 224.

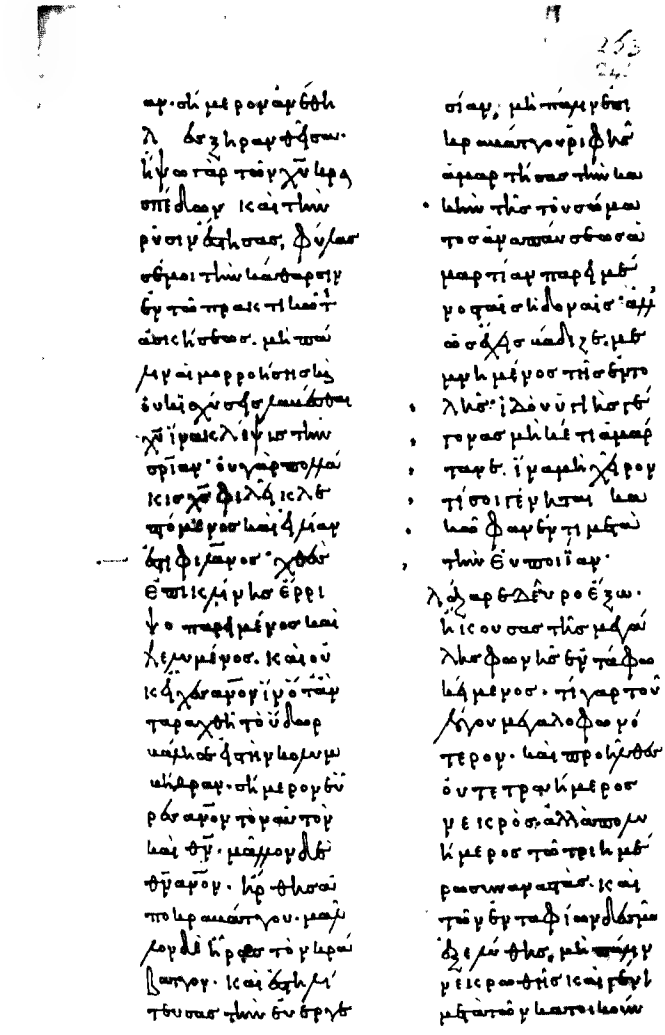


PLANCHE 7. – Auct. T. I. 2, f. 245.

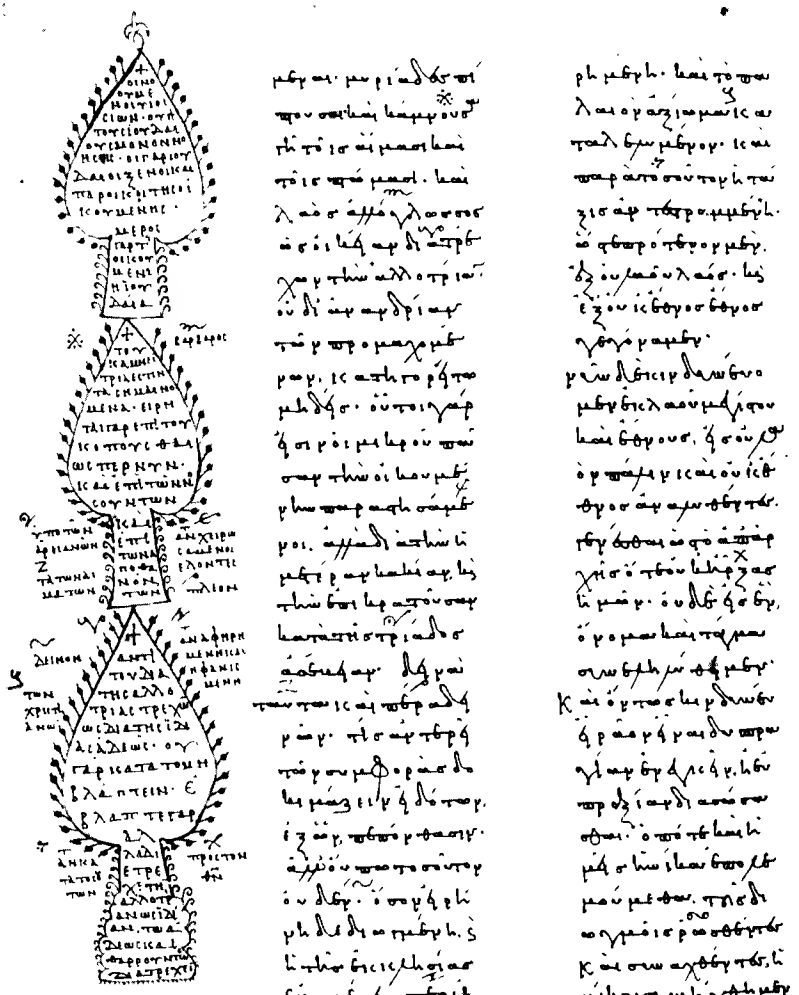


PLANCHE 8 : Auct. T. I. 2, f. 90v.

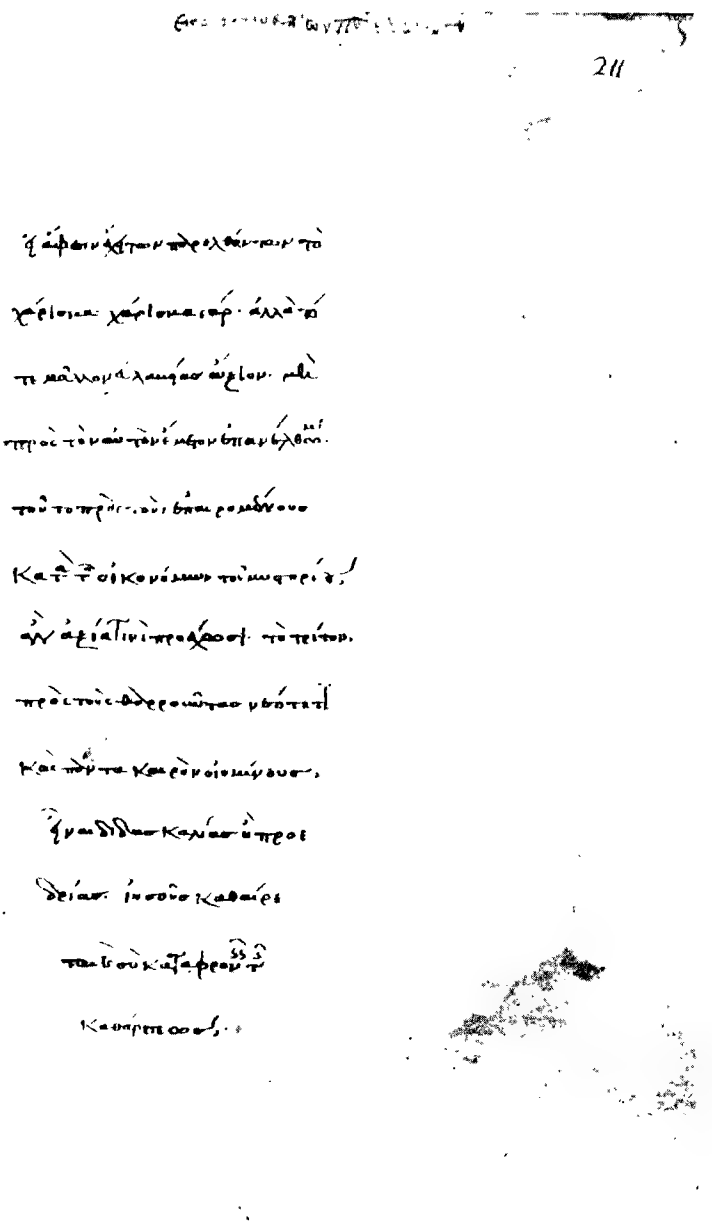


PLANCHE 9. — Auct. T. I. 2, f. 203.

SULLA CRONOLOGIA DEL *COMMENTARIO* DI COSMA DI GERUSALEMME AI *CARMI* DI GREGORIO NAZIANZENO

Intorno ad una nuova ipotesi (*)

1. In un recente articolo, A. Kazhdan ha formulato l'ipotesi che il *Commentario* ai *Carmi* di Gregorio Nazianzeno scritto da un Cosma di Gerusalemme, finora identificato con l'omonimo Melodo (VII-VIII secolo), sia da attribuire al X secolo e che, dunque, il Cosma esegeta del Nazianzeno vada distinto dal compositore di testi innografici (1).

Lo studioso, a conclusione del suo lavoro, ha riconosciuto che, in realtà, «the data do not suffice to take the redating and reattribution of the Exegesis [cioè del *Commentario*] as ascertained» (2). Ma, ad ogni buon conto, appare utile esaminare qui di seguito le sue argomentazioni e individuare il grado di attendibilità di cui godono (3).

2.1. La prima obiezione è la seguente : «While describing the separation of Abraham and Lot (Gen. 13.8-12) Kosmas the commentator says that Abraham conceded to Lot «the preferential right to the land

(*) Gli autori del presente articolo, indipendentemente l'uno dall'altro, sono pervenuti alla medesima opinione sull'ipotesi di A. KAZHDAN, *Kosmas of Jerusalem. 3. The Exegesis of Gregory of Nazianzos*, in *Byz.*, 61 (1991) (*Hommage à la mémoire de Gérard Garitte*), pp. 396-412, relativa alla cronologia del Cosma di Gerusalemme autore del *Commentario* ai *Carmi* di Gregorio Nazianzeno, la quale verrà qui discussa. Lo spunto iniziale che ha sollecitato la comune collaborazione è stata la notizia bibliografica di K. DEMOEN (*BZ*, 84-85 (1991-1992), pp. 230s.) intorno all'articolo di Kazhdan. Si precisa che i punti 1, 2.1 e 4.1-2 sono di entrambi gli autori, mentre 2.3, 3.1 e 3.2 spettano a C. Crimi e 2.2 a K. Demoen.

(1) A. KAZHDAN, *art. cit.*, *passim*.

(2) *Ibid.*, p. 412.

(3) Lo studioso (*ibid.*, pp. 397ss.), prima di formulare le sue obiezioni, ha confrontato alcuni aspetti del Cosma innografo con il *Commentario*. Egli conclude : «The author of the Exegesis, even though his style and imagery differ slightly from those of the hymns, cannot be contrasted [to] Kosmas, the author of the hymns ; we can note a certain distinction but not a contradiction» (p. 399).

(*προτίμησις τῆς γῆς* — col. 355.23-24)». The term *protimesis*, the [peasant's] preemption right, was momentous in the Byzantine agrarian legislation. Kosmas could not borrow it from the episode as depicted in the Bible, nor from the biblical vocabulary (...). The word was not very popular with Church fathers either : G.W.H. Lampe included in his *Lexicon* only two references to this word and neither is free of suspicion (...). It seems that the term *προτίμησις* as a designation of the preemption right was unknown in Byzantium until the tenth century». È vero che Cosma non usa il termine «in its precise and technical meaning of the tenth-century legislation. (...) But at any rate, Kosmas knew of the *protimesis* and linked the concept with the acquisition of land» (4).

Ci chiediamo in primo luogo : è vero che il termine *προτίμησις* non appare in testi patristici al di fuori di quelli citati da Lampe, il cui valore — come si è visto — viene revocato in dubbio da Kazhdan?

In realtà, *προτίμησις* si incontra negli scrittori ecclesiastici ben più frequentemente di quanto non creda lo studioso (5).

In Basilio di Cesarea il termine in questione si riscontra otto volte (6), in Gregorio Nisseno dieci (7). Meno rilevata la sua presenza in Origene (1) (8), in Giovanni Crisostomo (2) (9), in Sozomeno (1) (10) e in Teodoreto (2) (11). Si è lasciato da ultimo Gregorio Nazianzeno, l'autore che rappresenta il riferimento costante per Cosma. Ebbene, nel Teologo incontriamo *προτίμησις* ben otto volte : *or.* 21,14 *καὶ γὰρ ἦν ἀρετῆς*

(4) *Ibid.*, pp. 400s.

(5) Si utilizzano qui i risultati di una ricerca condotta con l'ausilio del *Thesaurus Linguae Graecae* (Irvine, California), versione 'D'.

(6) *Eun.* 2, 14 (*PG* 29, 597A) *ἐν τῇ τῶν κτισμάτων προτιμήσει* ; *hom.* 11, 5 (*PG* 31, 385A) ; *renunt.* 1 (*PG* 31, 628C) *οἷος ἦν ἐν μὲν τῇ Παλαιᾷ διαθήκῃ Ἀβραάμ, ὅς, τῇ τοῦ Θεοῦ προτιμήσει...* ; *ascet.* 3 (*PG* 31, 876A) ; *reg. fus.* 35 (*PG* 31, 1004C) ; *epist.* 28, 1 ; 155, 1 ; 260, 3.

(7) *Maced.* (*Gregorii Nysseni Opera*, III, 1, ed. F. MUELLER, Leiden, 1958, p. 105, 12) ; *eccles.* (V, p. 369) ; *Eunom.* 1, 317 (*Gregorii Nysseni Opera*, I, ed. W. JAEGER, Leiden, 1960, p. 121, 8) ; 1, 334 (*ibid.*, p. 126, 11) ; 1, 385 (*ibid.*, p. 139, 29) ; 1, 527 (*ibid.*, p. 178, 22) ; 3, 3, 3 (*Gregorii Nysseni Opera*, II, ed. W. JAEGER, Leiden, 1960, p. 108, 10) ; 3, 10, 36 (*ibid.*, p. 303, 10) ; *or. dom.* (V, p. 298, 2) ; *vit. Greg. Thaum.* (*PG* 46, 940A).

(8) *C. Cels.* 3, 64 *ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν προτίμησις* (sono parole di Celso).

(9) *Hom. 13 in 2 Cor.* 2 (*PG* 61, 493) *ἡ προτίμησις τοῦ πατρός* ; *hom. 11 in Eph.* 2 (*PG* 62, 82, lin. 5 *ab imo*). Il termine ricorre anche in un testo pseudocrisostomico : *prod. Jud.* (*PG* 61, 687, lin. 5 *ab imo*).

(10) *Hist. eccl.* 1, 1, 16 (*SC* 306, p. 118).

(11) *Hist. rel.* 31, 10, 19 (*SC* 257, p. 284) ; *interpr. epist. Rom.* 3 (*PG* 82, 76C).

οὐχ ἧττον ἡ βαθμῶν ἡ προτίμησις (*SC* 270, p. 138,6s.) (12) ; 26,15 *μηδέ τις τόπου προτίμησις* (*SC* 284, p. 262,18) (13) ; 32,18 *τὴν προτίμησιν* (*SC* 318, p. 122,7) (14) ; *ibid. αὕτη μὲν ἡ τοῦ Χριστοῦ προτίμησις* (*ibid.*, p. 124,1) (15) ; 40,42 *ἐπεὶ καὶ ἐν ὁμοδούλοις ἐστί τις διαφορὰ καὶ προτίμησις* (*SC* 358, p. 298,23) (16) ; 40,43 *διὰ τῆς προτιμήσεως* (*ibid.*, 4) (17) ; 43,39 *τὴν τῶν πρεσβυτέρων προτίμησιν* (*SC* 384, p. 212,15) (18) ; 43,71 *περὶ τὴν τῶν τέκνων προτίμησιν* (*ibid.*, p. 284,11) (19).

Contrariamente a quanto era apparso a Kazhdan, dunque, il termine *προτίμησις* è ben attestato presso gli scrittori ecclesiastici greci, cui l'esegeta Cosma attinge in gran parte il proprio vocabolario. In particolare, sembra che proprio i Cappàdoci abbiano utilizzato il termine in questione con relativa ampiezza.

Presentiamo ora — anche perché Kazhdan non lo ha fornito nel corso del suo articolo — il testo di Cosma (20) che ci interessa :

> ... *πολλῶν ὄντων τῶν κτημάτων αὐτῷ τε* [a Lot] *καὶ τῷ Ἀβραάμ* (*Ἀ- PG* : *Ἀ- cod. Mai*), *ἐπεὶ χωρεῖν αὐτοὺς τὴν γῆν οὐχ οἷόν τε* (*τε om. Mai PG*) *ἦν, μάχην οἱ ποιμένες πρὸς ἀλλήλους συνάπτουσι· τοῦ τοίνυν Ἀβραὰμ* (*Ἀ- PG* : *Ἀ- cod. Mai*) *εὐλαβηθέντος τήν τε προτίμησιν εἰ θέλοι τῆς γῆς ὑποχωρῆσαι τῷ Λὼτ παρεσχηκότος αὐτοῦ, πανοικίᾳ μετατίθεται.*

(12) J. Mossay - G. Lafontaine (*SC* 270, p. 139) traducono : «...car l'honneur attaché à la vertu n'était pas moindre que celui qui s'attache au grade».

(13) Mossay-Lafontaine (*SC* 284, p. 263) traducono : «...aucune prééminence régionale».

(14) P. Gallay (*SC* 318, p. 123) traduce : «...cette préférence». E. Bellini (*Gregorio di Nazianzo, Teologia e Chiesa : esperienza di fede e riflessione teologica*, Milano, 1971, p. 85) : «... questo onore particolare».

(15) Gallay (*SC* 318, p. 125) traduce : «Telle est la préférence du Christ». E. Bellini (*op. cit.*, *ibid.*) più liberamente : «... Cristo riserva un onore particolare agli stessi apostoli».

(16) Gallay (*SC* 358, p. 299) traduce «puisque aussi bien entre compagnons de servitude il y a une certaine différence et une certaine prééminence».

(17) Gallay (*ibid.*) traduce : «par cette prééminence».

(18) F. Boulenger (*Grégoire de Nazianze, Discours funèbres. En l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée. Texte grec, traduction française, introduction et index*, Paris, 1908, p. 143) traduce «le premier rang parmi les prêtres». Identica la traduzione di J. Bernardi (*SC* 384, p. 213).

(19) Boulenger (*op. cit.*, p. 211) traduce : «sur la prééminence des enfants». Bernardi (*SC* 384, p. 285) : «sur la préférence à donner à ses enfants».

(20) Il testo (da qui in poi = *Mai*) di A. Mai, *Spicilegium Romanum*, II, 2, Roma, 1839, p. 16 (donde in *PG* 38, 355) è stato ricollazionato *de visu* col *codex unicus* Vat. gr. 1260 del sec. xii (= *cod.*). Il passo che qui si cita si trova a f. 18r°.

Il commentatore, fedele al dettato genesiaco (21), mette in rilievo che sia Lot che Abramo avevano numerosi armenti : poiché era impossibile che la terra contenesse quelli di entrambi, i loro pastori si davano reciprocamente battaglia. Abramo, pertanto, per una forma di rispetto (*εὐλαβηθέντος*) offrì generosamente a Lot la *προτίμησις*, nel caso in cui questi avesse voluto allontanarsi dalla terra (*τῆς γῆς ὑποχωρῆσαι* : diversamente da quanto sembra opinare Kazhdan, il *τῆς γῆς* non si collega grammaticalmente con *προτίμησις* ma con *ὑποχωρῆσαι*) (22). E così avvenne che Lot si spostò con tutta la famiglia (*πανοικίᾳ μετατίθεται*), scegliendo per sé, come dice la *Genesi*, tutta la valle del Giordano (23).

L'esegeta sembra utilizzare *προτίμησις* secondo l'accezione ('considerazione maggiore', 'onore particolare', 'prerogativa', 'preferenza', 'preminenza' e, quindi, '[priorità nella] scelta') che egli trovava nei testi patristici e in particolare in Gregorio ; essa era quella classica : «*honouring before* or *above* others, *preference*» (24). La *προτίμησις* accordata da Abramo a Lot derivava dalla sua generosa *εὐλάβεια* (cfr. *εὐλαβηθέντος*). Quello di Abramo era un gesto improntato alla gratuità e non era dettato da un obbligo giuridico. Non c'è nulla, dunque, che possa collegare la *προτίμησις* di cui parla Cosma con l'omonimo istituto del x secolo (25).

(21) Cfr. *gen.* 13, 5-9 (ed. RAHLFS) : *καὶ Λωτ τῷ συμπορευομένῳ μετὰ Αβραμ ἦν πρόβατα καὶ βόες καὶ σκηναί. καὶ οὐκ ἐχώρει αὐτοὺς ἡ γῆ κατοικεῖν ἅμα, ὅτι ἦν τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν πολλά, καὶ οὐκ ἐδύναντο κατοικεῖν ἅμα. καὶ ἐγένετο μάχη ἀνὰ μέσον τῶν ποιμένων τῶν κτηνῶν τοῦ Αβραμ καὶ ἀνὰ μέσον τῶν ποιμένων τῶν κτηνῶν τοῦ Λωτ· οἱ δὲ Χαναναῖοι καὶ οἱ Φερεζαῖοι τότε κατῴκουν τὴν γῆν. εἶπεν δὲ Αβραμ τῷ Λωτ· Μὴ ἔστω μάχη ἀνὰ μέσον ἐμοῦ καὶ σοῦ καὶ ἀνὰ μέσον τῶν ποιμένων μου καὶ ἀνὰ μέσον τῶν ποιμένων σου. ὅτι ἄνθρωποι ἀδελφοὶ ἡμεῖς ἐσμεν. οὐκ ἰδοὺ πᾶσα ἡ γῆ ἐναντίον σού ἐστιν ; διαχωρίσθητι ἀπ' ἐμοῦ· εἰ σὺ εἰς ἀριστερά, ἐγὼ εἰς δεξιά· εἰ δὲ σὺ εἰς δεξιά, ἐγὼ εἰς ἀριστερά.*

(22) Per la già classica costruzione di *ὑποχωρῆσαι* col genitivo cfr. *LSJ*, p. 1093, *s.v.* 2, che cita HERODOT. 1, 207 *ὑ. τῆς χώρης* e XENOPH. *Cyr.* 2, 4, 24 *ὑ. τοῦ πεδίου.*

(23) Cfr. *gen.* 13, 10s. : *καὶ ἐπάρας Λωτ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ εἶδεν πᾶσαν τὴν περίχωρον τοῦ Ἰορδάνου ὅτι πᾶσα ἦν ποτιζομένη ... καὶ ἐξελέξατο ἑαυτῷ Λωτ πᾶσαν τὴν περίχωρον τοῦ Ἰορδάνου, καὶ ἀπῆρεν Λωτ ἀπὸ ἀνατολῶν, καὶ διεχωρίσθησαν ἕκαστος ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ.*

(24) Così *LSJ*, p. 1536, *s.v. προτίμησις.*

(25) Un altro esegeta bizantino di Gregorio Nazianzeno, Niceta David Paflagone (il suo *Commento* è posto «intorno al 900» da C. MORESCHINI, in NICETA DAVID, *Commento ai Carmina Arcana di Gregorio Nazianzeno*, a cura di C.M. e I. COSTA, Napoli, 1992, p. 7), ci offre un esempio di *προτίμησις* nella accezione 'classica' : a proposito di Greg. Naz., *carm.* 1, 2, 9B vv. 61ss. (nell'edizione critica di R. PALLA, *Gregor von Nazianz, Carmina de virtute*, Ia/Ib. Ediert von R. P., übersetzt und

2.2. Analoga mancanza di considerazione per le opere del Nazianzeno traspare pure nella discussione che Kazhdan dedica all'esegesi di Cosma su Greg. Naz., *carm.* II, 1, 1, vv. 6s. (*PG* 37, 970) e II, 1, 46, v. 43 (*PG* 37, 1381). Ambedue i passi riguardano Giona, e Cosma, commentandoli, afferma tutte e due le volte che il profeta si sottrasse all'"ordine' (*πρόσταγμα*) di Dio. Osserva Kazhdan : «...he [Kosmas] employs the term of Byzantine Chancellery *prostagma* (...) absent from the biblical passage (Ion 1 : 3) that states simply that 'Jonah set out for Tarshish to escape from the Lord'» ([26]). Ora, la fonte di Cosma per questa difformità dal testo biblico è ovvia : è il Nazianzeno, il quale altrove afferma espressamente che Giona si sottrasse al comando di Dio, non *tout court* a Dio : ... *Ἰωνᾶς ... ὑποχωρεῖ τῷ* κηρύγματι *καὶ ἀναβάλλεται τὸ* ἐπίταγμα ([27]) (si noti quest'ultimo termine). Peraltro, nello stesso Gregorio *πρόσταγμα* si trova più di venti volte. L'uso che di *πρόσταγμα* fa Cosma non va dunque necessariamente correlato con la terminologia della cancelleria bizantina. Va notato piuttosto che si è trascurata l'opera di Gregorio in quanto fonte principale di Cosma.

2.3. La seconda obiezione che Kazhdan rivolge alla tradizionale attribuzione del *Commentario* proviene dalla presenza del termine *στρατευόμενος* in un passo di Cosma. Esso «was one of the crucial terms of the tenth-century agrarian legislation and attracted the attention of diverse tenth-century writers» ([28]).

In realtà, come riconosce lo stesso Kazhdan ([29]), il passo dell'esegeta dipende da *Luc.* 3, 12-14. Mettiamo allora l'uno di fronte all'altro i due testi, quello dell'evangelista e quello di Cosma :

> *Luc.* 3, 12-14 : *Ἦλθον δὲ καὶ* τελῶναι *βαπτισθῆναι καὶ εἶπαν πρὸς αὐτούς· μηδὲν πλέον* παρὰ *τὸ* διατεταγμένον *ὑμῖν πράσσετε. ἐπηρώτων δὲ αὐτὸν καὶ* στρατευόμενοι *λέγοντες· τί ποιήσωμεν καὶ ἡμεῖς ; καὶ εἶπεν αὐτοῖς·*

kommentiert von M. KERTSCH, Graz, 1985, p. 96) egli scrive : *Περὶ προτιμήσεως ἢ περὶ πρωτοκλισίας* [cfr. *Matth.* 23, 6 ; *Marc.* 12, 39 ; *Luc.* 14, 7s. ; 20, 46] *οὐδείς μοι λόγος, ὁ τῆς ταπεινοφροσύνης ὑποφήτης* [*scil.* Gregorius Nazianzenus] *λέγει· πᾶς ἔμπροσθέν μου προτρεχέτω καὶ προτετιμήσθω τῷ Θεῷ, ὡς ἂν αὐτῷ* (*αὐτῷ* om. *PG*) *παρασταίη ἀρεστόν* (in *PG* 38, 728 : del *Commento* di Niceta ai carmi I, 2, 9A/B è in corso di stampa l'edizione critica a cura di C. CRIMI).

(26) A. KAZHDAN, *art. cit.*, p. 398.

(27) GREG. NAZ., *or.* 2, 109 (*SC* 247, p. 228, 6). Vd. anche *carm.* II, 1, 68, vv. 63s. (*PG* 37, 1414) *Οὐκ ἠγνόουν Ἰωνᾶν, ὅς Θεοῦ λόγον / ἔφευγεν...*

(28) A. KAZHDAN, *art. cit.*, p. 402.

(29) A. KAZHDAN, *art. cit.*, p. 403.

μηδένα διασείσητε μηδὲ συκοφαντήσητε, καὶ ἀρκεῖσθε τοῖς ὀψωνίοις ὑμῶν.

Cosm. Hier., *in Greg. Naz. carm.* I, 2, 10, vv. 540-547 ([30]) : *Τούτῳ* [cioè a Giovanni Battista] *προσῆλθον* τελῶναι *καὶ* στρατευόμενοι *τὰ πρὸς σωτηρίαν αὐτοῖς ἐπειπεῖν καὶ ὑποθέσθαι ἀντιβολοῦντες· ὁ δὲ τοῖς μὲν τελώναις* μηδὲν ποιεῖν παρὰ τὸ διατεταγμένον αὐτοῖς διετάξατο, τοῖς δὲ στρατευομένοις *μηδένα ἀδικεῖν καὶ* τοῖς ὀψωνίοις ἀρκεῖσθαι.

Il testo seriore dipende assai strettamente da quello neotestamentario : sia in Luca che in Cosma compare il termine *στρατευόμενος*, che non ha né può avere il senso tecnico, ricorrente nel x secolo, che gli vorrebbe assegnare Kazhdan. Non possiamo ricavare alcuna indicazione da questo passo di Cosma, la cui dipendenza servile da Luca appare manifesta.

3.1. La terza obiezione di Kazhdan nasce dall'esame di un lungo passo di Cosma ([31]). Il commentatore, dopo aver citato le sette meraviglie del mondo, introduce, in un contesto che verrà citato *infra*, la menzione di un evento sorprendente attribuito ad un misterioso *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* (*Τὸ δὲ διὰ ξηρᾶς ναῦς ἀγαγεῖν τῆς Θρᾴκης, πολλοὶ μὲν πρότερον πεποιήκασιν, ἀλλὰ καὶ Κωνσταντῖνος πεποίηκεν ὁ νέος διὰ ξηρᾶς ἐλάσας τὰς ναῦς*) ([32]). Immediatamente dopo si legge un *excursus* geografico sulle regioni settentrionali del Mar Nero. Vi si parla, tra l'altro, di *μονόξυλα*, cioè di quelle imbarcazioni di tronchi scavati che venivano usate dalle genti di quelle regioni ([33]). Dopo una lunga disamina di cui è impossibile qui riassumere anche sommariamente i passaggi, Kazhdan connette il passo di Cosma con la spedizione — menzionata nella *Cronaca* di Kiev, ma di storicità dubbia — che il principe Oleg avrebbe condotto nel 907 contro Costantinopoli. I Rus' in quell'occasione avrebbero messo delle ruote alle loro imbarcazioni, per solcare la terraferma. Questa ipotesi di identificazione, scrive ancora lo

(30) Si cita dalla recente edizione critica (GREG. NAZIANZENO, *Sulla virtù : carme giambico* [*I, 2, 10*], introd., testo critico e trad. di C. CRIMI, comm. di M. KERTSCH, appendici a cura di C. CRIMI e J. GUIRAU, Pisa, 1995, p. 404, linn. 25-29). Il passo si trova nel Vat. gr. 1260 (citato *supra*, n. 20) ai ff. 158v°-159r°.

(31) In *PG* 38, 533-535.

(32) In *PG* 38, 534.

(33) Il termine (come anche l'oggetto che esso indica) è ben anteriore a Cosma : vd. *LSJ*, p. 1145, *s.v.* e la nota di D. OBOLENSKY in CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando Imperio*, II. *Commentary*, edit. by R.J.H. JENKINS, London, 1962, p. 23.

studioso, urta però contro due difficoltà. La prima è costituita dalla collocazione cronologica dell'evento. Per superarla, Kazhdan suppone che esso andrebbe collocato nel 941, in occasione di un'altra spedizione dei Rus' al tempo di Costantino VII Porfirogenito (che sarebbe, dunque, il *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* di cui parla Cosma). La seconda difficoltà viene così riassunta : «In the Kievan chronicle the agent of the miracle is Oleg, the victorious attacker of Constantinople, whereas in Kosmas the miracle is worked by the Greeks under Constantine». Qui Kazhdan ipotizza che le notizie sulla spedizione del 941, che avrebbero influenzato le tradizioni relative all'attacco di Oleg, siano giunte a Kiev in maniera distorta e lontana dalla realtà storica. Lo studioso, pur consapevole che i dati a disposizione sono controversi, conclude infine, in modo un po' *tranchant*, che «the easiest way to solve the problem is to assume that the author of the Exegesis was not the same person as the hymnographer» ([34]).

3.2. Per avviare ad una nuova ipotesi di soluzione il problema legato al misterioso *Κωνσταντῖνος ὁ νέος*, occorre seguire un diverso cammino, che tenga conto di un dato finora trascurato. Infatti, non va dimenticato che quello di Cosma è un commentario, un testo, cioè, che presuppone il costante riferimento a un altro testo e ad esso rimanda. E il testo che Cosma vuol commentare — i *Carmina* gregoriani — è ricco di allusioni anche oscure. Bisogna domandarsi : qual è esattamente il contesto entro cui Cosma colloca la menzione di *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* ? In altri termini, a cosa allude il testo gregoriano cui il commentatore dedica la sua esegesi e a quale scopo il Gerosolimitano introduce il tormentato passo su cui si è soffermato Kazhdan?

Il brano con il misterioso *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* ([35]) si trova all'interno

(34) A. KAZHDAN, *art. cit.*, pp. 411s.

(35) *Κωνσταντῖνος ... ὁ νέος* è quanto ci trasmette il Vat. gr. 1260. Ma va ricordato uno degli *Scholia Clarkiana* tràditi dall'Oxon. Bodl. Clark. 12 del x secolo, la cui dipendenza da Cosma appare, nel complesso, abbastanza sicura (cfr. E. PATZIG, *De Nonnianis in IV Orationes Gregorii Nazianzeni commentariis* [*Abhandlung zu dem Jahresberichte der Thomasschule zu Leipzig für das Schuljahr von Ostern 1889 bis Ostern 1890*], Leipzig, 1890, pp. 17-19 ; F. LEFHERZ, *Studien zu Gregor von Nazianz. Mythologie, Überlieferung, Scholiasten*, Inaugural-Diss. Bonn, 1958, pp. 160s.). Ecco lo *Scholion Clarkianum* corrispondente al nostro passo di Cosma, così come è dato da T. GAISFORD (*Catalogus sive notitia manuscriptorum qui a cel. E. D. Clarke comparati in Bibliotheca Bodleiana adservantur.* Pars prior. *Inseruntur scholia quaedam inedita in Platonem et in carmina Gregorii Nazianzeni*, Oxford, 1812, p. 54) : *τῇ δε θραίκῃ γοτθίαι παρακειται μεταξὺ δὲ κατὰ τὴν στενην τῆς ἀβύδου θαλασσαν καὶ*

di una esegesi dedicata ad un epigramma gregoriano di cui Cosma fornisce il seguente lemma, limitato ai vv. 1-4 :

Ἄλλος μὲν Βαβυλῶνος ἐπίδρομον ἅρμασι τεῖχος,
ἄλλος δ' Αἰγύπτου δείματο πυραμίδας·
καὶ πόντον πεζός τις ἐπήλασε, καὶ διὰ γαίης
νῆας ἐϋσσέλμους ἤγαγε Θρηικίης ([36]).

Si tratta di un cataloghetto di *mirabilia* monumentali — le mura di Babilonia, le piramidi egiziane — e storici — il passaggio a piedi del mare e la conduzione di navi sulla terra — che determinano le distinte sezioni in cui si articola la *exegesis* di Cosma. I primi due versi vengono esplicati con una particolareggiata menzione delle meraviglie del mondo che si conclude con il ricordo del Colosso di Rodi ([37]). Viene citata la sua distruzione ad opera degli 'Agareni' *κατὰ τοὺς χρόνους Κωνσταντίνου τοῦ ἐν Συρακούσαις τῆς Σικελίας ἀναιρεθέντος* ([38]). L'allusione all'assassinio di Costante II a Siracusa (668) costituisce un evidente *terminus post quem*. Si prosegue col commento a *πόντον πεζός τις* etc. Cosma, a corto di argomenti, afferma ([39]) : *Πεζὸς* (*Mai PG* : *παι- cod.*) *μὲν τὴν θάλασσαν οὐδείς πω*

τὸ πελαγος τὸ ἰωνικὸν ἐξ μηλιων διάστημα ξηρας ἔστιν ὅθεν πολλοὶ τῶν βασίλεων μηχαναῖς τισι τὰς ναῦς ἤλασαν ὡς καὶ κάτων ὁ νέος ῥωμαίων βασιλεὺς πεποίηκεν. Il passo, già oscuro in Cosma, nello *Scholion Clarkianum* lo è ancora di più. Inoltre, il *κάτων* letto da Gaisford appare comunque da rigettare, poiché come segnala il prof. S. Lucà, che qui si ringrazia, lo scioglimento più plausibile dell'abbreviazione qui usata nel codice oxoniense (f. 189r°) è *κώνστας*. In Cosma la menzione dell'enigmatico *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* è preceduta, a distanza di alcune linee, da quella di Costante II che viene ricordato in questi termini : ... *Κωνσταντίνου τοῦ ἐν Συρακούσαις τῆς Σικελίας ἀναιρεθέντος*... (vd. *infra*, n. 38).

(36) In *PG* 38, 533 (si tratta dell'*epigr.* 1, vv. 1-4, in *PG* 38, 81-82C che riproduce l'*editio princeps* di L.A. Muratori, *Anecdota graeca*, Patavii, 1709, p. 213). Si è ricollazionato il testo sul Vat. gr. 1260 (cit. *supra*, n. 20), f. 133v°. Nel codice vanno soprattutto notati *δηματο* (*sic*) e *ευσελμους* (*sic*).

(37) In *PG* 38, 533-534, lin. 17.

(38) *PG* 38, 534, lin. 15-17. Sull'assassinio di Costante II vd. le fonti orientali e bizantine raccolte in P. Corsi, *La spedizione italiana di Costante II*, Bologna, 1983, pp. 20ss., e S. Caruso, *La Sicilia nelle fonti storiografiche bizantine*, in AA.VV., *Sicilia e Italia suburbicaria tra IV e VIII secolo. Atti del Convegno di Studi (Catania, 24-27 ottobre 1989)*, a cura di S. Pricoco, F. Rizzo Nervo, T. Sardella, Soveria Mannelli, 1991, pp. 99-128, in particolare pp. 122s. e 126s. ; Id., *La Sicilia nelle fonti storiografiche bizantine (IX-XI sec.)*, in AA.VV., *Σύνδεσμος. Studi in onore di Rosario Anastasi*, II, Catania, 1994, pp. 41-87, in particolare pp. 50, 52, 56 e 61).

(39) Il testo di Mai, *op. cit.*, p. 208 (donde in *PG* 38, 534) è stato ricollazionato sul *codex unicus* Vat. gr. 1260, f. 134r°.

(πως *Mai PG*) λέγεται σὺν ἀληθείᾳ διελάσαι, πλὴν Μωσέως (Μωϋσέως *Mai PG*) καὶ τῶν υἱῶν Ἰσραήλ, καὶ ταῦτα τμηθείσης εἰς δύο· Χριστὸς δέ, καὶ Χριστοῦ θελήσαντος Πέτρος, ἦλθον διὰ κυμάτων πεζοποροῦντες (*Mai PG*: παι- *cod.*) ([40]). E continua: *Τὸ δὲ διὰ ξηρᾶς ναῦς ἀγαγεῖν τῆς Θρᾴκης, πολλοὶ μὲν πρότερον πεποιήκασιν, ἀλλὰ καὶ Κωνσταντῖνος πεποίηκεν ὁ νέος διὰ ξηρᾶς ἐλάσας τὰς ναῦς* ([41]). Non sembra che Cosma abbia delle informazioni che lo traggano d'impaccio: ripetendo quasi *ad verbum* le parole di Gregorio, egli afferma che *τὸ δὲ διὰ ξηρᾶς ναῦς ἀγαγεῖν τῆς Θρᾴκης* sono molti (*πολλοί*) ad averlo fatto prima (*πρότερον*). Chi si cela nel generico *πολλοί* di Cosma? E a chi si riferisce in verità il Nazianzeno? Alla domanda, di capitale importanza, fornisce risposta un altro testo di Gregorio, la notissima orazione 43, l'*epitaphios* per Basilio, ove (cap. 45) leggiamo:

> *Τὸν μὲν δὴ Περσῶν βασιλέα φασίν, ἐπειδή ποτε κατὰ τῆς Ἑλλάδος ἐστράτευσε πᾶν μὲν γένος ἀνθρώπων ἐπ' αὐτοὺς ἐλαύνων, παντὶ δὲ ζέων θυμῷ καὶ φρονήματι, οὐ ταύτῃ μόνον ἐπαίρεσθαι καὶ ἄμετρον εἶναι ταῖς ἀπειλαῖς, ἀλλ' ὡς ἂν μᾶλλον αὐτοὺς καταπλήξειε, φοβερὸν ἑαυτὸν ποιεῖν καὶ ταῖς κατὰ τῶν στοιχείων καινοτομίαις. Γῆ τις ἠκούετο ξένη καὶ θάλασσα τοῦ νέου δημιουργοῦ* καὶ στρατὸς ἤπειρον πλέων καὶ πεζεύων πέλαγος, *νῆσοί τε ἁρπαζόμεναι καὶ θάλασσα μαστιζομένη καὶ ὅσα τῆς ἐμπλήκτου σαφῶς ἦν στρατιᾶς καὶ στρατηγίας, κατάπληξις μὲν τοῖς ἀγεννεστέροις, γέλως δὲ τοῖς ἀνδρικωτέροις καὶ στερροτέροις τὸ φρόνημα* ([42]).

Gregorio allude, senza farne il nome — ecco perché Cosma non è in grado di identificarlo e si trincera dietro il *πολλοί* ([43]), a Serse e alla sua spedizione celebre, tra l'altro, per la portentosa *ζεῦξις*

(40) *PG* 38, 534, linn. 17-21.

(41) *Ibid.*, linn. 21-24.

(42) In *SC* 384, p. 220. Un'allusione alla spedizione di Serse si trova anche in Greg. Naz., *epist.* 5, 5 (*GCS* 53, p. 7, lin. 9). Per gli scrittori latini che ricordano o alludono a questa spedizione vd. D.Z. Nikitas, *Thraciarum descriptio. Η εικόνα της Θράκης στην «εθνική» Λατινική ποίηση του 4ου μ. Χ. αιώνα*, in *Επιστημονική Επετηρίδα της Φιλοσοφικής Σχολής. Περ. Β΄. Τεύχος τμήματος Φιλολογίας*, 3 (1993), pp. 139-311, in particolare p. 190 nn. 30s. Si allude ad essa anche nella precettistica retorica: cfr. i *Progymnasmata* di anonimo in C. Walz, *Rhetores Graeci*, I, rist. anast. Osnabrück, 1968, p. 627, lin. 27 - p. 628, lin. 3: *Ὁ δέ γε Περσῶν βασιλεύς, ὁ τοσοῦτος ἰσχύι τε καὶ πλούτῳ καὶ στρατεύμασιν, οὗ δι' ὑπερηφανίαν, ἤ μεταστοιχειοῦν καὶ τὸ πᾶν τοῦτο ἐφιλονείκει, ἀθρόον κατεστρατηγήθη, καὶ κατετροπώθη παντάπασιν*;

(43) Che Cosma conosca l'*or.* 43 di Gregorio è indubitabile: proprio la sua esegesi dell'*epigr.* 1, di cui qui ci si occupa, si apre con le parole: *Μέμνηται τούτων ὁ θεῖος Γρηγόριος ἐν τῷ εἰς Βασίλειον τὸν θεῖον ἐπιταφίῳ...* (*PG* 38, 533).

dell'Ellesponto e lo scavo del canale dell'Athos (44). Chi si cela, dunque, dietro il τις dei versi gregoriani καὶ πόντον πεζός τις ἐπήλασε, καὶ διὰ γαίης / νῆας ἐυσσέλμους ἤγαγε Θρηικίης è, senza dubbio, Serse (45), biasimato dal Nazianzeno per le audaci καινοτομίαι — l'esercito che marcia sul mare e naviga sulla terraferma — che turbavano gli elementi e l'ordine della natura (46), instaurando una sorta di 'mondo alla rovescia'.

Dobbiamo, a questo punto, individuare un avvenimento della storia bizantina che risponda ad una duplice condizione. Esso, in primo luogo, deve presentare aspetti simili a quanto adombra l'*or.* 43 del Nazianzeno, ben nota a Cosma, nel cap. 45 — in cui, come si è visto, si allude a Serse —, e, in secondo luogo, deve essere cronologicamente compatibile con un personaggio chiamato Κωνσταντῖνος ὁ νέος (47).

(44) HERODOT. 7, 25 ; 33-36 ; 54-56. Vanno anche ricordati, naturalmente, i versi dei *Persiani* di ESCHILO (65ss. ; 721 ss. ; 744ss.).

(45) Cfr. F. TRISOGLIO, *Mentalità ed atteggiamenti degli scoliasti di fronte agli scritti di S. Gregorio di Nazianzo*, in AA.VV., *II. Symposium Nazianzenum, Louvain-la-Neuve, 25-28 août 1981.* Actes édités par J. MOSSAY, Paderborn, 1983, pp. 187-251, in particolare p. 212.

(46) Non dissimile il giudizio che si poteva avere nei confronti dei grandi sconvolgimenti della natura. Ecco come nella *Vita Athanasii* metafrastica (in *PG* 25, CCXLV, C) si parla del grande σεισμός 'universale' del 21 luglio 365 : Ἡ θάλασσα δὲ τοὺς ἰδίους ὅρους ἐνήλλαξε. Τισὶ μὲν γὰρ τόποις τοσοῦτον ἐπέκλυσεν, ὥστε τοὺς πρώην βασίμους τόπους καὶ σπορίμους πλέεσθαι· ἑτέρων δὲ τόπων τοσοῦτον ἀπέστη, ὡς ἐν ξηρᾷ εὑρεθῆναι τοὺς πλέοντας.

(47) Si può aggiungere qualche altro personaggio di questo nome oltre quelli citati da A. KAZHDAN, *art. cit.*, p. 407. Ad esempio, l'imperatore Κωνσταντῖνος ὁ νέος, menzionato nel *Sinassario costantinopolitano* al 3 settembre, la cui identificazione è stata fatta oggetto di svariati interventi : F. HALKIN, *Trois dates historiques précisées grâce au Synaxaire*, in *Byz.*, 24 (1954), pp. 7-17 : pp. 14ss. ; V. GRUMEL, *Quel est l'empereur Constantin le Nouveau commémoré dans le Synaxaire au 3 septembre?*, in *AB*, 84 (1966), pp. 254-260 ; P. KARLIN-HAYTER, *Quel est l'empereur Constantin le Nouveau commémoré dans le Synaxaire au 3 septembre?*, in *Byz.*, 36 (1966) (*Mémorial Henri Grégoire*, 4), pp. 624-626. Sempre a proposito di personaggi noti come νέος Κωνσταντῖνος, si ricordino Tiberio I Costantino (cfr. *Chron. Pasch.*, pp. 689-690 e THEOPH., p. 251, linn. 18s. DE BOOR) e Costantino VII Porfirogenito, indicato come Κωνσταντῖνος ὁ νέος nell'*inscriptio* dell'*anacr.* 5 di Leone Magistro CHOIROSPHAKTES, di autenticità contestata (in *Poetae lyrici Graeci*, rec. T. BERGK, III, Leipzig, 1882⁴, p. 361). Costantino VI nella monetazione (cfr. *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, edited by A.R. BELLINGER and P. GRIERSON, III, *Leo III to Nicephorus III. 717-1081*, by P. GRIERSON, part 1 : *Leo III to Michael III (717-867)*, Washington, 1973, pp. 326 e 328s.) viene dato come Κωνσταντῖνος ὁ νέος. Si deve quest'ultima indicazione (e quella di n. 55) al prof. G. Guzzetta che qui si ringrazia.

Per quel che sappiamo, un avvenimento che ha aspetti simili sarebbe avvenuto negli ultimi anni di Eraclio. Il vecchio imperatore, reduce dall'Oriente, risiede nel palazzo di Hiereia e teme di imbarcarsi alla volta della capitale. Alla fine vi ritorna in modo inconsueto (48). Niceforo si esprime così (49) :

> *Χρόνου δὲ ἱκανοῦ διελθόντος παρασκευάζουσιν οἱ τοῦ βασιλέως ἄρχοντες τὸν ἔπαρχον ὡς συναγαγεῖν πλεῖστα πλοῖα καὶ ἐχόμενα ἀλλήλοις ἐξάψας ὥσπερ γεφυρώσει τὸν πορθμὸν τοῦ καλουμένου Στενοῦ* (50)*, κλώνοις τε δένδρων καὶ φυλλάσιν ἑκατέρωθεν διατειχίσειεν, ὡς μηδὲ ὁρᾶσθαι παριόντι τὴν θάλασσαν* (51)*. Καὶ δὴ τὸ ἔργον εἰς τάχος προυχώρει, καὶ ὁ βασιλεὺς ἱππεὺς διὰ θαλάττης ὥσπερ διὰ τῆς ἠπείρου κατὰ τὰς ἀκτὰς τοῦ λεγομένου κόλπου Φιδαλείας ἐπεραιοῦτο, οὗ τε τὸν παράκτιον χῶρον παραμείψας διὰ τῆς γεφύρας τοῦ Βαρβύσσου ποταμοῦ* (52) *πρὸς τὸ Βυζάντιον εἰσήει* (53)*.*

(48) L'ideale connessione tra Serse e l'avvenimento seriore è stata colta acutamente da G. DAGRON, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974, p. 543 : «L'empereur [Héraclius] qui abandonne l'Orient romain aux Arabes refuse le franchissement et retrouve la folie de Xerxes ; il lie le Bosphore par un pont de bateaux parsemé de sable et entouré de branchages qui cachent la vue de la mer. Ce n'est pas tout à fait un empereur romain qui rentre à Constantinople». Vale la pena accostare qui una tradizione riportata da Sebeos. Narrando di una spedizione persiana contro Costantinopoli (615? La cronologia è assai discussa : sulla spedizione vd. A.N. STRATOS, *Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα, I : 602-626*, Atene, 1965, pp. 283ss.), lo scrittore armeno fa pronunciare ad Eraclio un discorso, assente negli storici bizantini che ricordano l'avvenimento (vd. C. MANGO, *Nikephoros, Patriarch of Constantinople, Short History*, Text, Transl. and Comm. by C.M., Washington, 1990 [*CFHB*, 13, Series Washingtoniensis], pp. 176s.). L'imperatore, tra l'altro, avrebbe detto agli invasori : «... A che siete venuti in questi luoghi? Avete forse scambiato il mare per terra asciutta, per combattere in esso? Dio può, se vuole, renderlo asciutto davanti a voi ; ma badate che Dio non voglia diversamente e non si vendichino contro di voi le profondità del mare...» (SEBEOS, *Storia, trad. dall'armeno*, intr. e note di C. GUGEROTTI, Verona, 1990, p. 94). L'Eraclio cui Sebeos mette in bocca queste parole (in cui è forse presente *Hebr.* 11,29) appare ben diverso dal 'folle' Eraclio della vecchiaia !

(49) NICEPH. CONST., *brev.* 25, linn. 1-10 (pp. 72-74 MANGO = p. 25, lin. 27 p. 26, lin. 8 DE BOOR). Sull'episodio cfr. A.N. STRATOS, *op. cit.*, III : *634-641*, Atene, 1969, p. 149. Per P. SPECK, *Das geteilte Dossier. Beobachtungen zu den Nachrichten über die Regierung des Kaisers Herakleios und die seiner Söhne bei Theophanes und Nikephoros*, Bonn, 1988, p. 406, esso è leggendario.

(50) Interessanti dettagli sulla tecnica della *γεφύρωσις ἡ διὰ τῶν νεῶν* come era messa in atto dai Romani ci sono forniti da ARR., *anab.* 5, 7, 3-5.

(51) Cfr. HERODOT., 7, 36 che narra di simili accorgimenti ... *ἵνα μὴ φοβῆται τὰ ὑποζύγια τὴν θάλασσαν ὑπερορῶντα.*

(52) Per i dettagli topografici cfr. C. MANGO, *Nikephoros*, *cit.*, p. 179 e p. 190.

(53) Il testo prosegue : *καὶ μετὰ ταῦτα Ἡράκλειον τὸν Καίσαρα στέφει βασιλέα* : l'incoronazione di Heraklonas è del 4 luglio 638. Traduzione neogreca del passo in

È possibile, ci chiediamo a questo punto, che Cosma abbia scambiato Eraclio col figlio *Ἡράκλειος νέος Κωνσταντῖνος*, venendo così ad attribuire al figlio un ruolo nell'avvenimento che abbiamo citato? *Ἡράκλειος νέος Κωνσταντῖνος* era nato da Fabia-Eudocia, prima moglie dell'imperatore, fu associato al trono dal padre Eraclio il 22 gennaio 613 (54) e gli sopravvisse di soli tre mesi. Dal 613 in poi il figlio appare congiunto al padre nella monetazione (55). Egli è designato ufficialmente *Ἡράκλειος νέος Κωνσταντῖνος* in documenti come le *Novellae* 24 e 25 (56) e allo stesso modo nel *Chronicon Paschale* (57); Teofane, ricordandone la nascita, lo chiama *Ἡράκλειος ὁ μικρός, ὁ καὶ νέος Κωνσταντῖνος* (58) e altrove *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* (59). Niceforo ricorda che il personaggio in questione era *διώνυμος* (60).

È possibile, dunque, lo scambio suddetto? Non solo non può essere escluso, ma anzi si accorda con quanto sappiamo del 'metodo di lavoro' di Cosma, che spesso confonde i personaggi, li sdoppia o attribuisce ad uno prerogative e caratteristiche di un altro (61). Non si trascurino,

ΝΙΚΗΦΟΡΟΣ..., *Ιστορία σύντομος*, μετάφραση Λ. ΚΩΣΤΑΡΕΛΗ, εἰσ., σχ., ἐπιστημ. θεώρ. τῆς μετάφρ. Δ. ΤΣΟΥΓΚΑΡΑΚΗΣ, Atene, 1994, p. 74.

(54) Ovvero il 25 dicembre 612 (per questa discussa diversità di date vd. P. SPECK, *op. cit.*, pp. 29s., n. 13). Vd. anche Dionyssia MISSIOU, *Who was the Constantine in the Inscription no 8788 CIG IV? A Contribution to the Study of the Demes in the Period of the Herakleids*, in *Βυζαντινά*, 13 (1985) (*Δώρημα στον Ιωάννη Καραγιαννόπουλο*), pp. 1477-1486 : p. 1482.

(55) Cfr. *Catalogue of the Byzantine Coins*, *cit.*, II, *Phocas to Theodosius III, 602-717*, by P. GRIERSON, part I : *Phocas and Heraclius (602-641)*, Washington, 1968, pp. 216s., 247 e 254.

(56) Cfr. J. et P. ZEPOS, *Ius Graecoromanum. Novellae et aureae bullae imperatorum post Justinianum...*, I, Atene, 1931 (fotorist. Aalen, 1962), pp. 33-36 e 36-39 rispettivamente.

(57) *Chr. Pasch..*, pp. 702-703, 705, 710-713, 715 e 726-727.

(58) THEOPH., p. 300, linn. 8s. DE BOOR ; cfr. anche *infra*, linn. 15s. : *Ἡράκλειος, ὁ υἱὸς Ἡρακλείου, ὁ νέος, ὁ καὶ Κωνσταντῖνος...*

(59) THEOPH., p. 301, linn. 17s. : *ὑπάτευσε Κωνσταντῖνος ὁ νέος, ὁ καὶ Ἡράκλειος καὶ Ἡρακλείου υἱός* (per questa notizia vd. *Chronicon Paschale. 284-628 AD*, Transl. with Notes and Intr. by M. WHITBY and Mary WHITBY, Liverpool, 1989, p. 164, n. 448). P. SPECK, *op. cit.*, p. 464, n. 1001, ritiene che si debba interpungere *Κωνσταντῖνος, ὁ νέος,...*

(60) NICEPH. CONST., *brev.* 5, linn. 1s. (p. 42 MANGO = p. 9, linn. 1s. DE BOOR) : *... τὸν υἱὸν Ἡράκλειον, ταὐτὸν δὲ εἰπεῖν Κωνσταντῖνον (διώνυμος γὰρ ὢν ἐτύγχανεν)...* ; *ibid.*, 2, linn. 23s. (p. 38 MANGO = p. 5, linn. 30s. DE BOOR) : *ὃν* [cioè il giovane Eraclio] *δὴ καὶ Κωνσταντῖνον ὠνόμασεν.*

(61) Numerosissimi gli errori e gli scambi di persona — di cui alcuni clamorosi — di cui si è reso responsabile Cosma : per una dettagliata rassegna vd. F. TRISOGLIO, *art. cit.*, pp. 210ss. Sul *Commentario*, in generale, vd. G. MENESTRINA, *Note al*

infine, due circostanze. Quando Eraclio passò (o avrebbe passato) il Bosforo a cavallo, Heràkleios Nèos Konstantìnos, inseparabilmente unito al padre nel protocollo (62), era associato all'impero da venticinque anni. Inoltre Heràkleios Nèos Konstantìnos, malato, dimorò a Calcedonia al termine della sua vita (63).

Il procedere per 'blocchi' e per 'associazioni' — caratteristiche compositive manifeste in Cosma — ci fa capire perché alla sezione contenente il nome di *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* segua un accenno ad alcune regioni del Mar Nero (64) che si conclude con un *excursus* sugli stretti. Il raccordo estrinseco è fornito dalla menzione della Tracia nell'epigramma gregoriano : qual migliore occasione per il commentatore di sfoggiare conoscenze su una parte certo remota rispetto al suo orizzonte geografico e di alludere alla possibilità di passare *διὰ ξηρᾶς* dalla Gotthia in Tracia e viceversa con delle imbarcazioni (65)? Va comunque rilevato che da questa sezione (*PG* 38, 534, lin. 24 - 535, lin. 2) del commento di Cosma non è possibile ricavare alcun dato utilizzabile ai fini cronologici. E che il Gerosolimitano proceda per blocchi giustapposti, obbedendo al progredire e alle ragioni dei versi del Nazianzeno risulta manifesto dalle ultime battute del commento dedicato al nostro epigramma. Qui (*PG* 38, 535, linn. 2-5) infatti Cosma dedìca una frettolosa esegesi ai vv. 5-6, che pure non erano stati riportati nel lemma

Commento di Cosma di Gerusalemme ai Carmina di Gregorio Nazianzeno, in AA.VV., *Gregorio Nazianzeno teologo e scrittore*, a cura di C. Moreschini e G. Menestrina, Bologna, 1992, pp. 217-226 ed ora G. Lozza, *L'esegesi di Cosma di Maiuma ai Carmi di Gregorio Nazianzeno*, in AA.VV., *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica. Atti del Terzo Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi*, a cura di C. Moreschini, Napoli, 1995, pp. 237-247.

(62) Vd. i passi del *Chronicon Paschale* citati *supra*, n. 57 ed anche I. Ševčenko, *The Search for the Past in Byzantium around the Year 800*, in *DOP*, 46 (1992), pp. 279-293 : p. 288 (*Homo byzantinus. Papers in Honor of Alexander Kazhdan*, ed. A. Cutler - S. Franklin).

(63) Cfr. Niceph., *brev.* 29, linn. 9-11 (p. 78 Mango = p. 28, 19-21 De Boor).

(64) All'interno di questa sezione, l'inserzione *ὅμορος* di Mai è assolutamente arbitraria, non trovando legittimazione nello *status* testuale del Vat. gr. 1260 : vd. A. Mai, *ediz. cit.*, p. 208 (donde *PG* 38, 534, linn. 26ss.) : *ὅθεν εὐεπίβατος ἡ Θρᾴκη τοῖς Γόθθοις (Γότθοις PG) · Γοθθία (Γοτθία PG) δὲ τοῖς Θραξὶ [ὅμορος] καὶ Γόθθοι (Γότθοι PG)* etc. Il testo non ha bisogno di alcuna integrazione : «donde la Tracia è facilmente accessibile ai Goti e la Gottia lo è ai Traci e dei Goti...» (invece A. Kazhdan, *art. cit.*, pp. 404s. traduce : «from that place the Goths can easily enter Thrace. Gotthia is [neighboring] the Thracians, and the Goths...»).

(65) Alla possibilità di passare *διὰ ξηρᾶς* sembrano alludere tradizioni leggendarie su cui vd. A.A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Mass., 1936, pp. 30s.

iniziale. Forse ha così inteso mettere in rilievo che, dopo l'*excursus*, tornava al tema di partenza.

4.1. In conclusione, si può affermare che, nei passi discussi *supra*, ai punti 2.1-3., non c'è nulla che possa collegare il Cosma di Gerusalemme esegeta con il secolo X.

Più complesso ed intrigante il passo esaminato ai punti 3.1-2. Qui, a non tener conto di una incertezza testuale — *Κωνσταντῖνος ὁ νέος* oppure *Κώνστας* (?) *ὁ νέος Ῥωμαίων βασιλεύς* (66), a seconda che si consideri il Vat. gr. 1260, *codex unicus* di Cosma, o lo *scholionum Clarkianum* —, è stato possibile proporre — nel rispetto della prassi esegetica di Cosma e dei suoi procedimenti compositivi — una diversa collocazione cronologica, anche se largamente ipotetica, del *Κωνσταντῖνος ὁ νέος*.

4.2. Su quali vie bisogna proseguire, dunque, per giungere alla datazione del *Commentario* di Cosma? E, in particolare, il Cosma esegeta del Nazianzeno è ancora identificabile con il Cosma innografo?

Riguardo a quest'ultimo punto, va approfondita e dettagliata la comparazione, sia a livello di stile che di contenuti, tra il *Commentario*, da un lato, e la produzione poetica di Cosma, dall'altro.

Inoltre, per la datazione del *Commentario* in sé riuscirebbero molto utili i confronti con altri scoliasti e commentatori gregoriani (67). Ad esempio, occorrerebbe affrontare di nuovo il rapporto tra Cosma e gli *scholia Clarkiana* (68), come pure sarebbe istruttivo il paragone tra Cosma e quel Basilio Minimo che commenta orazioni gregoriane al tempo di Costantino VII Porfirogenito (69) e che, se l'ipotesi di Kazhdan fosse corretta, dovrebbe essere all'incirca contemporaneo di Cosma.

(66) Vd. *supra*, n. 35. Anche se si assumesse come corretto il riferimento a Costante II, non si uscirebbe comunque dall'àmbito del VII secolo.

(67) Utile anche la rilevazione di qualche indizio, sia pure *ex silentio*, derivabile dal *Commentario* come quello messo in rilievo da C. CRIMI, *Aspetti della fortuna di Gregorio Nazianzeno nel mondo bizantino tra VI e IX secolo*, in : AA. VV., *Gregorio Nazianzeno teologo e scrittore*, a cura di C. MORESCHINI e G. MENESTRINA, Bologna, 1992, pp. 199-216 : pp. 206s., che fisserebbe il *terminus ante quem* al tempo del primo iconoclasmo.

(68) Vd. *supra*, n. 35. Sul tema vd. ora Maria G. MORONI, *Il «Commentario» di Cosma di Gerusalemme ai «Carmi» di Gregorio Nazianzeno e gli* Scholia Clarkiana. *Una riflessione*, in *Sileno*, 21 (1995), pp. 195-199.

(69) F. TRISOGLIO, *art. cit.*, pp. 225ss.

Ebbene, mentre il Gerosolimitano, quando commenta l'*epigr.* 1 (di cui al punto 3.2), non riesce a fare il nome di Serse a proposito del τις di v. 3 e dà così una delle sue numerose prove di ignoranza, invece Basilio Minimo identifica con sicurezza in Serse il personaggio cui allude Gregorio in *or.* 43,45 ([70]).

Non meno importante sarebbe il confronto sistematico tra i numerosissimi lemmi gregoriani commentati da Cosma e la relativa tradizione diretta. Se noi riuscissimo a collocare la tessera 'Cosma di Gerusalemme' all'interno di quel complesso mosaico che è la tradizione manoscritta gregoriana, diretta ed indiretta ([71]), otterremmo probabilmente molti elementi in grado di dare risposta alle nostre attuali domande. Allo stato dei fatti, comunque, una datazione al x secolo del Cosma di Gerusalemme autore del *Commentario* ai *Carmi* di Gregorio Nazianzeno non appare assicurata (*).

Catania Carmelo CRIMI
Gent Kristoffel DEMOEN.

(70) Parte di questo commento in R. CANTARELLA, *Basilio Minimo, scoli inediti. II*, in *BZ*, 26 (1926), pp. 1-34, in particolare p. 30, linn. 1ss. Nella sua interezza è inedito : lo si può leggere nei Vaticani graeci 436, f. 144rv° e 437, f. 28rv°.

(71) Per un tentativo in questo senso cfr. C. CRIMI, in GREG. NAZIANZENO, *Sulla virtù : carme giambico [I,2,10]*, *cit.*, pp. 59ss.

(*) La presente ricerca ha utilizzato un contributo del Ministero italiano dell'Università e della Ricerca Scientifica.

LEONTIUS OF JERUSALEM'S *AGAINST THE MONOPHYSITES* AS A POSSIBLE SOURCE FOR JUSTINIAN'S *LETTER TO THE ALEXANDRIAN MONKS* (*)

Leontius of Jerusalem is an important neo-Chalcedonian theologian of the first half of the sixth century identified as the author of two works on Christology, *Against the Monophysites* and *Against the Nestorians* (1). Leontius of Jerusalem identified the one hypostasis of Christ defined at Chalcedon with the hypostasis of the pre-incarnate hypostasis of the Son in the Trinity (2). This theological synthesis which he elaborated and defended was later adopted by the Council of Constantinople in 553 (3).

(*) *CM* = LEONTIUS OF JERUSALEM, *Contra Monophysites*, *PG* 86.
CNE = LEONTIUS OF BYZANTIUM, *Against the Nestorians and the Eutychians* ed. by B. DALEY, in *Leontius of Byzantium*, Oxford, 1978.

(1) The relation of Leontius of Jerusalem to the other Leontiuses of this period is debated. Leontius of Jerusalem was identified with Leontius of Byzantium by F. LOOFS, *Leontius von Byzanz und gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche*, in *Texte und Untersuchungen*, 3, Leipzig, 1887, pp. 183-194, and this has more recently been defended by S. REES, *The Literary Activity of Leontius of Byzantium*, in *The Journal of Theological Studies*, n.s. 19 (1968), p. 231, and I. FRACEA, *Leontius of Byzantium : Life and Writings* (PhD Diss.), Athens, 1982. This identification is not accepted by M. RICHARD, *Leonce de Jerusalem et Leonce de Byzance*, in *Mélanges de science religieuse*, 1 (1944), pp. 81-88 ; A. GRILLMEIER, *Christus im Glauben der Kirche*, 2/2, Freiburg, 1989, p. 328, and others. M. RICHARD, *Leonce de Jerusalem et Leonce de Byzance*, pp. 85-88, identified Leontius of Jerusalem with the Chalcedonian monk Leontius who attended the colloquy with the Monophysites at Constantinople in 532 and the council of Constantinople in 536. B. DALEY, *Leontius of Byzantium* (PhD Diss.), Oxford, 1978, pp. iv-xxi, identifies the Leontius of the councils and the Origenist Leontius in Cyril of Scythopolis's *Life of Sabas*, ch. 72, 74, 83-85, and *Life of Cyriacus*, ch. 13, with Leontius of Byzantium.

(2) LEONTIUS OF JERUSALEM, *Against the Nestorians*, *PG* 86, coll. 1493D ; 1496A ; 1496D ; 1501A ; 1696D ; 1764B. See also A. GRILLMEIER, pp. 278-279 ; K. WESCHE, *The Defense of Chalcedon in the Sixth Century : the doctrine of 'hypostasis' and deification in the Christology of Leontius of Jerusalem* (Ph.D. Diss.), New York, 1986, pp. 76-107 ; P. GRAY, *The Defense of Chalcedon in the East : 451-553*, Leiden, 1979, pp. 122-140.

(3) II Council of Constantinople, *anathemas* 2-8, 10.

One aspect of Leontius of Jerusalem's importance is his possible influence upon the Christology of the Emperor Justinian. Through his edicts, theological writings and sponsorship of the Fifth Ecumenical council in Constantinople in 553, Justinian played a critical role in the victory of neo-Chalcedonian theology within the Roman Empire (4). The degree of Justinian's dependence upon his contemporaries and particularly upon Leontius of Jerusalem has been a much discussed question (5). In recent years it has been suggested that Leontius of Jerusalem's influence may have been responsible for the greater development of the concept of Christ's hypostatic union in Justinian's *On the Right Faith* (CPG 6885) in 551 in contrast to *the Letter to the Alexandrian Monks* (CPG 6878) which Justinian wrote somewhere between 539 and 542 (6).

In this context the extensive parallels between Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* and Justinian's *Letter to the Alexandrian Monks* are significant. They raise the possibility of a literary influence of Leontius of Jerusalem over Justinian which would corroborate the perceived doctrinal similarities between the two authors. However, since this influence is being proposed in a work written prior to the appearance of his doctrine of the hypostatic union in the *On the Right Faith*, it would imply that the doctrinal transition between the *Letter to the Alexandrian Monks* and *On the Right Faith* is not the result

(4) See A. GRILLMEIER, pp. 496-497 ; J. MEYENDORFF, *Imperial Unity and Christian Divisions*, New York, 1989, pp. 207-250 ; E. LUDWIG, *NeoChalcedonianism and the Council of 553* (Ph.D. Diss.), Berkely, 1983, pp. 130-143 ; P. GRAY, pp. 53-72 and pp. 154-155.

(5) C. MOELLER saw Leontius of Jerusalem as the theological advisor of Justinian, *Textes 'Monophysites' de Léonce de Jérusalem*, in *Ephemerides Theologicae Loveniensis*, 27 (1951), p. 472. M. RICHARD, p. 63, did not see Leontius of Jerusalem as having a strong influence over Justinian.

(6) P. GRAY, pp. 155-156, "there are some very important ways in which the two works differ theologically, and these differences reveal a distinct development in Justinian's position, from a naive and early Neo-Chalcedonianism to a mature and coherent christology not unlike that of Leontius of Jerusalem" ; pp. 162-163, "Because of the late date, it is obvious that Justinian must have derived his position in *Confessio rectae fidei* from some source at least related to the positions taken by Leontius of Jerusalem and Ephrem...On the other hand, it can not be said with certainty that Justinian derived his view specifically from Leontius or Ephrem". A. GRILLMEIER, p. 378 and p. 459, describes Leontius of Jerusalem as a possible model for Justinian's doctrine of one hypostasis in Christ in *On the Right Faith* as opposed to the *Letter to Alexandrian Monks* anathemas which he describes as having no trace of neo-Chalcedonianism.

of a "discovery" of Leontius of Jerusalem's doctrines between the two works, but results from other factors (7).

The Emperor Justinian's *Letter to the Alexandrian Monks* has similarities with many of the works of his contemporaries who defended the Council of Chalcedon against Monophysite attacks, including Leontius of Byzantium and Ephrem, the Patriarch of Antioch. However, by far its greatest number of similarities is with Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites*. While these similarities could, in many cases, be explained as deriving from shared sources, the exactness, pervasiveness, and large number of these similarities raises the possibility that they are caused by Justinian's use of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* as a source for his Letter (8). The similarities between these works consist of three types : shared structural patterns, shared arguments, and shared citations in florilegia.

The first half of the *Letter to the Alexandrian Monks* strongly resembles a portion of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* which has been identified as a dialogue with a Monophysite (9). Justinian's *Letter* and this "dialogue" of Leontius of Jerusalem address the same Monophysite arguments for one nature in Christ in approximately the same order : Cyril's formula "one incarnate nature" (10), Cyril's analogy of man (11), and citations from the Apollinarian pseudepigrapha *ad Dionysius* and *ad Jovianum* (12). Both works also answer these Monophysite arguments with many of the same objections

(7) An alternative explanation might be that the *Letter to the Alexandrian Monks* lacks an emphasis on the one hypostasis of Christ due to the temporary breakdown of efforts to conciliate the Monophysites after the defection of the Patriarch Anthimus in 536. *On the Right Faith* which develops this doctrine at length was, on the other hand, connected with Justinian's condemnation of the "Three chapters" objected to by Monophysites.

(8) LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1845AB describes Severus as expelled from the throne of Antioch (518) but not yet condemned by a council, which occurred in 536. The *Letter to the Alexandrian Monks* was written during the Patriarchate of Zoilus of Alexandria which followed the Council of Gaza (dated between 539 and 542).

(9) See P. GRAY, *An Anonymous Severian Monophysite of the Mid-Sixth Century*, in *Patristic and Byzantine Review*, 1 (1982), pp. 117-126.

(10) JUSTINIAN, *Letter to the Alexandrian Monks*, 15-21, ed. E. SCHWARTZ in *Drei Dogmatische Schriften Iustinians, Philosophisch-historische Klasse*, n.s. 18, Munich, 1939, pp. 10-11 ; LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, coll. 1857C-1860A.

(11) JUSTINIAN, *Letter* 49-57, pp. 14-16, LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1860A-D.

(12) JUSTINIAN, *Letter* 70-88, pp. 18-23, LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, coll. 1864A-1873C.

and citations. In particular, Justinian's arguments against the Monophysite use of the analogy of man to defend one nature in Christ uses the same arguments and the same patristic texts in virtually the same order as that used by Leontius of Jerusalem.

The detail in which the sections of these two works correspond suggest that there is some direct connection between them. However, part of this shared material is also found in Ephrem of Antioch's *Defense of Cyril's Second Letter to Succensus* ([13]). This raises the question of whether Ephrem was the source of this material in the *Letter to the Alexandrian Monks* or whether a lost document or actual debate was the source of all three. The material given by Ephrem varies from that presented by Justinian and Leontius of Jerusalem in that it lacks their attack on the Apollinarian pseudepigrapha used by the Monophysites. Also, in his other works, Ephrem seems to be unaware that some of the Patristic citations used by the Monophysites are Apollinarian forgeries ([14]). These facts suggest that the discussion of the pseudepigrapha was added by Leontius of Jerusalem and perhaps adopted by Justinian from him.

Justinian's treatment of this shared material varies from both that of Leontius of Jerusalem and Ephrem of Antioch in that the Monophysite objections in Justinian's letter are summarized and their supporting citations are omitted ([15]). Justinian's truncation of the Monophysite objections and his expansion of the Chalcedonian defense in comparison to the other treatments of this material suggest that it is the furthest of the three works from any original debate ([16]).

The close relationship between the "dialogue" portion of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* and the first half of the *Letter to the Alexandrian Monks* suggests some form of direct link between these two works, however it does not in itself preclude the use of a common source by both authors. However, a particular relationship between the *Letter* and Leontius of Jerusalem's *Against the Monoph-*

(13) EPHREM OF ANTIOCH, *Defense of Cyril's Second Letter to Succensus*, in PHOTIUS, *Bibliothèque*, IV, ed. and tr. by R. HENRY, Paris, 1965, pp. 127-128.

(14) EPHREM OF ANTIOCH, *To Anatolius* and *Apology for the Council of Chalcedon*, in *Photius, Bibliothèque*, IV, p. 151 and p. 156.

(15) Justinian uses citations to support the Chalcedonian position which Ephrem and Leontius of Jerusalem include as parts of the Monophysite arguments : *Letter to the Alexandrian Monks* 51-53, p. 15 ; EPHREM, *Defense of Cyril's Second Epistle to Succensus*, pp. 127-128 ; LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, coll. 1856-1860.

(16) JUSTINIAN, *Letter* 55-57, p. 16.

ysites is suggested by those additional arguments which Justinian has inserted into those portions of the *Letter* which parrallel the "dialogues" in Leontius of Jerusalem and Ephrem of Antioch's works. The great majority of this added material is also found in non-dialogue portions of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites*. Justinian's integration in the *Letter to the Alexandrian Monks* of two separate groups of material both found in Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* strongly points to a unique dependence of the *Letter to the Alexandrian Monks* upon *Against the Monophysites* ([17]). This supposition is further supported by the presence of the majority of the arguments used in the whole *Letter to the Alexandrian Monks* in Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* ([18]).

Some of Justinian's arguments are also found in the works of Ephrem of Antioch or Leontius of Byzantium and could have been borrowed from these works. However, most of these shared arguments can also be found in Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* ([19]). It is possible that both Leontius of Jerusalem and Justinian

(17) These include : a defense of Chalcedon's formula "in two natures" (JUSTINIAN, *Letter* 12-13, pp. 9-10 ; LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1781C), a discussion of "one incarnate nature in Cyril's *Ep. to Eulogius* (*Letter* 16, p. 10 ; 158-160, pp. 33-34 ; pp. 158-160 ; *CM*, col. 1813A), a philosophical objection to the Monophysite interpretation of Cyril's analogy of man (*Letter* 22, pp. 11-12 ; *CM*, coll. 1782D-1789A, 1798A), an attack on the Monophysite doctrine of one composite nature (*Letter* 58, p. 16 ; *CM*, coll. 1769A, 1772B, 1781, 1792B), an identification of the Monophysite doctrine with that of Apollinarius (*Letter* 89, 93, pp. 23-24 ; *CM*, col. 1809C).

(18) The denial of a preexistent humanity of Christ is found in JUSTINIAN, *Letter* 141, pp. 29-30, and LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1785A-B. The denial that two natures became heretical after Nestorius is found in the *Letter* 153, p. 32 and in *CM*, col. 1844A. The use of Trinitarian terminology as a justification for Chalcedonian Christological terminology is found in the *Letter* 178-180, pp. 38-39 and in *CM*, col. 1797B.

(19) The Monophysite objection that two perceived natures need not be confessed mentioned by Justinian (*Letter* 18, pp. 10-11) is found in EPHREM OF ANTIOCH, *Defense of Cyril's Second Letter to Succensus*, p. 127.21-28 and *Apology*, p. 144.12-18. Justinian's interpretation of "one incarnate nature" as two natures in *Letter* 16-17, 158-160, p. 10 and pp. 33-34, is found in EPHREM OF ANTIOCH'S *Apology*, pp. 153-154 and LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1813B. The Monophysite argument that Chalcedon's doctrine of two natures in Christ would imply three natures by Cyril's analogy of man in Justinian's *Letter* 22, pp. 11-12 is also in LEONTIUS OF BYZANTIUM'S *Against the Nestorians and the Eutychians*, ed. DAILEY, in *Leontius of Byzantium*, (PhD Diss., Oxford, 1978, p. 20. 17-21 (PG 86, col. 1293BC) and LEONTIUS OF JERUSALEM'S *Against the Nestorians* II. 14, PG 86, col. 1565B. Justinian's objection to the Monophysite interpretation of Cyril's analogy of man, that man is a nature but Christ is a hypostasis (*Letter* 22, pp. 11-12) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM'S

could have independently used arguments also used by Ephrem of Antioch and Leontius of Byzantium. However, it is interesting that the arguments which the *Letter to the Alexandrian Monks* and *Against the Monophysites* share with the works of Ephrem of Antioch and Leontius of Byzantium are mostly found in different parts of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites*. The greatest concentration of arguments which Justinian shares with Ephrem of Antioch's *Defense of Cyril's Second Letter to Succensus* is found in the "dialogue" portion of Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* ([20]), while those shared with the works of Leontius of Byzantium are largely found in the first part of *Against the Monophysites* titled "Questions to those who say that Christ has one incarnate nature" ([21]). The greater

CNE, pp. 18-19, col. 1292AB and in LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, coll. 1782D-1789A, 1798A. Justinian's argument that analogies should not be too exact (*Letter* 27, p. 12) in found in EPHREM OF ANTIOCH's *Defense*, p. 127 and LEONTIUS OF BYZANTIUM's *CNE*, pp. 9-10, col. 1280C-D and in LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1860CD. Justinian's discussion of Cyril's analogy of man found in the *Letter* 49-54, pp. 14-15, is also found in EPHREM OF ANTIOCH's *Defense*, pp. 127-128 and LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1860A-D. Justinian's contrast of Christ as an individual and nature as a universal (*Letter* 57, p. 16) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM's *CNE*, pp. 18-19, col. 1292AB, LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, col. 1781. Justinian's argument that Christ's simple divine nature could not be a composite nature (*Letter* 58, p. 16) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM's *Thirty Chapters*, ed. B. DALEY, p. 100 (PG 86, col. 1905A) ; *Epilysis*, ed. B. DALEY, p. 84, col. 1925D-1928A ; and LEONTIUS OF JERUSALEM, *CM*, coll. 1769A, 1772B, 1792B. Justinian's ascription of "one composite nature" to Apollinarius (*Letter* 58, p. 16) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM's *Thirty Chapters*, p. 103, col. 1908C and EPHREM OF ANTIOCH's *Apology*, p. 144. Justinian's ascription of Mani as the source of one composite nature (*Letter* 89-93, pp. 23-24) is found in EPHREM's *Letter to Anatolius*, p. 138. Justinian's denial of a preexistent humanity of Christ (*Letter* 141, pp. 29-30) is found in EPHREM OF ANTIOCH's *Apology*, pp. 146-147 and LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1785A-B. Justinian's labeling the Monophysite identification of nature and hypostasis as the source of their errors and the root of all heresies (*Letter* 169, p. 36) in LEONTIUS OF BYZANTIUM, *CNE*, pp. 6-7, col. 1276C. Justinian's definition of essence as common and hypostasis as particular (*Letter* 169-181, pp. 36-39) is found in EPHREM OF ANTIOCH's *Defense*, p. 132 and LEONTIUS OF BYZANTIUM's *CNE*, p. 9 (col. 1280AB).

(20) Justinian's argument that analogies should not be too exact (*Letter* 27, p. 12) in found in EPHREM OF ANTIOCH's *Defense*, p. 127 and in LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1860CD. Justinian's discussion of Cyril's analogy of man found in the *Letter* 49-54, pp. 14-15 is also found in EPHREM OF ANTIOCH's *Defense*, p. 127-128 and LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1860A-D.

(21) Justinian's objection to the Monophysite interpretation of Cyril's analogy of man, that man is a nature but Christ is a hypostasis (*Letter* 22, pp. 11-12) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM's *CNE*, pp. 18-19, col. 1292AB and in LEONTIUS OF JERUSALEM's *CM*, col. 1782D-1789A, 1798A. Justinian's contrast of Christ as an individual and nature as a universal (*Letter* 57, p. 16) is found in LEONTIUS OF

integration of this shared material in Justinian's Letter than in Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* would be consistent with Justinian having reworked materials previously collected by Leontius of Jerusalem. The greater likelihood that Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* is the primary source of the arguments in the *Letter to the Alexandrian Monks* is supported by the many close correspondences between Justinian's *Letter to the Alexandrian Monks* and Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* which are not found in these other works (22).

Among contemporary works, Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* contains the largest number of citations also used by the *Letter to the Alexandrian Monks*. However, out of their twenty nine shared citations only in nine cases does the citation in *Against the Monophysites* contain all of the text cited by Justinian (23). If the relationship between the florilegia in the *Letter to the Alexandrian Monks* and *Against the Monophysites* resulted only from the direct borrowing of citations from one work to another, then these two works use of the same citations could only be explained by their mutual dependence upon a lost source. This explanation of the similarities among the florilegia of this period was put forward by Marcel Richard and others because no existing florilegia from this period can account completely for either the selection or the actual forms of the citations in the other remaining florilegia (24).

However, two of the striking features of Justinian's *Letter to the Alexandrian Monks* are the large number (43) of its patristic citations

BYZANTIUM'S *CNE*, pp. 18-19, col. 1292AB, and LEONTIUS OF JERUSALEM'S *CM*, col. 1781. Justinian's argument that Christ's simple divine nature could not be a composite nature (*Letter* 58, p. 16) is found in LEONTIUS OF BYZANTIUM'S *Thirty Chapters*, p. 100, *Epilysis*, p. 84 and LEONTIUS OF JERUSALEM'S *CM*, coll. 1769A, 1772B, 1792B.

(22) Justinian's use of Cyril's *Second Letter to Succensus* to explain "one incarnate nature" (*Letter* 16-20, pp. 10-11) is found in LEONTIUS OF JERUSALEM'S *CM*, coll. 1857C-1860A. The argument that man is created but Christ is both created and uncreated (*Letter* 25, p. 12 ; *CM*, coll. 1796CD, 1860CD). Justinian's attack on Apollinarian Pseudepigrapha (*Letter* 70-88, pp. 18-23 ; *CM* coll. 1864A-1873C). Justinian's denial that two natures became heretical after Nestorius (*Letter* 153, p. 32 ; *CM*, col. 1844A). Justinian's discussion of "one incarnate" nature in Cyril's *Ep. to Eulogius* (*Letter* 159, p. 33 ; *CM*, col. 1813A).

(23) JUSTINIAN, *Letter* 16, 17, 23, 52, 71, 112, 145, 151, 186.

(24) M. RICHARD, *Les florilèges diphysites*, in *Das Konzil von Chalkedon*, ed. GRILLMEIER and BACHT, Wurzburg, 1952, p. 739 ; R. HESPEL, *Le florilège cyrillien réfuté par Sévère d'Antioche : étude et édition critique*, *Bibliothèque du Muséon*, 37, Louvain, 1955, pp. 73-74.

which were not used by his immediate predecessors and the large size of his citations, seventeen of those used by contemporaries having material not found in any of those other citations (25). By contrast the citations used in Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* are shorter and of poor quality. The different quality of the florilegia of these two works would seem to argue against their being derived from the same source. If however, *Against the Monophysites* was a prototype for some of the florilegia in the *Letter to the Alexandrian Monks*, the poor quality of Leontius of Jerusalem's citations would have been a reason for Justinian to improve and lengthen them.

The close relation of the *Letter to the Alexandrian Monks'* structure to the dialogue with a Monophysite found in the works of Leontius of Jerusalem and Ephrem of Antioch, and the similarity of Justinian's arguments and florilegia to those of his contemporaries show that the *Letter to the Alexandrian Monks* is at its inception not an entirely original work. Rather, in it Justinian integrated and expanded upon the formats and materials which already existed in the works of his contemporaries. Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* stands out among these contemporaries as holding the great majority of this body of shared material, including most of the arguments which Justinian used which are also found in the works of Justinian's other contemporaries. It is here suggested that Leontius of Jerusalem's *Against the Monophysites* may have served as both a preliminary assembly point for the contemporary material which Justinian then integrated and expanded upon in the *Letter to the Alexandrian Monks* and as a model for its structure. This connection would suggest that Leontius of Jerusalem could be the source of Justinian's emphasis on one composite hypostasis in his later work *On the Right Faith*. This supposition would then require that the theological change between the *Letter to the Alexandrian Monks* and *On the Right Faith* be explained by factors such as the changes in ecclesiastical policy toward the Monophysites rather than by Justinian's unfamiliarity with the thought of Leontius of Jerusalem at the time that the *Letter to the Alexandrian Monks* was written.

Blanco, U.S.A. J. MACDONALD.

(25) JUSTINIAN, *Letter* 8, 53, 56, 63, 66, 68, 79, 108, 142, 148, 152, 157, 161, 163, 165, 166, 177, 179, 189. Comparisons are detailed in J. MACDONALD, *The Christological Works of Justinian* (PhD Diss.), Washington DC, 1995, pp. 49-171.

A NEW LOOK AT THE PATRONAGE OF SANTA COSTANZA, ROME (*)

Two churches which formed part of the first campaign of Christian architecture in Rome still rise beside the Via Nomentana in Rome, on the site of a Late Antique imperial villa. Of the two buildings, one, the cemetery basilica of St. Agnes, is in ruins, while the other, a circular building 29 m in diameter which was formerly an imperial mausoleum and is now dedicated as a church to St. Costanza, is attached to the south flank of the basilica (Plan 1). Both structures are built of brick, and lie about three km. north of the walls of Rome. Sant'Agnese was a covered cemetery, about 120 m in length, and was unpaved : its floor was originally made up of the tombs of the faithful. Like Constantine's other cemetery churches, it was provided with an ambulatory which wrapped around the nave and sanctuary, allowing pilgrims to pass freely. The walls of this church still stand to a considerable height at the apse end, the west, but the narthex is almost completely lost. However, S. Costanza survives beside the south flank of the ruined basilica, in its original condition except for the loss of its outer ambulatory. Its core consists of a domed circular chamber 11.5 m. in diameter, separated from a ring-shaped ambulatory by twelve pairs of columns. Across from the door there is a large niche above which a small turret rises : this is believed to have been the site of the porphyry sarcophagus which survived in S. Costanza into the eighteenth century. Two smaller niches on the cross-axes may also have held sarcophagi. The mosaic decoration of the dome has not survived, but is known from drawings : in the ambulatory the barrel vault is enriched with mosaics which speak of the after-life, as is appropriate in a mausoleum. S. Costanza is among the best-preserved of all Late

(*) I have greatly benefitted from discussion with friends, family and colleagues about the ideas contained in this article. Among others I would name John Osborne, Catherine Harding, Lesley Jessup and George Mackie, while David Stanley generously shared with me the results of his excavations on site at S. Costanza in 1992. A shortened version of part of this paper was presented at the 23rd Byzantine Studies Conference at the University of Wisconsin, Madison, September 26-28, 1997.

Antique imperial mausolea and of unique interest because of the ambiguous nature of its decoration, where elements from pagan religion appear beside Christian scenes in a mixture which has been interpreted in terms of the emerging iconography of the Christian faith in its first years of legitimacy in the Roman Empire.

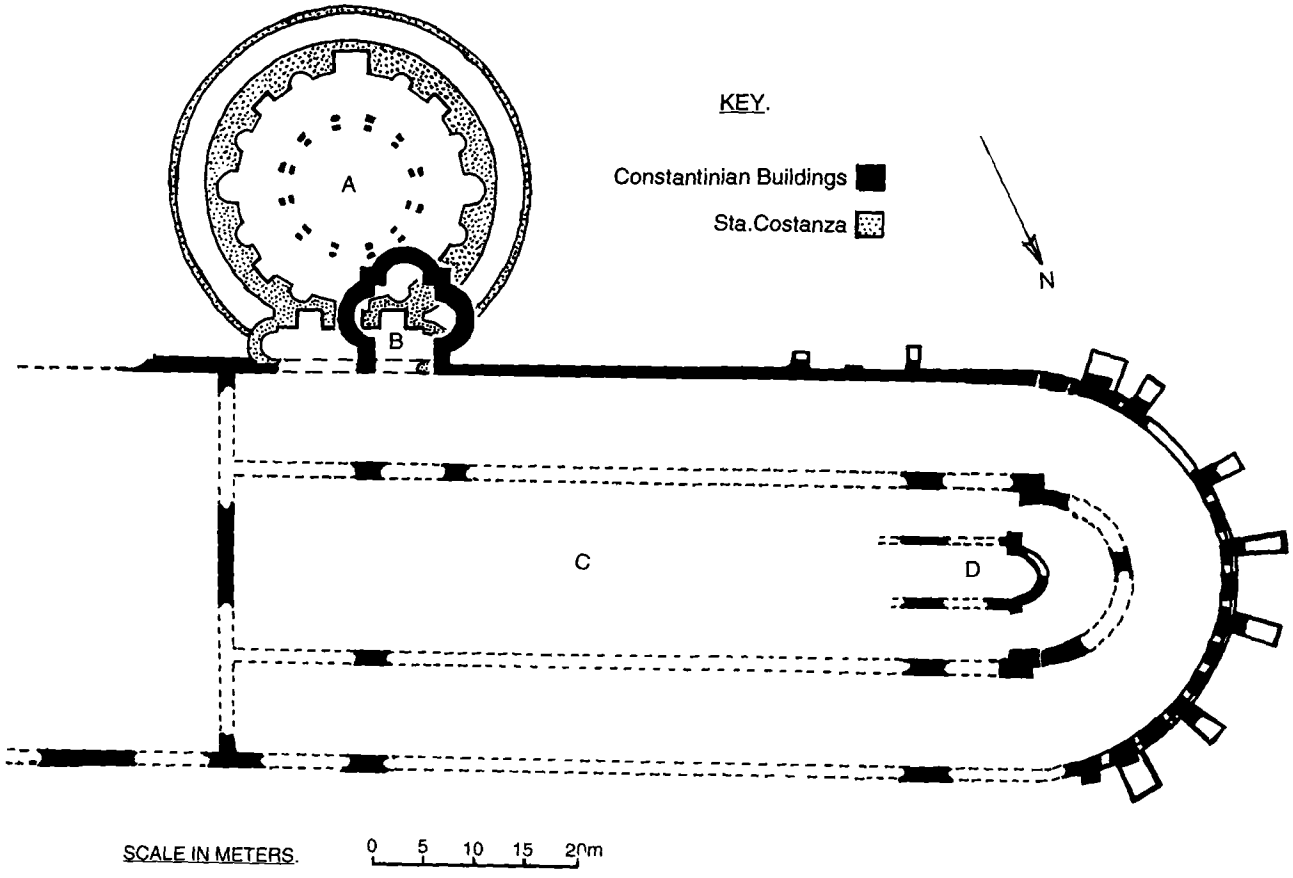
It is therefore of more than ordinary interest that recent excavations at S. Costanza have discovered a previously unsuspected second building of the fourth century immediately under part of the mausoleum (Plan 1). This building, a triconch, is shown by brick studies to be coeval with the cemetery basilica. Evidently S. Costanza is a later addition to the site. This paper will explore two main questions : the function of the triconch and the date and possible patronage of S. Costanza.

*

The discovery of an earlier building beneath the floor of S. Costanza, the fourth century building in Rome which has until now been universally accepted as the mausoleum of Constantina, the elder daughter of Constantine the Great, raises many questions about both the patronage and the function of the two superimposed buildings. The lower building, of which a portion at the west end of the atrium of S. Costanza was discovered by a team led by David Stanley in 1992, was a triconch 10.2 meters in diameter, according to his projection (Plan 1) (1). Its brickwork was found to be integrally bonded to that of the other building on the site, the cemetery basilica of Sant'Agnese *fuori le mura*, proving that the two buildings were erected in the same campaign of construction (2). Presumably, then, the triconch is the second of the two buildings referred to in the *Liber Pontificalis* biography of Pope Silvester (314-335) recording Constantina's patronage. This reads : "At that time, at the request of his daughter (Constantina), he (the emperor Constantine) built a basilica to the holy

(1) David J. STANLEY, *An Excavation at Santa Costanza*, in *Arte Medievale* 7 (1993), pp. 103-112 ; and *New Discoveries at Santa Costanza*, in *DOP* 48 (1994), pp. 257-263.

(2) For Sant'Agnese, see F. TOLOTTI, *Le basiliche cimiteriali con deambulatorio del suburbio romane : questione ancora aperta*, in *Römische Mitteilungen* 89 (1982), pp. 153-211 ; R. KRAUTHEIMER, *Rome. Profile of a City, AD 312-1308*, Rome 1980, pp. 42-45 ; and IDEM, *Early Christian and Byzantine Architecture* (Pelican History of Art), 4th ed., 1986, p. 67 and fig. 28.



PLAN 1. — Sant'Agnese and Santa Costanza, Rome. Ground plans adapted from Stanley, after Perrotti. A. Sta.Costanza — B. Triconch. — C. Sant'Agnese. — D. Apsed structure before the Sant'Agnese altar.

martyr Agnes and a baptistery in the same place, where his sister Constantia, together with the daughter of the Augustus, was baptised by Bishop Silvester" (3). The basilica is easy to identify since the imposing ruins of Sant'Agnese still dominate the site (Fig. 1, foreground). The second building mentioned in the text has until recently been presumed to be S. Costanza, which is annexed to the basilical ruins (Fig. 2, right). However, S. Costanza is identified as a mausoleum rather than a baptistery by its mosaic decoration, some of which survives, while most of the rest is recorded in Renaissance drawings (Figs. 2-4) (4). I will suggest that since the lower building (the triconch) must be identified as the building built by Constantine at his daughter's request, the patronage of the upper building (S. Costanza) must be entirely rethought. There is no real doubt that it functioned as a mausoleum, but its patronage now becomes an open question, and with it, the problem of its occupancy.

The finding that S. Costanza was not built by Constantina as her own mausoleum removes an anomaly, for if it had been built by the princess for her own use, it would have been unique among the surviving imperial mausolea both in being built by a woman, and in being the tomb of a woman who was not the wife or mother of the reigning Augustus. Neither of Constantina's husbands, in turn the Caesars Hannibalianus d. 337, and Gallus, d. 354, would have merited such a mausoleum, and the latter, executed by Constantius II in 354, was even denied the right to an honourable burial in his own family

(3) *Eodem tempore fecit basilicam sanctae martyris Agnae ex rogatu filiae suae et baptisterium in eodem loco ubi et baptizata est soror eius Constantia cum filia Augusti a Silvestro episcopo. Liber Pontificalis*, ed. L. DUCHESNE, Paris 1886-92, vol. I, pp. 180-181.

(4) For earlier work on S. Costanza see especially A. P. FRUTAZ, *Il complesso monumentale di Sant'Agnese e di Santa Costanza*, Vatican City 1960, 3rd ed. 1976, (with comprehensive bibliography to that date) ; and M. J. JOHNSON, *Late Antique Imperial Mausolea*, unpublished doctoral dissertation, Princeton 1986 (with more recent bibliography). For the mosaics, see Henri STERN, *Les mosaïques de l'église de S. Constance à Rome*, in *DOP* 12 (1958), pp. 157-208 ; G. MATTHIAE, *Mosaici medioevali delle chiese di Roma*, Rome 1967, pp. 3-53 and 400-406 ; W. OAKESHOTT, *The Mosaics of Rome*, Greenwich, Conn. 1967, pp. 61-65 ; J. WILPERT and W. N. SCHUMACHER, *Die römischen Mosaiken der kirchlichen Bauten vom IV.-XIII. Jahrhundert*, Basel 1976, and Adele Anna AMADIO, *I musaici di S. Costanza. Disegni, incisioni e documenti dal XV al XIX secolo*, Rome 1986, for Renaissance renderings of the interior and mosaics.

tomb (5). The usual pattern was for a reigning emperor to commission his own burial place where his wife would be buried beside him. Constantine's mother Helena appears to have been the only exception to this rule.

The function of the lower building will be discussed in terms of the *Liber Pontificalis* text, which makes a clear statement : Constantina was responsible for two buildings, one of which was a baptistery, where she and Constantia, her aunt, were baptised by Pope Silvester (6). In the nineteenth century, the text was taken literally, and it was presumed that S. Costanza had been a baptistery, and that the remains of a baptismal font lay under its floor. The mosaicist F. Kibel dug under the steps of S. Costanza's central altar, and found a circular basin lined with marble there (7). G. B. De Rossi attempted to confirm this finding and gives a detailed account of an excavation carried out with this end in mind (8). Soundings to a depth of 4 meters behind the altar found, at a depth of one meter, a canal which ran into a small square well, each was about 30 cm. in diameter. A drainage channel from the roof also ran into the system, directing the flow of water to the bottom of the hill. These water courses convinced De Rossi that S. Costanza had indeed been a baptistery and that its font was contemporary with the water channels he found. However, subsequent attempts to rediscover the plumbing system have not been successful (9), and the baptismal basin has since been interpreted as a lime kiln used

(5) JULIAN, *Opera*, ed. and tr. W. C. WRIGHT, 3 vols., London 1913-23, *Epist. ad Athen.*, 271A : Constantius, having murdered Gallus, "neither suffered him to share the tomb of his ancestors, nor granted him pious memory".

(6) See note 3 for the *Liber Pontificalis* text, which is usually dated to the 6th century, relying on earlier sources. See R. DAVIS, tr. and intro., *The Book of Pontiffs (Liber Pontificalis)*, Liverpool 1989, pp.XXXVII-XXXVIII for summary of dating arguments. According to the seventh-century *passio*, *De sanctis virginibus romanis Constantia Augusta, Attica et Artemia*, in *AASS*, *Feb. 5*, XVIII, 67-71, Constantina had her father and brothers build her a basilica dedicated to Agnes, with her own mausoleum beside it. Already knowledge of the triconch had faded from memory.

(7) As P. GARRUCCI, *Arte Cristiana* 1 (1913), p. 448, reported years after the event, "uno scavo rotondo lastricato e revestito di marmo come apunto sogliono essere i fontes dei battistero".

(8) G. B. DE ROSSI, *Musaici cristiani e saggi di pavimenti delle chiese di Roma anteriori al secolo XV, Musaici del mausoleo appellato di S. Costanza*, p. 3, Rome 1899.

(9) See G. DE ANGELIS D'OSSAT, *Chiesa di Santa Costanza*, in *Palladio* 4 (1940), pp. 44-45 ; apparently he did not find the baptismal basin ; and R. PERROTTI, *Recenti ritrovamenti presso S. Costanza*, in *Palladio* n.s. 6 (1956), pp. 80-83.

in the manufacture of mortar during the construction of S. Costanza ([10]). Its presence and its function remain problematic. I suggest that while De Rossi's find of plumbing channels below S. Costanza may well have been part of a water system that drained a font in addition to the roof, the "marble basin" found by Kibel cannot have been this font. This is because it was the early building, the triconch, that was the supposed baptistery, and comparison of the relative sizes of the triconch (diameter 10.2 m) and S. Costanza (diameter 29 m), makes it plain that no part of the triconch was under the core-section of S. Costanza where the font would certainly have been. Indeed, when the groundplans of the two buildings are superimposed in relation to the cemetery basilica, the perimeter of the much smaller triconch is restricted to a small area near the atrium (Plan 1). It is therefore highly improbable that an excavation "behind the altar" at S. Costanza would have penetrated the space of the triconch at all. Evidently, any baptismal basin found in the nineteenth century under the altar of S. Costanza, which then as now was located in the centre of the building, cannot have been part of the furnishings of the triconch. Despite this, the triconch may well have been a baptistery, with a font that was drained by the system that De Rossi found. If so, the font must lie under the ambulatory or masonry wall of S. Costanza, where excavation has not taken place. I suggest that while the question of the font must remain open, pending archaeological investigation, the evidence that Constantina's second building was a baptistery is strengthened by a second reference to it, in the *Liber Pontificalis* biography of Pope Silvester (314-335). The text lists the gifts made by Constantine to Sant'Agnese and its baptistery, which included a "gold lantern with twelve wicks (to hang) above the font, weighing 15 lbs" ([11]). This lantern, last among the entries for the site, would be puzzling if the gift were intended for S. Costanza, a mausoleum. Scholars have therefore presumed either that the baptismal font was elsewhere on the Via Nomentana property, or that the text of the donation was corrupted, and the lantern entry was added later ([12]). Papal donation

(10) J. Wilpert, *Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten vom IX.-XIII. Jahrhundert*, Freiburg 1917, I, p. 276, note 2, quoting A. Muñoz, in *Il X congresso internazionale di storia dell'arte*, Rome 1912.

(11) *Liber Pontificalis*, vol. I, p. 180 : *Lucerna aurea nixorum XII super fontem, pens. lib. XV* (tr. R. Davis, *The Book of Pontiffs*, p. 22).

(12) See Stern, *Mosaïques*, pp. 163-164, note 26.

lists, though, have usually been found to be accurate ([13]). Now that S. Costanza has been eliminated from the possible sites for Constantina's font in favour of the triconch, I suggest that the latter was probably her baptistery, and the site of the imperial ladies' baptism under the twelve-fold golden lantern. The location of a baptistery in the Roman suburbs was unusual but not impossible in the early fourth century. Baptism was the prerogative of the Pope, as bishop of Rome, and the main ceremony was held at Easter in his cathedral, San Giovanni in Laterano, with a subsidiary ceremony held there at Whitsuntide. However, even if baptism was a papal monopoly, archaeological evidence suggests that the pope baptised in different locations in the city, for more and more Early Christian baptisteries have come to light, most recently one adjacent to the lower church at San Clemente. The *Liber Pontificalis* text which mentions Pope Silvester's baptism of Constantina and her aunt confirms that the pope baptised on the Via Nomentana. What could be more natural than that the two imperial ladies would wish the pope to baptise them privately at their villa, rather than joining the hordes of converts at the Lateran? Political considerations may also have entered into their desire for privacy, in a largely pagan city. Significantly, all the other early Christian foundations of Constantine in Rome were situated on the imperial patrimony on the outskirts of the city, probably to avoid giving offence to the powerful members of the senatorial classes who were traditionally pagan ([14]).

The approximate date of construction of the baptistery and basilica can be worked out from known dates in the lives of Constantine and his family ([15]). Although it has recently been claimed that Sant'Agnese was the latest built of the Constantinian funerary basilicas, probably dating from the late 330s or 340s, ([16]) the basilica and triconch must

(13) R. KRAUTHEIMER, *The Ecclesiastical Building Policy Of Constantine*, in *Costantino il grande dall'antichità all'umanesimo*, ed. G. BONAMENTO and F. FUSCO, Macerata 1992, vol. II, pp. 509-552, esp. p. 521, note 24.

(14) *Ibid.*, p. 531.

(15) Dates for imperial personages are taken from A. H. M. JONES, J. R. MARTINDALE and J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. 1, Cambridge 1971, unless otherwise indicated.

(16) A later date has customarily been given to Sant'Agnese, between 337 and 350, according to KRAUTHEIMER's earlier view, *Corpus basilicarum christianorum Romae*, I, Rome 1937, p. 35, and followed by TOLOTTI, *Basiliche cimiteriale*, p. 157. KRAUTHEIMER, however, in his 1992 *Ecclesiastical Building Policy*, supports the earlier date.

have been built a little earlier, before the death of Constantine's sister Constantia around 329-330, since her baptism is mentioned ([17]). We know, too, that Constantine last visited Rome around 326. Sant'Agnese was therefore probably started soon after his visit, with the date 330 as the *terminus ante quem* for the completion of the baptistery. In 326, when the foundations were probably laid, Constantina would still have been in her teens, since she must have been born in the period between the marriage of her mother Fausta to Constantine in 307 and the birth of her younger brother Constantius II in 317. Since we know that Constantina bore a daughter to Gallus between 352 and her death in 354, she was probably born no earlier than 312, making it possible that she was even younger as patron of Sant'Agnese, perhaps no more than 15 or 16. An acrostic inscription which was once over the door of the basilica, and has been attributed to Pope Damasus I (366-384), named Constantina as builder of St. Agnes' basilica, and is the earliest record to connect the princess with the patronage of the building ([18]). It records that the money for the building campaign came from the princess's own patrimonium, making the church "an ex-voto of the teenage princess to the teenage martyr" ([19]). Can one presume, in view of her tender age, that she was not yet anticipating her death and building a mausoleum for herself, but rather that she was planning

(17) The date of Constantia's death is uncertain, and is sometimes put in the mid 330s. DE ROSSI, *Musaici cristiani* gives 329-330 ; KRAUTHEIMER, *Corpus basilicarum* I, p. 34, gives 328. More recently, V. SANTA MARIA SCRINARI, *Il Laterano Imperiale*, I : *Dalle "Aedes Laterani" alla Domus Faustae*, Vatican City 1991, p. 135, "Genealogia della *gens Costantiniana*" settles for 330.

(18) For the acrostic inscription see G. B. DE ROSSI, *Inscriptiones*, II, 44f. As edited by L. DUCHESNE, *Liber Pontificalis*, I, p. 196, it runs :

C onstantina, Deum venerans, Christoque dicata,
O mnibus impensis devota mente paratis,
N umine divino multum Christoque iuvante,
S acravit templum vitricis virginis Agnes
T emplorum quod vincit opus terrenaque cuncta
A ureique rutilant summi fastigia tecti.
N omen enim Christi celebratur sedibus istis,
T artaream solus potuit qui vincere mortem
I nvectus caelo, solusque inferre triumphum,
N omen adhuc referens et corpus et omnia membra
A mortis tenebris et caeca nocte levata.
D ignum igitur munus, martyr devotaque Christo,
E x opibus nostris per saecula longa tenebis.
O felix virgo, memorandi nominis Agnes!

(19) R. KRAUTHEIMER, *Ecclesiastical Building Policy*, p. 525.

a suitable setting for the baptismal rites which she would shortly undergo as a newly converted Christian, and which would take place at the Via Nomentana property?

Constantina's body was brought back to the Via Nomentana villa from Bithynia for burial in 354 AD, and, since S. Costanza, an obvious imperial mausoleum, survives at the site, it has always been accepted that this was her burial place ([20]). However, it is doubtful whether S. Costanza even existed at the time of Constantina's death, since there is no evidence that the triconch had been replaced by 354. It follows that Constantina's original tomb was elsewhere at the villa site, and that her body was only later reinterred at S. Costanza. One can only speculate on the location of this first burial place : evidently it was both at the Via Nomentana property, as Ammianus relates, and also intended as a permanent burial site, since the replacement of the triconch was presumably not envisaged in 354. One possibility is that Constantina was buried in the triconch itself, even if it were a baptistery. Texts from St.Paul as well as patristic exegesis make it plain that close parallels were drawn between baptism and death, each marking the soul's transition from an earthly and sinful state to a purer and more glorious condition ([21]). There are also architectural precedents, for example at Concordia Sagittaria in the Veneto, and Gravedona in Lombardy, for the choice of a triconch as an Early Christian baptistery : even more frequently the triconch form was preferred for a mausoleum ([22]). It does not seem necessary to make a choice between the

(20) That Constantina's body was returned here from Bithynia is clear from AMMIANUS, *History*, XXI, tr. J. C. ROLFE, 3 vols., II, 1937, pp. 92-93 : *Inter quae Helenae coniugis defunctae suprema miserat Romam in suburbano viae Nomentanae condenda, ubi uxorque Galli quondam soror eius, sepulta est Constantina.* "While (these games were going on), he (the emperor Julian) had the remains of his deceased wife Helena sent to Rome, to be laid to rest in his villa near the city on the Via Nomentana, where also her sister Constantina, formerly the wife of Gallus, was buried."

(21) PAUL, *Letter to the Romans*, 6 : 3-5, "So many as were baptised into Jesus Christ were baptised into his death ... for if we have been planted together in the likeness of his death, we shall be also in the likeness of his resurrection", and see the exegesis of CYRIL OF JERUSALEM on this same text, *Catachetical Lectures*, XX, 11/4, *On Baptism*, tr. E. H. GIFFORD, *Nicene and Post-Nicene Fathers* 7, New York 1894, pp. 147-148, "And at the self-same moment ye were both dying and being born ; and that Water of Salvation was at once your grave and your mother".

(22) A. KHATCHATRIAN, *Les baptistères paléochretiens*, Paris 1962, no. 313, p. 47 for Concordia Sagittaria, and no. 316, p. 77 for Gravedona. For mausolea in this form, see A. GRABAR, *Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, 3 vols., Paris 1946.

two functions, as there are precedents for burial within baptisteries (23). It is therefore likely that the triconch served successively as Constantina's baptistery and her tomb. In support of this statement, it should be noted that the location at the flank of a Christian cemetery basilica was preferred for the tombs of Christian members of the imperial family. The centrally planned building with an atrium *a forcipe* was also typical of imperial mausolea in Late Antiquity : the tomb of Helena, Constantine's mother, at the Constantinian cemetery basilica of Sts. Peter and Marcellinus, took this form, as did the two imperial mausolea beside Old St.Peter's (24).

David Stanley, however, has proposed that the first location of Constantina's tomb was in the apsed enclosure before the altar of the cemetery basilica (Plan 1, D) (25). This would have freed the triconch to have been "a martyrium for the veneration of St. Agnes, to whom the cemetery church was dedicated", a martyrium sanctified, perhaps, by a contact relic. However, a martyrium here, so close to Agnes' tomb in the catacombs which will have had the powerful presence of her corporeal remains, seems inherently unlikely. The martyr probably already had a public *cella memoriae* over her actual tomb, as Roman custom forbade the transfer of the remains of the saints. It is on record that at least from the time of Pope Liberius (352-366) a shrine rose above her grave. A marble transenna with a relief sculpture of Agnes at prayer survives from this early building, and is preserved at the basilica which Honorius I (625-638) built over the site : the present Sant'Agnese *fuori le mura* (26). By contrast with this public shrine, I believe that both the triconch and its successor, S. Costanza, were private, and must have been connected with the personal needs of the

(23) Burial within baptisteries was forbidden by canon 14 of the Synod of Auxerre, 561/605, a sure sign that it had been taking place, at least in Gaul. For bibliography on this subject, see J. C. PICARD, *Ce que les textes nous apprennent sur les équipements et le mobilier liturgique nécessaires pour le baptême*, in *Actes du XI^e congrès d'archéologie chrétienne*, II, Rome 1989, pp. 1451-1468, esp. note 4, p. 1452, and note 66, p. 1468 for bibliography.

(24) The layout of these mausolea, which were destroyed in the rebuilding of St. Peter's, is known from plans, of which the earliest and most reliable is that of an Anonymous Florentine draughtsman, dating to about 1514. It is preserved as Uffizi Arch. 4336, and reproduced by A. BARTOLI, *I monumenti antichi di Roma nei disegni degli Uffizi di Firenze* 4, Rome 1914-1922, pl. 357, fig. 626.

(25) D. STANLEY, *New Discoveries*, pp. 260-261.

(26) Illustrated in FRUTAZ, *Complesso monumentale*, fig. 5., who identifies it with the marble tablets with which Pope Liberius decorated the tomb of St Agnes.

imperial family, who would have placed themselves under the protection of Constantina's patron, St. Agnes, by dedicating both structures to her amd sanctifying them with a contact relic, as Stanley suggests.

To sum up, it is impossible in the present state of knowledge to decide whether the triconch functioned as a baptistery, a shrine or a burial place, or whether it served all three purposes simultaneously or in succession, as seems likely. Thanks to the discovery of the triconch, though, S. Costanza no longer has to be matched with the *Liber Pontificalis* text as a "baptistery", but can be taken at face value for what it is, an extremely grand mausoleum of imperial quality. But the presence of the triconch beneath the mausoleum prompts an obvious question : what was the reason for re-using the site of the triconch for S. Costanza, probably not much more than one generation later? Strangely, the very large cemetery basilica of St. Agnes has one annexe only, S. Costanza, while at the other covered cemeteries of the period there are many, often side by side ([27]). Yet the building of S. Costanza forced the destruction of the triconch, when it could have been left standing with S. Costanza rising beside it. Perhaps the triconch, hurriedly erected like so many Constantinian buildings, already showed signs of age or even of impending collapse. Probably, though, the explanation lies in the nature of the site itself, for Constantina's Sant'Agnese was built on the crest of a small ridge, which slopes sharply away from three sides of the basilica, necessitating the support of a great substructure of brick-faced concrete (Fig. 1). The location chosen consecutively for the two annexes was perhaps the only area beside the great church where there was a level building site. This would have made it necessary to requisition the site of the triconch for the building which would later become a church dedicated to St. Costanza (who was none other than the sanctified princess Constantina) ([28]). It is possible, too, that the need for a private imperial baptistery receded when Christianity became the state religion. Certainly, a public baptistery was in use at Sant'Agnese *fuori le mura* as early

(27) For detailed plans of S. Sebastiano, Old St. Peters, S. Pietro e Marcellino, Sant'Agnese, etc., see KRAUTHEIMER *et al.*, *Corpus Basilicarum*.

(28) The first record of the church occurs in the *Liber Pontificalis* entry for Nicholas I (858-867), *LP*, II, p. 163 : *Ubi et iam restitutionis eius forma relecta est, et post omnia consensum in aecclesia sanctae constantiae iuxta eandem sanctam virginis basilicam ... celebravit.*

as 419 when the papal Easter baptism was carried out there by Pope Boniface (418-422), who was barred by a rival from the Lateran ([29]).

*

The question of why S. Costanza was built over the triconch rather than beside it, is connected to other questions raised by Stanley's discoveries : S. Costanza's identity as an imperial mausoleum, its date, and its patronage. In other words, who was interred at S. Costanza, on what occasion, and on whose orders? There is no question, in view of its imagery, that S. Costanza was built as a mausoleum. The programme of its mosaics, both the extant and the recorded portions, confirms this purpose, and the ambiguous nature of the decoration, which combines pagan and Christian elements, narrows the period in which it could have been decorated to the mid-fourth century, most likely its sixth or seventh decades ([30]). In the dome of S. Costanza, articles of the new faith were glimpsed through a golden framework which consisted of pagan elements such as the panthers of Bacchus flanking female caryatids in a twelve-part trellis, while a a nilotic scene, a silver river where *putti* fished and boated, girdled the base of the dome (Fig. 3). These are all elements of the pagan hereafter, but the scenes they framed illustrated the prayers of the Christian funerary service, the *proficiscere anima*, in which a series of paradigms of salvation were invoked in order to beg God's mercy on the departing soul, which was setting forth on its long journey after death ([31]).

We have seen that the villa on the Via Nomentana, with its Christian buildings, was the site of Constantina's residence, of her activities as

(29) Pope Boniface (418-422), *Liber Pontificalis*, I, p. 227 : *celebravit Baptismum Paschae in basilica beatae martyris Agnae*. At that time Eulalius was in occupation of the Lateran.

(30) At the mid-fourth century Catacomb of the Via Latina in Rome, adjacent areas are decorated with Christian paintings and pagan imagery such as the Labors of Hercules. See W. TRONZO, *The Via Latina Catacomb : Imitation and Discontinuity in Fourth-Century painting*, University Park, Pennsylvania 1986. The edicts of Theodosius the Great of 391/2 AD banning paganism make it unlikely that pagan imagery would be included in the mosaic programme of an imperial mausoleum after that date.

(31) See Damien SICARD, *La liturgie de la mort dans l'église latine dès origines à la réforme carolingienne*, Münster 1978, and Gillian MACKIE, *La Daurade : A Royal Mausoleum*, in *CA* 42 (1994), pp. 17-34, esp. pp. 26-30.

FIG. 3. — F. d'Ollanda, Madrid, Escorial, 28-1-20, f. 27v. Watercolour, Dome mosaics, S. Costanza. Photo : by author after Wilpert.

a patron of Christian architecture, of her baptism and of her tomb when her body was returned home for burial in 354, even though all the details are not, and probably never will be entirely clear. The major unresolved problem posed by the discovery of a building below S. Costanza is concerned with the patronage of the upper building, S. Costanza itself. Who would have been permitted to pull down a building erected by imperial order on imperial land only a few decades previously? When could this have happened and with what purpose? The choice is extremely limited. The perpetrator must have been an important member of the imperial family since the site was on imperial private property. It is clear that the Church would have had no jurisdiction over the site. The time-frame, we have seen, must have been the mid-fourth century, on account of the nature of the decoration. The occasion can only have been a death, with the need for a burial place of great splendour for a Christian member of the imperial family, one who presumably was even more important than Constantina. Nevertheless, the family-member was probably close to Constantina,

since it was her building that was to be torn down, improved upon, and offered back to her once more as a shared burial place.

One such imperial personage is known to have been brought in death to the Via Nomentana villa for burial (32). This was Constantina's younger sister Helena, wife of the emperor Julian the Apostate. She died in Gaul after five years of marriage in 360 or early in 361. This was the winter in which Julian was proclaimed Augustus in Gaul by his soldiers. I suggest that we need look no further for the patron of the mausoleum, and that Julian was the one person who would have been entitled to pull down the triconch and re-use its site for a new, much larger and undoubtedly grander building : a mausoleum for his wife.

Julian had received the hand of his cousin Helena, the younger daughter of Constantine, and sister of Constantius II, in November 355 on the occasion of his being proclaimed Caesar (33). This marriage made him brother-in-law to his cousin the emperor, and posthumously brother-in-law for the second time to Constantina, the deceased wife of his half-brother Gallus, who had been executed on Constantius' orders in 354. It is difficult to imagine a more typically dynastic marriage than Julian's to Helena, and her status as daughter, sister and wife of an emperor was reason enough for Julian to provide a sumptuous mausoleum for her and her almost equally imperial sister. At the time of Helena's death in 360, Julian certainly had the status, power and finances to build the mausoleum. He had already been proclaimed Augustus by his troops in Paris, where he was passing the winter, and he succeeded as sole Augustus when Constantius died in November of 361. By the time that Julian entered Constantinople in triumph on December 11 of that same year, he had already sent Helena's body to Rome for interment.

A question might be asked as to Julian's desire to build such a magnificent building for a wife whom commentators have assumed to have had little call on his affections. To send her remains home to Rome to share Constantina's tomb was one thing ; to replace this tomb with a grander one, by this reasoning, would be another. Commentators who have concluded that Julian's attitude to Helena

(32) The Ammianus text which describes Helena's final resting place is given in note 20, above.

(33) AMMIANUS, *History*, XV, 8-18 : *Deinde diebus paucis Helena vergine, Constanti sorore, eidem Caesari iugali foedere copulata.* "Then, within a few days, Helena, the maiden sister of Constantine, was joined in the bonds of wedlock to the Caesar."

was not affectionate have based their opinions on her age, on the infrequency of mention of her name by historians of the period as well as by Julian in his writings ; on the peripheral nature of such comments as there are, and on Julian's reputation for continence.

The commentators on Julian's marriage have made much of the age difference between husband and wife. W. C. Wright, for example, wrote "She was much older than he, had little influence on his life, and died in Gaul without issue not long after Julian had been proclaimed Augustus by the army" (34). In fact, Helena's exact age at her marriage in November, 355 is not known. Her mother Fausta, though, had been put to death in 326. It is thus not possible that she was younger than 29, to Julian's 23 years on their marriage. She may have been older, though it does appear that she was Fausta's youngest child. She was young enough to bear children throughout her marriage, losing an infant son at birth in Gaul in 356 or 357 (35), and dying in 360, perhaps in childbirth, and having previously suffered one or more miscarriages. In view of the high infant mortality rate of the times, Helena's misfortunes may well have had natural causes, nevertheless all her reproductive disasters were said to have been brought on by poison administered on the orders of the empress Eusebia, the wife of Constantius II, who because of her own barrenness may have wished to protect the interests of any son which she might bear in the future, as well as her status were she to be widowed (36).

(34) W. C. WRIGHT, *The Works of the Emperor Julian*, introduction, III, London 1923, p. XI.

(35) Ammianus, and later, Zosimus both charge Eusebia with poisoning Helena so that she could not bear children, as well as with subverting the midwife who attended the birth of her son in Gaul, so that she would cause his death by cutting the cord too closely. These charges must have been well known. AMMIANUS, *History*, XVI, 10, 16-20, esp. 18-19 : "Meanwhile Constantius' sister Helena, wife of Julian Caesar, had been brought to Rome under pretence of affection, but the reigning queen, Eusebia, was plotting against her ; she herself had been childless all her life, and by her wiles she coaxed Helena to drink a rare potion, so that as often as she was with child she should have a miscarriage. For once before, in Gaul, when she had borne a baby boy, she lost it through this machination : a midwife had been bribed with a sum of money, and as soon as the child was born cut the umbilical cord more than was right, and so killed it, such great pains and so much thought were taken so that this most valiant man might have no heir".

(36) See Nöel AUJOULAT, *Eusébie, Hélène et Julien*, in *Byz.* 53 (1983), pp. 78-103 and 420-452, for analysis of Julian's relationship with his wife and his sister-in-law and patron, Eusebia, as well as the two women's relations with each other.

The fact that Ammianus remarks on Julian's chastity after Helena's death — "he was a man truly to be numbered with the heroic spirits ... in the first place, he was so conspicuous for inviolate chastity that after he lost his wife it is well known that he never gave a thought to love" (37) — has been interpreted as meaning that he had only married for dynastic reasons and was indifferent to women, Helena included. It could equally mean that he had loved his wife and was faithful to her memory. As Libanius said in his funeral oration, Julian "went into mourning for his wife and never touched another woman before or afterwards, for he had a natural bent for continence" (38). His own family history, losing his mother soon after birth, and his father along with all the other members of his family except his half-brother Gallus in his early childhood, during a purge which was probably ordered by his cousin the emperor Constantius II, as well as his more recent loss of his wife and of his new born son, seems to be reason enough for him to choose not to marry again, thus avoiding the provision of hostages in the form of future children to the fortune which had used him so hardly.

A major document in favour of Julian's patronage of S. Costanza is the building itself and its decorative programme. The mosaics have always been read as products of an age where Christianity was first taking root in pagan surroundings and where its iconography was only starting to get established and was couched in the vocabulary of the old traditions. It has also been suggested that the supposed patron, Constantina, saw her new faith in terms of the old. This argument, though, works even better for Julian as patron, poised as he was between two religions, the Christianity in which he was raised to adulthood, and the ancient tradition of the gods which his heart now embraced (39). Such a patron could well have depicted the Christian heaven as beyond the pagan river of death, the Styx, and glimpsed

(37) AMMIANUS, *History*, XXV, 4, 1-2, pp. 502-503 : *et primum ita inviolata castite enituit ut post amissam coniugem nihil umquam venereum attigisse eum constateret.*

(38) LIBANIUS, *Selected Works*, I : *The Julianic Orations, Oration XVIII, Funeral Oration over Julian*, 179, ed. and tr. A. F. NORMAN, Loeb ed., London and Cambridge, Mass. 1969, p. 399.

(39) Julian, while encouraging the revival of the old cults, did not persecute the Christian religion, or ban its practitioners. For a discussion of his attitude to the Christians, see the introduction of A. F. NORMAN to LIBANIUS' *Funeral Oration over Julian* (as in note 40), esp. pp. XVII-XIX. It therefore is conceivable that he would order the decoration of S. Costanza with Christian scenes.

through a golden screen of Bacchic imagery. Who but Julian, respecting his deceased wife's orthodox Christian faith (40), would have depicted the Christian heaven where she longed to go in such an ambiguous fashion? The programme with its deeply spiritual but pagan framework through which Christian imagery is glimpsed may well reflect the thinking of a patron who himself was poised between the two worlds of the classical past and Christianity. For not long after Helena's death Julian acknowledged that he had lost his Christian faith at the age of nineteen, although he prudently waited to declare his apostacy until he attained sole power on the death of Constantius in November, 361 (41).

The decorative programme of the mosaics included three specific features which support the idea that they were designed with the two princesses in mind. First, and most importantly, the 16th-century antiquarian Pompeo Ugonio saw the images of two women robed in white in the corners of the turret which rises over the site of the sarcophagus, across from the entrance of the building (42). Brick studies have shown that the turret is contemporary with the building itself, and not a later addition, as some scholars have claimed (43). Unfortunately, the women are not shown in the few surviving sketches of the tower mosaics (Fig. 2), so we are entirely dependent on Ugonio's summary description : "et duae in angulis oblongae mulieres alba veste

(40) For Helena's Christian and orthodox faith, we are dependent on the *Liber Pontificalis* entry for Pope Liberius (352-356). F. HERTZOG, *Zwei griechische Gedichte des 4.Jahrhunderts aus St.Maximin in Trier*, in *Trierer Zeitschrift* 13 (1938), pp. 79-120, has proposed reading Helena's name for her sister's in this text, which reads *Tunc Constantia Augusta, quae fidelis erat domino Iesu Christo...* "Then Constantina Augusta, who was faithful to the Lord Jesus Christ ... (refused ...to recommend Liberius to Constantius)". Liberius went into exile in 352, returning to Rome in the fall of 358, four years after Constantina's death. That this is an error, Helena's name being intended, has been widely accepted. In support of this is the statement of AMMIANUS (*History*, XVI, 10, 18) that Helena was at court when Constantius and Eusebia visited Rome in 357. Presumably she stayed at the Via Nomentana villa.

(41) JULIAN, *Collected Works*, vol. III, 149, *Letter 47, To The Alexandrians* (written in 362), "For you will not stray from the right road if you heed one who till his twentieth year walked in that road of yours, (Christianity), but for twelve years now has walked in this road I speak of, by the grace of the gods".

(42) P. UGONIO, Ferrara, Bibl. Com. Ariostea Ms 161 NC6, fol. 1103-1110, ed. E. MÜNTZ, *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie*, V : *Sainte-Constance de Rome*, in *Révue Archéologique* 35 (1878), pp. 353-367, esp. p. 362.

(43) See G. MATTHIAE, *Musaici medioevali delle chiese di Roma*, Rome 1967, p. 49, note 61.

stantes" (44). "And two women dressed in white standing in the corners of the oblong." Ugonio, though, when he describes structures which are still extant, has been found to be accurate, and his information about lost mosaics has often been confirmed by the drawings of contemporary artists. At S. Costanza, for example, he stated that the images of the women were accompanied by Christian scenes : the Heavenly Jerusalem behind, with its towers, palace buildings and cupolas as shown in the apse mosaic at Sta Pudenziana, Rome (45), and in front, the Lamb of God, nimbed, with other sheep, allegories for Christ and his flock ; and the miracle of the wedding at Cana (46). These notes were confirmed in the work of an anonymous draughtsman working around 1500 (Fig. 2).

Another pair of images which may well refer to the two dead princesses is found in the ambulatory. Two of the sections into which its vault mosaic is divided, across from each other half way from entry to sarcophagus site (vaults IV and X), show the grape harvest, with a fruiting vine stretched over the height of the vault, and small scenes of vintaging *putti* occupying the lower areas. In the centre of each vault the branches part to frame a life-sized bust-portrait (Fig. 4) : the figures are so placed as to appear to stand upright over the lateral niches of the ambulatory when viewed from the site of the sarcophagus in the main niche. These busts have been variously interpreted as showing males, females or one of each, with the choice being to a large extent based on the state of conservation. Unfortunately, the image to the right of the sarcophagus (in vault IV) has undergone substantial repairs. Ciampini in 1693 showed vault X with a well preserved female bust, and described the bust as that of a woman "in fornicis medio mulierem", however, he failed to record the bust of vault IV, if indeed it was survived to his day (47). Ugonio, whc visited

(44) MÜNTZ, *Sainte-Constance*, pp. 362-363, note 3, for Ugonio text. Müntz thought these figures might represent the Church of the Gentiles and the Church of the Jews, as at S. Pudenziana and at St. Sabina, Rome.

(45) The apse mosaic dates from around the turn of the fifth century.

(46) UGONIO, ed. MÜNTZ, *Sainte-Constance*, p. 362 ; also p. 367, "Manifestissimo segno anco e che son questi musaici di cristiani, perche nella capella maggiore (?) ... che è sopra l'altare vi è figurato l'agnello col diadema con certe pecorelle sotto, il quale sta dinanzi alla città di Gerusalem (celeste) et secondo credo (che) dice S.Gio(vanni) nell'Apocalisse...".

(47) Giovanni CIAMPINI, *De Sacr. Aedificiis a Magno Constantino constructis*, Rome 1693, ch. 10, "De Ecclesia S.Constantiae, eiusque musivis operibus", and pl.

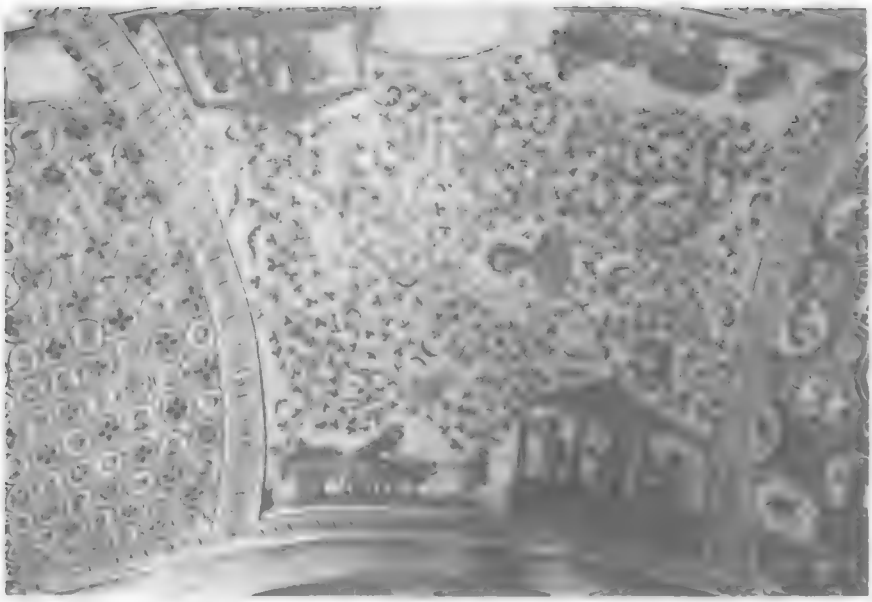


FIG. 4. — S. Costanza, ambulatory mosaic, Vintage scene, zone X, including mosaic portrait. Photo : author.

S. Costanza on two occasions, the 3rd of October, 1594 and the 20th of November, 1608, described the vault X portrait as wearing the *bulla* typical of a young Roman boy ([48]). Matthiae thought this part of the mosaic was restored anyway, and indeed that the vault IV bust is a complete restoration based on that of vault X, although it could conceivably follow some information which is lost ([49]). The vault IV image was not mentioned by Ugonio at all. F. Savio thought the busts might be those of Constantina and her first husband Hannibalianus : this fitted with the theory that the mausoleum was built for Constantina during her widowhood, which she passed in Rome ([50]). Matthiae

XXX, shows vault 10, and the state of preservation before restoration : the figure surely has a woman's hairstyle.

(48) UGONIO, ed. WILPERT, *Die Mosaiken und Malereien*, p. 91, note 4, "Plenum majestatis cum bulla ad pectus medium more Romanorum".

(49) MATTHIAE, *Musaici Medioevali*, p. 22 and notes 47-49.

(50) F. SAVIO, in *Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino* 42 (1906-07), p. 140.

concluded that the busts were probably not portraits at all, but generic representations of the deceased. However, if, as now seems possible, the mausoleum was built in the early 360s for the two deceased sisters, it is most likely that the busts portrayed the two women, either in idealised form, or more likely from life as middle-aged women, as we see in the vault X figure, reflecting their age and appearance when they died. The portraits' insertion into the vintage scene surely expresses the hope that the defunct would enjoy the pleasures of paradise : a paradise capable of either Bacchic or Christian interpretation.

The furnishings of the mausoleum also reveal the ambiguity of a critical period of change, when the Christian faith has been thought to have found its expression in the iconography of the pagan past. Chief among these furnishings is the magnificent porphyry sarcophagus which stood in the main niche until 1791, when Pope Pius VI took it to the Vatican Museum ([51]). The sarcophagus stands over six feet high, and its base and lid are each carved from a monolithic block of porphyry. The relief carvings reiterate the vintaging scenes displayed above in vaults IV and X, and clearly form part of the same overall decorative scheme. This in my opinion also strengthens the case for Julian's patronage : the use of imperial porphyry, and the employment of imagery which could be given both Christian and Bacchic interpretation, expresses the patronage of the one individual who was not only in the throes of a crisis over his religious faith, but also had need for an imperial burial place at the Via Nomentana villa in the mid-fourth century. If Julian was the patron of the mausoleum, this sarcophagus can only have been made for his wife Helena ([52]). A second porphyry sarcophagus, a tub, was removed from the mausoleum on January 5th, 1606, and was taken to the Vatican basilica to hold the relics of St.Simon and St. Jude, where it can be seen inside their altar

(51) The sarcophagus had previously been removed by Pope Paul II in 1467, and returned in 1471.

(52) Fragments of an identical sarcophagus, found in Istanbul, and attributed to Constantine, may possibly have been made for Julian himself, whose remains were removed from his mausoleum at Tyre to the Holy Apostles' North Stoa, Constantinople, at some unspecified, but early, date. R. DELBRUECK, *Antike Porphyrwerke. Studien zur Spätantiken Kunstgeschichte* 6, Berlin 1932, p. 219, and pl. 107, no. 2. Tradition, though, ascribes one of the porphyry sarcophagi outside the Istanbul Archaeological Museum to Julian.

in the south transept of St. Peters (53). This tub, once thought to have been Helena's tomb, may have been that of Constantina. A pair of monumental candelabra from S. Costanza were also taken to the Vatican Museum. Carved from marble, and almost two metres high, they are decorated not only with "neutral" vegetation and garlands, but with sphinxes, traditional guardians of the pagan tomb (54). Sculptured sphinxes, spoils from Egypt, survive until the present day outside the mausoleum of Diocletian in Split. Finally, the controversial roundel from the centre of a mosaic pavement, known only from the drawing of P. S. Bartoli or his son Francesco, would fit well into the ambiguous programme of the mausoleum, since it featured Silenus riding on a donkey, surrounded by vines and with a Bacchic altar on either side (55). Unfortunately, although the drawing is inscribed with its location, S. Costanza, serious doubt has been cast upon the accuracy of this legend. The reader is referred to Henri Stern's summary of the arguments (56).

We can only speculate about a third lost scene among the S. Costanza mosaics that again showed human figures in a mythological setting. The dome of S. Costanza was girdled with a silver mosaic river, a marine scene in which cupids fished, sailed, speared octopus with tridents, and chased waterfowl. A segment of this scene, about one third of the total, was captured in the watercolours of F. d'Ollanda (Fig. 3) and those like F.Bartoli who copied him (57). Such scenes are common in both pagan and Christian art. In S. Costanza, though, one section of the river was omitted by the artists : the one that was immediately above the site of the sarcophagus, and again, it is to Ugonio that we owe our only knowledge of the scene portrayed there. Above the altar (the sarcophagus site) and right across from the entry-way Ugonio saw a more substantial ship, a "barque" with two seated people in the prow "dressed like the saints", and ferried by a boatman

(53) *Mausoleo di Costanza*, in *Le Chiese di Roma* CXI, 1971, where it is suggested that this was the tomb of Helena. See also R. DELBRUECK, *Antike Porphyrwerke*, pp. 168-169, who traced this information to C. CASCIOLI, *Fasti e monumenti Costantiniani*, Rome 1913, but was unable to discover his sources.

(54) Vatican Museum, Inv. 2482 : see FRUTAZ, *Complesso*, p. 117.

(55) Comte de CAYLUS, *Recueil de peintures antiques, trouvées à Rome...*, 2nd edition only, Paris 1783, BN Gd9b, f. 71 (as in STERN, *Mosaïques*, p. 216-218).

(56) STERN, *Mosaïques*, Appendix 2, pp. 216-218.

(57) F. D'OLLANDA, Escurial, 28-1-20, f. 27v.

in the poop ([58]). These surely were the deceased, perhaps the two dead women, setting out on their journey to the shores of Paradise ([59]).

Although there is no documentary proof that the emperor Julian was patron of the building which would be known as S. Costanza, he is known to have been a patron of architecture, at least to the extent of providing a suitable burial place for himself, his idea of suitability having changed with his assumption of supreme power. Before he died, from wounds he received in battle in Persia at the early age of 32, he commanded that his embalmed body be taken in procession to Tarsus in Cilicia. There the remains were interred in a mausoleum which was still under construction at the time of his death, and would only be completed by his successors Valens and Valentinian ([60]). The tomb was situated outside the city of Tarsus to the north, and right across the road from that of the last of the pagan emperors, Maximin Daia (305-313). These two imperial mausolea have not survived, and their exact location has been lost ([61]). The site chosen by Julian is surely significant. It shows his desire for a traditional, pagan burial, and symbolises the continuity of his reign, as he saw it, with those of the rulers of the pre-Christian era. This is also confirmed by the layout of the funerary complex, which Gregory of Nazianzus describes as having consisted of mausoleum, temple and temenos enclosure, rather than being sited beside a Christian church ([62]).

To sum up, it is quite probable that we owe the imperial mausoleum on the Via Nomentana in Rome to Julian. He had the occasion — the death of his wife — and the resources to build the structure, and we have documentary evidence that he sent his wife's body to the site

(58) The words Ugonio uses for the boat, *cymba* and *cymbula* (see note 59, below) were used by Virgil for the boat of Charon, ferryman of the Styx.

(59) UGONIO, ed. MÜNTZ, *Sainte-Constance*, p. 156, "et incipiendo supra arcum imminentem altari in fluvio est cymbula, in cujus prora duo quasi habitu sacro induti sedent, alius ad puppim cymbam impellit. Et haec forsitan est historia?". DE ROSSI, *Musaici Cristiani*, np., saw this scene as having Christian meaning as the mystical ship, perhaps representing the church.

(60) For Julian's mausoleum at Tarsus see M. J. JOHNSON, *Imperial Mausolea*, pp. 108-110, with sources.

(61) For the death and burial of Julian, *ibid.*, pp. 283-285.

(62) GREGORY OF NAZIANZUS, *Or.* V, 18, *Contra Julianum* II, PG, XXXV, p. 687 : *Hic illi fanum ignobile, tumulusque impurus, templumque exsecradum, ac ne piorum quidem oculis spectabile.*

for burial beside her sister. We also know that Helena was an orthodox and devout Christian, requiring a Christian burial place. Julian could not have foreseen Constantius' sudden death the next year and his own accession to sole power, which freed him to turn the course of history back to the Roman gods. One may surmise that the Tarsus mausoleum dates from his period of sole rule after Constantius' death, when he at last acknowledged his pagan faith and felt free to build a traditional, pagan tomb for himself. But for all we know, he may originally have planned to lie beside Helena one day in S. Costanza, which in its imagery seems to have saluted all the gods, both pagan and Christian, and which in its location, the ancient city of Rome, may well have appealed to his interest in traditional philosophy and religion, which still flourished among the aristocracy in the mid-fourth century metropolis.

University of Victoria, Canada. Gillian MACKIE.

HAGIOGRAPHIC MODELS OF WORSHIP OF IMAGES AND ANGELS (1)

The Iconoclastic controversy in Byzantium (720s-787, 815-43) saw new interest in questions concerning the veneration of angels. Images were the primary topic under discussion during Iconoclasm but the debate naturally implicated long-standing questions of Christian ethics and appropriate devotion. These questions were evident in the theology of images of angels written by both sides of the controversy (2). Hagiographies also manifested these concerns over the worship of angels and their images. The narrative of the miracle of the Archangel Michael at Chonae, once Colossae, in western Asia Minor demonstrated the beliefs of iconoclasts who championed virtuous images of the good Christian over figurative images in religious devotion. The hagiography was primarily concerned with the fitness of the holy man, Archippus, to receive the aid of the Archangel ; his ethical qualifications were the real centre of the text, not the Archangel who made a brief, lightning-flash appearance in the last act. Archippus not only led a blamelessly austere life before the epiphany which made him worthy of emulation but he also behaved in a seemly, if discomfited, manner before the Archangel himself. This hagiography belonged to a discreet group of hagiographies that showed the widespread concerns about worship of angels and their images in Byzantine society in this period.

In the period preceding Iconoclasm, proper worship of angels did include images ; in practice, images of angels expressed both doctrinal concerns and exegesis of nature and identity. This incorporation of images into worship likewise appeared in hagiography. The *Miracles of St. Artemius*, written in the 660s about Artemius's shrine in the

(1) Part of this essay comes from my doctoral dissertation, *Representing Angels : Cult and Theology in Byzantine Art* (Johns Hopkins University, 1995). I wish to thank my adviser, Herbert L. Kessler, for both his support and criticism. I owe special thanks to A. Peter Booth and Derek Krueger who read this essay and very kindly offered many invaluable suggestions.

(2) I deal with this debate in my dissertation, *Representing Angels*, pp. 207ff.

church of John the Baptist in Oxeia at Constantinople, contained the earliest hagiographic description of images of angels. It described, moreover, the complete integration by the seventh century of images of the saints into popular piety (3). In one of the episodes, a young girl, Euphemia, saw two angels in a night vision ; in the morning, she identified them by reference to icons hanging in the church (4).

The saints' lives of the sixth and seventh centuries testified to an increased importance of images in miracles of healing and other interventions by saints. The hagiography of Artemius is replete with miracles that occurred at his shrine, often effected through his images (5). And other pre-iconoclastic hagiographies attested further the central role images were assuming in devotion ; these texts showed that the faithful increasingly perceived images as signs of the presence of the saint and as means by which Christians could encourage the saints' activity and protection (6). A seventh-century text, once ascribed to Athanasius of Alexandria (295-373), for one, defended images on the grounds that the miracles performed by images irrefutably demonstrated the images' divine quality. Furthermore, the author ranked images as a match to relics in sanctity and dignity, and as equally able to perform miracles of healing and exorcism (7). This early devotion included images of angels, as the miracle at the shrine of Artemius showed, but the hagiographic texts of the eighth and ninth centuries offered alternate models of access to angels, and the saints more generally.

(3) On this question, see V. Déroche, *L'authenticité de l'Apologie contre les Juifs de Léontios de Néapolis*, in *Bulletin de correspondance hellénique*, 110 (1986), pp. 658ff., and also his, *L'Apologie contre les Juifs de Léontios de Néapolis*, in *TM*, 12 (1994), pp. 85ff. ; and E. Kitzinger, *The Cult of Images in the Age Before Iconoclasm*, in *DOP*, 8 (1954), pp. 96ff., and, in particular, p. 107 on Artemius.

(4) *Διήγησις τῶν Θαυμάτων τοῦ ἁγίου καὶ μεγαλομάρτυρος καὶ Θαυματουργοῦ Ἀρτεμίου*, p. 34 (A. Papadopoulos-Kerameus, *Varia graeca sacra. Sbornik Greceskich Neizdannych Bogoslovskich Tekstov IV-XV Vekov*, Leipzig, 1909 ; rp. Leipzig, 1975, pp. 52-53) ; and see C. Mango, *On the History of the Templon and the Martyrion of St. Artemios at Constantinople*, in *Zograf*, 10 (1979), pp. 40ff.

(5) For instance, *Διήγησις*, p. 5 and p. 16 (Papadopoulos-Kerameus, *Varia graeca sacra*, p. 7, 7 and p. 17, 4).

(6) For example, Cosmas and Damian, L. Deubner, *Kosmas und Damian. Texte und Einleitung*, Leipzig, 1907, p. 133, 23-24, and Theodore of Sykeon, A.-J. Festugière, *Vie de Théodore de Sykéôn*, 2 vols., Brussels, 1970, I : p. 32,9-13 and I : p. 39, 5-6.

(7) *Quaest. ad Ant. Duc.*, XXXIX (*PG* 28 : 621CD).

The hagiography of the miracle of the Archangel Michael at Chonae, the *Narratio de miraculo a Michaele Archangelo Chonis patrato*, reworked in the eighth century, related a pattern of worship that conformed to the ethical models stressed in the Iconoclastic debates (8). In so doing, it avoided patterns found in the *Miracles of St Artemius* which relied upon images for access to, and identification of, spiritual beings. The Chonae text offered a paradigm of behaviour for approaching an angel and receiving the benefits of that proper approach. The hagiography, and its message, were neither overtly iconoclastic nor iconophile. Yet it has common elements with 'non-iconophile' hagiographies analysed recently by Marie-France Auzépy, and these common elements provided a discreet iconoclastic context for the Chonae hagiography (9).

The hagiography of the miracle of the Archangel Michael at Chonae was a persuasive text intended to communicate models of proper and

(8) The first recension of the Chonae hagiography, and clearly the model for later texts, was edited with commentary by M. Bonnet ; see his *Narratio de miraculo a Michaele Archangelo Chonis patrato*, Paris, 1890 = *AB*, 8 (1889), pp. 289-316. Bonnet placed the hagiography between the fifth and seventh century. Examining Bonnet's evidence, William Ramsay thought the anonymous text was not earlier than the ninth century, citing the local names employed in the text as proof of this date. See W. Ramsay, *The Church in the Roman Empire Before 170 A.D.*, New York-London, 1893, p. 468 and p. 478. However, the name change sometime in the course of the eighth century is the *terminus post quem* because the miracle is said to have occurred at Chonae itself. Other versions survive : Symeon Metaphrastes (d. ca. 1000) produced a version (Bonnet, *Narratio de miraculo*, pp. 20ff. = *AB*, 8 (1889), pp. 308ff.), and Sissinius wrote a hagiography of Michael at Chonae in the late tenth century (*AASS*, Sept. 8 : 41C ff.). And Pantaleon (late ninth/early tenth century) mentioned the miracle in his *Sermo festo S. Michaelis Archangelis* (*PG 98* : 1264A). See, for complete references for the hagiographies of Michael, *BHG*, #1282ff.

(9) M.-F. Auzépy, *L'analyse littéraire et l'historien : l'exemple des vies de saints iconoclastes*, in *Bsl*, 53 (1992), pp. 57-67. She analysed four hagiographies : the lives of Philaretus (702-92), George of Amastris (d. 802-7), Eudocimus (807-40) and Leo of Catania (fl. second half of eighth century). The first three were discussed by I. Ševčenko, *Hagiography of the Iconoclast Period*, in *Iconoclasm. Papers given at the Ninth Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Birmingham, March 1975*, ed. A. Bryer and J. Herrin, Birmingham, 1977, pp. 113-31. The last life has been edited by A. Acconcia Longo, *La vita de S. Leone di Catania e gli incantesimi del mago Eliodoro*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, 26 (1989), pp. 3-98 ; subsequently, she refuted Auzépy's interpretations in *A proposito di un articolo recente sull'agiografia iconoclasta*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, 29 (1992), pp. 3-17. Auzépy and Acconcia Longo offered final defenses in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, 30 (1993), pp. 3-15.

successful devotion to an audience. In the tale, a group of pagans threatened the hermit Archippus and the shrine of the Archangel Michael with a series of destructive plots ; eventually, they dammed two local rivers in order to flood the area and overwhelm shrine and inhabitant. With the waters approaching, the Archangel Michael appeared, addressed the hermit and, by striking the rock before the shrine, created a source for the famous healing spring. The hagiography had the basic goal of glorification, edification and conversion of the worshipper to an orthodox position. It lauded the work of the leader of the heavenly host in this world and established a framework of approach for the common worshipper.

The text also worked to convince an audience of access to Michael, and, through Michael, to God. A key term in the text was *παρρεσία*, which can be rendered as 'familiarity' or 'patronage' or even 'boldness' (10). The classical meaning is 'freedom of speech', but by the Byzantine period the word had taken on a broader meaning that in the devotional context implied mediation between divinity and humanity made successful by proper preparation. At Chonae, the miracle was accomplished "through the grace and familiarity (*παρρεσία*)" (1, 6) of Michael with God ; at a later stage in the hagiography, the same familiarity was passed on to the distraught hermit, when Michael commanded that Archippus, "Take the patronage offered you, and come towards me so that the approaching rivers will not devour you" (15, 11-12) (11). Thus, the hagiography signaled the completion of the hierarchy, ascending from the holy man to the Archangel to God. To a lesser degree, this familiarity or access was offered to the reader/listener according to his or her worthiness and ability to comprehend (12).

Although this *παρρεσία* was not peculiar to the cult of the Archangel Michael (13), the incomprehensible nature of the Archangel made

(10) On *parresia*, see C. MANGO, *Byzantium. The Empire of New Rome*, London, 1980, p. 159.

(11) All citations in the text refer to BONNET, *Narratio de miraculo*.

(12) SYMEON METAPHRASTES's version of the miracle at Chonae contains this statement of belief concerning the exalted nature of Michael, "It is a great deal more beneficial to describe the details of the bodiless powers, to proclaim their heavenly portents and marvels. For by this how much more is familiarity and consort (*παρρεσία*) with God and these [powers] increased, by this how much greater the beneficence we harvest in these narratives concerning these [powers]". See BONNET, *Narratio de miraculo*, p. 20, 8-12.

(13) For instance, see A. KAZHDAN and H. MAGUIRE, *Byzantine Hagiographical Texts as Sources on Art*, in *DOP*, 45 (1991), p. 14.

'access' more difficult than to the mortal saints. The unique nature of the angels and the archangels, suspended uncertainly between humanity and God, was the basis for this difficulty. The incomprehensible nature of the appearances and the miracles of the Archangel must be understood in ways outside of the purely rational ([14]). As Philoxenus of Mabbug (ca. 440-523) wrote concerning angels, faith was paradoxically the first step to comprehension ([15]). The angels clearly were a special problem in terms of devotion and approach. The angels' particular nature and qualities demanded individual treatment in theological texts, and hagiography also acknowledged these distinctions.

In the hagiography, jealous rumblings began among the locals on account of the great success of the spring, and open insurrection against the shrine was not long in appearing. In the meantime, the hagiography introduced a "dishonourable and idolatrous" pagan, from the nearby city of Laodicea (3, 14ff.). This pagan had a daughter who was deaf and dumb. Michael appeared in a dream and told him to go to the shrine and "by my name, if you believe, you will not leave disappointed" (4, 5). The pagan then travelled to the spring and questioned those at the spring about the healing process. He was told that one must call on the Father, the Son, and the Holy Ghost, and to Michael, and then raising one's hands and eyes to heaven say, "O Father, O

(14) The difficulties of comprehending the angels are crucial since, as Michael Psellus (1018-1080/90 ?) wrote in his *encomium* on the Archangel Michael, it is in the seeing and the hearing of a paradoxical, incomprehensible event that true faith is established. See MICHAEL PSELLUS, *Scripta minora*, ed. E. KURTZ and F. DREXL, 2 vols., Milan, 1936-41, I : p. 120, 1ff. and p. 127, 16-17. And also METROPHANES, Metropolitan of Smyrna ca. 857-80, who says that the Archangel Michael and Gabriel are great but small are the means to describe them, "Your [Michael and Gabriel's] image is broad and elevated in being and manifold in its bodiless and immaterial and entirely splendid shape, but the word, coming from our hearts through corporeal organs, is narrow and humble and artless". A little below he adds that it is necessary for the archangels "... to illuminate the intellectual eyes of our hearts..." (in *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 7 (1887), p. 390).

(15) See his sermon 'On Faith', trans. E. A. W. BUDGE, *The Discourses of Philoxenus Bishop of Mabbôgh, A.D. 485-519. Vol. II. Introduction, Translation, etc.*, London, 1894, pp. 29-31. For PANTALEON, the process of apprehension is also indirect, "You illuminate our intellectual eyes of the heart, so that we should know, and apprehend in the mind and pronounce ... the miracles of your majesty". See his *Nar. mir. max. Arch. Mich.*, II (*PG* 140 : 575A). Much later, DAMASKENOS STOUDITE (sixteenth century) wrote, "On account of this, open your spiritual and corporeal eyes, so that you can understand precisely what I am about to say". (Many other editions exist but I refer here to the edition of Damaskenos Stoudite's *Θησαυρὸς*, which was published in Venice in 1838, p.185.)

Son, O Holy Ghost, through the ministry of Michael, help me, a sinful person" (4, 11-13). He then poured water into the mouth of his child saying, rather alarmingly, "The God of the Christians, your power is truly great, Michael Archistrategos" (4, 15-16). The daughter of the pagan was forthwith healed, and the pagan with his entire household was baptised on the spot. Finally, he built there a small chapel in the name of Michael in order to shelter the holy source.

The statement of the subservience of Michael to God in the prayers of the pagan was part of the hagiography's appeal in the eighth- and ninth-century 'non-iconophile' context of debate over proper worship. Michael himself at a later point stated the source of his own power as he commanded the water to flow harmlessly into the chasm that he had opened in the name of the Trinity. Michael had made the water halt moments before by making the sign of the cross in the face of the rushing waters. These were statements then of a scale of access or '*παρρεσία*' that communicated to the audience of the hagiography where Michael stood in the divine hierarchy, that is, under the command of God.

The holy man, Archippus, was at the ethical centre of the hagiography in the sense that he described, in his faultless way of life and correct appeal to God, the proper model of behaviour for the audience. This ethical model was fundamental to the structure of the hagiography in that the large part of the hagiography described the hermit's way of life and qualifications. Moreover, this character study provided the hagiography's 'image' for Christians to try to imitate. The epiphany of the Archangel Michael in comparison was not described to the same degree as the character of the hermit, and Archippus also figured significantly in the encounter between angel and man after the epiphany. Nonetheless, nothing about Archippus would appear to be individualised. Even his name would seem to be borrowed from the Epistle to the Colossians (4 : 17) ([16]). Archippus came to the shrine of the Archangel, the narrator of the hagiography stated (5, 6ff.), when he was only a precocious ten year old, having left his parents in Laodicea to take up the ascetic way of life ([17]). In this way, ninety years after

(16) RAMSAY, *The Church in the Roman Empire Before 170 A.D.*, p. 469. According to P. BATTIFOL, *Studiorum patristicorum. Études d'ancienne littérature chrétienne*, 2 vols., Paris, 1889-90, I : p. 33, this hermit in the hagiography is perhaps a true survival of the real Archippus mentioned at Col. 4 : 17.

(17) A.G. ELLIOTT, *Roads to Paradise. Reading the Lives of the Early Saints*,

its foundation, the shrine got its first *προσμονάριος* or caretaker, Archippus ([18]). The description of his life after his commitment to Michael's shrine was largely undistinguished. It was apparently cobbled together from various ascetic sources and was mainly a remembrance of other familiar texts ([19]). Archippus's anonymity made him an 'everyman' that all Christians could aspire to imitate.

The Chonae hagiography described a way of life familiar to hagiographies for its guileless devotion and comfortless longevity. The narrator clearly wanted to convince the audience of Archippus's worthiness. Archippus spent the next sixty years perfecting himself in his vocation, his angelic way of life ("*ἄσκησις ἀγγελική*", 7, 11 and 8, 7) ([20]). He never ate bread, meat, nor did he bathe ; he ate boiled wild plants without salt ; he sprinkled his honourable soul with three measures of water one day out of three, and in this way refreshed his soul ; for clothing he wore two sacks and he slept on stones with a pillow filled with thorns, on which he enjoyed "the sharp sleep of vigilance" ; never did he relax or reveal his body, all the while guarding his stainless soul from belonging to the other one (that is, the devil). The value of such an anonymous portrait at the centre of this text lay in Archippus's quality as a model for imitation. Not everyone would be capable of this demanding way of life. At some elevated level, Archippus figured as an exemplar who may be out of reach to many in his worthiness but who at least presented an ideal of approach to the Archangel and, most important, of answered prayer.

Archippus's reaction to the threat of the pagans is instructive. The group of several thousand, seething with hatred and envy of Archippus, the shrine, and their patron, were impressively bestial, and was thus fundamentally distinct from the holy man. They roared like lions (8,

Hanover-London, 1987, pp. 77ff., has described certain characteristics of the childhood of hagiographic heroes.

(18) See C. MANGO, *Germia : A Postscript*, in *JÖB*, 41 (1991), pp. 298-9, on the term.

(19) Some examples taken from the *Lausiac History* of PALLADIUS (ca. 363 - ca. 431) : C. BUTLER, *The Lausiac History of Palladius*, 2 vols., Cambridge, 1898-1904, II : pp. 15-16, pp. 16-17, p. 29, p. 48, pp. 60-61, and BONNET, *Narratio de miraculo*, p. XXII n. 1, for others.

(20) ELLIOTT, *Roads to Paradise*, pp. 132ff., has noted the opposition of nature and culture with regard to the position of the hermit.

15) and gnashed their teeth in working out their wicked designs ([21]). As Archippus saw the designs of the devil and the unclean things of the idolaters, he attempted to counter the base workings of the pagans by going into the church where he fell as if dead. He beseeched God and the Archangel Michael to guard the shrine ("*ἅγιον τόπον ἐκεῖνον*", 13, 7) from the approaching water, and spent ten days neither eating nor drinking nor raising himself from the floor. He said,

> ... I do not depart from this church nor do I leave off from prayer but I will die by this water. For I believe that my God will save me from faintness and tempestuousness through the agency of the Archangel Michael so that it will make no mark either on this holy shrine or on this land... (13, 10-14) ([22]).

For ten days, the pagans stored up the water behind their dams and on the tenth day, they unleashed the rivers. Archippus, hearing the advancing waters crush the rocks, intensified his prayers, and wet with tears called on God once more, reciting Psalm 93, particularly lines 3-5,

> The floods have lifted up, O Lord, the floods have lifted up their voice ; the floods lift up their waves. The Lord on high is mightier than the noise of many waters, yea, than the mighty waves of the sea. Thy testimonies are very sure : holiness becometh thine house, O Lord for ever ([23]).

When Archippus had finished the Psalm, there came from outside a great clap of thunder and the Archistrategos came "to that place, standing on the head of the impenetrable rock" (14, 17-18). Archippus's access to the Archangel, his *παρρεσία*, was founded on his unimpeachable way of life, and proved by the Archangel's intervention on his

(21) In the Menologion of Basil II (late tenth/early eleventh century), *PG* 117 : 33C. Also, BONNET, *Narratio de miraculo*, p. 3, 9 and p. 5, 3.

(22) CHRYSIPPUS (ca. 405-79) described Daniel and his preparations for the epiphany (Dan. 10 : 2-3 : "In those days I Daniel was in mourning three whole weeks. I ate no pleasant bread, neither came flesh nor wine in my mouth, neither did I anoint myself at all, till three whole weeks were fulfilled"), then what Daniel saw at Dan. 10 : 5, 12 : 5, and Michael's identification at 10 : 12-13. See A. SIGALAS, *Χρυσίππου πρεσβυτέρου Ἐγκώμιον εἰς Ἀρχάγγελον Μιχαήλ*, in *EEBS*, 3 (1926), p. 90, 17ff.

(23) In British Museum Add. 19.352, fol. 125r, a psalter from 1066, the scene of the miracle at Chonae illustrates just this passage from Psalm 93. See S. DER NERSESSIAN, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Âge. II. Londres, Add. 19.352*, Paris, 1970, p. 46, fig. 203.

behalf. Archippus "pursues the angelic life while in the flesh" and, therefore, was worthy of visions (24, 7) ([24]).

The goal in devotion to Michael was an access from which benefit derives, and this access was made possible through the paradigm of approach present in the hagiography. This conclusion was latent in the anonymous version and explicit in later versions of the miracle,

> Therefore truly we shall imitate this wondrous Archippus, this worthy one himself, [who] on account of his excellence was made most familiar to the great Archangel Michael and was revealed a vision... ([25]).

Only the just and righteous were allowed into the presence of the angels, for protection and revelation, as Paul warned in 1 Corinthians 11 : 10 ([26]). The miracle was proof of the promise made on proper approach for all worshippers, exemplified by the generalised but scrupulous Archippus. The only miracle performed by Archippus was the successful answering of his extensive prayer, and for that one power he was worthy of emulation ([27]).

Auzépy has noted the lack of miracles by subjects of hagiographies of the eighth and ninth centuries ([28]). Although Archippus was not himself active in good works in a community, the legend dated from before Iconoclasm, and must retained some of its original elements. Its re-writing and elaboration in the eighth century must have been connected to the contemporary appeal of the legend. In the Chonae hagiography, it is significant that the central character lacks any miraculous power. Archippus's abilities were restricted to, and made laudable by, a holy life and energetic prayer.

Some modern commentators have criticised the hagiography of the miracle at Chonae for its lack of inventiveness, focussing on the

(24) Here SISSINIUS (*AASS*, Sept. 8 : 44F), "*βίον ἰσάγγελον ἐν σαρκὶ μετερχόμενος*".

(25) SISSINIUS (*AASS*, Sept. 8 : 47B).

(26) See J.A. FITZMEYER, *A New Feature of Qumrân Angelology and the Angels of I Cor. XI :10*, in *New Testament Studies*, n.s. 4 (1957/8), pp. 55-56. The idea of the unblemished being allowed into the presence of the angels is one found in Jewish apocrypha and the Qumran texts, although with a visionary quality not often found in the Christian texts ; see G. VERMES, *The Dead Sea Scrolls in English*, Harmondsworth, Middlesex, 1962, p. 76.

(27) Contrast the lack of Archippus's own power with examples of the might some saints do exhibit given by R. BROWNING, *The 'Low Level' Saint's Life in the Early Byzantine World*, in *The Byzantine Saint*, ed. S. HACKEL, London, 1981, p. 122.

(28) AUZÉPY, *L'analyse littéraire et l'historien*, p. 60 ; and ŠEVČENKO, *The Hagiography of the Iconoclast Period*, pp. 120ff.

generalised portrait of Archippus, a holy man with no real personality. This generalisation works to a purpose, however, presenting a behaviour meant to persuade its audience of the best route to fulfilled entreaty. Commentators have accused the narrator of the anonymous version of being artless, rude in style, and incomplete in knowledge of the event and region (29). Alison Godard Elliott recently offered perceptive remarks on the working methods of hagiography that help modern readers better understand the structure of the Chonae legend (30). She described the importance attached to the repetition of details in hagiographies and how these repetitions, often cited derogatorily by modern commentators, comply with audience expectations of recognisable patterns. In the mind of the writers of hagiographies, edification — as well as *παρρεσία* — was the key to these texts, and ethical truth was far more important than historical accuracy. The aim of the hagiography of the miracle at Chonae was not to provide a topographical survey or an historically accurate document : rather it was to provide a model for imitation in veneration and a confirmation of the proximity of the Archangel at a given site. For this reason, the later hagiographers of the ninth and tenth centuries did not alter the basic structure of the anonymous version but merely added their own flourishes to a successful text (31). And it must also be stressed that the hagiography could have posed no threat to the church after 843 ; images and idolatry do not figure, but the text provided a portrait of a holy way of life and seemly angel worship which became very popular indeed after Iconoclasm.

A further similarity of the Chonae hagiography with 'non-iconophile' hagiographies was the importance placed on Old Testament references. The prophets, patriarchs, and kings of the Old Testament figured in the texts Auzépy discussed, rather than deriving models from the saints of Church tradition (32). The encounter of holy man and angel at

(29) For example, see RAMSAY, *The Church in the Roman Empire Before 170 A.D.*, p. 468, and BONNET, *Narratio de miraculo*, p. VI.

(30) ELLIOTT, *Roads to Paradise*, *passim*.

(31) See BONNET, *Narratio de miraculo*, p. XII, on the working methods of Metaphrastes and Sissinius.

(32) AUZÉPY, *L'analyse littéraire et l'historien*, pp. 58ff. See, however, the remarks of D. KRUEGER in *Typological Figuration in Theodoret of Cyrrhus's Historia Religiosa and the Art of Postbiblical Narrative*, forthcoming in *The Journal of Early Christian Studies*. See also my *Apprehending the Archangel Michael : Hagiographic Methods*, in *BMGS* 20 (1996), pp. 111 ff., on Old Testament typologies of epiphany.

Chonae, as described in the hagiography, was very much within the scriptural structure of divine epiphany as found in the Old Testament accounts of Moses, Joshua, Daniel and Isaiah. Furthermore, the encounter indicated the difficulties — often described in the Old Testament — attendant in confronting and perceiving an angelic being. Archippus weathered this confrontation and emerged as not unworthy of comparison to ancient examples of witnesses to epiphany ; he did not worship the Archangel but humbly followed orders, and afterwards expressed gratitude for the safeguarding of the shrine and his own escape.

The *Vita* of Leo of Catania, dating to the first half of the ninth century, presented behaviour which contrasts starkly with Archippus's propriety. In this hagiography, a magus by the name of Heliodorus introduced idolatry into the city in the form of an idol (*ξόανον*) of an aerial deity ; the idol was also designated as a *στοιχεῖον*, recalling a talisman through which a demon works and, more generally, the magic arts Heliodorus practised (33). Auzépy interpreted this episode as an inversion whereby the iconoclastic sympathies of the hagiography were revealed (34). The antagonist of the hagiography, Heliodorus, was a magician, that is, one who worked wonders or even miracles ; significantly, he also worshipped idols. Auzépy sees idols in this context to mean any image, and so denoting all image worshippers, since Heliodorus was intended as an iconophile anti-hero in the hagiography ; the aerial deity was also strikingly suggestive of all images of winged beings, notably angels. Although not delineated to the same degree as Heliodorus, Leo of Catania, the real hero of the text, derived his sanctity from his social standing as priest and his good deeds which did not include miracles or image worship. Moreover, Leo replaced the statue which Heliodorus worshipped with a cross, the iconoclastic sign *par excellence* (35).

In this sense, too, Archippus could be considered to be a hero of the iconoclastic cause : his way of life was the focus of the hagiography rather than any miraculous deeds or interventions. The standard of

(33) Acconcia Longo, *La vita de S. Leone di Catania*, p. 89, 21-26 (# 8). And see also C. Blum, *The Meaning of στοιχεῖον and its Derivatives in the Byzantine Age. A Study in Byzantine Magic*, in *Eranos*, 44 (1946), pp. 315-325.

(34) Auzépy, *L'analyse littéraire et l'historien*, pp. 62ff.

(35) Acconcia Longo, *La vita de S. Leone di Catania*, p. 97, 1-7 (# 18).

behaviour and the rigor of his prayer were clearly the persuasive means by which the audience was meant to be won over to a proper and efficacious worship. Moreover, like Abraham, Archippus did not make an image in commemoration ([36]). He guarded the memory of a difficult but enlightening experience in his soul. Furthermore, he did not lapse into worship of the Archangel himself, and fall into pagan ways, as iconoclastic sources forewarned.

Nicephorus (ca. 750-828), patriarch of Constantinople at the second outbreak of Iconoclasm in 815, fully agreed with the position on idols and worship expressed by the fourth-century anti-image theologians Macarius Magnes and Epiphanius : one should not make idols of angels after the pagan fashion, neither should one worship them ([37]). Yet Nicephorus was unwilling to dismiss images commemorating interventions from worship on this account. On the one hand, for Nicephorus and the iconophiles, material objects were appropriate intermediaries for directing honour toward such spiritual beings as angels. Iconoclasts, on the other hand, denied the value of such distracting intermediaries, particularly in the case of such unrepresentable entities. For them, listening to the text, scripture, or as here hagiography, and hearkening to its message was proper intellectual worship that allows the reader/listener to ascend to spiritual truths without hindrance. Iconoclastic theology simply could not countenance any mediating steps, especially material ones, between worshipper and spiritual reality. Ethical instruction through persuasive texts such as hagiographies created a 'true image' for the behaviour and beliefs of conscientious Christians.

Although the Chonae hagiography must have been written or reworked as a consequence of the debates over worship in the eighth century, it was not dismissed after Iconoclasm. The text provided valid models of worship within the iconophile position as well. Indeed, the miracle was retold by Pantaleon in the late ninth/early tenth century, and Sissinius and Symeon Metaphrastes in the tenth century ; all of these redactions depended upon the anonymous text of the eighth

(36) According to SISSINIUS, after Michael's disappearance Archippus retired to the shrine and returned to prayer, "The venerable one saw him as if a flame of fire streamed up into the heavens and filled with puzzlement and fear, he went back to sing psalms in the holy shrine, 'God has sent his angel and liberated and saved me from the snares of the beasts, and he guarded his sacred shrine from the inundation of the waters'". See *AASS*, Sept. 8 : 47AB.

(37) See my dissertation, *Representing Angels*, pp. 103ff.

century. The text did not dismiss images, but did describe a successful and orthodox form of worship ; in this sense, Archippus was the hagiography's 'true image'. The Chonae hagiography's models of worship had relevance for both sides of this controversy, and, like the *Vita* of Leo of Catania, they must be seen within the context of debates over images of aerial deities and angels both.

One final example of hagiographies of angels serves to show that in the period following Iconoclasm proper worship was again integrated with images, thereby coming full circle with the means of healing described in the seventh-century hagiography of Artemius. A miracle that occurred at the church of Michael at Eusebios in Constantinople, described by Pantaleon in his *Narratio miraculorum maximi Archangeli Michaelis*, illustrated this transition from the behavioural model of the Chonae hagiography to orthodox worship that includes icons (38). The miracle occurred immediately following the reintroduction of images in the reign of Michael III (842-67) under the regency of his mother, Theodora. Marcianus, a chandler, and a godly servant of the shrine of Michael, was never ill and if he felt the slightest pain he needed only go into the church in order to recover. Once, however, Marcianus became ill and went to the shrine, but not before he was convinced by one of the doctors who congregated around the church to wear a poultice with some medicine. That night Marcianus slept in the church, as was the custom at this shrine, and, as in an ecstasy, he saw a terrifying vision. All the doors of the church were suddenly flung open and towards him came "a fearful man as out of the heaven, with a rush descending on a white and terrible steed". This man got down from the horse and entered the church with an escort, dressed in the costume of court officials. The church also became suffused with an unworldly odour. After a moment, the man came to Marcianus's cot and inspecting the recumbent man found the doctor's medicine. He asked Marcianus what it was and identified himself by demanding who had dared bring such medicine into his house. Marcianus told him, and Michael sent his minions off to find the unfortunate doctor. Michael then took Marcianus to a candle hanging before an icon of the Archangel, dipped his finger in the oil, and made the sign of the

(38) PANTALEON, *Narr. mir. max. Arch. Mich.*, XXVI-XXVIII (*PG* 140 : 586A-588A), and F. HALKIN, *Inédits byzantins d'Ochrida, Candie et Moscou*, Brussels, 1963, pp. 147ff.

cross on the patient's forehead. Michael got back on his horse and rode off into the heavens. Straightaway all the doors of the church closed by themselves and Marcianus was left to marvel.

In the morning, Marcianus told his vision to the deacon who, seeing the cross on the man's forehead, believed all he had been told. The deacon then sent to discover what had happened to the doctor and learned that the doctor had taken gravely ill during the night. Marcianus went to the doctor, saw his suffering, and ordered that the doctor be brought on his bed to the shrine of Michael to beg forgiveness and mercy. Marcianus re-enacted the method of healing with the oil and icon shown to him by Michael, and so offered the shrine's model for successful healing ; forthwith, the doctor was miraculously relieved of his suffering.

Clearly, this text fully integrated images and worship, a remarkable development when compared to the image-less hagiography of Michael at Chonae, and to the unflattering portrait of the iconophile worship of angels' images in the *Vita* of Leo of Catania. Behaviour was not in the first place the means of gaining an epiphany in the episode described by Pantaleon, but the Archangel himself demonstrated the methods of efficacious healing ; this method of approach was convincing by its results and was henceforth reproduced (we are led to believe) at the shrine of Michael at Eusebios. In fact, the shrine with its icon and oil provided the only proper method, as the unfortunate doctor learned.

The assimilation of proper behavior and images was the outcome of this longstanding debate on worship. Icons did not exclude other approaches, like Christian virtue as a 'true image', but they were now an inextricable component in a complete Christian ethic. Indeed, the ancient Christian custom of accepting images in worship that Nicephorus, Theodore of Stoudios and Photius defended in the ninth century has been seen in practice through these hagiographies : despite inherent difficulties in gaining likeness in art, images were granted relation to their models through practice, through the consensus of worship and, most dramatically, through the miraculous example of Michael himself in the shrine at Eusebios.

Toronto. G. PEERS.

LES *'EPMHNEÏΣ* DANS LE CHRISTIANISME PRIMITIF

AUX SOURCES DU SCHISME BYZANTIN (*)

> «καὶ ἐπλήσθησαν πάντες πνεύματος ἁγίου καὶ ἤρξαντο λαλεῖν ἑτέραις γλώσσαις καθὼς τὸ πνεῦμα ἐδίδου ἀποφθέγγεσθαι αὐτοῖς.»
>
> (*Actes*, 2, 4)

C'est un truisme de dire que la parole joue un rôle de premier plan dans l'histoire des religions. C'est en effet grâce à elle que le message divin est révélé aux hommes, puis communiqué de génération en génération ou de peuple en peuple. Toute la pensée grecque est imprégnée par le *λόγος*, et cette importance continuera de se vérifier dans le christianisme primitif, ainsi qu'en témoigne de façon éclairante, sur le plan théologique, le prologue de l'Évangile de Jean (1). Chez les auteurs grecs, la divinité s'exprime souvent dans un langage qui lui est propre (2), si bien qu'il est nécessaire que ses paroles soient expliquées au commun des mortels. Même si certaines pensées, attachées à leur particularisme, répugnent à traduire, considérant que

(*) Cet article fait suite à notre étude intitulée *Des pèlerins latins en Terre Sainte. Rencontre de langues et de cultures* parue dans cette même Revue (66 [1996], pp. 363-372). On y trouvera (p. 363, n. 1) toute la bibliographie utile relative au problème des langues dans l'Église primitive.

(1) M.-E. BOISMARD, *Le Prologue de saint Jean*, Paris 1953 (Lectio Divina, 11) et A.-J. FESTUGIÈRE, *Remarques stylistiques sur l'Évangile de saint Jean*, Paris 1974 (Études et commentaires, 84), pp. 124-141.

(2) H. GÜNTERT, *Von der Sprache der Götter und Geister*, Halle 1921 ; W. THEILER, *Die Sprache des Geistes in der Antike*, dans *Sprachgeschichte und Wortbedeutung. Festschrift A. Debrunner*, Berne 1954, pp. 431-440 [= *Forschungen zum Neuplatonismus*, Berlin, 1966 (Quellen und Studien zur Geschichte der Philosophie, 10), pp. 302-311] ; A. KLEINLOGEL, *Götterblut und Unsterblichkeit*, dans *Poetica* 13 (1981), pp. 252-279 et V. N. TOPOROV, *Die Ursprünge der indoeuropäischen Poetik*, *ibid.*, pp. 189-251.

mettre la parole de la divinité dans une autre langue, c'est lui faire perdre sa véritable nature et sa force intrinsèque, la pensée chrétienne considère volontiers la traduction comme légitime, car elle constitue le seul moyen de faire connaître la révélation au plus grand nombre. Tel est le sens de la glossolalie donnée aux apôtres le jour de la Pentecôte. Comme le rappelle une phrase du *Corpus Hermeticum* (3), le *λόγος* est un et a la même valeur, quelle que soit la langue dans laquelle il est exprimé. C'est en effet par le canal de la traduction que le message évangélique sera annoncé par les premiers missionnaires chrétiens aux peuples étrangers, même si leur maîtrise des langues étrangères est loin d'être aussi étendue que l'on pourrait le croire et si les missions des apôtres chez des peuples étrangers — André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes — sont légendaires. Toujours est-il que c'est à un homme que revient la tâche délicate de traduire, l'*ἑρμηνεύς*, dont la mission est placée, dans la Grèce classique, sous la protection du dieu Hermès (4), divinité qui veille sur les «passages», quelle que soit leur nature. Dans l'ancien et le nouveau Testament (5), mais aussi dans la poésie grecque (6), le *προφήτης* ou, plus rarement, *ὑποφήτης* joue le rôle primordial d'interprète de la divinité (7). Parfois, c'est un *ἑρμηνεύς* qui remplit cette fonction, sans que l'on sache exactement ce qui le distingue du *προφήτης* (8). C'est seulement à partir

(3) 12, 13 : *ὁ λόγος εἷς ἐστι καὶ μεθερμηνεύεται καὶ ὁ αὐτὸς εὑρίσκεται καὶ ἐν Αἰγυπτῷ καὶ ἐν Περσίδι καὶ ἐν Ἑλλάδι.*

(4) Voir le fragment 297 des *Orphicorum fragmenta* d'O. Kern (p. 309) : *Ἑρμῆς δ' ἑρμηνεὺς τῶν πάντων ἄγγελός ἐστι*, et PLATON, *Cratyle*, 407e-408b.

(5) On verra les références données par [J.] BEHM, *s.v. ἑρμηνεύω...*, dans *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, II, pp. 659-666. On verra aussi A. HERMANN, *Dolmetschen im Altertum*, dans *Beiträge zur Geschichte des Dolmetschens. Schriften des Auslands- und Dolmetscherinstituts der Univ. Mainz in Germersheim* 1 (1956), pp. 25-59 (spéc. pp. 46-59) et A. HERMANN et W. VON SODEN, art. *Dolmetscher*, dans *RAC* IV, Stuttgart 1957, col. 24-49 (spéc. 40-49).

(6) P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, II, Paris 1968 [1984], p. 1195.

(7) E. FASCHER, *Prophetes. Eine sprach- und religionsgeschichtliche Untersuchung*, Giessen 1927.

(8) L'identité entre *προφήτης* et *ἑρμηνεύς* est encore présente dans l'œuvre de Philon d'Alexandrie (plus de trente occurrences, cf. E. FASCHER, *Prophetes* [n. 7], pp. 156-157). Le terme *ἑρμηνεύς* s'applique aussi à un personnage comme Moïse, qui est le traducteur de la parole divine dans la langue des hommes. — Sur le sens philosophique de *ἑρμηνεία* (qui désigne le plus souvent l'acte d'exprimer, l' «expression», le «style»), cf. J. PÉPIN, *L'herméneutique ancienne. Les mots et les idées*, dans *Poétique* 21 (1975), pp. 291-300.

de l'époque classique, surtout avec l'œuvre d'Hérodote (9), qui avait été en contact avec plusieurs peuples étrangers, dont l'Égypte, que le terme *ἑρμηνεύς* signifie plus précisément «traducteur d'une langue étrangère». Le passage semble se situer vers la fin de l'époque archaïque, comme l'atteste Eschyle, chez qui *ἑρμηνεύς* signifie «celui qui explique aux hommes la parole divine» (10). Tandis que *ἑρμηνεύς* désigne, chez les historiens (11), le traducteur, le sens religieux sera par la suite plutôt réservé à *ἑρμηνευτής* ou *διερμηνευτής* (12). L'œuvre de Platon est éclairante à cet égard. On y trouve sept emplois du terme *ἑρμηνεύς* dans le sens de «traducteur» (13) et une seule occurrence de *ἑρμηνευτής*, qui est bien utilisé dans un contexte philosophico-religieux (14). À côté de nombreux emplois métaphoriques, déjà présents dans la littérature classique (15), on trouve le vocable *ἑρμηνευτής* chez les auteurs chrétiens pour désigner le traducteur des Écritures ou l'interprète qui officie lors des célébrations liturgiques (16). Cet emploi, attesté dès la traduction

(9) Le terme *ἑρμηνεύς* est attesté huit fois dans les quatre premiers livres.

(10) *Agamemnon*, 616 et 1062. On comparera avec EURIPIDE, *Électre*, 333 ; *Iphigénie en Tauride*, 1302 et fragment 126 N². Dans le même sens, on peut encore citer PINDARE, *Ol.*, 2, 92-3.

(11) HÉRODOTE, II, 125 et 154 ; XÉNOPHON, *Anabase*, I, 2, 17 ; II, 3, 17 ; IV, 2, 18 et 5, 34, V, 4, 4 (*ἑρμηνεύω*) ; PLUTARQUE, *Thémistocle*, 6, 4 et 28, 1 ; *Caton l'Ancien*, 12, 5 ; *Sylla*, 27, 3 ; *Antoine*, 27, 4 ; *Artaxerxès*, 13, 6 ; DIODORE, II, 30, 3. En revanche, lorsque ces mêmes auteurs utilisent *ἑρμηνεύς* dans le sens philosophico-religieux, le terme signifie l'«exégète, l'interprète de la volonté des dieux» (on verra, p.ex., XÉNOPHON, *Cyropédie*, I, 6, 2 ; PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, V, 20 [*M.* 908F] ; LUCIEN, *Jupiter Tragicus*, 30).

(12) Voir la notice de Pollux (*Onomasticon*, V, 154 [I, p. 302 Bethe]), qui contient un grand nombre de termes techniques relatifs au bilinguisme et à la traduction : *ἑρμηνεὺς ἐρεῖς καὶ ἑρμηνευτής, γλῶτταν συμβάλλων, γλῶτταν ὑποκρινόμενος, γλώττης ὑποκριτής, γλώττης συμβολεύς, γλώττης ἀλλοτρίας ἐπιστήμων, δίγλωττος, πολύγλωττος, δίφωνος, πολύφωνος, διαμηνύων τὴν φωνήν, ἐκμηνύων, διαγγέλλων, ἑρμηνεύων, ἀφερμηνεύων, μεταβάλλων... ἀφελληνίζων, διαφέρων, καὶ τὰ ὅμοια.*

(13) F. AST, *Index platonicum*, I, p. 826.

(14) *Politique*, 290c.

(15) ESCHYLE, *Agamemnon*, 1021 ; PLAUTE, *Pseudolus*, 42 ; LUCRÈCE, VI, 1149. Même chez des prosateurs : TITE-LIVE, II, 33, 11 et PLINE L'ANCIEN, *HN*, XVIII, 57, 214.

(16) P.ex. ÉPIPHANE, *Expositio Fidei*, 21 (PG, 42, 825A) et THÉODORET, *HE*, V, 30 (PG, 82, 1257). Pour d'autres références, on verra G. W. H. LAMPE, *A Patristic Greek Dictionary*, Oxford 1968, p. 549 et E. A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, Cambridge 1914 [New York 1943], p. 523. On remarquera que la langue des papyrus n'emploie guère que *ἑρμηνεύς*, qui peut avoir une acception plus générale («intermédiaire»), comme dans *UPZ* II, 227 (cf. F. PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, I, Berlin 1925, col. 599 et II, Berlin 1927, col. 61 et W. PEREMANS, *Les ἑρμηνεῖς dans l'Égypte gréco-romaine*,

grecque du livre de la *Genèse* (17), se rencontre dans la *Lettre* d'Aristée à Philocrate (18) pour désigner l'activité des Septante eux-mêmes.

Le problème des langues commence le jour même de la naissance de l'Église. Le don des langues que reçurent les apôtres le jour de la Pentecôte, tel qu'il est raconté par les *Actes* (19), est une préfiguration de la manière dont l'Évangile sera répandu à travers le monde. Cet épisode, qui est d'une certaine façon un renversement positif du mythe de la Tour de Babel du livre de la *Genèse*, qui avait créé comme châtiment la *πολυφωνία* (20), est une sorte de reconnaissance de la traduction et du recours à des interprètes pour annoncer aux peuples parlant d'autres langues le message évangélique. Prolongement de la tradition païenne, qui avait connu une fortune étonnante dans le pays du Nil, depuis l'époque où le roi d'Égypte dut s'entretenir par le biais d'un *ἑρμηνεύς* avec des visiteurs venus du pays de Canaan pour demander du blé (21), l'histoire des «interprètes» dans l'Église primitive commence donc avec les apôtres eux-mêmes (22). Lorsque l'apôtre

dans *Das römisch-byzantinische Agypten*, Mainz 1983 [Aeg. Trev., 2], pp. 11-17). On remarque que, pour certains textes, on peut difficilement trancher entre le sens d'«intermédiaire» (notamment commercial) et celui d'«interprète». L'étude des papyrus montre en effet que la sphère d'activité de l'*ἑρμηνεύς* est très large.

(17) 42, 23 Quelques mss ont la variante *ἑρμηνεύς*. On comparera avec St Paul, *1 Cor.* 14, 28. Certains mss ont *ἑρμηνευτής*, d'autres *διερμηνευτής*.

(18) 310 et 318. Voir aussi Origène, *Homélies sur Jérémie*, frag. 59 (III, 227 Klostermann) et Eusèbe, *De ecclesiastica theologia*, III, 2 (IV, 142, 1 Klostermann).

(19) 2, 4 (*cf.* J. G. Davies, *Pentecost and Glossolalie*, dans *Journal of Theological Studies* 3 [1952], pp. 228-231).

(20) *Genèse*, 11, 6-9 et Flavius Josèphe, *AJ*, I, 117, 118 et 120, où l'on trouve les termes *ἀλλογλωσσία, πολυφωνία, ἀλλοφωνία, ἀσύνετοι*, vocables que l'on retrouvera en grand nombre chez les Pères de l'Église. On mentionnera aussi l'opuscule de Philon d'Alexandrie intitulé *De confusione linguarum*.

(21) 42, 18-25.

(22) P. Gächter, *Die Dolmetscher der Apostel*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie* 60 (1936), pp. 161-187. On verra aussi [J.] Behm, *s.v. ἑρμηνεύω*, dans *Theologisches Wörterbuch* [n. 5], II, p. 660. — Sur les problèmes linguistiques dans l'Église ancienne, on verra : G. Bardy, *La question des langues dans l'Église ancienne*, Paris 1948 (cf. le c.r. de Chr. Mohrmann, dans *Vigiliae Christianae* 3 [1949], pp. 123-126) ; A. Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, II, 1906², pp. 266-270 ; H. Holl, *Kultursprache und Volkssprache in der altchristlichen Mission*, dans *Allgemeine Missions-Zeitschrift* 36 (1909), pp. 257-266 [= H. Frohnes et U. W. Knorr, *Kirchengeschichte als Missionsgeschichte*, I, Munich 1974, pp. 389-396] et *Das Fortleben der Volkssprachen in Kleinasien in nachchristlicher Zeit*, dans *Hermes* 43 (1908), pp. 240-254 [= *Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte*, II (*Der Osten*), Tübingen 1928, pp. 238-248] ; plusieurs contributions de Chr. Mohrmann réunies dans *Études sur le latin des chrétiens* (I [Rome 1958], pp. 122-137 ; III [Rome 1965], pp. 171-196 ; IV [Rome 1977], pp. 143-

Pierre entreprit de proclamer l'Évangile en dehors de la Palestine, il le fit aidé par un interprète, qui aurait été Marc, d'après Papias d'Hiérapolis (vers 130) ([23]) (*Μάρκος μὲν ἑρμηνευτὴς Πέτρου γενόμενος*). Paul, l'apôtre des nations, originaire des cercles juifs hellénisés, se serait servi dès le départ du grec, «Weltsprache» du monde méditerranéen. Sa connaissance du grec ne fait évidemment aucun doute, comme le montre la question que lui pose le tribun militaire à Jérusalem ([24]) : «*Ἑλληνιστὶ γινώσκεις ;*» ([25]). À cette interrogation qui le surprend quelque peu, Paul répond qu'il est Juif ([26]), originaire de Tarse en Cilicie — cité grecque, connue précisément pour sa culture hellénistique. Et l'auteur des *Actes* d'ajouter qu'il s'adressa au peuple *ἐν τῇ ἑβραΐδι διαλέκτῳ* (en araméen) ([27]). Paul connaissait fort bien le grec, qui était peut-être même sa langue maternelle, comme Juif de la Diaspora, même s'il fait valoir qu'il est «hébreu», «hébreu fils d'hébreu». Quant au latin, bien qu'il ait été *ciuis Romanus*, il ne semble pas l'avoir connu, puisque, dans l'*Épître aux Romains*, il évoque une mission en Espagne pour laquelle la connaissance du latin lui eût été bien nécessaire ([28]). Du texte des *Actes* qui vient d'être évoqué, qui renvoie clairement à

159, 161-174 et 175-192), ainsi que *Das Sprachenproblem in der frühchristlichen Mission*, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft* 38 (1954), pp. 103-111 ; W. SCHNEEMELCHER, *Das Problem der Sprache in der alten Kirche*, dans *Das Problem der Sprache in Theologie und Kirche*, Berlin 1959, pp. 55-67 [= *Gesammelte Aufsätze zum neuen Testament und zur Patristik*, Thessalonique 1974 (ΑΝΑΛΕΚΤΑ ΒΛΑΤΑΔΩΝ, 22), pp. 53-69].

(23) *Apud* EUSÈBE, *HE*, III, 39, 15. Cette notice fut à l'origine de toute une tradition chez les auteurs chrétiens grecs (*ἑρμηνευτὴς Πέτρου*) et latins (*interpres Petri*) (cf. P. GÄCHTER, *Dolmetscher* [n. 22], pp. 161-162, n. 5). On verra, p. ex., IRÉNÉE, *Adu. Haer.*, III, 1, 1 (PG, 7, 845).

(24) *Actes*, 21, 37 (cf. J. N. SEVENSTER, *Do You know Greek? How much Greek could the First Jewish Christians have known?*, Leyde 1968 [Supplements to Novum Testamentum, 19], p. 24).

(25) Sur la rencontre entre hellénisme et judaïsme, cf. M. HENGEL, *Judentum und Hellenismus. Studien zu ihrer Begegnung unter besonderer Berücksichtigung Palästinas bis zur Mitte des 2. Jh. v. Chr.*, Tübingen 1969 (1973[2]) [traduction anglaise par J. BOWDEN, Philadelphie 1974] (Wiss. Untersuchungen zum neuen Testament, 10), qui exagère toutefois la part qui revient à l'hellénisme.

(26) Sur la citoyenneté romaine de Paul, vieux débat dont les érudits, depuis Mommsen, ne semblent toujours pas avoir trouvé la solution, on verra B. DOER, *Ciuis Romanus sum. Der Apostel Paulus als römischer Bürger*, dans *Helikon* 8 (1968), pp. 3-76 et M. WOLOCH, *St. Paul's two Citizenships*, dans *Helikon* 11-12 (1971-72), pp. 452-454.

(27) M. HENGEL, *Zwischen Jesus und Paulus*, dans *Zeitschrift für Theologie und Kirche* 72 (1975), p. 169.

(28) 15, 24.

l'opposition canonique Grecs/Juifs (29) et au bilinguisme grec/araméen (hébreu) qui lui est associé, on peut rapprocher une lettre attribuée à Bar Cochba (IIe siècle), chef de file de la seconde révolte juive contre Rome, qui contient la même opposition entre les deux langues. Répertoriée dans le *Sammelbuch* sous le n° VIII 9.843 et éditée pour la première fois par B. Lifshitz (30), cette missive appartient aux documents découverts dans les grottes du désert de Juda. Les lignes 11-15 contiennent une phrase énigmatique qui a fait couler beaucoup d'encre : *ἐγράφη / δ[ὲ] Ἑλληνιστὶ διὰ / τ[ὸ ὀρ]μὰν μὴ εὑρη / θ[ῆ]ναι Ἑβραεστὶ / γ[ρά]ψασθαι*, ce qui peut être traduit par : «la lettre a été écrite en grec parce je n'ai pas pu faire l'effort [je n'ai pas eu envie] de la rédiger en hébreu». Cette assertion a provoqué l'étonnement de maints savants, qui ont parfois éprouvé le besoin de combler la lacune de façon différente (31). Ce qui embarrasse les érudits, c'est qu'un autochtone, appartenant à la tête de la nation, semble plus à l'aise avec le grec qu'avec la langue de l'endroit, à un moment où le sentiment nationaliste devait être à son paroxysme, puisque le peuple juif se soulève contre l'occupant romain. Quelle que soit la manière dont on comble la lacune — je n'en vois aucune qui soit entièrement satisfaisante —, ce document montre dans le grec donc un double rôle : celui de «Weltsprache» de la *Pars Orientis*, mais aussi celui de langue d'une intelligentsia juive. À ce titre, le grec n'est pas la langue de l'ennemi, mais bien une langue juive, comme l'araméen ou l'hébreu, employée par une partie considérable du peuple juif, en Palestine (32) et dans

(29) Elle a été étudiée par M. Hengel, *Juden, Griechen und Barbaren. Aspekte der Hellenisierung des Judentums in vorchristlicher Zeit*, Stuttgart, 1976 (Stuttgarter Bibelstudien, 76).

(30) *Papyrus grecs du désert de Juda*, dans *Aegyptus* 42 (1962), pp. 240-248 et planche 1. Ce même auteur a souligné le caractère autographe de cette lettre, point sur lequel certains savants sont plus réservés (cf. J. N. Sevenster, *Do You know Greek?* [n. 24], p. 172).

(31) Sur les problèmes que pose la lacune, véritable *crux*, cf. J. A. Fitzmyer, *A Wandering Aramean. Collected Aramaic Essays*, Missoula 1979 (SBL Monograph, 25), p. 52, n. 51. Ainsi G. Howard et J.C. Shelton ont-ils proposé de lire un nom propre *τ[ὸ Ἑρ]μᾶν*, Hermas. H. B. Rosén est, pour sa part, beaucoup plus audacieux lorsqu'il propose de lire, à la place de *τ[ὸ ὀρ]μὰν*, *[μη]δ[ένα]*(a?), mais lettres *T* et *MAN* ne font aucun doute.

(32) Sur l'importance du grec chez les Juifs de Palestine, A. W. Argyle, *Greek among the Jews of Palestine in NT Times*, dans *New Testament Studies* 20 (1973-4), pp. 87-89.

la Diaspora (33). Cette double fonction rejoint celle que la langue de l'Hellade joua en Égypte, où l'on perçoit bien son importance par le nombre de traductions de l'égyptien vers le grec. Citons, à titre d'exemple, le testament d'Abraham (34), évêque d'Hermonthis, vers 600, qui fut longtemps considéré comme le dernier papyrus grec. Ce texte fut rédigé en copte, mais aussitôt traduit en grec, pour des raisons administratives. Ce cas est suffisamment révélateur du haut prestige du grec dans les régions de la *Pars Orientis* dans lesquelles des langues locales étaient pourtant en usage, surtout en Asie Mineure, où elles ont persisté même après l'évangélisation.

Quoi qu'il en soit, force est de constater que, alors que les papyrus d'Égypte foisonnent en indications relatives à des ἑρμηνεῖς (35), les textes néotestamentaires ne font pour ainsi dire jamais allusion à l'activité d'interprètes (36). Ce silence a suscité l'étonnement de certains Pères. Dans la lettre à la veuve Hedbia (37), datant de 407, saint Jérôme se demande pourquoi Paul, venu à Troas, cherchait son frère Tite. Le Père répond en disant que, bien de l'apôtre eût la polyglottie, il ne pouvait expliquer dignement la majesté des idées divines en langue grecque. Il poursuit : *habebat ergo Titum interpretem, sicut et beatus Petrus Marcum, cuius Evangelium Petro narrante et illo scribente compositum est.* Ainsi, durant des siècles, le grec servira à véhiculer les idées, les concepts et les dogmes de la religion chrétienne (38), avec le renouvellement et l'adaptation du vocabulaire qu'implique le recours à cette langue. Les ressources lexicographiques du grec seront mises à contribution pour forger de nouveaux mots, mieux adaptés à la

(33) K. TREU, *Die Bedeutung des Griechischen für die Juden im römischen Reich*, dans *Kairos* 15 (1973) [= *Festschrift E. Ivänka*], pp. 123-144.

(34) *P. Lond.* I 77 (p. 231).

(35) Elles sont étudiées par W. PEREMANS, *Les ἑρμηνεῖς* [n. 16].

(36) Un indice de ce mutisme est fourni par la relative rareté des termes signifiant «traduire» dans le NT (R. MORGENTHALER, *Statistik des neutestamentlichen Wortschatzes*, Zurich-Frankfurt am Main 1958, *s.u.*) : *διερμηνευτής*, *ἑρμηνεύειν*, *διερμηνεύειν*, *μεθερμηνεύειν*. Ces termes servent dans les évangiles de Marc et de Jean et dans les *Actes* à introduire la traduction grecque d'anthroponymes ou de toponymes hébreux ou araméens insérés dans le texte. Cette nécessité de traduire montre que le grec est mieux compris que les idiomes locaux. On ajoutera qu'il arrive que certaines paroles du Christ soient données dans la langue dans laquelle elles ont été prononcées – en araméen sans traduction.

(37) 120, question 11 (*in fine*).

(38) G. MUSSIES, *Greek as the Vehicle of Early Christianity*, dans *New Testament Studies* 29 (1983), pp. 356-369.

religion nouvelle (39). C'est aussi de cette langue que se serviront les premières communautés chrétiennes, tant pour la liturgie que pour la prédication. Pour l'Occident, d'après Th. Klauser (40), le passage définitif de l'usage du grec vers le latin comme langue de la liturgie doit se situer sous le pontificat du pape Damase, entre 360 et 382. L'usage exclusif du latin dans le culte romain est attesté par l'*Ambrosiaster*, qui se fait l'écho d'une polémique surgie sur le problème de l'emploi des langues pour la liturgie (41).

*

Après l'âge apostolique, le problème linguistique se fera surtout sentir lorsque doivent se comprendre des gens dont la langue maternelle n'est pas la même. C'est le cas à l'occasion des grandes assemblées conciliaires, dont la langue est celle de l'endroit où elles se déroulent, et lors des célébrations qui offrent aux fidèles une liturgie et une prédication en langue grecque, selon l'usage dans l'Église primitive.

Les grands conciles œcuméniques ont eu peu recours au latin, pour deux raisons. D'abord, la plupart de ces assemblées se sont tenues dans la *Pars Orientis*, et le grec y était donc naturellement la langue des débats. Ensuite, parce que peu de prélats occidentaux y prirent part. Il n'empêche que les actes ont conservé quelques vestiges du caractère bilingue de certaines assemblées, comme le montrent les *Acta conciliorum œcumenicorum*, qui mentionnent des traductions du latin en grec (42). On devait en effet trouver, lors des synodes de grande

(39) Des exemples sont donnés dans les travaux de Chr. Mohrmann cités n. 22.

(40) Th. Klauser, *Der Übergang der römischen Kirche von der griechischen zur lateinischen Liturgiesprache*, dans *Miscellanea G. Mercati*, I, Cité du Vatican 1946 (Studi e testi, 121), pp. 467-482 [= *Gesammelte Arbeiten zur Liturgiegeschichte, Kirchengeschichte und christlichen Archäologie*, Münster 1974 (JAC Ergänz.-Band, 3), pp. 184-194].

(41) Le texte est reproduit par Th. Klauser, *Gesammelte Arbeiten* [n. 40], p. 189, n. 19.

(42) *Acta conciliorum œcumenicorum*, I, 1, 3, p. 55, ll. 1-6 Schwartz (Berlin-Leipzig, 1927) : (...) *ἐπειδὴ πολλοί εἰσι τῶν ἁγίων ἀδελφῶν καὶ ἐπισκόπων ἡμῶν, οἵτινες Ῥωμαϊστὶ ἀγνοοῦσι, διὰ τοῦτο καὶ Ἑλληνιστὶ ἡ προκομισθεῖσα ἐπιστολὴ μεταβέβληται.* Sur les traces de bilinguisme durant les conciles, E. Schwartz, *Zweisprachigkeit in den Konzilsakten*, dans *Philologus* 88 (1933), pp. 245-253. En outre, sur les problèmes linguistiques lors des conciles : A. Michel, *Sprache und Schisma*, dans *Festschrift Kardinal Faulhaber*, Munich 1949, pp. 37-69 ; H. Steinacker, *Die römische Kirche und die griechischen Sprachkenntnisse des FrühMA*, dans *Festschrift Th. Gomperz*, Vienne 1902, pp. 324-341.

envergure, un grand nombre d'interprètes, fournis sans doute par l'administration impériale, qui, selon Pline l'Ancien (43), disposait de pas moins de cent trente interprètes dans la seule bourgade de Dioscurias, aujourd'hui Suchum, perdue sur les rives orientales de la mer Noire. Si le bilinguisme est encore sensible à l'époque de Constantin, qui prononçait ses discours officiels en latin, ainsi que le prouve l'*oratio ad sanctorum coetum* (44), et qui imposait l'usage du latin à ses soldats, après le règne de Justinien, le latin à l'Est n'occupera plus qu'une place mineure. Les discussions entre les prélats ont lieu en grec et les actes sont promulgués aussi dans cette langue. Du côté occidental, le recul du grec, surtout sensible après 400, obligea les papes à mettre sur pied une chancellerie chargée des documents en langue grecque, dirigée par le *magister epistularum Graecarum*, sans doute une survivance du bureau *Ab epistulis Graecis*, auquel les empereurs romains, certainement depuis Hadrien, mais probablement aussi auparavant, avaient recours pour la rédaction des actes officiels destinés à la *Pars Orientis*. Ainsi le pape Damase (366-384) dut-il recourir aux services de Jérôme pour la rédaction de sa correspondance avec l'Église d'Orient (45). Des problèmes de compréhension se firent jour dès le concile d'Éphèse de 431, où les légats du pape semblent n'avoir guère pu prendre part aux discussions, à cause de leur mauvaise connaissance du grec (46). Un peu plus tard, lors du brigandage d'Éphèse de 449, les légats romains se turent, parce qu'ils ne comprenaient pas le grec, et ne protestèrent pas d'emblée. C'est pour éviter de telles attitudes passives dues à l'incompréhension mutuelle que, lors du concile de Chalcédoine de 451, Léon I (440-461) envoya un homme de confiance

(43) *HN*, VI, 5, 15.

(44) Ce discours aurait été prononcé le Vendredi Saint 313, et non durant le Concile de Nicée (cf. A. Bolhuis, *Die Rede Konstantins des Grossen an die Versammlung der Heiligen und Lactantius* Diuinae Institutiones, dans *Vigiliae Christianae* 10 [1956], pp. 25-32 et H. A. Drake, *Suggestions of Date in Constantine's Oration to the Saints*, dans *American Journal of Philology* 106 [1985], pp. 335-349, qui renonce toutefois à lui attribuer une date précise). Comme le dit la *Vita Constantini* (IV, 32), il fut traduit en grec. Il en est de même pour le discours d'ouverture des débats du concile de Nicée, qui fut traduit séance tenante [Eusèbe], *VC*, III, 13). Le problème théologique inhérent à la traduction vient du fait que ces versions grecques ont été faites à la hâte par des interprètes, professionnels certes, mais nullement théologiens, et qu'elles subirent à leur tour une rétroversion en latin lors de la diffusion de ces textes dans le monde occidental.

(45) A. Hermann et W. von Soden, *Dolmetscher* [n. 5], col. 46.

(46) H. Steinacker, *Sprachkenntnisse* [n. 42], pp. 333-334.

le Grec Julianos, évêque de Cos en Bithynie ([47]). Sa présence ne semble toutefois pas avoir résolu tous les problèmes, puisque Léon se plaint des *imperiti et maligni interpretes*, qui avaient mal traduit ses termes. L'exactitude de la traduction est évidemment une donnée fondamentale lorsqu'il s'agit de terminologie théologique. Au demeurant, les compétences en grec des prélats romains ne semblent guère plus grandes, puisque le même Léon, qui se méfie sans doute des interprètes officiels et qui contrôle très attentivement le travail des *interpretes*, ne put faire traduire en latin les actes de Chalcédoine et qu'il dut pour ce faire recourir une fois de plus aux services de Julianos de Cos. Pas plus que Léon, le pape Grégoire (590-604) ne connaît le grec. Cette ignorance, au moment où commencent les grandes querelles christologiques, engendre une mauvaise compréhension de la terminologie et la confusion de certaines formules dogmatiques considérées comme équivalentes. Des malentendus naissent inévitablement, et l'on taxe d'hérésie des prélats qui s'efforcent de suivre l'orthodoxie, mais dans une autre langue. Le pontificat du pape Hormisdas (514-523) marqua certainement un jalon dans la constitution d'un recueil des sources pour le droit de l'Église. C'est en effet sous son impulsion que le moine scythe Dionysius réalise un recueil bilingue des actes des conciles, un *corpus canonum*, de Nicée à Chalcédoine, dans lequel le texte latin et le texte grec étaient écrits sur deux colonnes parallèles. On a seulement conservé la préface de cet ouvrage ([48]). Le clerc y explique comment il a travaillé et assure de la fidélité de sa traduction (*fideliter interpretatus*). Il est caractéristique que ce soit un étranger qui ait réalisé cette traduction. Ce choix montre que peu de prélats romains maîtrisaient le grec. Un grave problème de compréhension se présenta encore lors du concile de Latran en 649, sous le pape Martin I (649-655) — qui ignorait lui-même le grec ([49]). Les discussions doctrinales avaient trait au problème du monothélisme et plusieurs théologiens de langue grecque, comme Maxime le Confesseur, prirent part aux débats. Dès la seconde séance, on prit la décision que des ἑρμηνεῖς devraient traduire en latin les propos des prélats grecs, car la plupart des participants étaient de langue latine. Cette charge fut confiée à

(47) *Mansi*, VI, 132.

(48) F. MAASSEN, *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts*, I, Graz 1870, pp. 964-965.

(49) *Mansi*, X, 856 D. Cf. K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, Munich 1897[2] (Handbuch der Altertumsw., IX, 1), pp. 60-61.

des moines de langue grecque, adversaires du monothélisme, originaires de Jérusalem et d'Afrique du Nord (50), séjournant alors à Rome, qui comptait des couvents grecs. Les conciles qui suivirent ne virent pas s'estomper les difficultés. Ainsi durant les VII^e^, VIII^e^ et IX^e^ siècles, les prélats romains connaissant le grec sont de véritables exceptions. Au concile de Constantinople de 680, on trouve le grammairien Constantin, spécialiste de la langue latine. À l'époque du huitième concile œcuménique, les Romains comprenant le grec sont des denrées rares. On en connaît nommément deux : Johannes Diaconus et Anastasius Bibliothecarius. L'inverse est vrai aussi. Après le règne de Justinien (527-565) et surtout après celui d'Héraclius (610-641), le latin à Constantinople n'est plus guère usité que dans certaines formules figées, dont on ne comprenait plus le sens, pour être finalement réduit au rang de langue morte, mis sur le même pied que le scythe par Anne Comnène. Une première déchirure survint au IX^e^ siècle, lors de la querelle du pape Nicolas I (858-867) et de l'empereur Michel III (842-867) sur les avantages et les inconvénients du grec et du latin (51). On perçoit désormais de façon nette le fossé qui sépare les deux mondes, destinés à ne plus se comprendre. Ces incompréhensions suscitèrent évidemment des querelles théologiques, puisque les Pères grecs et les Pères latins travaillaient de façon indépendante. Les traductions latines d'ouvrages grecs (52) et celles, plus rares encore, en langue grecque d'écrits patristiques latins (53) ne suffissent pas à pallier l'ignorance mutuelle des langues. Saint Basile, qui n'a pas davantage appris le latin que Grégoire de Nazianze, qui n'éprouve pas de honte à avouer ouvertement son ignorance (54), se plaint, lors de la querelle des hypostases, de la pauvreté de la langue latine — thème éculé depuis Lucrèce —, dont les ressources lexicographiques sont insuffisantes pour

(50) *Mansi*, X, 939-949.

(51) *Mansi*, XV, 191 et *Lettres*, 86 [PL, 119, 932], qui date de 865.

(52) F. BLATT, *Remarques sur l'histoire des traductions latines*, dans *Classica et Mediaevalia* 1 (1938), pp. 217-242 ; S. LUNDSTRÖM, *Übersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiet der christlichen Latinität*, Lund, 1955 et *Lexicon errorum interpretum Latinorum*, Uppsala-Stockholm, 1983.

(53) E. DEKKERS, *Les traductions grecques des écrits patristiques latins*, dans *Sacris erudiri* 5 (1953), pp. 193-233. D'après E. Dekkers, saint Cyprien — spécialement sa correspondance – a été largement répandu en langue grecque. Puis viennent son adversaire, Novatien, Lucifer de Cagliari, saint Ambroise, Sulpice Sévère, plusieurs vies de saints...

(54) *Lettres*, 173 (à Postumianos), datant de 383.

exprimer clairement les propriétés des personnes divines (55). Mais, s'il gémit, il n'envisage pas les moyens de remédier à cette *egestas*. De même, Jean Chrysostome s'en tient à constater son incapacité à parler le latin (56). Le même Jean, lorsqu'il écrit au pape Innocent (402-417) ou à d'autres évêques d'Occident, le fait en grec, en espérant que des interprètes traduiront ses lettres en latin. De même, lorsque Innocent s'adresse au clergé de Constantinople, il le fait en latin, sachant sans doute que les chancelleries épiscopales, même de petite taille, disposaient d'un personnel qualifié pour mettre en grec des documents latins. Ses missives sont traduites en grec, et c'est cette traduction — et elle seule — que connaît Sozomène (57). Certes, plusieurs traités de saint Augustin sont connus des Grecs, comme est connu l'*Apologétique* de Tertullien (58), mais les théologiens grecs semblent avoir tiré peu de profit de ces traductions, si l'on en juge par le petit nombre de citations de Pères latins chez leurs homologues grecs. Il faut attendre, par exemple, le XIII^e^ siècle pour trouver une traduction grecque d'un traité aussi capital sur le plan théologique que le *De Trinitate* de saint Augustin, exécutée par le moine Maxime Planude, qui s'est aussi illustré par ses traductions de Cicéron et d'Ovide. Du côté latin, les écrits patristiques grecs sont mieux connus, mais les lacunes des Pères latins sont importantes (59). De même, la liturgie grecque et les rites orientaux leur sont pour ainsi dire inconnus, ignorance qui ne manquera pas de susciter à nouveau des controverses dogmatiques. Du côte occidental, un effort a été fait pour mettre à la portée des théologiens de langue

(55) *Lettres*, 214 (PG, 32, 789). Plus tard, Acace de Bérée (*Lettres*, 15 [PG, 77, 100]) rappelle encore l'insuffisance de la langue latine pour rendre les formules grecques trinitaires.

(56) *Aduersus oppugnatores uitae monasticae*, III, 5 (PG, 47, 357).

(57) *HE*, VIII, 26.

(58) Dont une a été conservée par l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Cf. A. HARNACK, *Die griechische Übersetzung des* Apologeticus *Tertullians*, Leipzig 1893 (Texte und Untersuchungen, 8/4), pp. 1-36. Harnack la date de la première moitié du troisième siècle et l'attribue à Julius Africanus.

(59) La connaissance du grec de saint Augustin, qu'il étudia, malgré sa répugnance, quand il était enfant, ne fait pas l'objet d'un consensus parmi les érudits. On se reportera encore à l'étude ancienne de P. GUILLOUX, *Saint Augustin savait-il le grec?*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique* 21 (1925), pp. 79-83, qui montre que, bien que saint Augustin ne sût jamais assez le grec pour le lire sans difficulté, les ouvrages grecs ne lui étaient pas totalement inaccessibles. Plus généralement, A. SOLIGNAC, *Les Confessions*, I, Bruges 1962, p. 662 (avec une bibliographie) et B. ALTANER, *Augustinus und die griechische Sprache*, dans *Kleine patristische Schriften*, Berlin 1967 (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 83), pp. 129-153.

latine les ouvrages écrits en grec, et une tradition, inaugurée par saint Jérôme et Rufin, qui appliquent la règle *ad uerbum*, s'est développée. Certains monastères s'étaient même spécialisés dans ce travail, surtout en Italie méridionale, où la connaissance du grec se maintint plus longtemps qu'ailleurs dans le monde occidental. C'était le cas de Vivarium, où Cassiodore joua un rôle capital. Toutefois, les moines capables de traduire du grec en latin étaient peu nombreux, si l'on en juge d'après le prestige dont ils jouissaient aux yeux de leurs contemporains.

La traduction des lectures et des sermons lors des offices remonte déjà au premier siècle, où elle est une réplique de l'usage qui était en vigueur dans les synagogues juives. Il faut bien distinguer l'utilisation d'interprètes du grec vers la langue de l'endroit de ceux qui étaient chargés de la traduction pour des fidèles venus d'Occident, où l'on ne connaissait que le latin. Ces derniers, attestés à une date plus récente, traduisaient le grec en latin. Un passage de la *Peregrinatio Egeriae* est éclairant pour les deux pratiques (60). Ne sachant du grec que les quelques mots qu'elle avait appris sur le chemin qui la conduisait vers la Ville Sainte (61), la pèlerine espagnole Égérie est ravie et surprise tout à la fois de trouver à l'office de Pâques des *fratres graecolatini* qui traduisent la liturgie en latin à l'intention de tous les fidèles qui ignorent le grec. Mais d'autres ἑρμηνεῖς sont chargés de la traduction des textes grecs en langue araméenne à l'intention de la population autochtone qui ne parle guère que cette langue. D'autres textes permettent de déduire que la traduction constituait un acte cultuel en soi, revêtu d'une signification religieuse, au même titre, par exemple, que l'exorcisme. Épiphane l'atteste. C'est très probablement l'afflux de pèlerins venus de l'Occident visitant les lieux saints qui rendit nécessaire la création d'un ordre ecclésiastique spécifique pour la traduction. On peut imaginer que la rareté de clercs versés dans les deux langues conférait un certain prestige à cette fonction, même si elle demeure un ordre mineur (62). Vu l'ignorance générale caractéristique des moines

(60) 47, 3 (CSEL, 39, 99, 13-14).

(61) A. ERNOUT, *Les mots grecs dans la* Peregrinatio Aetheriae, dans *Emerita* 20 (1952), pp. 289-307.

(62) Je ne souscris guère à l'opinion de A. HERMANN (*Beiträge* [n. 5], p. 51 et n. 136) qui minimise trop le rôle des ἑρμηνεῖς. En effet, la connaissance de deux langues est une compétence suffisamment rare pour être revêtue d'un certain prestige. Les textes hagiographiques ne manquent pas de souligner les compétences linguistiques des moines dont ils font la biographie (cf. SOZOMÈNE, VI, 28, 3 [à propos de Théônas] ;

orientaux, dont beaucoup ne connaissaient guère que leur idiome local (63), et le peu de connaissance du latin propre aux dignitaires ecclésiastiques de l'Orient grec, on peut supposer que c'étaient des clercs dont la langue maternelle était le latin — donc originaires de la *Pars occidentalis* — qui assuraient cette fonction. Peut-être étaient-ils recrutés dans les monastères occidentaux fondés autour des lieux saints, dans lesquels le latin était la langue véhiculaire. Les prières y étaient récitées en latin et on y copiait même des manuscrits dans cette langue. Quoi qu'il en soit, il semble bien que cette fonction ait connu un épanouissement important au quatrième siècle. De cette époque datent en effet la plupart des textes qui attestent cette pratique. Ainsi en est-il de l'*Euchologe* de Sérapion de Thmuis (début du IVe siècle) (64) et du martyr Procope, qui avait occupé la charge de lecteur (*ἀναγνώστης*) et de traducteur (*ἑρμηνευτής*) dans sa ville de Scythopolis, au service des Juifs chrétiens qui ne comprenaient pas le grec (65). Que le quatrième siècle ait constitué une période particulièrement riche en matière de traduction, plusieurs autres témoignages le prouvent. Il faut citer en premier lieu les vestiges papyrologiques bilingues : glossaires gréco-latins (66) et textes latins d'auteurs classiques (Virgile et Cicéron) traduits en grec pour des raisons pratiques (67). Aux quatrième et cinquième

St JÉRÔME, *Vie d'Hilarion*, 23 ; CYRILLE DE SCYTHOPOLIS, *Vie d'Euthyme*, 18 ; *Vie de Pachôme*, 44 [PO, 4, 470]).

(63) A.-J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris 1959 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 194), p. 287, n. 1 et pp. 291-292. On doit aussi tenir compte du fait que beaucoup de moines étaient analphabètes. R. MERKELBACH (*Analphabetische Klostervorsteher in Konstantinopel und Chalkedon*, dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 39 [1980], pp. 291-294) a constaté que, parmi les prieurs signant les actes du concile de Constantinople de 536, 17 étaient analphabètes (dont 4 originaires de Constantinople même).

(64) 11 (25), 4 (cf. F. X. VON FUNK, *Didascalia et constitutiones apostolorum*, II, Paderborn 1905, pp. 169-170). Cet usage est déjà attesté par l'homélie pascale de Melito de Sardes (IIe s.) (cf. A. WIFSTRAND, *The Homily of Melito on the Passion*, dans *Vigilae Christianae* 2 [1948], p. 205 et 217 et G. ZUNTZ, *On the Opening Sentence of Melito's Pascal Homily*, dans *Opuscula Selecta*, Manchester 1972, pp. 297-298).

(65) B. VIOLET, *Eusebius Caesariensis. Die palästinischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea [traduction allemande de la recension syriaque]*, Leipzig 1896 (Texte und Untersuchungen, 14/4), 4, 110.

(66) J. KRAMER, *Glossaria bilinguia in papyris et membranis reperta*, Bonn 1983 (Papyrologische Texte und Abhandlungen, 30).

(67) Cette matière est étudiée en détail dans mon étude *Papyrologica bilinguia Graeco-Latina*, dans *Aegyptus*, à paraître.

siècles, les papyrus scolaires bilingues se multiplient. C'est aussi à cette époque que se constitue un ensemble de textes scripturaires bilingues, gréco-latins, bien sûr, mais aussi gréco-coptes, gréco-syriaques, latino-gothiques et, après la conquête arabe, arabo-coptes ou arabo-syriaques (68), dont les papyrus ont aussi conservé quelques traces (69).

*

D'une façon plus générale, on remarquera que les difficultés de compréhension qui se manifestent dans le domaine ecclésiastique ont leur équivalent dans la sphère des relations diplomatiques, non seulement entre le grec et le latin, mais aussi avec les langues des peuples conquis ou en passe de l'être. Ces interprètes formaient une équipe soumise à l'autorité du *magister officiorum* (70). Ainsi peut-on mentionner un interprète officiel, Vigilas (*Βιγίλας*), qui officia lors de négociations avec les Huns (71) et qui joua un rôle, en 449, lors de l'ambassade d'Edeco à Constantinople (72). Son rôle ne se limita pas à traduire, puisqu'il prit part, avec l'aide d'Edeco, au projet d'assassiner Attila (73). Cet usage d'interprètes lors de négociations diplomatiques ou d'ambassades auprès de peuples étrangers, qui plonge ses racines dans la pratique romaine de l'époque hellénistique, au moment où Rome fait la conquête du monde grec (74), est en général purement

(68) G. BARDY, *Simples remarques sur les ouvrages et les manuscrits bilingues*, dans *Vivre et penser* 3 (1943-44), pp. 242-267 et l'inventaire de B. M. METZGER, *Bilingualism and Polylingualism in Antiquity with a Check-List of New Testament MSS, written in more than one Language*, dans *New Testament Age. Essays in Honor of B. Reicke* II (Macon 1984), pp. 327-334.

(69) J. VAN HAELST, *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens*, Paris 1976, *s.u.* «bilingue» (pp. 414-415).

(70) A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire*, II, Oxford 1964, p. 584. Voir la *Notitia dignitatum Orientis* XI, 52 et *Occidentis* IX, 46 (Seeck).

(71) C'est encore le grec qui servait de *lingua franca* dans l'Empire hunnique, comme le montre un épisode qui se situe en 448 : l'ambassadeur Priscus, en mission à la cour d'Attila, ne fut pas peu surpris de s'entendre interpeller en grec par un Romain de Mésie, prisonnier des Huns (cf. P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris 1948, p. 131).

(72) R. MARTINDALE, *Prosopography of the Later Roman Empire*, II (395-527), Cambridge 1980, pp. 1165-1166 et R. HELM, *Untersuchungen über den auswärtigen diplomatischen Verkehr des römischen Reiches im Zeitalter der Spätantike*, dans E. OLSHAUSEN *et alii* (édd.), *Antike Diplomatie*, Darmstadt 1979 (Wege der Forschung, 462), p. 350.

(73) Priscos de Panion, fragment 8 (Blockley).

(74) F. BORNMANN, *Bilinguismo e interpreti nella diplomazia dell'impero romano*, dans M. VACCHINA (éd.), *Langues et peuples. Actes du colloque int. Langues et Peuples*,

pratique. Il n'engage nullement la responsabilité politique des parties en présence. Ainsi, en 358, Julien s'entretient par le canal d'un interprète avec le roi des Chamaves (75) et, un an plus tard, Constance II envoie deux tribuns, accompagnés chacun d'un interprète, pour mener à bien les tractations avec les Limigantes (76). Il arrive parfois — mais c'est plus rare — qu'un peuple étranger se fasse comprendre avec l'aide d'un interprète qui lui est propre. Ce fut le cas en 270 lors d'une ambassade des Iuthungi auprès d'Aurélien (77).

*

L'histoire de l'Église primitive est marquée par une série de passages d'un domaine linguistique à l'autre dont les lignes qui précèdent ne donnent encore qu'un aperçu sommaire : de l'araméen, langue parlée par Jésus de Nazareth et ses disciples (78), au grec (79), langue qui servit à la diffusion du massage chrétien dans le monde méditerranéen et qui fut aussi celle des premières communautés chrétiennes, même dans la partie occidentale (80) ; du grec au latin, lorsque ce parler devint

s.d. [1989], pp. 83-95 ; J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki 1979 (Commentationes Humanarum Litterarum, 64), pp. 94-102 et J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Paris-Rome 1988 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 271), pp. 558-560.

(75) EUNAPE, fr. 12 (MÜLLER, *FHG*, IV, 18).

(76) AMMIEN MARCELLIN, XIX, 11, 5.

(77) DEXIPPE, 100 F 6 Jacoby.

(78) La nature de la langue parlée par Jésus de Nazareth et par ses disciples a donné lieu, depuis les travaux de G. DALMAN (*Jesus-Jeshua. Studies in the Gospels*, Londres 1929 [New York 1971]), à une polémique mémorable. On verra, dans une bibliographie considérable, M. BLACK, *The Recovery of the Language of Jesus*, dans *New Testament Studies* 3 (1956-57), pp. 305-313 ; J. BARR, *Which Language did Jesus speak? Some Remarks of a Semitist*, dans *Bulletin of the John Rylands Library* 53 (1970), pp. 9-29 et l'état de la question donné par H. OTT, *Um die Muttersprache Jesu. Forschungen seit Gustaf Dalman*, dans *Novum Testamentum* 9 (1967), pp. 1-25.

(79) Certains érudits ont imaginé que Jésus de Nazareth aurait eu au moins une connaissance passive du grec, langue qu'il aurait utilisée pour converser avec les personnages hellénisés de son entourage, voire avec les Romains (cf. W. VISCHER, *Savez-vous le grec?*, dans *Études théologiques et religieuses* 45 [1970], pp. 63-87).

(80) La κοινή grecque était aussi la langue d'un prolétariat très nombreux qui s'était répandu en Occident (cf. I. KAJANTO, *Minderheiten und ihre Sprachen in der Hauptstadt Rom*, dans G. NEUMANN et J. UNTERMANN [édd.], *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit*, Cologne 1980 [Beihefte der Bonner Jahrbücher, 40], pp. 83-101).

la seule langue liturgique de l'Église romaine — durant la première moitié du troisième siècle. La nécessité de traduire, consécutive à ces passages, créa de nombreux problèmes théologiques sur la manière de rendre dans une autre langue des concepts qui ont été exprimés pour la première fois dans un idiome dont les ressources sont différentes. Du problème linguistique est indissociable celui de l'unité de l'Église. Les ἑρμηνεῖς, dont le nombre était réduit et les compétences limitées, ne résolurent que partiellement les problèmes de compréhension entre hellénophones et latinophones. Le schisme qui aura lieu en 1054 plonge ses racines profondes au cœur du quatrième siècle, plus précisément en 342, au moment où les deux *partes* de l'*Imperium Romanum* sont politiquement, mais aussi linguistiquement, scindées (81). À ce moment éclate l'entité gréco-romaine, dont le règne de Marc-Aurèle avait marqué l'apogée. Le concept de *utraque lingua*, qui désignait jusque-là l'unité linguistique de l'Empire, devient peu à peu obsolète, puisqu'un fossé se creuse de plus en plus entre un Occident uniquement latin et un Orient exclusivement grec. Depuis les origines, Rome a toujours été partagée entre le grec, langue que parlait encore Romulus, selon une antique tradition (82), et le latin, parler du Latium, qui s'impose progressivement comme langue de l'identité nationale (83). Au début de l'Empire, grec et latin sont placés sur un pied d'égalité. Claude complimente un étranger discutant en grec et en latin en disant qu'il possède «nos deux langues» (*uterque sermo noster*) (84). Alors que le grec demeure la langue de certaines communautés immigrées de l'*Urbs*, comme les Juifs ou les Syriens, le latin devient peu à peu la langue exclusive du monde occidental après le règne de Marc-Aurèle, qui est encore partagé entre le deux langues (85). Les incompréhensions

(81) G. DAGRON, *L'Empire romain d'Orient au IVe siècle et les traditions de l'hellénisme. Le témoignage de Thémistios*, dans *TM* 3 (1968), pp. 72 (et nn. 214-215), 82 et 122 (et n. 5).

(82) I, 19 Peter (JEAN LE LYDIEN, *De magistratibus*, I, 5). — Sur la pratique du grec à Rome, la bibliographie est considérable. On se reportera encore à l'étude de P. BOYANCÉ, *La connaissance du grec à Rome*, dans *Revue des Études latines* 34 (1956), pp. 111-156 et au récent article de J. CHRISTES, *Rom und die Fremden. Bildungsgeschichtliche Aspekte der Akkulturation*, dans *Gymnasium* 104 (1997), pp. 13-35.

(83) B. WIELE, *Lateinische Sprache und römische Nationalität. Ein Beitrag zur Entwicklung des Sprachbewusstseins bei den Römern*, diss., Berlin 1979.

(84) SUÉTONE, *Vie de Claude*, 42, 1.

(85) Il écrit ses *Pensées* en grec, mais éprouve le besoin de se justifier aux yeux de son maître Fronton. Vers la même époque, Arrien est aussi partagé entre les deux

qui naquirent inévitablement entre les deux *partes*, comme ce fut le cas lors de la querelle des hypostases, rendirent la déchirure inévitable. Si l'on ajoute à la différence de langues, le césaropapisme des Empereurs byzantins (86) et le mépris traditionnel des Orientaux pour les gens de l'autre partie, on aura là les trois raisons majeures qui sont à l'origine de la scission des deux Églises.

Université de Liège. Bruno ROCHETTE.

langues Il écrit l'*Anabase* en grec, mais emploie le latin pour un rapport officiel adressé à l'empereur. — Sur l'oubli — relatif — du grec en Occident, P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris 1948² (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 159).

(86) M. JUGIE, *Le schisme byzantin*, Paris 1941, pp. 3-9, qui voit dans le césaropapisme le premier facteur de scission. Je partage volontiers l'analyse des causes du schisme de cet auteur, excepté l'importance donnée à chacune d'entre elles. Il isole cinq causes : l'ambition des patriarches de Constantinople, les antipathies, l'orgueil national et les rivalités politiques, la constitution des patriarcats, la différence de langues et l'évolution autonome des deux Églises.

UNE NOTE SUR LA THÉRIAQUE ATTRIBUÉE À GALIEN

Contribution à l'étude de l'enseignement à Constantinople aux XIV^e^ et XV^e^ siècles

1. Introduction

Sous le titre *περὶ τῆς μεγάλης θηριακῆς τῆς δι' ἐχιδνῶν γαληνοῦ*, trois manuscrits présentent un bref texte attribué à Galien (129 - après 216 [?] de notre ère) (1), qui, s'il faut en croire son titre, décrit la confection de la *thériaque*, mise au point par Andromaque, le médecin de Néron (2), et devenue par la suite le médicament sans doute le plus fameux de toute l'histoire de la thérapeutique, puisqu'il fut inscrit au *Codex* français, par exemple, jusqu'aux débuts de ce siècle et serait encore préparé de nos jours en Vénétie (3).

Après avoir présenté brièvement ce texte ailleurs (4), nous voudrions en donner ici une édition critique, avec examen des manuscrits, établissement du *stemma codicum* et traduction, pour nous interroger ensuite sur son origine. Ceci nous portera dans le monde de l'ensei-

(1) Pour la biographie de Galien, voir l'ouvrage désormais classique de P. Moraux, *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin.* Textes traduits du grec et présentés par — (*Collection d'études anciennes*), Paris, 1985. D'autre part, pour l'année de la dernière trace du médecin, voir, en dernier lieu : V. Nutton, *Galen ad multos annos*, dans *Dynamis*, 15 (1995), pp. 25-39.

(2) Sur Andromaque, voir : M. Wellmann, *Andromachos 17*, dans *R.E.*, I, 2 (1894), col. 2153-2154. Pour la formule de la thériaque, voir le texte grec dans l'édition d'E. Heitsch, *Die griechischen Dichterfragmente der römischer Kaiserzeit*, Band II (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-historische Klasse*, Dritte Folge, Nr. 58), Göttingen, 1964, pp. 8-15.

(3) Pour l'histoire de la thériaque, voir l'étude, classique et aujourd'hui dépassée, de G. Watson, *Theriac and Mithridatum. A Study in Therapeutics* (Publications of the Wellcome Historical Medical Library, New Series, Volume IX), London, 1966.

(4) A. Touwaide, *Galien et la toxicologie*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischer Welt*, vol. II, 37, 2, Hrsg. von W. Haase, Berlin et New York, 1994, pp. 1887-1986 (voir spécialement aux pp. 1905-1910).

gnement à Constantinople aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, car, comme nous voudrions le montrer ici, ce texte est constitué de fragments de plusieurs traités galéniques authentiques ou supposés, qui ont été assemblés et expliqués au cours d'un enseignement dont nous avons la transcription dans les manuscrits. Et ce texte de nous faire entrer quasi de plain pied dans une salle de cours byzantine, dont nous pouvons ainsi découvrir les contenus et méthodes d'enseignement.

2. Inventaire et description des manuscrits

D'après l'inventaire des manuscrits médicaux grecs de Diels (5), le texte est attesté par deux *codices*, le *Matritensis Bibliothecae Regiae* 44 et le *Parisinus graecus* 2183, alors que, dans la bibliographie galénique de G. Fichtner (6), il ne l'est que par le manuscrit madrilène. Le dépouillement des catalogues de manuscrits grecs a permis de localiser le texte dans trois manuscrits, en un inventaire qui semble exhaustif dans l'état actuel du catalogage des manuscrits grecs (7) :

1. *Parisinus Bibliothecae Nationalis graecus* 2183.
2. *Salmanticensis Bibliothecae Universitatis* 2659.
3. *Vaticanus Palatinus graecus* 48.

Le *Parisinus Bibliothecae Nationalis graecus* 2183 (8) est un manuscrit du milieu du XIV^e^ s. environ, sur papier, de III + 173 (9) + (II + III) ff. de 282 × 210 mm. Ses filigranes sont les suivants :

(5) H. Diels, *Die Handschriften der antiken Ärzte*. I. Teil : *Hippokrates und Galenos*. Herausgegeben von — (*Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, Jahr 1906, Abhandlung I), Berlin, 1906, p. 122 (réimpression dans un volume séparé sous le titre : *Die Handschriften der antiken Ärzte*. Griechische Abteilung. Im Auftrage der Akademischen Kommission herausgegeben von H. Diels, Berlin, 1906, p. 122).

(6) G. Fichtner, *Corpus Galenicum. Verzeichnis der galenischen und pseudo-galenischen Schriften*, Tübingen (il s'agit de la banque de données que constitue l'auteur, dont il a transmis des versions imprimées en cours de réalisation ; l'état utilisé est celui d'avril 1984), p. 129, n° 260.

(7) Pour l'inventaire des catalogues de manuscrits grecs, voir : J.-M. Olivier, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs de Marcel Richard*. Troisième éd. entièrement refondue par - (*Corpus Christianorum*), Turnhout, 1995.

(8) Sur ce manuscrit, voir : H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques de Paris et des départements*, vol. 2, Paris, 1888, p. 121.

(9) Numérotés par une main récente *A-H* et *1-165*, avec deux erreurs de pagination : le numéro *74* a été attribué à deux feuillets successifs et les numéros *154* et *155* à un seul et même feuillet.

1. *tête de licorne* = 2119 LIKHATSCHEFF (XIV^e s.) ([10]) ; = 5940 MOSIN (XIV/6) ([11]) ; ≈ fig. 5 VON HÖSSLE (1362) ([12]) ; ≈ 15775 BRIQUET (1354) ([13]) ; ≈ III, 1089, 1092 et 1093 PICCARD, *Fabeltiere* (1357 ; 1356 ; 1354) ([14]).
2. *tête de licorne* = 2120 LIKHATSCHEFF (XIV^e s.) ; = 5932 MOSIN (vers 1370).

Les cahiers, au nombre de 22, sont des quaternions, sauf les 1^er^ et 2^e^, de 7 feuillets ; le 3^e^, de 9 feuillets et le 22^e^, de 6 feuillets. Les premier et dernier cahiers ne sont pas signés ; les autres le sont d'origine, en minuscules grecques (*β-κα*), au verso de leur dernier feuillet, au centre de la marge inférieure. Les feuillets portent, en outre, une numération postérieure alphanumérique dans l'angle inférieur externe de leur recto, qui est rognée sur nombre d'entre eux.

Son texte est copié par une seule et même main, avec une justification de 198 × 142 mm, à 28 ll. par page. Les marges des ff. 1v°-128r°, 148r°-153v° et 159v°-164r° sont occupées par des figures polychromes de plantes et d'animaux, dessinées d'origine ([15]).

Plusieurs mains postérieures, toutes de type oriental, ont procédé à des additions marginales aux ff. 2v°-124r° et à pleine page aux ff. 163v°-165v°.

La reliure du manuscrit est frappée aux armes de François I^er^ (1494 ; roi : 1515-1547).

Notre texte figure aux ff. 164v°-165v°, l. 10. Le reste du manuscrit contient : (ff. Ar°-147r°) Dioscoride, *De materia medica*, précédé d'une table ([16]) ; (ff. 147r°-163v°) Pseudo-Dioscoride, *Alexipharmaka et*

(10) LIKHATSCHEFF, *Filigranes du papier*, 3 vol., Saint- Pétersbourg, 1899.

(11) V. A. MOSIN et S. M. TRALJIC, *Vodeni znakovi XIII. i XIV. vijeka*, 2 vol., Zagreb, 1957.

(12) F. VON HÖSSLE, *Wasserzeichen alter Papiere des Münchener Stadtarchivs*, dans *Der Papier-Fabrikant*, 9 (1911), pp. 69-76.

(13) C. M. BRIQUET, *Les filigranes. Dictionnaire historique des marques de papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600* , 4 vol., Paris, 1923^2^.

(14) G. PICCARD, *Wasserzeichen Fabeltiere, Greif-Drache-Einhorn*, Stuttgart, 1980.

(15) Reproduction de quelques figures du manuscrit dans : Z. KADAR, *Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts*, Budapest, 1978, planches 102-111 (où ces planches sont abusivement présentées comme extraites du *Parisinus B.N. gr.* 2179, avec, en outre, une numérotation inexacte : la pl. 102 présente le f. 149v° et non 158r° ; la pl. 103, 1 présente le f. 153v° et non le 158v° et la pl. 103, 2 présente le f. 150r° et non le 159r°.

(16) Édition : *Pedanii Dioscuridis Anazarbei, De materia medica libri quinque*. Ed. M. WELLMANN, 3 vol., Berlin, 1906-1914.

Thêriaka, avec une table au f. Hv° ([17]) ; (ff. 163v°-164r°) *Paraphrasis in Carmen de viribus herbarum* ([18]).

Quant aux additions, elles sont les suivantes : (ff. 2v°-124r°, dans les marges) Galien, *De simplicium medicamentorum facultatibus et temperamentis*, fragments ([19]) ; (f. 33v°, marge inférieure) Dioscoride, *De materia medica*, II, 174 et l'apparat ; (f. 163v°, marge externe) Galien, *De simplicium medicamentorum facultatibus et temperamentis*, VIII, 17, § 1 et VI, 1, § 62 ; (f. 163v°, marge inférieure) Pseudo-Dioscoride *ad* Dioscoride, *De materia medica*, III, 140 et Dioscoride, *De materia medica*, III, 140 ; (f. 164r°, marge inférieure), Dioscoride, *De materia medica*, IV, 108 ; (f. 165v°, ll. 10-17) *Autre préparation des pastilles thériaques* ; (f. 165v°) astrolabe ; (f. 165v°) note sur les différents noms de la figue ; (f. 165v°) recette.

Le *Salmanticensis Bibliothecae Universitatis* 2659 ([20]), qui correspond au *Matritensis Bibliothecae Regiae* 44 de la bibliographie, est un manuscrit de la fin du XV^e^ s., sur papier, de VI + 178 + IV ff. de 335 × 225 mm. Son filigrane est le suivant :

(17) Édition : A. TOUWAIDE, *Les deux traités toxicologiques attribués à Dioscoride. La tradition manuscrite grecque. Édition critique du texte grec et traduction*, 5 vol., Louvain-la-Neuve, 1981, thèse dactylographiée. La publication de cette édition est d'ores et déjà prévue dans le *Corpus Medicorum Graecorum*, Berlin.

(18) Édition : E. HEITSCH, *Die griechischen Dichterfragmente*, Band II, pp. 23-38.

(19) Édition : K. G. KÜHN, *Claudii Galeni Opera omnia*, vol. XI, pp. 379-382 ; XII, pp. 1-377. Sur ces notes, voir J.-M. RIDDLE, *Byzantine Commentaries on Dioscorides*, dans *Dumbarton Oaks Symposium 1983 : Byzantine Medicine*, J. SCARBOROUGH (ed.) (*Dumbarton Oaks Papers*, 39, 1984), Washington, 1985, pp. 95-102.

(20) Sur ce manuscrit, voir : C. GRAUX et A. MARTIN, *Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal*, Paris, 1892, pp. 114-115. La Directrice de la Bibliothèque de l'Université de Salamanque, M^me^ Santander, a préparé un nouveau catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque, encore inédit à ce jour. Elle nous a permis de le consulter lorsque nous avons étudié le manuscrit sur place, et nous tenons à lui exprimer ici notre gratitude.

(20bis) Sur l'identité de ce manuscrit avec celui de la *Biblioteca del Palacio* de Madrid, voir : G. FINK-ERRERA, *À propos des bibliothèques d'Espagne. Tables de concordance*, dans *Scriptorium*, 13 (1959), pp. 89-118. En 1954, les manuscrits des *Colegios Mayores* supprimés en 1798 et transférés à cette occasion à Madrid, furent remis à la *Biblioteca de la Universidad* de Salamanque.

(20ter) Feuillets de garde et feuillets du texte ont été numérotés de façon continue par deux mains postérieures : *α-ρϟα* et *1-191*. Les ff. *ζ/7*, *ρπς/186* et *ρπζ/187* ont disparu.

arbalète inscrite dans un cercle sans contremarque ≈ 739 et 734 BRIQUET (1470, 1476-96, 1478-82 ; 1501) ; ≈ *Arbalète* 32 et 36 HARLFINGER (1494 ou un peu avant ; 1491) ([21]).

Les cahiers, au nombre de 18, sont des quinions, sauf le dernier, de 8 ff. Ils sont signés d'origine, sauf les deux premiers, en minuscules grecques (*β-ιζ*), au recto de leur premier feuillet, dans l'angle inférieur externe ; la signature du 16e cahier, recouverte par une figure, a été récrite par une main postérieure.

Le texte est copié par une même main, que l'on identifie à celle du copiste *Ἰωάννης* dit de Korônê ([22]), avec une justification de 198 × 135 mm, à 28 ll. par page. Les marges des ff. 19v°-140r° et 179v° sont occupées par des notes copiées d'origine. Par ailleurs, aux ff. 18v°-121v°, le manuscrit contient dans les marges des figures polychromes de plantes et d'animaux dessinées d'origine ([23]).

La reliure en veau glacé du type dit *pasta española*, effectuée au XIXe s., porte la vignette de Ferdinand VII (1784-1833 ; roi d'Espagne :

(21) D. et J. HARLFINGER, *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften*, I-II, Berlin, 1974-1980.

(22) Voir une reproduction du f. 166r° du manuscrit dans TOUWAIDE, *Les deux traités*, vol. 2, pl. 3, à comparer avec M. WITTEK, *Album de paléographie grecque*, Gand, 1967, planche 40.

Nous ne nous attarderons pas plus outre sur la personne de ce copiste qui a été identifié à divers personnages homonymes (Jean Moschos et Jean Grêgoropoulos) et qui demanderait à être étudié plus en détail. Signalons cependant les travaux désormais classiques sur sa production : M. VOGEL et V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance* (*Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 33), Leipzig, 1909, p. 212 ; E. LOBEL, *The Greek Manuscripts of Aristotle's Poetic*, Oxford, 1933, p. 52 (qui identifie notre copiste à Jean Moschos) ; A. TURYN, *The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides* (*Illinois Studies in Language and Literature*, 43), Urbana, 1957, pp. 214-215 et p. 221 ; P. CANART, *Scribes grecs de la Renaissance*, dans *Scriptorium*, 17 (1963), p. 66 ; WITTEK, *Album*, p. 25 ; D. HARLFINGER, *Die Textgeschichte der Pseudo- Aristotelischen Schrift Περι ατομων γραμμων*, Amsterdam, 1971, p. 412 ; J. WIESNER et U. VICTOR, *Griechische Schreiber der Renaissance*, dans *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, N.S., 8-9 (1971-72), p. 57 ; *Griechische Handschriften und Aldinen.* Die Handschriften ausgewählten und beschrieben von D. HARLFINGER mit Zusammenarbeit mit J. HARLFINGER und J. SONDERKAMP. Die Aldinen ausgewählt und erläutert von M. SICHERL (*Ausstellungs-Kataloge der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel*, 24), Wolfenbüttel, 1978, p. 79 et p. 149 ; HALFINGER, *Wasserzeichen*, Index II, pp. 18, 22 et 24 ; E. GAMILLSCHEG et D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, vol. IA (Österreichische Akademie der Wissenschaften, *Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, vol. III, 1A), Wien, 1981, pp. 116-117, *sub* p. 203.

(23) Reproduction de quelques figures dans TOUWAIDE, *Les deux traités*, vol. 2, pll. 12-15.

1808 et 1814-1833), ainsi que d'anciennes cotes du manuscrit, notamment *23* et *44*. Le f. 1r° présente une cote *177* et les ff. 13r° et 181v° trois paraphes chacun (24).

Notre texte se lit aux ff. 180v°-181v°. Avant cela, le manuscrit présente le texte des ouvrages suivants : (ff. 13r°-164v°) Dioscoride, *De materia medica*, avec une table ; dans les marges, extraits copiés d'origine de Galien, *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* ; (ff. 164v°-179v°) Pseudo-Dioscoride, *Alexipharmaka* et *Thêriaka*, avec une table au f. 17r°-v° ; (ff. 179v°-180v°) *Paraphrasis in Carmen de viribus herbarum* ; (f. 181v°, ll. 3-9) *Autre préparation des pastilles thériaques.*

Le *Vaticanus Palatinus graecus* 48 (25) est un manuscrit sur papier de la fin du xv^e^ siècle, de I + 195 + I ff. de 264 × 184 mm. Le filigrane du papier est le suivant :

> *balance avec un double anneau, à plateaux triangulaires, inscrite dans un cercle et surmontée d'une étoile* ≈ 1133 et 1135 Zonghi (incertain ; 1495) (26) ; ≈ 374, 375, 384 et 385 Piccard, *Waage* (1476, 1482, 1491, 1499) (27).

Les 16 cahiers qui le composent sont des sénions, sauf le 2^e^, de 11 ff., et le 10^e^, octonion. Ils sont signés au recto de leur premier feuillet, dans l'angle inférieur externe ; ces signatures, souvent rognées, ne sont plus entières que dans deux cahiers (ff. 84r° : *ιβ* ; et 96r° : *ιγ*) et ne semblent pas originales.

Le manuscrit est acéphale : l'actuel 8^e^ cahier (= ff. 84-95) est signé *ιβ*, ce qui laisserait supposer qu'il lui manque 4 cahiers, pour autant que le premier fût signé *α*. Quant au texte qui ouvre le manuscrit, celui du *De materia medica* de Dioscoride, il commence au chapitre II, 49.

Le texte est copié par une même main de type occidental, avec une justification de 145 × 104 mm, à raison de 24 ll. par page. Les marges des ff. 11r°-130r° et 190v° sont occupées par des notes copiées

(24) Sur ces paraphes, voir : G. Beaujouan, *Manuscrits scientifiques médiévaux de l'Université de Salamanque et de ses «Colegios Mayores»* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études Hispaniques*, fasc. XXXII), Bordeaux, 1962, p. 31, n. 36.

(25) Sur ce manuscrit, voir : H. Stevenson, *Codices manuscripti Palatini graeci Bibliothecae Vaticanae descripti*, Rome, 1885, p. 25.

(26) A. et Z. Zonghi, *Zonghi's watermarks* (Monumenta chartae papyracae historiam illustrantia, 3), Hilversum, 1953.

(27) G. Piccard, *Wasserzeichen Waage*, Stuttgart, 1978.

d'origine. Les titres et initiales, portés en rouge aux ff. 36r°-68v°, ne l'ont pas été ailleurs.

La reliure est frappée aux armes de Pie IX (1792 ; pape : 1846-1878) et du Cardinal Mai.

Le texte qui nous intéresse apparaît aux ff. 192r°-193v°). Il est précédé par les textes suivants : (ff. 1r°-166v°) Dioscoride, *De materia medica*, II, 49-fin ; avec, dans les marges, des extraits copiés d'origine de Galien, *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* ; (ff. 166v°-190v°) Pseudo-Dioscoride, *Alexipharmaka* et *Thêriaka* ; (ff. 190v°-191v°) *Paraphrasis in Carmen de viribus herbarum* ; (f. 193v°, ll. 9-16) *Autre préparation des pastilles thériaques.*

3. Classement des manuscrits

De la collation du texte intégral de la note étudiée ici, il ressort que le *stemma codicum* doit être le suivant :

Parisinus
|
Salmanticensis
|
Palatinus

Si l'on suit la méthode de classement mise au point par J. Mogenet ([28]), avec les modifications apportées par A. Tihon ([29]) et nous-même ([30]), il apparaît, en effet, que les trois manuscrits, que nous

(28) J. Mogenet, *Autolycus de Pitane. Histoire du texte suivie de l'édition critique des traités de la sphère en mouvement et des levers et couchers* (Université de Louvain, Recueil des travaux d'histoire et de philologie, 3e série, n° 37), Louvain, 1950.

(29) A. Tihon, *Le «Petit Commentaire» de Théon d'Alexandrie aux tables faciles de Ptolémée* (*Studi e Testi*, 282), Rome, 1978. Cette modification consiste à distinguer les *repentirs* des copistes et à en mentionner le nombre de cas entre parenthèses, dans les tableaux récapitulatifs.

(30) Touwaide, *Les deux traités*. En raison de la plus grande fluidité des textes médicaux, nous n'avons pas pris en considération le nombre total des *accidents* de chacun des manuscrits par rapport au texte de l'édition, pas plus que celui des paires de manuscrits ; au contraire, nous n'avons travaillé que sur les *accidents* qui distinguent les manuscrits entre eux, afin de rendre ainsi mieux compte de la différence progressive des manuscrits de l'un à l'autre.

Il faut noter que l'introduction de ces modifications correspond, en un certain sens, aux attentes de J. Mogenet qui avait noté, dès sa présentation (*Autolycus*, p. 57) : «Il est possible qu'elle (la méthode) soit applicable à d'autres cas, voisins ou non ; de toute manière, elle ne le sera jamais qu'après une accomodation justifiée».

Conformémement à la méthode d'exposition mise au point par J. Mogenet, nous

désignerons par les lettres Π, Σ et π respectivement, partagent un même *accident* qui trahit leur parenté commune (31) :

Lac.	Omis.	Fau.	Add.	Dépl.	Var.	Graph.	Total
—	—	—	1	—	—	—	1

Il s'agit de l'addition suivante : 55. *ἀκανθῶν*] *ἵνα μή τι σε λάθοι* (*λαθῇ* Σπ) *αὐτῶν ταῖς ἐγκείμενον*. En fait, il s'agit de la répétition de la ligne 57-58.

En ce qui concerne la position des trois manuscrits à l'intérieur du groupe, Π présente 5 accidents qui n'apparaissent pas dans les deux autres manuscrits. Ce sont 4 fautes et 1 addition que n'a pas reprises son apographe direct, Σ :

Lac.	Omis.	Fau.	Add.	Dépl.	Var.	Graph.	Total
—	—	4	1	—	—	—	5

Ces fautes de Π corrigées par Σ sont les suivantes :

4. *σκιλλιτικοὺς* Σ] *σκιλιτικοὺς* Π
7. *ῥηθήσεται* Σ] *εἰρηθήσεται* Π
47. *ἀποδέρειν* Σ] *ἀποδαίρειν* Π
59. *τοῦτο* Σ] *τούτοις* Π

Quant à l'addition :

1. *tit.*] *περὶ τὰς γραφὰς τῆς θηριακῆς add.* Π *in marg.*

En fait, il s'agit là d'un second titre, repris dans la marge, que n'a pas répété le manuscrit salmantin.

reprenons les résultats de la collation des manuscrits sous forme de tableaux chiffrés. Toutefois, les types d' accidents (= «particularités des manuscrits ... en fonction d'un texte de base choisis arbitrairement» [MOGENET, *Autolycus*, p. 60]) que nous prenons en considération se limitent aux suivants : *Lac.* = lacune (qui porte, par convention, sur des omissions supérieures à trois mots) ; *Omis.* = omission (omission de moins de trois mots, de lettres ou autres éléments) ; *Fau.* = faute ; *Add.* = addition ; *Dépl.* = déplacement (de mots ou de lettres) ; *Var.* = variante (mots ou groupes de mots corrects, mais différents de ceux du texte du modèle) ; *Graph.* = graphie (menue variante orthographique, parmi lesquelles le *-ν* ephelcystique).

(31) Ici, comme par la suite, les références au texte de notre note se font par rapport à notre édition aux pp. 454-456 ci-dessous, avec mention de la ligne où apparaissent les leçons citées.

Il n'y a donc là rien qui s'oppose à la relation posée de Π à Σ, et d'autant moins si l'on considère la personne du copiste de Σ, connu pour avoir été un érudit qui a notamment révisé le texte d'ouvrages classiques en vue de leur publication par des éditeurs de la Renaissance. En effet, les fautes corrigées en sont d'évidentes, d'orthographe, et l'addition est une redondance, supprimée.

Les accidents introduits par Σ sembleraient contredire cette première impression que l'on a du copiste de Σ, à tout le moins dans le résumé chiffré que nous donnons ci-après :

Lac.	Omis.	Fau.	Add.	Dépl.	Var.	Graph.	Total
–	8	22 (6)	2	1	—	1	34 (6)

Avant tout, il convient de noter le taux d'auto-correction, qui porte sur 6 des quelque 40 modifications introduites dans le texte du modèle, soit sur près de 15% des interventions. Ce sont les suivantes :

5. *καθὼς* pc (*expunxit*)] *ὡς τὸ* ac
32. *προσεοικότα*] *προσεικότα* ac
39. *τεθηρευμένας* pc] *τεθηραμένας* ac
42. *ἀναιμά*] *supra rasuram scripsit*
45. *ἀποσώζειν* pc] *σώζειν* ac (*ἀπο supra lineam addidit*)
47. *αὐτῶν*] *αὑτῶν scripsit.*

En ce qui concerne les accidents introduits et maintenus dans le texte, les omissions sont de type essentiellement positif et trahissent une volonté de simplifier le texte en vue d'en améliorer la fluidité :

6. *εἰς*] *omis.*
9. *δὲ* (2)] *omis.*
41. *δ'*] *omis.*
41. *μὴ*] *omis.*
53. *δεῖ*] *omis.*
56. *τοῦ*] *omis.*

Deux autres omissions portent sur des initiales de mots, qui n'ont pas été rubriquées et ne sont donc d'aucune signification dans l'examen du travail du copiste :

2. *Πολλῆς*] *ολλῆς*
9. *Τοὺς*] *οὺς*

Les fautes trahissent la même tendance que les omissions positives : un certain nombre d'entre elles résulte, en effet, d'interventions volontaires. Ceci n'exclut cependant pas quelques réelles fautes ; mais l'on ne pourrait trop s'en étonner, car notre texte intervient à la fin d'un manuscrit déjà volumineux, qui contient un texte aride ; il se pourrait donc que le copiste n'ait plus eu l'attention en éveil comme au début de l'ouvrage :

3. *τῇ*] *τὴν*
3. *ἀρίστη*] *ἀρίστην*
6. *εἰς*] *πρὸς*
23. *γαστέρα*] *γαστέραν*
23. *ἄκρα*] *ἄκραν*
26. *τοῦ*] *τῷ*
27. *μόνους*] *μόνου*
27. *στενοτέραν*] *στενωτέραν*
36. *γὰρ*] *δὲ*
35. *ὑπόπυρρος*] *ὑπόπυρος*
41. *ἀσαρκώτερον*] *ἀσαρκότερον*
44. *βλέποις*] *βλέπεις*
56. *φαίνοιτο*] *φαίνεσθαι*
57. *λάθοι*] *λαθῇ*
61. *ἐκπιάσας*] *ἐκπιέσας*
62. *λεῖε*] *λύει*
64. *γενομένων*] *γεναμένων*
72. *ξηραίνονται*] *ξηραίνωνται*
72. *ὑγρὸν*] *ξηρότερον*
74. *ἐπιτρεφόμενον*] *ἐπιτρεψόμενον*

Les deux additions relèvent de mêmes mécanismes et sont de type essentiellement stylistique :

32. *φεύγειν*] *δὲ add.*
49. *ἐμβάλλειν*] *ἐν add.*

Le déplacement est sans signification réelle :

51. *συνεχῶς*] *post ἐψήσει transpos.*

tout comme la graphie :

34. *προρρηθεῖσαν*] *προρρηθεῖσι*

Soit, donc, rien qui s'oppose à l'idée que nous nous faisions du travail du copiste de Σ à partir de l'examen des accidents de Π qu'il n'a pas ;

au contraire, à travers les *accidents* introduits dans le texte, il continue à se montrer actif à l'égard du texte qu'il reproduit, cherchant à l'améliorer.

Le troisième manuscrit reproduit toutes les particularités de Σ à l'exception de 4 :

Lac.	Omis.	Fau.	Add.	Dépl.	Var.	Graph.	Total
—	—	4	—	—	—	—	4

23. *ἄκρα*] *ἄκραν* Σ
27. *στενοτέραν*] *στενωτέραν* Σ
62. *λεῖε*] *λύει* Σ
64. *γενομένων*] *γεναμένων* Σ

Il n'y a cependant rien là qui ne relève pas du bon sens et qui fût hors de portée d'un copiste normalement doué. Et, en tout cas, rien qui puisse contredire la relation de dépendance directe de π à l'égard de Σ.

Les accidents introduits par π confirment que telle doit bien être le lien entre les deux manuscrits, notamment parce que π présente plusieurs omissions que n'a pas Σ. Dès lors, compte tenu des ressemblances entre les deux manuscrits, force est de poser un tel *stemma*. Nous donnons ici les accidents de π :

Lac.	Omis.	Fau.	Add.	Dépl.	Var.	Graph.	Total
—	4	10 (8)	2	1	—	1	18 (8)

Les omissions sont les suivantes :

1. *tit.*] *omis.*
8. *tit.*] *omis.*
17. *οὐκ*] *omis.*

Le facteur positif de personnalité que nous pensons pouvoir identifier dans le chef du copiste de π à travers la correction de 5 fautes de Σ n'est pas mis en discussion par la présence de ces omissions, puisque 3 d'entre elles sont dues à l'absence de rubrication et ne sont donc pas imputables à un éventuel manque d'attention du copiste. L'examen des fautes confirme cette interprétation, avec un haut facteur d'auto-

contrôle, puisque, sur 26 interventions, 8 sont corrigées, soit près de 28%. Les fautes ainsi corrigées sont les suivantes :

3. *τῇ*] *τὴν* pc (*τῆς* ac)
14. *ἐγκύμονες* pc] *ἐγγύμονες* ac
25. *περίπατον*] *περιπα*^{τ}*ον scripsit*
26. *διενήνοχε*] *supra rasuram*
27. *ἀρρένων*] *ἀρ*^{ρ}*ένων scripsit*
41. *ἀσαρκώτερον* ac] *ἀσαρκότερον* pc
53. *ἐπιρραίνειν* pc] *ἐπειρραίνειν* ac
60. *δύσλυτοι*] *δύσλυ*^{τ}*οι scripsit*

Les fautes introduites et maintenues ne représentent rien que de très normal, somme toute :

15. *δριμύτεραι*] *δριμύτερον*
15. *ἑαυτῶν*] *ἑαυτῷ*
23. *ἄκρα*] *ἄκρας*
37. *ἐφ'*] *ἀφ'*
39. *τεθηρτευμένας*] *τεθηρευμμένας*
44. *λοιπῷ*] *λιπῷ*
46. *ὄντα*] *εἶναι*
50. *δεσμίδιον*] *δέσμιον*
60. *ξηραινόμεναι*] *ξηραινόμενοι*
62. *λεῖε*] *λύε*

Leur nombre confirme cependant cette tendance que nous avons cru pouvoir discerner dans le chef du copiste de Σ, à savoir la fatigue en cours de copie d'un texte volumineux.

Les additions (2), déplacement (1) et graphie (1) sont dépourvus de signification réelle :

17. *ἔχουσιν*] *ἔχουσι*

Le *stemma* établi de la sorte à partir de notre texte est confirmé par la datation respective des manuscrits et leur classement pour les autres textes qu'ils contiennent (32). Leur histoire va dans le même sens.

(32) Voir TOUWAIDE, *Les deux traités*, *passim*, pour les deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride. Il faut relever que, vu que ces deux traités forment un tout avec le *De materia medica* de Dioscoride, les conclusions stemmatiques avancées au départ du texte des deux traités peuvent être extrapolées au texte du *De materia medica* sans risque d'erreur, à tout le moins pour les manuscrits présentés ici.

4. Histoire des manuscrits

Le *Parisinus* provient sans aucun doute de Constantinople, d'un atelier de copie que nous identifierons par la suite. Son histoire n'est pas connue de façon explicite, mais peut être reconstituée à travers celle de sa descendance. Un de ses apographes est, en effet, le *Parisinus Bibliothecae Nationalis graecus* 2182, exécuté à Corfou par Dêmêtrios Tribôlês, par lequel il a été signé et daté de 1481 (33). Une autre des copies directes de Π est le *Mediolanensis Ambrosianus* L 119 sup. datable des années 1480 environ d'après son filigrane (34) et attribuable à Dêmêtrios Moschos (35). Par ailleurs, ce dernier manuscrit a servi de modèle au *Mutinensis Estensis* α.P.5.17 (36). Or, celui- ci est daté

(33) Pour ce manuscrit comme pour les autres cités par la suite, nous nous limiterons à donner les références bibliographiques des catalogues imprimés disponibles, ainsi que l'identification des filigranes que nous avons effectuée par un examen autoptique. La bibliographie complète et tous les autres éléments d'informations (notamment sur les copistes eux-mêmes et leurs productions, signées ou vraisemblables) seront fournis dans la publication de notre étude *Les deux traités*, à paraître (voir note 17).

Sur ce manuscrit, voir ainsi : Omont, *Inventaire sommaire*, vol. 2, p. 211. Le filigrane (*deux flèches en sautoir*) est reproduit dans Harlfinger, *Wasserzeichen, flèche 14*. Il peut être comparé à 6247 Briquet (1477) et IX, 923 G. Piccard, *Wasserzeichen Werkzeuge und Waffen*, Stuttgart, 1980 (1486).

Sur le fait que le manuscrit est une copie de notre *Parisinus*, voir : Touwaide, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 72-74 ; vol. 2, pp. 335-339 ; vol. 3, pp. 72-74.

(34) Sur ce manuscrit, voir : A. Martini et D. Bassi, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Milano, 1906, vol. 2, p. 605.

Les filigranes sont les suivants :

1. *deux flèches en sautoir* ≈ *flèche 14* Harlfinger (1481).
2. *navire* ≈ 11960 Briquet (1480).

Sur la dépendance du manuscrit à l'égard du *Parisinus graecus* 2183, voir : Touwaide, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 39- 41 ; vol. 2, pp. 312-316 ; vol. 3, pp. 39-41.

(35) Voir : Touwaide, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 39-41 ; vol. 3, pp. 39-41.

(36) Sur ce manuscrit, voir : V. Puntoni, *Indice dei codici greci della Biblioteca Estense di Modena*, dans *Studi Italiani di Filologia Classica*, 4 (1896), p. 458. Dans sa partie d'origine, le manuscrit est constitué de trois parties distinctes dont les filigranes sont les suivants :

1. ff. 19-38 :
   balance ≈ *balance 38* Harlfinger (1491).
   tête de boeuf surmontée d'une croix, elle-même surmontée d'une étoile ≈ 14541 Briquet (1480).
2. ff. 43-82 :
   arbalète = *arbalète 32* Harlfinger (1494 ou un peu plus tôt).
3. ff. 83-190 :

de 1487 et a été effectué en collaboration par trois copistes dont Giorgio Valla et Nikolaos Vlastos (37). Il est dès lors certain que, à l'époque de copie de l'*Estensis*, l'*Ambrosianus* se trouvait dans le Nord de l'Italie, où Moschos fut effectivement présent à partir de 1478 (38). Une confirmation de cette localisation de l'*Ambrosianus* est fournie par les additions marginales du manuscrit milanais, dans lesquelles on reconnaît la main du patriarche de Venise Ermolao Barbaro (39). Il découle de ceci que le *Parisinus graecus* 2183, modèle de l'*Ambrosianus* nous le rappelons, dût, lui aussi, être en Italie septentrionale lorsqu'il fut reproduit par Moschos dans le manuscrit milanais. Dès lors, le *Parisinus* partit de Constantinople, sans doute à la suite de la prise de la ville en 1453, et arriva par la suite à Venise, non sans une étape à Corfou, suivant en cela le flux des personnes et des biens qui relia Constantinople à la Sérénissime, d'où il partit ensuite pour la France ; et, chemin faisant, il donna lieu aux copies signalées ci-dessus.

L'histoire du *Salmanticensis* présente plusieurs points de contact avec celle que nous venons de reconstituer pour le *Parisinus graecus* 2183. En effet, son copiste, *Ἰωάννης* dit de Korônê, est connu pour avoir copié le *Bruxellensis Bibliothecae Regiae* 11281 à Korônê en 1475 (40) ; puis, il travailla en collaboration avec un membre de la famille

ancre ≈ IV, 258 G. PICCARD, *Wasserzeichen Anker*, Stuttgart, 1978 (1484-1485).
fleur à 8 pétales ≈ 6599 BRIQUET (1475, 1481).

Sur le fait qu'il est une copie de l'*Ambrosianus*, voir : TOUWAIDE, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 50-54 ; vol. 2, pp. 317-318 ; vol. 3, pp. 50-54.

(37) Voir : TOUWAIDE, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 50-54 ; vol. 3, pp. 50-54.

(38) Sur Moschos, voir notamment : E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique des XV^e^ et XVI^e^ siècles ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec...*, Paris, 1885-1906, vol. 1, pp. LXXXVIII-XCIII ; M. VALSA, *Le théâtre grec moderne* (*Berliner Byzantinische Arbeiten*, 18), Berlin, 1960, pp. 4-7 ; M.E. COSENZA, *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and the World of Classical Scholarship in Italy 1300-1800*, Boston, 1962-1967, vol. 3, pp. 2378-1279 ; vol. 5, p. 314 ; D.J. GEANAKOPLOS, *Byzantium and the Renaissance. Greek Scholars in Venice*, Hamden, 1973, p. 124, note 53 et p.226 ; A. MESCHINI, *La storia di Elena e Alessandro di Demetrios Mosco*. A cura di — (*Studi bizantini e neo-greci*, *Quaderni*, 13), Padova, 1977, p. 7 et p. 25.

(39) Identification de D. Harlfinger (communication personnelle, Berlin, 1979), auquel je tiens à manifester ici ma gratitude. Pour des reproductions de l'écriture de Barbaro, voir : S. BERNARDINELLO, *Autografi greci e greco-latini in Occidente*, Padova, 1979, pl. 35 ; E. BARBARO, *Epistolae, orationes et carmina*. A cura di V. BRANCA (*Nuova collezione di testi umanistici inediti o rari*, 5-6), Firenze, 1943, vol. 1, planche entre les pp. LII-LIII.

(40) Voir : WITTEK, *Album*, p. 25.

Moschos, Georgios, sans doute à Corfou, et ce vers 1481 ([41]) ; par la suite, il se rendit sans doute en Italie du Nord, où il semble avoir mis ses compétences au service de plusieurs éditeurs-imprimeurs de textes grecs classiques ([42]). Le texte de Dioscoride et du Pseudo-Dioscoride fut de leur nombre, imprimé qu'il fut par Aldo Manuzio en 1499 à partir de notre manuscrit ([43]), qui dût donc être présent à Venise, s'il n'y fut pas copié.

Il y a donc un parallélisme étroit entre les trajectoires du *Parisinus grecus* 2183 et du copiste du *Salmanticensis*, et assez en tout cas pour que l'on puisse admettre que le second ait pu être copié à partir du premier.

Le cas du *Palatinus* est plus simple : le manuscrit appartint, en effet, à Gian Battista Cipelli, dit Egnatius ([44]). Or, celui-ci fut un membre, et non des moindres, de l'Académie réunie à Venise autour d'Aldo Manuzio. Il y a donc de fortes chances pour que le *codex* fut acquis,

(41) Voir : GAMILLSCHEG et HARLFINGER, *Repertorium*, vol. 1A, pp. 116-117, *sub* 203.

(42) Outre le présent manuscrit, il a copié, en effet, le modèle de l'*editio princeps* de Strabon, ainsi que celui qui a été utilisé pour imprimer la *Souda*. Et, ce faisant, il a effectué, comme c'est aussi le cas pour celui des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride, une révision savante du texte. La question demanderait à être traitée de façon spécifique ; en attendant, voir, dans la bibliographie sur Strabon : A. DILLER, *The Textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam, 1975, pp. 158-161 ; sur la *Souda* : J. BIDEZ, *La tradition manuscrite du Lexique de Suidas*, dans *Sitzungsberichte der Königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, 34 (1912), pp. 853-855 ; M.P. LOICQ-BERGER, *Le Bruxellensis 11281 et l'activité littéraire de Denys l'Ancien*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 43 (1965), pp. 1434-1435.

(43) Sur ce point, voir une première étude dans : A. TOUWAIDE, *Botanique et philologie : l'édition de Dioscoride de Kurt Sprengel*, dans *Médecins érudits de Coray à Sigerist. Actes du Colloque de Saint-Julien-en-Beaujolais (juin 1994)*. Textes réunis et édités par D. GOUREVITCH, Paris, 1995, pp. 25-44 (voir spécifiquement p. 37). Sur cette aldine, voir : L. HAIN, *Repertorium Bibliographicum in quo libri omnes ab arte typographica inventa usque ad annum MD typis expressi ordine alphabetico vel simpliciter enumerantur vel adcuratius recensentur*, 2 vol., Stuttgart et Paris, 1826-1838, n° 6257 ; A. W. COPINGER, *Supplement to Hain's Repertorium Bibliographicum*, 2 vol., Berlin, 1926, *ad* 6257 HAIN ; *Gesamtkataloge der Wiegendrucke*, vol. 7, Leipzig, col. 464-466, n° 8435. Voir, en outre : A.A. RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Aldes*, Paris, 1925, vol. 1, p. 49 ; A. FIRMIN-DIDOT, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, Paris, 1875, p. 123 ; *Aldo Manuzio editore. Dediche, prefazioni, note ai testi.* Introduzione di C. DIONISOTTI. Testo latino con traduzione e note a cura di G. ORLANDI, Milano, 1975, pp. XXXIII-XXXIV.

(44) Sur ce point, voir : TOUWAIDE, *Les deux traités*, vol. 1, pp. 131-133 ; vol. 3, pp. 131-133.

sinon copié à Venise, et peut-être même dans le milieu de l'officine aldine, où apparut aussi le *Salmanticensis*.

Réseau serré de relations, donc, que celui dans lequel nos manuscrits sont pris et qui, loin de contredire le *stemma* que nous avons avancé au départ du seul examen textuel, le confirme au contraire, et pleinement, nous permettant donc de l'admettre sans réserves.

5. Principe d'édition

En conclusion, seul le *Parisinus* doit être retenu pour connaître le texte de la note à laquelle nous nous intéressons ici et peut en être considéré comme l'original. Par conséquent, son texte doit être reproduit tel quel, non sans y corriger les fautes évidentes, d'orthographe et de contresens. Et peut-être ne faudrait-il pas même procéder à ces interventions, révélatrices qu'elles sont sans doute de la nature réelle du texte, qui n'est pas un ouvrage d'auteur, dûment rédigé, mais une note prise au cours d'un enseignement, comme nous l'avons signalé dès le début du présent article et comme nous le montrerons ci-dessous, après avoir donné l'édition critique et la traduction du texte.

6. Édition et traduction du texte

+ *περὶ τῆς μεγάλης θηριακῆς τῆς δι' ἐχιδνῶν* + *γαληνοῦ* +

Πολλῆς οὔσης διαφωνίας περὶ τὰς γραφικὰς ἀποδείξεις τῆς θηριακῆς, ἡμεῖς τῇ ἀνδρομάχου ἐξελεξάμεθα ὡς ἀρίστῃ καὶ χρώμεθα ἐν ταῖς βασιλικαῖς χρείαις · καὶ κατὰ πρῶτον χρὴ σκευάζειν τοὺς σκιλλιτικοὺς
5 *ἀρτίσκους, καθὼς προείρηται ἐν τῇ σκευασίᾳ αὐτῶν, διότι πλειόνων ἡμερῶν δέονται εἰς τὸ ξηραίνεσθαι · εἶτα τοὺς θηριακοὺς ἀρτίσκους, ὡς εἰς τὸ ἑξῆς ῥηθήσεται, καθὼς καὶ ἐνταῦθα παραδηλῶ ἐγγράφως* +

+ *ἀρτίσκων θηριακῶν σκευασία* +

Τοὺς δὲ θηριακοὺς ἀρτίσκους σκευάζε οὕτως · τὰς δὲ ἐχίδνας χρὴ
10 *θηλείας λαβόντα, μὴ παντὶ καιρῷ τεθηραμένας, ἀλλὰ λήγοντος μὲν λοιπὸν τοῦ ἔαρος, οὔπω ἠργμένου τοῦ θέρους · εἰ δ' ἐπὶ πολὺ χειμέριον τὸ ἐάρ γένηται, κατὰ τὴν ἀρχὴν τοῦ θέρους οὐ μετὰ πολὺ τῆς τῶν πλειάδων ἐπιτολῆς.*

ὅσαι γὰρ τῶν ἐχιδνῶν ἐγκύμονες γίγνονται, ταύτας παραιτεῖσθαι χρὴ
15 *ἐμβάλλειν τῇ σκευασίᾳ · δριμύτεραι γὰρ ἑαυτῶν γίνονται αἱ κύουσαι.*

λάμβανε δὲ ταύτας ὅτε τῆς μὲν φωλιᾶς παύεται — προέρχεται δὲ ἔξω

λοιπὸν εἰς τοὺς ὑπαίθρους τόπους — ὅτε καὶ τὸν ἰὸν πονηρὸν οὐκ ἔχουσιν · ἔνδον γὰρ τούτων φωλεύοντα τὰ ζῷα καὶ κατὰ μηδὲν διαφορούμενα, πονηροτέραν συνάγει τὴν ἐν αὐτοῖς φθοροποιὸν δύναμιν.

ἔστω δὲ ὑπόξαντα τὰ ζῷα καὶ εὐμεγέθη καὶ εὐκίνητα καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπερύθρους ἔχοντα καὶ στενὸν τὸν τράχηλον, πλατυτέραν δὲ τὴν κεφαλὴν καὶ τὴν οὐρὰν ἀθρόον εἰς λεπτὸν λήγουσαν καὶ παντελῶς τὴν δὲ γαστέρα προκολποτέραν καὶ τὸν πόρον πρὸς ἄκρα μᾶλλον περὶ τὴν οὐρὰν ἔχοντα, τὴν δὲ οὐρὰν μὴ περιειλοῦντα ἀλλὰ μᾶλλον συστρέφοντα, καὶ ἠρεμαῖον τὸν περίπατον ποιούμενα.

τούτοις γὰρ τοῦ ἄρρενος ἡ θήλεια διενήνοχε καὶ τοῦ τέτταρας κυνόδοντας ἔχειν, τοῦ ἄρρενος μόνους δύο ἔχοντος, καὶ στενοτέραν τὴν κεφαλὴν καὶ παχύτερον τὸν τράχηλον καὶ τὸ πᾶν σῶμα λεπτότερον καὶ τὴν οὐρὰν καταβραχὺ εἰς μύωπρον λήγουσαν, οὐκ ἀθρόον ὥσπερ τῆς ἐχίδνης, οὐδὲ ἄσαρκον · παντελῶς φεύγειν χρὴ τὴν τῶν ἀρρένων μίξιν εἰς τὴν τοῦ ἀντιδότου σκευασίαν.

φεύγειν δὲ οὐδὲν ἧττον καὶ τὰ ἀλλὰ γένη τὰ προσεοικότα τῇ ἐχίδνῃ · προσέοικε δὲ αὐτῇ μάλιστα μέν ἀμμοδύτης, ἤδη δὲ καὶ αἱμόρρους καὶ κεγχριὰς καὶ σήψ · διαγνωστέον δὲ τούτους τοῖς προρρηθεῖσιν ἐπ' αὐτῶν σημείοις, μάλιστα δὲ τῇ χροιᾷ ὑποπύρρος ἡ ἐχίδνα, τὰ δὲ ἄλλα γένη ψαμμώδη ἐστὶ τὴν χροιὰν ἢ · ξανθὴ γὰρ καὶ φαιὰ ἢ μελανίζοντα · μὴ ἀμελεῖν δὲ μηδὲ τὰ προρρηθέντα ἐφ' ἑκάστου ἄλλα σημεῖα.

καὶ δὴ λαβὼν τὰς ἐχίδνας τὰς χρηστὰς τῷ προρρηθέντι καιρῷ τεθηρευμένας αὐθημερὸν ἢ καὶ πρὸ μιᾶς.

πρῶτον μὲν ἀποκόπτειν αὐτῶν τὰς κεφαλὰς καὶ τὰς οὐρὰς καὶ τοσοῦτον ἀποκόπτειν ὅσον δ' ἂν φαίνηταί σοι ἀσαρκώτερον. ἐπιβλέπειν δὲ χρὴ μὴ μετὰ τὴν ἀποκοπὴν εὐθέως ἄναιμά τε καὶ ἀκίνητα καὶ πάντη νεκρὰ τὰ ζῷα εἶναι · τὰ γὰρ τοιαῦτα ἄχρηστα εἶναι νόμιζε · εἰ δέ, ἀποκοπτέντων τῶν μερῶν, βλέποις ὑπολιμπανομένην ἐν τῷ λοιπῷ σώματι κίνησίν τινα καὶ τὸν ἔναιμον ἐπὶ χρόνον τινὰ ἀποσώζειν, δυνάμενα ταῦτα ὡς ἄριστα ὄντα μιγνῦναι τῇ σκευασίᾳ τῆς ἀντιδότου.

εἶτα μετὰ τοῦτο ἀποδέρειν αὐτῶν ὅλον ἀκριβῶς τὸ δέρμα, ἐξαίρειν δὲ καὶ τὸ στέαρ ὡς ἄχρηστον καὶ τὰ ἐνδόσθια πάντα, καὶ πλύνειν τὰς σάρκας δυσὶ καὶ τρισὶν ὕδασι, καὶ μετὰ τοῦτο ἐμβάλλειν χύτρᾳ καθαρᾷ καὶ ὕδωρ ἐπιβαλὼν σύμμετρον καὶ ἀνήθου χλωροῦ δεσμίδιον, ἑψεῖν, ὑποκαίοντα ἀμπέλινα ξύλα · πρόσεχε δὲ μὴ ἀναζέσῃ ἡ χύτρα — εἴωθε γὰρ συνεχῶς ἐν τῇ ἑψήσει ἀναβάλλειν τὸ ὕδωρ καὶ ὑπερχεῖσθαι τῆς χύτρας — ἐπιρραίνειν δὲ δεῖ ὕδατι ψυχρῷ καθότε τοῦτο συμβαίνει.

μέτρον δὲ αὔταρκες ἔστω σοι τῆς ἑψήσεως ὅταν δοκιμάζοντί σοι αἱ σάρκες ἀφιστῶνται τῶν ἀκανθῶν · τότε δὲ ἐπιβάλλειν χρὴ ἁλῶν συμμέτρον, ὡς γευομένῳ μὴ πάνυ ἁλυκὸν φαίνοιτο, καὶ καθελεῖν ἀπὸ τοῦ πυρός.

εἶτα ἀκριβῶς χώριζε τὰς σάρκας τῶν ἀκανθῶν, ἵνα μή τι σε λάθοι αὐτῶν ταῖς σαρξὶν ἐγκείμενον · ἔχειν δὲ χρὴ παρακείμενον λεκανίδιον καθαρὸν ἔχον τοῦ ζωμοῦ καὶ ἐν τούτῳ ἐμβάλλειν τὰς καθαιρομένας
60 *σάρκας · ῥᾳδίως γὰρ ξηραινόμεναι δύσλυτοι γίνονται.*

οὕτως δὲ καθαρὰς τὰς σάρκας ποιήσας καὶ ἐκπιάσας ἀκριβῶς ταῖς χερσί, στάθμιζε καὶ βαλὼν ἐν θυίᾳ μαγειρικῇ τραχυτέρᾳ λεῖε ἰσχυρῶς ἐπὶ πολύ, ἐπιρραίνων κατὰ βραχὺ τοῦ ζωμοῦ.

λειοτάτων δὲ γενομένων, ἐπιβάλε ἄρτου καθαρωτάτου νεαροῦ ξηροῦ
65 *μὴ ἐκ παλαιοῦ σίτου ἐσκευασμένου, κεκομμένου καὶ σεσησμένου τὸ τέταρτον μέρος τῶν σαρκῶν · εἶτα παραχέας αὔταρκες τοῦ ζωμοῦ κατὰ βραχὺ καὶ ἑνώσας ἐν τῇ λειώσει ἀκριβέστατα · οὕτως ἀνάπλαττε τροχίσκους συμμέτρους λεπτοτέρους, παραπτόμενος ἐν τῇ ἀναπλάσει τοῦ ὀποβαλσάμου συμμέτρως.*

70 *καὶ ἐν σκιᾷ ξηραῖνε ἐν οἴκῳ ὑπερῴῳ πρὸς μεσημβρίαν ἢ πάντως γε πρὸς ἄρκτον ἐστραμμένῃ · στρέφεσθαι δὲ αὐτοὺς χρὴ συνεχῶς, ὅπως ὁμαλῶς ξηραίνονται καὶ μὴ τὸ ἕτερον μέρος ὑγρὸν ἐπὶ πολὺ μένον.*

καὶ ἀλείψας καλλίστῳ ὀποβαλσάμῳ φύλαττε ἐν ἀγγείῳ ὑελίνῳ καὶ δι' ἡμερῶν τινῶν ἀπόματτε τὸ ἐπιτρεφόμενον αὐτοῖς κονιορτῶδες λευκὸν —
75 *ἐὰν γὰρ τοῦτο μείνῃ, διατίτρησιν αὐτούς —.*

Sur la grande thériaque, celle faite de vipères.
Galien

Alors qu'il y a de nombreuses divergences dans les textes expliquant la thériaque, nous, nous avons choisi celle d'Andromaque, parce qu'elle nous semble la meilleure, usant de celle-ci dans le traitement de l'Empereur. Il faut d'abord préparer les pastilles de scille, comme il a été dit dans leur préparation, parce qu'elles ont besoin de plusieurs jours pour sécher. Ensuite, les pastilles thériaques, de la façon qui sera dite par la suite, c'est-à-dire comme je l'expose ci-dessous même.

Préparation des pastilles thériaques

Préparez ainsi les pastilles thériaques : il faut prendre des vipères femelles, capturées non à n'importe quel moment, mais à la fin du printemps, lorsque l'été n'a pas encore commencé ; si le printemps est par trop hivernal, il faut les capturer au début de l'été, pas trop longtemps après le lever des Pléiades.

Les vipères qui sont pleines, il faut éviter de les mettre dans la préparation, car, étant pleines, elles sont plus âcres qu'elles ne le sont en d'autres temps.

Il faut prendre les vipères lorsque cesse l'hibernation — elles sortent alors à l'air libre — et lorsque le venin n'est pas virulent. Car, lorsque les animaux hibernent sans manger, ils accumulent en eux une puissance vénimeuse plus virulente.

Il faut que les animaux soient jaunâtres, de belle taille, très mobiles, avec les yeux rougeâtres, le cou étroit, la tête plate, la queue se rétrécissant d'un coup, étant en outre complètement dépourvue de chair, avec le ventre large, le méat situé plus vers l'extrémité de la queue, la queue pas enroulée mais plutôt ramassée et progressant calmement.

La femelle diffère du mâle par ces éléments, ainsi que par le fait d'avoir quatre crochets, alors que le mâle n'en a que deux, ayant par ailleurs la tête plus étroite, le cou plus épais, tout le corps plus fin, la queue très courte, finissant en queue de rat et non subitement comme celle de la femelle, n'étant pas non plus dépourvue de chair. Il faut absolument éviter de mélanger des vipères mâles dans la préparation de l'antidote.

Il ne faut pas moins éviter les autres espèces de serpents, semblables à la vipère : l'ammodyte est le serpent qui lui ressemble le plus, comme d'ailleurs l'haimorroos, le kenchrias et le sêps. On les reconnaîtra grâce aux signes distinctifs que l'on a dits, spécialement la couleur ; la vipère est, en effet, fauve ou roussâtre, tandis que les autres espèces de serpents sont d'une couleur sable, brun foncé ou miel. Il ne faut négliger aucun des autres signes distinctifs précédemment énoncés pour chacun d'entre eux.

Ainsi donc, il faut prendre des vipères saines chassées au moment déterminé, le jour même ou la veille.

Il faut leur couper la tête, la queue et la partie dépourvue de chair jusqu'où cela te semble bon. Il faut observer si, après cette ablation, les animaux ne sont pas tout de suite exsangues, immobiles et complètement morts ; car il faut considérer que de tels animaux ne sont pas bons à utiliser ; si, après l'ablation des parties en question, vous voyez qu'il subsiste dans le reste du corps quelque mouvement et que le sang s'écoule pendant un certain temps, ces animaux peuvent être mélangés à la préparation de l'antidote, parce qu'ils sont d'excellente qualité.

Ensuite, après cela, il faut soigneusement les dépouiller de leur peau, ôter aussi la graisse, car elle est inutile, de même que toutes les entrailles, laver les chairs dans l'eau, à deux ou trois reprises ; après cela, les jeter dans une marmite propre, en y versant une quantité suffisante d'eau et une poignée d'aneth frais ; faire cuire sur un feu de sarments de vigne. Il faut veiller à ce que l'eau ne déborde pas de la marmite — l'eau monte, en effet, et déborde fréquemment de la marmite pendant toute la durée de la cuisson ; chaque fois que cela arrive, il faut arroser la marmite d'eau froide.

La cuisson sera suffisante lorsque, à l'essai, les chairs se défont des os. À ce moment, il faut ajouter une quantité de sel mesurée de telle sorte que le goût ne soit pas trop salé. Il faut enlever la marmite du feu.

Ensuite, il faut séparer soigneusement les chairs des os, sans qu'aucun morceau des os n'échappe, mélangé aux chairs. Il faut avoir à proximité une cuvette propre avec du bouillon pour y jeter les chairs désossées, car, si elles sèchent, elles se broient moins facilement.

Après avoir ainsi nettoyé les chairs et les avoir bien pressées à la main, il faut les peser et les jeter ensuite dans un mortier de cuisine à gros grain et les broyer vigoureusement pendant un long moment, en les mouillant de petites quantités de bouillon.

Lorsqu'elles seront bien broyées, il faut y mélanger du pain le plus pur, frais et sec, qui n'a pas été préparé avec du blé ancien mais qui a été coupé et tamisé, en quantité d'un quart par rapport au poids des chairs de vipère. Ensuite, il faut y verser une quantité suffisante de bouillon, procédant un petit peu à la fois, amalgamant le tout et le réduisant en poudre bien fine. Il faut façonner de petites pastilles, toutes d'un même poids. En les façonnant, il faut les saupoudrer d'une dose raisonnable de Baume de la Mecque.

Il faut faire sécher les pastilles à l'ombre, dans une maison spacieuse, orientée au sud ou tout à fait au nord. Il faut constamment retourner les pastilles, pour qu'elles sèchent régulièrement, sans qu'une face reste plus mouillée qu'une autre.

Il faut conserver les pastilles dans un récipient de verre, en les enduisant du meilleur Baume de la Mecque. Après quelques jours, il faut essuyer avec un linge la poudre blanche qui apparaît sur les pastilles, car, si elle reste, elle y forme des petits trous.

7. Les sources du texte

Comme il apparaît à la lecture, le texte explique de façon assez détaillée la préparation des pastilles dites *de vipère* ou *thériaques*, qui constituaient un des ingrédients de la thériaque.

De l'examen de la littérature médicale de langue grecque relative à la thériaque, il résulte que notre texte est une réélaboration de bribes de trois traités galéniques authentiques ou supposés : le *De antidotis* ([45]), le *De theriaca ad Pisonem* ([46]) et le *De theriaca ad Pamphilianum* ([47]).

(45) Ouvrage authentique de Galien, qui remonterait à la fin du IIe siècle (voir : Moraux, *Galien*, p. 173). Édition du texte grec : Kühn, XIV, pp. 1-209. Traduction allemande avec commentaire : L. Winkler, *Galens Schrift "De Antidotis" — Ein Beitrag zur Geschichte von Antidot und Theriak*, Marburg, 1980, thèse dactylographiée. Plan détaillé du traité dans : Touwaide, *Galien et la toxicologie*, pp. 1975-1980.

(46) L'authenticité de ce traité a été démontrée par V. Nutton, *Galen and Theriac : Problems of Authenticity*, dans A. Debru (éd.), *La pharmacologie de Galien*. Actes du Ve Colloque International Galénique, Lille, 16-18 mars 1995 (*Studies in Ancient Medicine*), Leiden et Köln, sous presse. Édition du texte grec : Kühn, XIV, pp. 210-294. Traduction italienne, avec commentaire, de la traduction latine de G.M. Rota (Florentiae, 1541) et reproduction du texte de cette traduction latine : E. Coturri, *De theriaca ad Pisonem*. Testo latino, traduzione italiana ed introduzione a cura di - (*Biblioteca della «Rivista di Storia delle Scienze Mediche e Naturali»*, VIII), Firenze, 1959.

(47) Ouvrage inauthentique ; voir : E. Coturri, *Perchè il «De usu theriacae ad*

La préparation des pastilles de vipères y est décrite dans les passages suivants : *De antidotis*, I, 8 (48) ; *De theriaca ad Pisonem* (49) ; *De theriaca ad Pamphilianum* (50).

Ci-dessous, nous donnons trois exemples qui mettent bien en évidence le lien de dépendance de notre texte à l'égard des traités galéniques cités :

Notre traité	Source
1. *πολλῆς οὔσης διαφωνίας περὶ τὰς γραφικὰς ἀποδείξεις τῆς θηριακῆς ἡμεῖς τῇ ἀνδρομάχου ἐξελεξάμεθα ὡς ἀρίστῃ καὶ χρώμεθα ἐν ταῖς βασιλικαῖς χρείαις* (51)	*τοσαύτης γὰρ οὔσης τῆς περὶ τὰς γραφὰς διαφορᾶς ἡμεῖς τῇ ἀνδρομάχου ὡς ἀρίστῃ χρώμεθα καὶ εἰς γε τὰς βασιλικὰς χρείας οὕτως σκευάζομεν* (52)
2. *μὴ παντὶ καιρῷ τεθηραμένας, ἀλλὰ λήγοντος μὲν λοιπὸν τοῦ ἔαρος, οὔπω δὲ ἠργμένου τοῦ θέρους · εἰ δ' ἐπὶ πολὺ χειμέριον τὸ ἔαρ γένηται, κατὰ τὴν ἀρχὴν τοῦ θέρους, οὐ μετὰ πολὺ τῆς τῶν πλειάδων ἐπιτολῆς*	*παυομένου μὲν τοῦ ἦρος, ὅπω δ' ἠργμένου θέρους, ἢ εἰ χειμέριον ἐπὶ πολὺ τὸ ἔαρ γίγνοιτο, κατὰ τὴν ἀρχὴν τοῦ θέρους, οὐ κατὰ πολὺ τῆς τῶν πλειάδων ἐπιτολῆς.*
ὅσαι γὰρ τῶν ἐχιδνῶν ἐγκύμονες γίνονται, ταύτας παραιτεῖσθαι τῇ σκευασίᾳ (53)	*ὅσαι δὲ ἐγκύμονές εἰσι τῶν ἐχιδνῶν, παραιτεῖσθαι ταῦτα* (54)
3. ... *ἱνὰ μή σε τι λάθοι αὐτῶν ταῖς σαρξὶν ἐγκείμενον* ... (55)	... *ἱνὰ μὴ διαλάθῃ ἄκανθα* ... (56)

Voici la table de concordance exhaustive des passages de notre texte et des traités galéniques dont ils proviennent :

Notre texte	Galien et Pseudo-Galien
2 *Πολλῆς* - 4 *χρείαις*	*Pis.*, 262 5 *τοσαύτης* - 7 *σκευάζομεν*
10 *μὴ παντὶ καίρῳ τεθηραμένας*	*Pis.*, 264, 4 *μὴ* - 5 *τεθηραμένας*

Pamphilianum» non è da ritenersi opera di Galeno, dans *Galeno*, 4 (1959). Édition du texte grec : KÜHN, XIV, pp. 295-310.

(48) p. 45, l. 4 - 49, l. 13.
(49) p. 264, l. 2 - 267, l. 11.
(50) p. 307, l. 4 - 310, l. 1.
(51) = ll. 2-3.
(52) = *De theriaca ad Pisonem*, XIV, p. 262, ll. 5-7.
(53) = ll. 10-15.
(54) = *De antidotis*, XIV, p. 45, ll. 11-15.
(55) = ll. 64-65.
(56) = *De theriaca ad Pamphilianum*, XIV, p. 307, ll. 13-14.

10 *ἀλλὰ* - 15 *σκευασίᾳ*
16 *λάμβανε* - 19 *δύναμιν*
20 *ἔστω* - 27 *ἔχοντος*
40 *πρῶτον* - 48 *πάντα*
48 *καὶ* 2 - 51 *ξύλα*
54 *μέτρον* - 55 *ἀκανθῶν*
55 *ἀκανθῶν*
64 *λειοτάτων* - 64 *ξηροῦ*
65-66 *τὸ* — *σαρκῶν*
66 *εἶτα* - *ζωμοῦ*
67 *καὶ* - *ἀκριβέστατα*
67 *οὕτως* - 69 *συμμέτρως*
70 *καὶ* - *ξηραῖνε*
70 *ἐν* 2 - 71 *ἐστραμμένη*
71 *στρέφεσθαι* - 72 *μένον*
73 *φύλαττε* - *ὑελίνῳ*
73 *καὶ* - 75 *αὐτούς*

Antid., 45, 11 *παυμένου* - 15 *ταύτας*
Pis., 264, 5 *ὅταν* - 9 *δύναμιν*
Pis., 264, 19 *ἔστω* - 265, 9 *ἔχειν*
Pis., 265, 13 *πρῶτον* - 266, 9 *ἅπαντα*
Antid., 46, 3 *ὕδατι* - 7 *κλήματα*
Pis., 266, 16 *τὸ* - 17 *σαρκός*
Pis., 266, 17 *τότε* - 267, 1 *ἀκανθῶν*
Antid., 46, 15 *καὶ* - 16 *τι*
Antid., 47, 1 *ἐγὼ* - 2 *τέταρτον*
Pis., 267, 7 *εἶτα* - 8 *ζωμοῦ*
Antid., 47, 6 *καὶ* - 7 *ἀκριβῶς*
Pis., 267, 8 *οὕτως* - 9 *ὀποβαλσάμου*
Pamph., 16 *καὶ* - *σκίᾳ*
Antid., 47, 17 *ἔστω* - 48, 1 *ἄρκτον*
Antid., 48, 5 *στρέφεσθαι* - 8 *διαμένον*
Antid., 48, 13 *ἡ* - 14 *ὑαλίνῳ*
Antid., 49, 8 *δι'* - 10 *αὐτούς*

Les trois exemples donnés ci-dessus et la présente table enlèvent tout doute sur l'exacte nature de notre texte, qui se révèle être une compilation d'écrits galéniques ou supposés et non un traité spécifique, comme le laissait entendre la bibliographie jusqu'ici. Ce point, qui constitue déjà en soi une conclusion à tout le moins pour les études galéniques, ne clôt cependant pas notre enquête ; au contraire, il la relance en suscitant de nouvelles questions sur l'origine de notre compilation, sa justification, voire son usage. Pour répondre à ces nouvelles questions, nous partirons d'une analyse détaillée du texte.

8. Analyse du texte

Afin d'affronter ces demandes, la première chose à faire est sans aucun doute de définir la nature de notre texte, ce que nous chercherons de faire par un examen comparatif serré entre notre texte et ses sources.

Dans cette confrontation, il est apparu que notre texte reprend de façon littérale nombre de passages à ses sources : ceux repris dans la table présentée ci-dessus. Sans doute est-ce cette littéralité qui justifie la présence de l'affirmation relative à l'usage de la thériaque pour le traitement de l'empereur (3-4 : *χρώμεθα ἐν ταῖς βασιλικαῖς χρείαις*), puisque la phrase apparaît dans le *De theriaca ad Pisonem* (57).

(57) 12 (= XIV, p. 262, ll. 6-7).

Dans certains passages, cependant, notre texte modifie celui de ses sources. Tel est le cas, par exemple dans le suivant, qu'il amplifie :

48-49 : *καὶ πλύνειν τὰς σάρκας δυσὶ καὶ τρισὶν ὕδασι*

qui amplifie une considération plus simple du texte de Galien (58) :

ὕδατι περιπλύναντα

Ailleurs, au contraire, il le simplifie, comme dans ce passage relatif à la source de chaleur sur laquelle opérer la cuisson des chaires de vipères ; notre texte se limite, en effet, à prescrire l'usage de sarments de vignes :

50-51 : *ἑψεῖν, ὑποκαίοντα ἀμπέλινα ξύλα*

alors que, dans le *De antidotis*, Galien conseille plusieurs matières (59) :

ἑψεῖν ἐπ' διακεκαυμένων, ἢ ξύλων ξηρῶν, ἃ καλοῦσιν ἄκαπνα. βέλτιον δ' αὐτὰ τὰ τῶν ἀμπέλων εἶναι κλήματα

La paraphrase ne va pas sans approximation dans certains cas, comme dans celui relatif à l'ablation des têtes et queues des vipères. En effet, alors que, dans le traité galénique, la mesure des parties à couper est donnée de façon précise (4 doigts) (60), dans notre note elle est laissée à l'appréciation de l'exécutant :

40-41 : *τοσοῦτον ἀποκόπτειν ὅσον δ' ἂν φαίνηταί σοι ἀσαρκώτερον*

Dans d'autres cas, inversement, notre texte ajoute à celui de Galien et l'explicite, peut-être même plus que de besoin, afin de lui donner une clarté discursive dépourvue de toute ambiguité, même si le passage correspondant de Galien est exempt de toute tendance à l'ellipse. Une telle addition intervient, par exemple, lorsque, après avoir spécifié les vipères qu'il convenait d'éviter (avec ce verbe *παραιτεῖσθαι* présent autant dans notre texte [15-16] que chez Galien) (61), notre texte ajoute les mots *χρὴ ἐμβάλλειν τῇ σκευασίᾳ*, absents chez Galien et sous-entendus, sans que cette ellipse (mais en est-ce réellement une?) n'enlève rien à la compréhension du passage. Là ne s'arrête pas l'addition dans

(58) = *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 46, l. 3).
(59) I, 8 (= XIV, p. 46, ll. 5-7).
(60) Voir *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 46, l. 1) ; *De theriaca ad Pisonem*, 13 (= XIV, p. 265, ll. 15-16).
(61) *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 45, ll. 14-15).

notre texte, d'ailleurs, car il ajoute une justification au rejet des vipères pleines, qui n'apparaît pas chez Galien :

15 : *δριμύτεραι γὰρ ἑαυτῶν γίνονται αἱ κύουσαι.*

Enfin, s'il introduit ici une considération destinée à justifier une prescription qui pourrait sembler dépourvue de motif et l'est, en tout cas, dans les traités de Galien, notre texte omet, par ailleurs, nombre de considérations théoriques de Galien, qui explicitent les raisons d'opérations à exécuter. Parmi tant d'autres, on relèvera, chez Galien, cette mention de la présence du venin dans la tête des vipères, qui justifie l'ablation de celle-ci (62).

À côté de cela, notre texte s'écarte franchement, dans certains passages, des traités galéniques qui ont constitué ses sources. L'addition de sel dans l'eau de cuisson des corps de vipère en est un exemple. Alors que dans notre texte la question est traitée de façon assez sommaire, chez Galien, au contraire, elle donne lieu à un développement spécifique, à tout le moins dans le *De antidotis*. Ainsi, dans notre texte, ce point est exposé de la sorte :

55-56 : *τότε δὲ ἐπιβάλλειν χρὴ ἁλῶν συμμέτρων, ὡς γευομένῳ μὴ πάνυ ἁλυκὸν φαίνοιτο*

Chez Galien, la quantité de sel est fixée en fonction de l'époque à laquelle les vipères sont prises : si c'est au moment opportun, il ne faut ajouter que très peu de sel et pas du tout si ce fut en été ; par contre, il faut éviter les animaux vivants à proximité des eaux marines ou d'eaux salines stagnantes. Avec une justification à tout cela : la chair de ces animaux provoque la soif (63).

De cette première analyse, il semble résulter une double tendance contradictoire dans notre texte, de reprise littérale des traités galéniques suivis comme sources et de liberté de traitement non seulement de la lettre même de ces sources, mais aussi de leur contenu scientifique.

Un examen plus approfondi montre que ces deux tendances sont peut-être moins contradictoires qu'il n'y paraît et peuvent résulter d'une lecture commentée des traités galéniques sur la question de la thériaque. Le texte présente, en effet, plusieurs traits qui semblent révéler son caractère oral. On ne tirera pas plus qu'il ne convient argument des

(62) *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 45, ll. 15-17).
(63) *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 46, ll. 7-12).

cinq occurrences du verbe *λέγω* (5, 7, 38, 40, 42), car il peut être utilisé en contexte écrit pour se référer à des questions déjà traitées. Cependant, sa présence répétée ici constitue, en raison même de sa fréquence, un premier indice significatif de la nature orale du texte, et ceci d'autant plus que ce premier indice est confirmé au fil de la lecture par une série de menus faits dont aucun ne constitue une preuve en soi, mais dont l'addition même contribue à renforcer les soupçons et à constituer une preuve.

Un de ces faits est la contradiction qu'il y a entre, d'une part, les deux termes *γραφικάς* (2), dans l'expression *γραφικὰς ἀποδείξεις*, et *ἐγγράφως* (8), dans le groupe *παραδηλῶ ἐγγράφως*, et, d'autre part, les occurrences évoquées ci-dessus du verbe *λέγω*. Alors que le terme *γραφικάς* (2) est une variante du *γραφὰς* présent dans le texte de Galien (64), *ἐγγράφως* (8), par contre, est original de notre texte ; cependant, il semble une addition, introduite en fin de phrase, comme si celui qui a écrit ces lignes se reprenait, se rendant compte de la contradiction qu'il y a entre ces deux termes relatifs à un écrit et les occurrences du verbe *λέγω*. Quoi qu'il en soit du mécanisme d'apparition de ces termes, il y a une contradiction à leur usage simultané ou, à tout le moins, un manque de révision du texte et d'harmonisation de son lexique.

Un autre point qui nous semble significatif est l'annonce du contenu général de l'exposé dès les lignes 4-8 du texte et la mise en évidence de sa structure logique par des particules conclusives et séquentielles qui balisent toute la progression de l'exposition (12 : *λοιπόν* ; 15 et 29 : *γὰρ* ; 52 et 64 : *εἶτα*). Or, outre que ces particules n'apparaissent pas dans les sources, elles ne sont pas toutes absolument nécessaires (c'est le cas du *γὰρ* de la ligne 29) ou se répètent à intervalles rapprochés (voir les deux *εἶτα* des lignes 52 et 64). Ceci favorisera sans aucun doute l'idée que le texte reprend une présentation orale et, en tout cas, qu'il ne fut pas rédigé de façon soignée, en vue d'une fixation par l'écriture.

Dans la même ligne, la présence de charnières, qui permettent de reprendre le fil du discours après des passages dont nous verrons qu'ils constituent de réelles digressions ou qu'ils sortent de la progression stricte de l'exposé telle qu'elle a été annoncée en tête de celui-ci. Une première est constituée par le *λάμβανε δὲ ταύτας* (18), qui intervient

(64) *De theriaca ad Pisonem*, 12 (= XIV, p. 262, l. 5).

après la mention du fait qu'il faut éviter les vipères pleines. Certes, cette dernière considération apparaît aussi chez Galien (65) ; mais, chez ce dernier, elle est relativement lapidaire, tandis que, dans notre texte, elle est amplifiée, par l'introduction d'une justification à cette interdiction, laquelle développe l'ensemble de la question et transforme une information somme toute limitée en une petite digression. D'où la nécessité de la charnière à la reprise du fil logique de l'exposé.

Deux autres charnières sont constituées par les ll. 35-36 (*φεύγειν δὲ οὐδὲν ἧττον καὶ τὰ ἄλλα γένη τὰ προσεοικότα τῇ ἐχίδνῃ*) et 42 (*καὶ δὴ λαβὼν τὰς ἐχίδνας τὰς χρηστὰς τῷ προρρηθέντι καιρῷ*), qui servent à introduire et à conclure, respectivement, la description des serpents avec lesquels les vipères ne doivent pas être confondues. Une fois encore, cette information n'apparaît pas dans les sources. On pourra la trouver justifiée. Mais, outre qu'elle n'approfondit pas la question comme il le faudrait si elle était indispensable, elle est le lieu d'une démonstration d'érudition, comme nous le verrons, et semble donc un morceau plaqué, qui sort à tout le moins du cadre du texte et de son économie d'ensemble, en une hétérogénéité qui est encore soulignée par la charnière conclusive.

Une autre charnière est présente à la l. 68 (*οὕτως δὲ καθαρὰς τὰς σάρκας ποιήσας*), avec, de plus, une expression au caractère oral marqué (*καθαρὰς ... ποιήσας*).

Enfin, qui constituent des charnières aussi, les particules soulignant la structure logique du texte, dont nous avons déjà relevé la présence.

Autant ces charnières que les digressions elles-mêmes nous semblent refléter la fluidité d'un texte présenté oralement et qui se laisse aller à suivre les méandres de l'improvisation ou de la conversation libre, ou quasi, au lieu que d'être un texte dûment rédigé en vue de la communication précise d'une idée.

Deux expressions redondantes nous semblent trahir, elles aussi, un style oral : *εἶτα μετὰ τοῦτο* (52) et *αὐταρκὲς ἔστω σοι ... δοκιμάζοντί σοι* (60). Il en va de même pour les répétitions à intervalles très courts, de *καί* (77 et 81) et *εἶτα* (52 et 64), qui trahissent à tout le moins un texte peu contrôlé, sans doute parce que, précisément, il fut présenté librement.

Probablement significative aussi dans notre perspective, l'implication du récepteur du message du texte. L'on pourra y voir un procédé

(65) *De antidotis*, I, 8 (= XIV, p. 45, ll. 14-15).

littéraire ou oratoire. Toutefois, outre que la chose intervient fréquemment (45, 48, 60 [2 fois], 62), elle se conjugue avec des appels répétés à la compétence du récepteur. Tel est le cas pour l'appréciation des quantités des ingrédients à introduire dans la préparation (55, 61-62, 75, 76), ainsi que dans la mention d'une quantification d'un ingrédient, qui est à tout le moins vague (56 : *δεσμίδιον*). Ce sont là toutes choses qui nous semblent démontrer que l'appel au récepteur du message est moins un artifice littéraire qu'une réelle implication de celui-ci dans la présentation, avec une référence à son savoir-faire. Cet aspect technique de la communication entre l'émetteur et le récepteur du message est confirmé par ailleurs, nous y reviendrons.

Encore en faveur d'une conception de notre texte comme message oral porté par écrit, ces passages qui déploient des expressions en rien elliptiques du texte originel :

3 : *ἐξελεξάμεθα ὡς ἀρίστη καὶ χρώμεθα*

qui explicite la formule plus simple de Galien (66) :

χρώμεθα

De même, le cas déjà relevé :

14-15 : *παραιτεῖσθαι χρὴ ἐμβάλλειν τῇ σκευασίᾳ*

qui correspond au seul infinitif *παραιτεῖσθαι* avec valeur d'impératif de Galien.

Aucun de ces faits n'est probant en soi, nous l'avons dit, mais leur addition contribue à créer un faisceau d'indices convergents qui révèle la nature orale du texte, voire sa fonction explicative, sinon didactique.

Ceci porte sur le mode de présentation des informations véhiculées par le texte et n'empêche pas que celui-ci repose sur une étude détaillée de la question, comme doit l'être tout enseignement. Car, à l'exception des simplifications et approximations que nous avons relevées et que peut éventuellement favoriser l'exposition orale et didactique, le texte s'avère reposer sur une préparation soigneuse et, à tout le moins, sur un examen minutieux des traités galéniques utilisés comme sources. C'est ce que donne à penser le travail d'assemblage des emprunts effectués aux divers traités consultés, comme il apparaît par le tableau où nous avons mis en regard les passages de notre texte et ceux des

(66) *De theriaca ad Pisonem*, 12 (= XIV, p. 262, 16).

sources utilisées. Une telle compilation doit avoir été préparée par écrit et ne peut pas avoir été effectuée au vol, sans un travail précis et soigneux de comparaison des ouvrages suivis et sans le relevé exact des informations parallèles et un choix entre celles-ci.

Cet aspect de compilation savante est confirmé par deux passages de notre texte. Dans l'un d'entre eux, en effet, il semble y avoir une paraphrase d'un texte dont ni l'auteur ni les références ne sont cités, mais que l'on peut identifier sans peine pour un motif qui apparaîtra dans un instant : les *Thêriaka* du poète grec d'époque alexandrine, Nicandre (II^e^ s. avant notre ère [?]) (67). Ce passage de notre texte (= ll. 26-31) est le suivant :

> *τούτοις γὰρ τοῦ ἄρρενος ἡ θήλεια διενήνοχε καὶ τοῦ τέτταρας κυνόδοντας ἔχειν, τοῦ ἄρρενος μόνους δυὸ ἔχοντος, καὶ στενοτέραν τὴν κεφαλὴν καὶ παχύτερον τὸν τράχηλον καὶ τὸ πᾶν σῶμα λεπτότερον καὶ τὴν οὐρὰν καταβραχὺ εἰς μύουρον λήγουσαν, οὐκ ἀθροὸν ὥσπερ τῆς ἐχίδνης, οὐδὲ ἄσαρκον · παντελῶς φεύγειν χρὴ τὴν τῶν ἀρρένων μίξιν εἰς τὴν τοῦ ἀντιδότου σκευασίαν.*

Quant à son équivalent dans le texte de Nicandre (*Thêriaka*, vv. 223-232) :

> *πᾶς δέ τοι ὀξυκάρηνος ἰδεῖν ἔχις, ἄλλοτε μῆκος*
> *μάσσων, ἄλλοτε παῦρος · ἀκιδνότερος δὲ κατ' εὖρος*
> *νηδύος, ἡ δὲ μύουρος ὑπ' ἀλκαίῃ τετάνυσται,*
> *ἴσως μὲν πεδανὴ δολιχοῦ ὑπὸ πείρασιν ὁλκοῦ,*
> *ἴσως δ' ἐκ φολίδων τετρυμένη · αὐτὰρ ἐνωπῆς*
> *γλήνεα φοινίσσει τεθοωμένος, ὀξὺ δὲ δικρῆ*
> *γλώσσῃ λιχμάζων νέατον σκωλύπτεται οὐρήν·*
> *Κωκυτὸν δ' ἐχιαῖον ἐπικλείουσιν ὀδῖται.*
> *τοῦ μὲν ὑπὲρ κυνόδοντε δύω χροΐ τεκμαίρονται*
> *ἰὸν ἐρευγόμενοι · πλέονες δέ τοι αἰὲν ἐχίδνης,*

> Toutes les vipères mâles ont la tête pointue ; parfois elles sont plus grandes en longueur, parfois plus courtes ; en largeur, elles ont le ventre

(67) Sur Nicandre, voir, en dernier lieu et avec la bibliographie antérieure : A. TOUWAIDE, *Nicandre : de la science à la poésie — Contribution à l'exégèse de la poésie médicale grecque*, dans *Aevum*, 65 (1991), pp. 65-101. Pour l'édition du texte grec, avec traduction anglaise : NICANDER, *The Poems and Poetical Fragments*. Edited with a Translation and Notes by A.S.F. GOW and A.F. SCHOLFIELD, Cambridge, 1953, pp. 28-93. Il n'existe pas, dans l'état actuel, de traduction française ; toutefois, J.- M. Jacques a annoncé une nouvelle édition du texte grec du texte, qui incluera sa traduction française.

> plus fin ; sa queue, qui s'effile comme celle de la souris, est légèrement tendue et est tantôt aplatie à la fin de son long corps traînant, tantôt comme usée par le frottement des écailles ; ses yeux rougissent sous le coup de la colère ; elle darde violemment sa langue fourchue et elle frappe avec l'extrémité de la queue ; les voyageurs l'appellent le Cocyte vipéreux ; deux crochets qui crachent du venin marquent la peau ; il y en a toujours plus chez la femelle ...

Notre auteur n'a pas le mérite d'avoir identifié personnellement ce passage, puisque ses deux derniers vers (231-232) apparaissent déjà chez Galien, dans le *De theriaca ad Pisonem*, où l'auteur est cité nommément, d'ailleurs (68). Cependant, il est clair que notre auteur a repris le texte de Nicandre personnellement en main et qu'il l'a paraphrasé ici, comme l'indique, sans ambiguïté, la présence du mot *μύουρος* dans notre texte et chez Nicandre. Dès lors, son intervention consiste moins dans l'identification du passage que dans le fait d'avoir consulté à neuf le poème de Nicandre à partir de la citation de Galien.

Le second passage qui trahit l'aspect de compilation savante de notre texte est celui que nous avons relevé, sur les serpents avec lesquels la vipère pourrait être confondue ; l'auteur y mentionne celui nommé *ἀμμοδύτης* qui, s'il faut en croire l'état actuel de connaissance des textes classiques, n'apparaît que dans le traité de Philouménos (IIe/IIIe s. de notre ère) (69).

Ces deux citations, faites à partir d'un texte érudit dans le premier cas et d'un autre rare, dans le second, impliquent sinon une recherche en bibliothèque, du moins la fréquentation de la littérature alors disponible sur la question et, donc, une préparation soigneuse du texte dont nous avons ici une version écrite.

Notre texte se caractérise donc par une dualité d'aspect : d'une part, un travail de recherche et de comparaison très précise de traités antérieurs sur l'argument de la thériaque, avec, en outre, introduction

(68) 13 (= VIX, p. 265, ll. 9-12).

(69) Sur Philoumenos, voir : H. Diller, *Philoumenos* (7), dans *R.E.*, XX, 1 (1941), col. 209-211. Pour le texte grec du traité : Philumeni, *De venenatis animalibus eorumque remediis*, ex codice vaticano primum edidit M. Wellmann (*Corpus Medicorum Graecorum*, X, 1, 1), Leipzig et Berlin, 1908. Pour la description du serpent, voir le chapitre 22, 1-2 (= p. 28 éd. Wellmann). Il faut noter que le terme est utilisé chez Strabon pour qualifier les vipères d'Égypte (XVII, 1, 21 = 803C). Par ailleurs, à partir des sources grecques sans doute, le serpent a été cité dans la littérature latine, sans description précise, depuis Lucain, *Pharsale*, IX, 716, jusqu'à Isidore, *Étymologies*, XII, 4, 39. On note, par ailleurs, une apparition tardive, dans les scolies des *Thêriaka* de Nicandre, *ad* v. 490.

de données extraites d'ouvrages difficiles et érudits, voire rares ; d'autre part, une structure et une progression de type didactique marqué, avec, simultanément, un mode d'exposition certainement pas littéraire et de type plutôt oral.

La contradiction qu'il y a dans la présence simultanée de ces deux caractéristiques dans un seul et même texte peut résulter du fait que celui-ci serait constitué de notes prises au cours d'un enseignement, par l'un des auditeurs. Ceci expliquerait, en outre, la présence de quelques fautes d'orthographe dans le *Parisinus graecus* 2183, dont on a de la peine à croire qu'elles pourraient être dues à un personnage qui fréquenta le texte, combien érudit et d'abord difficile, de Nicandre.

Dans cette hypothèse, notre texte nous fait entrer de plain pied dans une salle de cours byzantine qu'il serait du plus haut intérêt de pouvoir identifier et localiser de façon précise et situer chronologiquement.

9. L'ORIGINE DU TEXTE

En l'absence d'informations explicites sur ces points, force est d'interroger le texte pour tenter de lui faire révéler son origine. Pour cela, nous partirons de l'analyse que nous venons de donner de sa nature, pour définir ainsi le type de milieu dans lequel il aurait pu avoir vu le jour ; par la suite, nous chercherons à identifier, pour autant que faire se puisse, ce milieu lui-même.

Ainsi avons-nous tenté d'établir que notre texte reprend par écrit un enseignement, qui fut préparé par un examen soigneux et sans doute écrit de la littérature consacrée à la question, à laquelle fut ajoutée de la documentation extérieure, les *Thêriaka* de Nicandre et le traité sur les animaux venimeux de Philoumenos. Soit, avec les trois traités galéniques ou supposés, un total de cinq ouvrages dont l'hétérogénéité même invite à penser qu'ils ne constituèrent pas les seules ressources de l'auteur du texte, mais durent appartenir à un fond plus fourni, à la fois littéraire et scientifique.

À cette première information, qui permet de postuler sinon une bibliothèque, du moins un fond de livres, on peut ajouter que le texte semble être un fragment d'un ensemble plus vaste. À trois reprises, en effet, il fait allusion à des matières traitées antérieurement. Dans un cas, il fait ainsi référence à la préparation des pastilles de scille :

> 4-5 : *καὶ κατὰ πρῶτον χρὴ σκευάζειν τοὺς σκιλλιτικοὺς ἀρτίσκους, καθὼς προείρηται ἐν τῇ σκευασίᾳ αὐτῶν,*

Ceci implique que l'enseignement ait porté de façon plus large sur l'ensemble de la préparation de la thériaque, dont les pastilles de scille étaient un autre composant. Et sans doute n'est-ce pas du tout. Car, dans les deux autres renvois aux matières traitées antérieurement, il est question de la description morphologique des serpents :

> 34-37 : *διαγνωστέον δὲ τούτους τοῖς προρρηθεῖσιν ἐπ' αὐτῶν σημείοις, μάλιστα δὲ τῇ χροιᾷ · ξανθὴ γὰρ καὶ ὑπόπυρρος ἡ ἐχίδνα, τὰ δὲ ἄλλα γένη ψαμμώδη ἐστὶ τὴν χροιὰν ἢ φαιὰ ἢ μελανίζοντα · μὴ ἀμελεῖν δὲ μηδὲ τὰ προρρηθέντα ἐφ' ἑκάστου ἄλλα σημεῖα.*

Ceci permet de définir de façon plus précise l'objet de l'exposé dont il apparaît ainsi que nous n'en avons ici qu'une partie. Car, à travers cette allusion à la description des animaux venimeux, l'on retrouve la méthode typique du discours toxicologique antique. Pour voir ceci, il convient d'en exposer rapidement la méthode (70).

Dans la médecine antique, la toxicologie avait pour mission de traiter les cas d'envenimements et empoisonnements et procédait selon un principe fondamental, à savoir que les agents toxiques exercent des actions spécifiques, qui requièrent des réponses thérapeutiques tout aussi spécifiques. Dès lors, pour traiter adéquatement une pathologie de type toxicologique (c'est-à-dire pour administrer une thérapeutique médicamenteuse qui corresponde à l'action exercée par l'agent toxique), il convenait de connaître cet agent, selon un principe étiologique ou qui, du moins, se voulait tel. Dans le cas d'un envenimement, il fallait ainsi connaître l'animal qui avait inoculé le venin. Pour ce faire, deux stratégies étaient possibles : si l'animal avait pu être vu au moment de la morsure ou de la piqûre ou, mieux encore, avait pu être pris, il pouvait être identifié à travers sa morphologie ; dans ce cas, il fallait appliquer la thérapie prescrite pour les envenimements dues à cet animal et à lui seul et, théoriquement, il suffisait de procéder de la sorte. Si, par contre, l'animal n'avait pas pu être pris ni même vu, ou si les informations en possession du patient ou du médecin n'étaient pas suffisantes pour porter directement à une identification, celle-ci devait être faite à travers les symptômes présentés par le patient. Nous ne nous attarderons pas plus ici sur cette deuxième stratégie, pour nous

(70) Sur cette question, voir une présentation détaillée dans : A. TOUWAIDE, *La toxicologie des poisons dans l'Antiquité et à Byzance — Introduction à une étude systémique*, dans *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 290 (1991), pp. 265-281.

concentrer sur la première, qui justifie l'apparition, dans l'exposé thérapeutique, de la description des animaux venimeux.

La référence que nous avons dans notre texte à la description des animaux venimeux indique non seulement que notre texte est un fragment d'un ensemble plus complet, mais aussi que cet ensemble avait comme objet le traitement des cas d'envenimements. Et, précisément, la thériaque était un des agents thérapeutiques de ces cas.

Ceci signifie que notre texte était sans doute destiné à un public de médecins-thérapeutes. Ce point est confirmé par ailleurs : nous avons déjà noté, en effet, que le texte fait appel à la compétence de son récepteur pour évaluer la quantité des ingrédients à introduire dans la préparation ou le temps de cuisson de celle-ci ([71]). La chose implique que le destinataire du texte fût en mesure d'apprécier ces quantités et temps et, donc, qu'il fût à tout le moins déjà habitué à la pratique de telles opérations.

Cet indice n'est pas le seul, car, par rapport à ses sources, notre texte ajoute un certain nombre de détails pratiques extrêmement concrets qui trahissent, dans son auteur autant que dans son destinataire, des hommes du métier. Le premier de ces passages, dans leur ordre d'apparition au fil du texte, est celui où il est précisé que la marmite utilisé pour la cuisson des vipères doit être propre (l. 55 : *ἐμβάλλειν χύτρᾳ καθαρᾷ*). Quoique la chose puisse sembler évidente et n'être pas démonstrative dans notre perspective, il n'en reste pas moins qu'elle n'apparaît pas chez Galien, pourtant généralement attentif au détail des prescriptions qu'il donne. Le deuxième passage où notre texte explique les opérations à effectuer avec une précision quasi culinaire est plus démonstratif et porte sur le petit tour de main qui consiste à mouiller d'eau froide le bord d'une casserole en ébullition qui déborde (ll. 51-53 : *πρόσεχε δὲ μὴ ἀναζέσῃ ἡ χύτρα — εἴωθε γὰρ συνεχῶς ἐν τῇ ἐψήσει ἀναβάλλειν τὸ ὕδωρ καὶ ὑπερχεῖσθαι τῆς χύτρας — ἐπιρραίνειν δὲ δεῖ ὕδατι ψυχρῷ καθότε τοῦτο συμβαίνει*). Le troisième passage est du même ordre, avec toute une série de petits conseils qui trahissent incontestablement le praticien, que ce soit le fait que la marmite (propre, elle aussi) qui contiendra le bouillon, doive se trouver à portée de main ou celui que le mortier dans lequel les chairs de vipère seront malaxées, doive être fait d'une pierre à gros grain de sorte à favoriser le broyage (ll. 58-63 : *ἔχειν δὲ χρὴ παρακείμενον λεκανίδιον καθαρὸν ἔχον τοῦ ζωμοῦ*

(71) Voir ci-dessus, pp. 457-458.

καὶ ἐν τούτῳ ἐμβάλλειν τὰς καθαιρομένας σάρκας · ῥαδίως γὰρ ξηραινόμεναι δύσλυτοι γίνονται. οὕτως δὲ καθαρὰς τὰς σάρκας ποιήσας καὶ ἐκπιάσας ἀκριβῶς ταῖς χερσί, στάθμιζε καὶ βαλὼν ἐν θυίᾳ μαγειρικῇ τραχυτέρᾳ λεῖε ἰσχυρῶς ἐπὶ πολύ, ἐπιρραίνων κατὰ βραχὺ τοῦ ζωμοῦ). Même chose dans le quatrième passage, celui relatif aux qualités du pain à partir duquel les pastilles seront confectionnées (ll. 64-65 : ... *ἄρτου καθαρωτάτου νεαροῦ ξηροῦ μὴ ἐκ παλαιοῦ σίτου ἐσκευασμένου, κεκομμένου καὶ σεσησμένου* ...). Les trois derniers passages sont moins amples, mais pas moins significatifs pour autant : il s'agit de la précision selon laquelle le bouillon doit être versé à petites doses (l. 66-67 : *κατὰ βραχύ*), du volume des pastilles à confectionner (l. 68 : *τροχίσκους συμμέτρους λεπτοτέρους*) et, enfin, du fait que la poussière qui apparaît sur les pastilles si elles ne sont pas bien sèches est blanche (l. 74 : *κονιορτῶδες λευκόν*).

Autant ces explications détaillées de procédés techniques, que les menus détails relevés en dernier lieu révèlent dans l'émetteur du message constitué par le présent texte un spécialiste de la matière traitée et, à tout le moins, quelqu'un qui a eu une expérience personnelle des préparations décrites, sans s'être donc limité à une analyse seulement livresque ; simultanément, le destinataire du texte nous apparaît comme une personne intéressée à connaître les tours de main typiques décrits par l'auteur. De plus, dans la formulation même de ces informations, le ton n'est certes pas celui que l'on attendrait d'un ouvrage écrit, mais relève de la présentation orale, discursive.

Par ailleurs, l'omission de la référence à Nicandre dans le passage que nous avons rencontré précédemment, semble volontaire et n'eut probablement pas pour seule intention de cacher des sources, mais, peut-être plus exactement, de ne pas faire intervenir en contexte technique une source aux connotations littéraires par trop marquées.

Ces divers éléments, ainsi que l'usage somme toute relativement libre qui est fait du texte des sources, démontre que le milieu dans lequel notre texte a été produit n'avait sans doute pas la vocation de reproduire fidèlement les traités médicaux anciens, mais, au contraire, de les exploiter en vue d'une application pratique.

Un dernier élément confirme cette position de l'auteur de notre texte vis-à-vis des traités antiques, utilisés comme du matériel auquel puiser des informations pratiques, plutôt que comme des textes à reproduire avec fidélité. Lorsque l'auteur définit le moment auquel prendre les vipères (ll. 11-12), à la fin du printemps ou au début de l'été, il omet

totalement un repère du calendrier annuel fourni par les sources : la référence aux fêtes de Dionysios (72). Cette omission risquait de provoquer un flottement, étant donné que la seule référence maintenue fut celle, somme toute très vague, imprécise, sujette à évaluation individuelle et variations annuelles, à la fin du printemps et au début de l'été. Toutefois, ce risque a été éliminé par le maintien d'un autre repère objectif, la référence au lever des Pléiades (ll. 13-14), qui présente en outre l'avantage d'être exempt de toute connotation culturelle au contraire de celui à la fête de Dionysios.

De toute cette analyse il ressort que le lieu de production de notre texte dût être sinon une école, du moins un centre où des médecins-thérapeutes recevaient une formation technique et où, par ailleurs, il y avait à disposition sinon une bibliothèque — cinq ouvrages cités ne suffisent pas à démontrer l'existence d'une bibliothèque —, du moins une petite collection de livres, utilisés à des fins pratiques, et pas nécessairement à la perpétuation des ouvrages de l'Antiquité.

Il resterait à identifier le milieu qui pourrait correspondre à celui que nous postulons de la sorte de façon théorique. À défaut d'information explicite de quelque type que ce soit fournie par notre texte, il nous faut chercher des indices implicites. Le seul qui se présente est l'éventuel emprunt au traité de Philoumenos. Car cet ouvrage ne nous est plus connu actuellement que par un manuscrit unique, le *Vaticanus graecus* 284, que l'on peut attribuer à la Constantinople du x^e^ siècle (73). Si l'état actuel de conservation des manuscrits reflète celui des époques antérieures, l'histoire de ce manuscrit peut nous guider dans l'identification du lieu de rédaction de notre texte. Or, au XIV^e^ siècle, le *Vaticanus* appartint à la bibliothèque du monastère constantinopolitain de Saint-Jean le Précurseur, dans le quartier dit de la Pétra. Et, là, le texte du *De simplicium medicamentorum facultatibus et temperamentis* de Galien qu'il contient fut illustré à partir des figures d'un manuscrit de Dioscoride sans doute contenu dans la bibliothèque du monastère aussi, l'actuel *Neo-Eboracensis Bibliothecae Pierpont Morgan* M 652, constantinopolitain et probablement copié durant le x^e^ siècle (74).

(72) *De antidotis*, I, 18 (= XIV, p. 45, ll. 10-11).

(73) Sur ce manuscrit, voir, avec la bibliographie antérieure : A. TOUWAIDE, *Un recueil grec de pharmacologie du x^e^ siècle illustré au XIV^e^ siècle : le Vaticanus graecus 284*, dans *Scriptorium*, 39 (1985), pp. 13-56 et pll. 6-8.

(74) Sur ce manuscrit, voir : SEYMOUR DE RICCI et J. WILSON, *Census of Medieval*

Telle est la seule information que nous offre notre texte. Cependant, aussi mince qu'elle soit, elle fournit un début de piste pour tenter de localiser l'origine de notre texte. Pour cela, il nous faut interroger l'histoire des autres textes contenus dans le manuscrit, et spécialement celle des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride, que nous avons étudiée de façon approfondie (75). Or, dans tous les manuscrits qui en attestent le texte, elle est significative de l'histoire du manuscrit dans sa totalité. Car, avant le texte des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride, ces manuscrits contiennent, sauf exceptions, celui du *De materia medica* de Dioscoride. Or, ces traités forment un tout cohérent et, en règle générale, ont toujours été copiés ensemble, de façon unitaire, à partir d'un même manuscrit. Dès lors, l'histoire du seul texte des deux traités de toxicologie peut être considérée comme identique dans sa totalité à celle des manuscrits qui en attestent le texte.

Ainsi, notre *Parisinus* est-il, pour les deux traités de toxicologie, un apographe du *Marcianus graecus* 271 (76). Or, celui-ci contamine

and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada, vol. 2, New York, 1937, p. 1479 ; C. FAYE et W. BOND, *Supplement to the Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, New York, 1962, p. 352. Reproduction en fac-similé : *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De Materia Medica Libri VII. Accedunt Nicandri et Eutecnii Opuscula Medica. Codex Constantinopolitanus saeculo X exaratus et picturis illustratus, olim Manuelis Eugenici, Caroli Rinuccini Florentini, Thomae Phillipps Angli, nunc inter Thesauros Pierpont Morgan Bibliothecae asservatus*, 2 vol., Paris, 1935 ; A. VAN BUREN, dans G. VIKAN, *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections*, Princeton, 1973, pp. 66-69 ; A. TOUWAIDE, *Les deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride — Tradition manuscrite, établissement du texte et critique d'authenticité*, dans *Tradizione e ecdotica dei testi medici tardo-antichi e bizantini*. Atti del Convegno internazionale, Anacapri, 29-31 ottobre 1990. A cura di A. GARZYA, Napoli, 1992, pp. 291-339 (voir spécialement p. 298 et note 37 ; p. 299 et note 299 ; pp. 300-301).

(75) Voir : A. TOUWAIDE, *Les deux traités*. En attendant la publication de cette édition, avec l'examen de l'histoire du texte (sur ce point, voir ci-dessus, la n. 17), on verra les deux articles suivants, dans lesquels nous avons donné les conclusions de notre étude, ainsi qu'un certain nombre d'informations relatives à l'histoire du texte des deux traités : A. TOUWAIDE, *L'authenticité et l'origine des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride. I. Historique de la question. II. Apport de l'histoire du texte*, dans *Janus*, 38 (1984), pp. 1-53 et TOUWAIDE, *Les deux traités*, dans GARZYA.

(76) Sur cette relation de modèle à copie, voir : TOUWAIDE, *Les deux traités*, dans GARZYZA, p. 305. Sur ce manuscrit, voir : E. MIONI, *Codices Graeci Manuscripti Bibliothecae Divi Marci Venetiorum*, t. 1 : *Thesaurus antiquus* (= Ministero per i Beni culturali e ambientali, *Indici e cataloghi*, Nuova Serie, VI), Roma, 1981, pp. 394-395 (le manuscrit y est attribué à la fin du XIV^e^ s.). Dans son état actuel, le mansucrit comporte une restauration (ff. 146-153). Les filigranes de la partie d'origine (= ff.

le texte de plusieurs modèles, le *Florentinus Laurentianus* 74, 23, du XIV^e^ siècle ([77]), l'*Athous Magnae Laurae* Ω 75 du XI^e^ siècle ([78]) et le *Vaticanus Palatinus graecus* 77 ([79]). D'autre part, dans l'illustration du *Parisinus graecus* 2183, qui fut effectuée d'origine, apparaissent des figures identiques à celles de l'*Athous Magnae Laurae* Ω 75. Or, si l'on peut se fier à l'état actuel de conservation des manuscrits, l'*Athous* n'a donné lieu à aucune copie, à tout le moins pour son illustration. Dès lors, il y a de fortes chances pour que notre *Parisinus* fût illustré directement à partir de l'*Athous*, et d'autant plus qu'il est l'apographe d'un manuscrit dont le texte a été établi notamment à partir de celui de l'*Athous*. Ces rapprochements sont trop serrés pour être fortuits et portent à conclure que tous les manuscrits impliqués ont appartenu à une même bibliothèque, que jouxtait un atelier de copie.

Pour identifier ce *scriptorium*, nous possédons un indice, fourni, lui aussi, par l'illustration du *Parisinus*. Car elle associe les figures de

14-145) sont les suivants :
1. *fruit (poire)* ≈ 4274 MOSIN (1336).
2. *bœuf entier* ≈ 1583 MOSIN (1333).
3. *deux cercles traversés par un trait simple et surmontés d'une croix* = 2023 MOSIN (1333).
4. *couronne* ≈ 3197 MOSIN (1313-1315).
5. *équerre* = 3689 MOSIN (1327-1328).
6. *tête de bœuf* sans équivalent.

(77) Sur ce manuscrit, voir : A.M. BANDINI, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae, varia Continens opera Graecorum patrum*, vol. 3, Florentiae, 1770, col. 125-127 ; TOUWAIDE, *Les deux traités*, dans GARZYA, p. 294 et notes 16-20 ; pp. 295-297.

(78) Pour ce manuscrit et sa bibliographie, voir : L. SPYRIDON et Z. EUSTRATIADES, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos*, Cambridge, 1925, p. 343 ; E. KOYRILAS, *Διοσκορίδειοι μελέται καὶ ὁ Λαυριωτικὸς Διοσκορίδης*, Athènes, 1935 ; S.M. PELEKANIDOS, P.K. CHRESTOS, Ch. MAUROPOUDOS-TSIOUME, S.N. KAIDAS et A. KATSAROS, *Οἱ θησαύροι τοῦ ἁγίου ὄρους. 1. εἰκονογραφημένα χειρόγραφα*, vol. 3, *M. Μεγίστης Λαύρας*, ..., Athènes, 1979, pp. 104-11 (avec les planches 147-165) et 258-259 ; G. CHRISTODOULOU, *Ὁ Ἀθωνικὸς κώδ. Μεγ. Λαύρας Ω 75 τοῦ Διοσκορίδη. Παλαιογραφικὴ ἐπισκόπηση*, dans *Σύμμικτα κριτικά*, Athènes, 1986, pp. 131-199 ; A. TOUWAIDE, *Un manuscrit athonite du «Traité de matière médicale» de Dioscoride : l'Athous Magnae Laurae Ω 75*, dans *Scriptorium*, 45 (1991), pp. 122-127.

(79) Sur ce manuscrit, voir : STEVENSON, *Codices*, Roma, 1885, p. 40. Ce manuscrit a été restauré (ff. 9-31, 40-49 et 56) et a reçu un cahier supplémentaire postérieur (ff. 1-8). Dans sa partie d'origine (ff. 32-39, 50-55, 57-144), les filigranes sont les suivants :
1. *peson* = 6780 MOSIN (1343).
2. *armoiries (écu écartelé en sautoir)* ≈ *écu 13* HARLFINGER (1335-36 ; 1337)
3. *cloche* ≈ 2978-2982 MOSIN (1330-1340).

plusieurs modèles, tout comme le fait son modèle, le *Marcianus*, pour le texte. Parmi les manuscrits ainsi utilisés, le fameux *Vindobonensis medicus graecus* 1, de 512 environ ([80]). Or, l'on connaît la localisation de ce *codex* au XIV^e^ siècle et par la suite : le Monastère de Saint-Jean la Précurseur, à Constantinople, dans le quartier dit de la Pétra. L'indice ainsi fourni se confirme par plusieurs éléments des manuscrits cités ici, parmi lesquels la présence du *Lexique* de Néophytos Prodomênos dans le *Palatinus graecus* 77 ([81]) ou la présence d'un filigrane semblable dans le *Marcianus graecus* 271 et dans des manuscrits copiés par Néophytos ou soupçonnés d'avoir appartenu au Monastère ([82]). Soit

(80) Sur ce manuscrit, voir notamment : H. HUNGER et O. KRESTEN, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, 2 : *Codices juridici, codices medici* (*Museion. Veröffentlichungen der Österreichischen Nationalbibliothek*, N.F., IV, 1, 2), Wien, 1969, pp. 37-41 et, pour une étude approfondie : H. GERSTINGER, *Dioscurides. Codex Vindobonensis med. gr. 1 der Österreichischen Nationalbibliothek. Kommentarband zu der Faksimile Ausgabe* (*Codices selecti phototypice impressi. Commentarium*, vol. XII*), Graz, 1970. Dernière reproduction en fac-similé : *Dioscurides. Codex Vindobonensis med. gr. 1 der österreichischen Nationalbibliothek* (*Codices selecti phototypice impressi, Facsimile*, vol. XII), Graz, 1970.

(81) Voir aux ff. 3r°- 5r° du manuscrit. Pour le texte du *Lexique*, voir : V. LUNDTRÖM, *Neophytos Prodromenos' botaniska nammförtecking*, dans *Eranos*, 5 (1903), pp. 132-149 ; A. DELATTE, *Anecdota atheniensia et alia*, vol. 2 : *Textes grecs relatifs à l'histoire des sciences* (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, 88), Liège et Paris, 1939, pp. 279-302.

Sur le personnage de Néophytos, voir, avec la bibliographie antérieure : E. BOLLINGIER, *Essai sur l'œuvre de Néophytos Prodromênos*, 2 vol., Louvain, 1966, thèse dactylographiée ; Ε. Δ. ΚΑΚΟΥΛΙΔΗ, *Ἡ βιβλιοθήκη τῆς Μονῆς Προδρόμου-Πέτρας στήν Κωνσταντινούπολη*, dans *Ἑλληνικά*, 21 (1968), pp. 3-39 (voir spécialement aux pp. 24-26) ; G. SCHMALZBAUER, *Das Enkomion des Neophytos Εὐσχημῶν auf den metropoliten Myron von Ephesos*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 26 (1977), pp. 159-168 (voir spécialement aux pp. 163-168).

(82) Ce filigrane est le suivant : *deux cercles traversés par un trait simple et surmontés d'une croix.*

Parmi les manuscrits dans lesquels on en relève la présence, on signalera ici les suivants :

1. *Patavinus Bibliothecae Seminarii* 194, réputé copié par Néophytos Prodromênos. Sur ce ms. voir : E. MIONI, *Un ignoto Dioscoride miniato (Il codice greco 194 del Seminario di Padova)*, dans *Libri e stampatori in Padova. Miscellanea di studi storici in onore di Mons. G. Bellini*, Padova, 1959, pp. 345-376 ; E. MIONI, *Un nuovo erbario greco di Dioscoride*, dans *Rassegna Medica - Convivium Sanitatis*, 36 (1959), pp. 169-184 ; E. MIONI, *Catalogo dei manoscritti greci esistenti nelle Biblioteche Italiane*, Roma, 1964, vol. 1, pp. 244-246 ; ΚΑΚΟΥΛΙΔΗ, *Ἡ βιβλιοθήκη*, pp. 7, 14, 25, 26 ; M. FORMENTIN, *I codici greci di medicina nelle tre Venezie* (*Studi bizantini e neogreci*, 10), Padova, 1978, pp. 25-27, 79, 92. Le

une localisation qui correspond à celle à laquelle avait porté l'identification d'une référence au texte de Philoumenos.

L'identification de ce monastère et du centre que nous postulions de façon théorique à partir de l'analyse de notre texte se confirme

papier du ms. entier présente ce filigrane, avec, toutefois, deux formats diffférents (et non pas un seul comme le veut MIONI, *Catalogo*, p. 245).

Il faut noter que ce manuscrit est celui de *Ioannis Rhodii* que DIELS, *Die Handschriften*, II, p. 30, considérait comme inconnu à l'époque de rédaction du catalogue («Verbleib unbekannt»). Son propriétaire, qui est resté mal connu pendant longtemps, est désormais bien identifié : il s'agit du danois Johann Rhode (1587-1659), qui fut notamment préfet du jardin botanique de Padoue ; par ailleurs, il fut au nombre des fondateurs de la biblothèque de l'Université (pour sa biographie, voir, en dernier lieu : P. MARIANI, dans *L'Orto botanico di Padova 1545-1995*. A cura di A. MINELLI, Venise, 1995, pp. 71-72).

2. *Parisinus graecus* 2286. Le ms. est attribué à Néophytos depuis P. BOUDREAUX, *Catalogus codicum astrologorum*, VIII : *Codicum parisinorum partem tertiam descripsit*, Bruxelles, 1923, p. 23, jusqu'à MIONI, *Un ignoto Dioscoride*, p. 349 et note 9, ou HUNGER et KRESTEN, *Katalog*, p. 40. Cette attribution a été contestée dès A. DE PREMERSTEIN, C. WESSELY et J. MANTUANI, *De codicis Dioscuridei Aniciae Iulianae, nunc Vindobonensis Med. Gr. 1 historia, forma, scriptura, pictura*, Leiden, 1906, p. 165. Il s'agit là d'une question à revoir et d'autant plus que le manuscrit généralement utilisé comme point de comparaison pour attribuer des copies à Néophytos, le *Vaticanus graecus* 1018, est considéré comme entièrement autographe (voir, par exemple : VOGEL et GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber*, p. 332), alors qu'il est écrit par plusieurs mains et est même constitué de plusieurs parties successives (voir BOLLINGIER, *Essai*, p. 15). Quoi qu'il en soit de ce point, il n'en reste pas moins que le manuscrit semble issu de notre milieu, et d'autant plus qu'il présente aux ff. 3-7, 17-31 et 43-46, un filigrane du type de celui évoqué ici (3207 BRIQUET).

   Outre des fragments du texte de Dioscoride (ff. 1-51, 53, 52), le manuscrit contient le *Lexique* de Néophytos (f. 108v°, ll. 9-fin et 85r°-88v°), dont il est le plus ancien témoin actuellement connu. Par ailleurs, le manuscrit contient le texte des deux autres ouvrages médicaux connus de notre moine, dont il est, pour l'un, l'unique témoin et, pour l'autre, le plus ancien identifié.
3. *Marcianus graecus* 271. Sur ce ms., voir ci-dessus, p. 473, note 76.
4. *Vaticanus Palatinus graecus* 77 (sur ce ms., voir ci-dessus, p. 474 et note 79). Le filigrane apparaît dans les feuillets restaurés (= ff. 9-31, 40-49 et 56). On notera que, dans le cahier ajouté en tête du manuscrit (= ff. 1-8), figure le texte du *Lexique* de Néophytos.
5. *Leidensis Vossianus graecus* 58 (sur ce ms., voir : F DE MEYIER, *Codices Vossiani graeci et miscellanei* (*Codices manuscripti*, 6), Leiden, 1955, pp. 66-68). Le manuscrit est l'œuvre de deux copistes (ff. 1-167 et 168-305). Notre filigrane apparaît dans la seconde partie du manuscrit, dans laquelle on lit notamment (= ff. 243-350) le texte de Dioscoride, *De materia medica*.
6. *Vindobonensis Bibliothecae Nationalis medicus graecus* 16 (sur ce ms., voir : HUNGER et KRESTEN, *Katalog*, vol. 2, p. 60-61). Il s'agit là d'un recueil factice dont les ff. 56-184 constituent un fragment d'un manuscrit de Dioscoride. On y identifie notre filigrane aux ff. 56-94.

si l'on sait que le Monastère, qui abrita un *scriptorium* et une bibliothèque, eut aussi entre ses murs, au moins à l'époque qui nous intéresse, non seulement une école, le fameux *καθολικὸν μουσεῖον*, mais aussi un hôpital, le non moins fameux *ξενοδοχεῖον τοῦ κράλη* (83). Or, l'on sait que la médecine fit partie de l'enseignement de la maison, à tout le moins pour le XV^e^ siècle (84). Soit autant de points de contact avec notre texte, voire plus : de correspondance entre l'activité intellectuelle du Monastère telle qu'elle est connue par ailleurs et celle que nous avons cru pouvoir discerner à travers notre texte.

Dans cette perspective, celui-ci devient un témoin précieux d'une activité intellectuelle qui, pour bien attestée qu'elle soit, n'est cependant pas connue dans ses contenus précis ni, *a fortiori*, dans ses méthodes didactiques. Ici, nous voyons quasi cet enseignement se dérouler devant nos yeux, avec, sans doute, une compilation de traités galéniques ou supposés tels qui donna lieu à une lecture commentée, par un technicien de la matière, qui introduisit dans ces textes le résultat de son expérience personnelle et actualisa ainsi un ouvrage qui avait alors déjà plus de mille ans.

Cette introduction de l'expérience personnelle dans le commentaire des traités galéniques permet en outre d'approfondir quelque peu la connaissance que l'on avait jusqu'ici de l'enseignement du *καθολικὸν μουσεῖον* et de suggérer qu'il avait des visées pratiques, peut-être en vue de la formation des praticiens qui opéraient dans l'hôpital adjacent à l'école, le *ξενοδοχεῖον τοῦ κράλη*. Ceci justifierait, par ailleurs, l'omission, que nous avons relevée dans notre texte, de toutes les considérations théoriques des traités galéniques. Auquel cas, la transmission du savoir classique n'aurait pas été seulement affaire de copistes et d'érudits et objet de gloses et commentaires théoriques, mais aurait

(83) Sur ce monastère, voir : R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin.* Première partie : *Le siège de Constantinople et le patriarcat oecuménique*, t. 3 (*Les églises et les monastères*), Paris, 1953, pp. 435-443 ; O. VOLK, *Die byzantinische Klosterbibliotheken von Konstantinopel, Thessalonike und Kleinasien*, München, 1954, thèse dactylographiée, pp. 64-79 ; ΚΑΚΟΥΛΙΔΗ, *Ἡ βιβλιοθήκη*, pp. 3-39 ; *Serbisches Mittelalter. Altserbische Herrscherbiographien*, vol. 2 : *Danilo II und sein Schüler : Die Königsbiographien.* Einleitung, Übersetzung und Kommentar von S. HAFNER (*Slavische Geschichtsschreiber*, 9), Graz, Wien et Köln, 1976, pp. 177-178 ; 304 ; TOUWAIDE, *Un recueil*, pp. 53-56.

(84) Sur ce point, voir : F. FUCHS, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter* (*Byzantinisches Archiv*, Heft 8), Stuttgart, 1926, pp. 71-73.

aussi fourni sa matière à une pratique réelle, concrète, vivante et vécue, dont nous aurions ici une trace (85).

L'on souhaiterait pouvoir dater notre texte, afin de reconstituer ainsi de façon précise l'histoire de l'école. Aucune information ni explicite ni implicite ne le consent. Toutefois, il faut noter que l'école et son atelier de copie semblent avoir connu vers le milieu du XIVe siècle une efflorescence sans équivalent, semble-t-il, durant les périodes ultérieures (86). A moins qu'il ne s'agisse là d'une image déformée, due aux caprices et aux aléas de la conservation des manuscrits, qui ne nous auraient pas préservé (ou l'auraient fait moins bien) les productions d'autres époques.

10. Conclusions

Au terme de cette étude, il convient désormais d'ôter un *item* dans la bibliographie galénique. Mais là n'est sans doute pas le résultat majeur de la présente analyse ; il est plutôt que, à travers cette note, nous avons pu pénétrer dans l'univers de l'enseignement à Constantinople durant les XIVe et XVe siècles.

Et ainsi avons-nous pu constater, que, dans le cas d'espèce étudié ici, l'enseignement recourut à des ouvrages classiques, qui furent commentés, non pas selon le modèle alexandrin, mais dans une perspective pratique. Ce dernier aspect sera sans doute dû à la vocation spécifique du centre étudié ici, le Monastère de Saint Jean le Précurseur, dans le quartier dit de la Pétra à Constantinople, qui associait en une structure unitaire une bibliothèque, un atelier de copie, un hôpital et une école. Mais, même s'il est unique, le cas n'est pas moins significatif pour autant et confirme la supposition que les ouvrages classiques n'étaient pas uniquement reproduits avec fidélité pour en préserver la lettre, mais qu'ils étaient aussi utilisés pour l'information qu'ils véhiculaient, laquelle était ainsi mise à contribution et exploitée dans la vie courante, à tout le moins pour ceux relatifs à des savoirs spécialisés.

(85) Voir un cas semblable dans le *Vaticanus graecus* 285, ff. 151r°-152v°, mentionné par T. Miller, *The Birth of the Hospital in the Byzantine Empire* (*Bulletin of the History of Medicine*, Supplements, 10), Baltimore, 1985, p. 174 et p. 254, note 43.

(86) Sur cette activité, nous préparons une étude qui paraîtra dans un proche avenir, sans doute dans *Byzantinische Zeitschrift*.

Cette conclusion a d'importantes conséquences méthodologiques : certes, elle fait peser de lourds soupçons sur l'intégrité des textes véhiculés par les manuscrits utilisés dans de tels enseignements et n'engagera que plus à la prudence les lecteurs, voire les éditeurs actuels de ces ouvrages. Mais, simultanément, elle permet à l'histoire des savoirs spécialisés d'enrichir son heuristique d'une source d'un type spécifique, les strates de connaissances et informations venues se déposer sur le texte des traités des siècles antérieurs utilisés dans l'enseignement et la pratique quotidienne.

Madrid, C.S.I.C., Instituto de Filologia. A. TOUWAIDE.

Parisinus gr. 2183, f. 165 v°

LE RÔLE DES BULGARES DANS LA GUERRE ARABO-BYZANTINE DE 717/718

1. L'état de la question

En 717, peu après le couronnement de Léon III, les Arabes attaquèrent Constantinople par mer et par terre. Le calife Sulayman ben Abd al-Malik nomma son frère consanguin Maslama ibn Abd al-Malik chef suprême des forces arabes. Malgré les forces considérables engagées par les Arabes, l'expédition fut un désastre pour eux ; ils durent abandonner le siège au mois d'août 718, sous les ordres du calife 'Umar Abd al-Aziz (1).

Certaines sources indiquent une intervention bulgare dans cette guerre ; d'autres sources n'en font pas état, tandis que d'autres encore présentent les faits autrement (2). Cette incertitude a créé une certaine confusion parmi les historiens, dont les uns pensent que les Bulgares ont sauvé l'empire byzantin de l'expansionnisme arabe, tandis que

(1) Au sujet de cette expédition, l'article de R. GUILLAND, *L'expédition de Maslama contre Constantinople (717-718)*, dans *Études byzantines*, Paris, 1959, pp. 109-133, publié d'abord dans *Al-Machriq*, 1955, pp. 89-112, reste toujours le plus complet et le plus objectif. En outre les études de E. W. BROOKS, *The Campaign of 716-718 from Arabic Sources*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 19 (1899), pp. 19-33 et de M. CANARD, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*, dans *Journal asiatique*, 208 (1926), pp. 61-121, exploitent les données des sources arabes. Le long article de V. GJUZELEV, *Ucastieto na bûlgarite v otblûskvaneto na arabskata na Carigrad prez 717-718 g.*, dans *Istoriceski Pregled*, 29 (1973), pp. 28-47, est guidé par l'idée préalable que les Bulgares ont joué un rôle beaucoup plus important que celui qui leur est attribué par les sources byzantines, idée qui a été critiquée par Ph. MALINGOUDIS, *Πρόσφατες μελέτες Βυζαντινῆς Ἱστορίας σὲ σλαβικὲς γλῶσσες*, dans *Βυζαντινά*, 9 (1977), pp. 101-102.

(2) MICHEL LE SYRIEN, éd. et trad. franç. J.-B. CHABOT, vol. II, Paris, 1904, p. 485, est le seul qui parle clairement d'une telle intervention. THÉOPHANE, éd. Ch. DE BOOR, Leipzig, 1883, p. 397,28-30, GEORGES CÉDRÉNOS, éd. I. BEKKEL, dans *CSHB*, Bonn, 1838-1839, vol. I, p. 790,17-18, JEAN ZONARAS, éd. L. DINDORF, Leipzig, 1868-1875, vol. III, p. 336,23-25, LÉON LE GRAMMAIRIEN, éd. I. BEKKER, dans *CSHB*, Bonn, 1842, p. 178,18-20, et GEORGES LE MOINE, éd. Ch. DE BOOR, Leipzig, 1904, vol. II, p. 745,7-19, signalent sommairement l'intervention arabe. NICÉPHORE LE PATRIARCHE, éd. Ch. DE BOOR, Leipzig, 1880, se tait.

d'autres minimisent la contribution bulgare à la victoire finale (3). En outre, pour certains historiens, les Bulgares sont intervenus en application du traité d'amitié et d'assistance mutuelle qui les liait avec l'empire ; pour d'autres, sont intervenus après avoir reçu une demande allant dans ce sens émanant de l'empereur Léon III, tandis que pour d'autres encore ils se sont mobilisés par crainte de voir une nation forte, celle des Arabes en l'occurrence, s'installer à leurs frontières (4). Le problème historique est évident. Il est impératif de reprendre l'ensemble du dossier et une analyse approfondie des sources s'impose. Celle-ci permettra de reconsidérer le rôle de chacun des belligérants.

L'étude objective du problème s'avère nécessaire pour une raison moins scientifique, mais non moins grave. La situation déjà peu claire à cause de la sobriété des sources, se complique d'avantage à cause de la partialité de certains historiens. Dans les Balkans, l'Histoire revêt aussi un caractère national et sert de tremplin aux revendications territoriales. La prise en considération de toutes les données de la question est par conséquent indispensable pour pouvoir cerner toutes les facettes du problème.

2. Les relations arabo-byzantines avant 717

Les Arabes, depuis leur islamisation, n'ont jamais dissimulé leur volonté de mettre fin à l'empire byzantin en devenant maîtres de sa capitale Constantinople (5). Si la première tentative, sous Constantin

(3) Cf. l'état de la question dans E. K. KYRIAKIS, *Βυζάντιο και Βούλγαροι* (= *Ιστορικές Μονογραφίες*, 13), Athènes, 1993, pp. 78-79. Cf. aussi P. YANNOPOULOS, *Σπουδαὶ βυζαντινῶν προσωπικοτήτων : Σισίννιος Ρενδάκις*, dans *EEBS*, 39-40 (1972-73), pp. 581-591, et IDEM, *Études de personnalités byzantines : Qui était Sissinnios Rendakis ?*, dans *Bsl.*, 52 (1991), pp. 61-69. Une vision nationaliste de la question par V. GJUZELEV, *La participation des Bulgares à l'échec du siège arabe de Constantinople en 717-718, Études historiques*, 10 (1980), pp. 91-113, et par G. CANKOVA-PETCOVA, *Bulgarians and Byzantines during the First Decades after the Foundation of the Bulgarian State*, dans *Bsl.*, 24 (1963), pp. 41-53, dont les idées sont au moins originales.

(4) GUILLAND, *L'expédition*, p. 123 : les Bulgares ont participé à la guerre par «crainte de voir s'installer à leurs frontières un peuple puissant et toujours insatiable dans ses conquêtes". KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, pp. 77-78 : les Bulgares ont participé aux opérations car ils y étaient invités par Léon. Pour D. ANGELOV, *Einiges über die politisch — rechtlichen Beziehungen zwischen Bulgarien und Byzanz*, dans *BF*, 3 (1968), pp. 46-48, les Bulgares sont intervenus en application du traité d'amitié qui les liait à l'empire.

(5) Comme le note GUILLAND, *L'expédition*, p. 109, l'existence même de Constantinople rappelait aux Musulmans que le but final de la guerre sainte était la soumission

IV, n'a pas donné les résultats escomptés, ils ne se sont pas découragés pour autant (6). Vu l'agressivité des Arabes, leurs relations avec les Byzantins étaient fatalement mauvaises ; des traités de paix étaient signés seulement dans le cas où les Arabes le demandaient. Ainsi, après la défaite arabe devant les murailles de Constantinople sous Constantin IV, les califes, confrontés à des problèmes internes, demandèrent un traité de paix nettement défavorable pour eux (7). Un peu plus tard, ils demandèrent même le renouvellement des accords en acceptant des clauses encore plus lourdes (8).

Sous Justinien II, les Arabes, ayant surmonté leurs problèmes, se livrèrent à une série de provocations afin d'obliger les Byzantins à rompre la paix, chose finalement faite en 692 (9). Cette guerre montra la fragilité de la défense byzantine, basée essentiellement sur les recrues Slaves (10). Les Arabes toutefois ne poussèrent pas leur offensive jusqu'à

de tous les infidèles ; ce but ne serait pas atteint tant que la capitale byzantine resterait chrétienne. BROOKS, *The Campaign*, pp. 20-21, signale encore que les lettrés Arabes avaient prévu que le calife qui s'emparerait de Constantinople, porterait le nom d'un prophète. Cela montre que la prise de Constantinople était devenue une idée fixe pour les Arabes. C'est ainsi qu'il faut comprendre le passage de l'auteur Abul-Faradj BAR-HEBRAEUS, éd. et trad. angl. E. W. BUDGE, Oxford, 1932, p. 107, qui note que parmi les soldats Arabes qui ont asiégé Constantinople en 717/718, il y avait «30.000 guerriers combattant pour leur compte et à leurs frais» et qui portaient le nom de «Mutawa'an» signifiant «celui qui tient pour une obligation de combattre les infidèles».

(6) Cette expédition est très mal connue à cause de la confusion qui règne dans les sources byzantines, tandis que les sources arabes ne sont pas dignes de foi. Cf. la mise au point la plus récente et la plus complète par A. STRATOS, *Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα*, vol. V, Athènes, 1974, pp. 35-45.

(7) Le traité est rapporté par THÉOPHANE, p. 355,12 à p. 356,8, CÉDRÉNOS, vol. I, p. 766,1-10, LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 160,11 à p. 161,2, et JEAN JONARAS, vol. III, p. 318,14-30, mais chaque auteur donne une version différente au sujet des clauses stipulées par ce traité.

(8) Ce traité fut négocié sous Constantin IV, mais signé sous Justinien II. Cf. THÉOPHANE, p. 361,10-13, et p. 363,6-20 ; CÉDRÉNOS, vol. I, p. 771,4-17 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 162,10-15, et p. 162,17-21 ; JEAN JONARAS, vol. III, p. 321,2-14.

(9) THÉOPHANE, p. 365,8-11, mal disposé à l'égard de Justinien II, le rend responsable du conflit. Or, les Arabes ont mené systématiquement une guerre des nerfs contre les Byzantins pour les obliger à rompre la paix, cf. à ce propos P. YANNOPOULOS, *Le changement de l'iconographie monétaire sous le premier règne de Justinien II (685-695)*, dans *Actes du XI^e Congrès International de Numismatique*, Louvain-la-Neuve, 1993, vol. III, pp. 35-40, avec une analyse des sources et une bibliographie appropriée et IDEM, *Le 8^e canon du Quinisexte et l'iconographie monétaire*, dans *Byz.*, 66 (1966), pp. 531-535. Cf. en outre, M. BATES, *History, Geography and Numismatics in the First Century of Islamic Coinage*, dans *Revue suisse de numismatique*, 65 (1986), pp. 231-262.

(10) La guerre éclata en 692. Pendant six ans les belligérants ne remportèrent aucune

Constantinople, car ils n'étaient pas préparés pour une campagne longue et de grande envergure. Ils se mirent pourtant à organiser une telle opération ; l'instabilité politique qui régnait à Byzance à ce moment rendait leurs préparatifs encore plus aisés.

Anastase II comprit le danger arabe et essaya de battre ces forces en brèche, mais il fut renversé par une révolte qui porta au pouvoir Théodose III ([11]). En même temps Sulayman, qui venait de prendre la succession de son frère Walid, accélérait les préparatifs : il réunit les troupes arabes dans la plaine de Dabiq, confia le haut commandement de ces troupes à son frère Maslama et donna l'ordre de franchir la frontière le 15 septembre 715 ([12]). En automne 716, la flotte arabe, sous la direction d' 'Umar, se mit aussi en route. C'est ainsi que débuta cette opération gigantesque, dont font état les sources byzantines, chrétiennes d'Orient et arabes et qui a laissé des traces dans les légendes arabes ([13]).

victoire décisive. Il semble que les Byzantins, après avoir stoppé l'attaque arabe, ont pris l'initiative des opérations. Justinien, selon THÉOPHANE, p. 364,11-15 et NICÉPHORE, p. 36,17-22, avait transféré dans la région d'Abydos des populations slaves et il y recruta 30.000 hommes (THÉOPHANE, p. 365,30 à p. 366,23, et NICÉPHORE, p. 36,22 à p. 37,10). Les Arabes ont pu attirer les 20.000 Slaves et remporter la victoire. Cela permit aux Arabes de prendre l'initiative des opérations, tandis que les Byzantins défendaient difficilement leur territoire.

(11) P. YANNOPOULOS, *Ἡ ὀργάνωση τοῦ Αἰγαίου κατὰ τὴ Μεσοβυζαντινὴ περίοδο*, dans *Παρνασσός*, 32 (1990), pp. 206-211 : Anastase essaya, sans succès, d'enrayer les préparatifs arabes. THÉOPHANE, p. 385,5-19, et NICÉPHORE, p. 50,13 à p. 51,4, relatent la tentative que fit Anastase d'incendier la flotte arabe qui en 715 se trouvait en Lycie afin de s'approvisionner en bois pour la construction de nouveaux bateaux. Les soldats de l'Opsikion, qui participaient à l'opération, se révoltèrent et finalement parvinrent à renverser l'empereur.

(12) La réunion des Arabes à Dabiq (non loin d'Alep) est rapportée par les sources arabes, dont les références dans GUILLAND, *L'expédition*, p. 110-111. L'expédition, connue sous le nom de la «campagne d'Asie Mineure» est mal rapportée par les sources byzantines qui n'en parlent que dans le contexte de la biographie, parfois légendaire, de Léon III avant son arrivée au pouvoir.

(13) GUILLAND, L'expédition, p. 130 : la déformation de la vérité historique par la littérature arabe. CANARD, *Les expéditions*, pp. 80-102 et IDEM, *Delhemma, épopée arabe*, dans *Byz.*, 10 (1935), pp. 283-300, souligne ce détournement de la réalité par la tradition et la légende arabes. Cette littérature est indicatrice non seulement d'un certain esprit arabe, mais aussi de l'opinion que l'Islam se faisait de lui-même en se permettant une déformation de la réalité quand cette dernière n'était pas conforme à ses aspirations.

3. Les relations byzantino-bulgares avant 771

Sous Constantin IV, les Bulgares après avoir forcé la frontière danubienne s'installèrent dans le nord-est de la Bulgarie actuelle (14). Un traité signé en 681 entre les Bulgares et l'empire byzantin mit fin aux hostilités. Toutefois, ce traité est rapporté de manière tellement sommaire par les sources qu'il est impossible de connaître la nature du statut accordé aux Bulgares (15).

Ces derniers ne s'étaient pas à ce moment fixé pour objectif l'abolition de l'empire. Ils n'en étaient toutefois pas moins dangereux pour autant. Nation rude, dont les Byzantins redoutaient la puissance, les Bulgares respectèrent le traité jusqu'en 687, quand Justinien II les attaqua ; l'opération se termina par une défaite cuisante des Byzantins (16). Puis, ils disparaissent de nouveau de la scène historique. Sous Tibère II, l' ex-empereur Justinien II, exilé à Cherson, demanda et obtint l'aide de Tervel, chef des Bulgares, pour reprendre le trône. Après son rétablissement en 705, il accorda des honneurs particuliers à Tervel et instaura de bonnes relations entre l'empire et l'État bulgare (17). Ces relations semblent avoir souffert en 707/708 (18) ; elles paraissent être

(14) Cf. THÉOPHANE, p. 356,18 à p. 359,21, et NICÉPHORE, p. 34,20 à p. 35,25, qui sont à la base de tous les autres historiens byzantins. L'état de la question dans STRATOS, *Βυζάντιο*, vol. V, pp. 94-115 et KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, pp. 50-62, avec une analyse détaillée de toutes les informations et un relevé bibliographique systématique.

(15) Ce traité est signé avant le 16 septembre 681, cf. V. GJUZELEV, *Chan Asparuch und die Gründung des bulgarischen Reiches*, dans *Forschungen zur Geschichte Bulgariens im Mittelalter*, Vienne, 1986, p. 19, et M. VOJNOV, *Za pârvija dopir na asparuchovite Bâlgari sâs Slavjanite i za datata na osnovavaneto na bâlgarska dârzava*, dans *Izvestija Instit. Bâlgar. Istor.*, 6 (1956), pp. 468-476.

(16) THÉOPHANE, p. 364,5-9 ; NICÉPHORE, p. 36,16-17 ; JEAN ZONARAS, vol. III, p. 220,12-15. Cf. KYRIAKIS, Bouvlgaroi, pp. 63-72 : cette guerre est mise par plusieurs historiens en relation avec l'affaire de Kouver et son complot organisé à Thessalonique. A ce propos, cf. l'étude la plus récente de Martha GRIGORIOU-IOANNIDOU, *Une remarque sur le récit des miracles de Saint Démétrius*, dans *Centre d'études du Sud-est européen*, 20 (1987), pp. 3-15, avec un relevé bibliographique systématique.

(17) THÉOPHANE, p. 374,1 à p. 375,1 ; NICÉPHORE, p. 41,25 à p. 42,25. Cf. KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, pp. 73-74, et pp. 174-180. Ce traité a fait couler beaucoup d'encre, car il est considéré par certains historiens comme instaurant l'indépendance bulgare. V. ZLATARSKI, *Istorija na bâlgarskata dârzava prez srednite vekove*, vol. I, Sofia, 1918, p. 171, résume ce point de vue ; une analyse plus critique dans STRATOS, *Βυζάντιο*, vol. VI, pp. 125-133, et B. PRIMOV, *Bulgaria in the Eighth Century. A General Outline*, dans *Byzantinobulgarica*, 5 (1978), pp. 10-11.

(18) THÉOPHANE, p. 376,13-29 ; NICÉPHORE, p. 43,9-18. STRATOS, *Βυζάντιο*, vol. VI, pp. 164-166, met en doute l'interruption de la paix à cette date, tandis que tous

au beau fixe en 711 ([19]) et très mauvaises en 712 ([20]). Théophane note qu'en 812, sous Michel Ier, le chef des Bulgares Kroum demanda une mise à jour du traité «conclu entre Théodose l'Adramytien et Germain le Patriarche d'un côté et Kormessios, maître de la Bulgarie à cette époque, de l'autre côté ([21]). Cela suppose qu'un traité avait eu lieu en 716 entre Bulgares et Byzantins, pour des raisons inconnues ([22]). Or, le même Théophane mentionne Tervel comme chef des Bulgares sous Léon III au moment de l'attaque arabe contre Constantinople ([23]). Les historiens sont en désaccord à ce sujet. Certains disent que les Bulgares disposaient simultanément de deux chefs ; en 716 Tervel et Kormessios assuraient collégialement le pouvoir ([24]). D'autres proposent Kormessios comme successeur de Tervel ([25]). Selon Théophane, Kroum en évoquant le traité en question, proposa aux Byzantins quatre clauses pour faire la paix, mais il ne dit pas s'il s'agissait de clauses nouvelles ou s'il demandait purement et simplement la reconduction de l'ancien traité. Les Byzantins rejetèrent deux de ces quatre clauses, à savoir le retour des réfugiés et le contrôle des commerçants ayant le droit de franchir les frontières des deux pays. Cela signifie que les Byzantins avaient accepté les deux autres clauses : la rectification de la ligne de démarcation entre les deux États et le versement aux Bulgares d'une quantité non précisée de vêtements de luxe, de cuirs rouges et de 30 livres d'or. Plusieurs historiens considèrent que les deux dernières clauses étaient contenues dans le traité signé sous Théodose, tandis

les autres historiens sont d'accord avec les informations données par les deux auteurs byzantins.

(19) NICÉPHORE, p. 47,2-4 : Justinien avait signé un traité avec Tervel en 711, pour faire face à la révolte de Philippicus. KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 181 : il est impossible de connaître le contenu de ce traité. Pourtant, comme le signale NICÉPHORE, p. 47,18-19, les Bulgares abandonnèrent Justinien et se rangèrent avec Philippicus.

(20) THÉOPHANE, p. 382,22-30 ; NICÉPHORE, p. 48,15-24 : en 712 les Bulgares firent une incursion très meutrière en Thrace et jusqu'aux portes de Constantinople. V BEŠEVLIEV, *Die protobulgarischen Inschriften* (= *Berliner Byzantinische Arbeiten*, 23). Berlin, 1963, p. 197, pense que les Byzantins n'ont pas respecté les clauses du traité de 711.

(21) THÉOPHANE, p. 497,16-26.

(22) KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, pp. 183-190.

(23) THÉOPHANE, p. 400,18-20.

(24) V. BEŠEVLIEV, *Die protobulgarische Periode der bulgarischen Geschichte*. Amsterdam, 1980, p. 198.

(25) KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 77, et p. 189 ; CANKOVA-PETKOVA, *Bulgarians*, pp. 43-45 ; PRIMOV, *Bulgaria*, pp. 20-21.

que les deux premières étaient formulées par Kroum (26). Alors le traité en question était défavorable aux Byzantins. Dans quelles circonstances fut-il conclu et qui étaient vraiment les signataires ? Voici encore une question qui complique davantage le problème du rôle joué par les Bulgares pendant les événements de 717/718.

4. La situation politique interne à Byzance avant 717 et le jeu des alliances

La révolution de 695, qui mit fin au premier règne de Justinien II, introduisit de nouvelles moeurs dans la vie politique byzantine (27). L'antagonisme entre l'ancienne aristocratie et les nouvelles maisons nobles, la montée de l'influence du clergé, l'importance grandissante des chefs militaires sont quelques-uns des facteurs qui ont affaibli le pouvoir impérial et qui ont favorisé l'instabilité au sommet de l'État (28). Les changements successifs de souverains, à la suite de révolutions désastreuses, ne permettaient pas la prise de mesures à long terme. L'exemple de Justinien II, qui a pu récupérer le trône grâce à l'aide bulgare, introduisit la variante des alliances avec les étrangers comme moyen d'accaparer le pouvoir. D'où l'apparition d'une nouvelle pratique : celle des alliances entre un révolté et une puissance étrangère

(26) Cf. KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 184, BEŠEVLIEV, *Inschriften*, pp. 60-61, et Th. KORRES, *Σχέσεις Βυζαντίου και Βουλγαρίας στην περίοδο της βασιλείας του Μιχαήλ Α΄ Ραγκαβέ*, dans *Βυζαντινά*, 11 (1982), pp. 148-149, où sont passées en revue toutes les opinions des historiens contemporains.

(27) Depuis 610 était admis à Byzance un certain droit de succession dynastique, dont font état des sources comme NICÉPHORE, p. 30,12-26, et THÉOPHANE, p. 352,12-23 ; ce droit était généralement respecté, cf. P. YANNOPOULOS, *Le couronnement de l'empereur à Byzance : rituel et fond institutionnel*, dans *Byz.*, 61 (1991), pp. 71-72. Or, de 711 à 717 aucun empereur n'héritera du trône. Il est significatif que les révoltes n'avaient plus le caractère spontané de la période protobyzantine, sans qu'on puisse déjà parler de révoltes organisées dans le Palais, comme cela sera le cas plus tard. Ici, tout commençait dans les provinces au sein des forces armées, pour aboutir à la prise de la capitale par les insurgés, tandis que l'ancien empereur était obligé d'abdiquer.

(28) Par ex. Léonce, Tibère et Léon III étaient des militaires d'origine modeste, tandis que Théodose fut imposé par les militaires. THÉOPHANE, p. 386,1-7, et NICÉPHORE, p. 51,11-25, parlant du renversement d'Anastase, indiquent l'impuissance de l'empereur à faire face aux problèmes provoqués par le clivage social qui s'était installé dans la population de l'empire ; les changements dynastiques constituaient pour plusieurs une occasion unique de ruiner l'ancienne aristocratie en pillant ses biens et en tuant ses membres actifs.

dans le but de la maîtrise du pouvoir par le premier ; l'allié étranger tirait lui aussi profit du changement dynastique.

Dans ce contexte, un homme très capable, Anastase II, ne sut pas réorganiser l'empire comme il le comptait, car il fut destitué par le stratège de l'Opsikion qui, chose unique dans l'histoire byzantine, ne voulut pas devenir empereur et poussa au sommet un incapable, Théodose III ([29]). Anastase fut exilé à Thessalonique ([30]), mais son renversement fut la goutte qui fit déborder le vase. Léon dit l'Isaurien, stratège des Anatoliques et Artavasde, stratège des Arméniaques, refusèrent le nouvel empereur et se déclarèrent en révolte afin de restaurer Anastase ([31]) ; selon une autre version, Léon n'avait aucune intention d'offrir le trône à Anastase : il convoitait le pouvoir et agissait pour son propre compte. La suite des événements montre que cette seconde version était la bonne. Ainsi commença la guerre civile entre Byzantins, exactement au moment où les forces arabes de Maslama franchissaient la frontière.

Léon jouait très habilement un rôle de stratège, de révolté, de défenseur d'Anastase et de futur empereur. Théophane et les sources arabes parlent des ruses de Léon qui tantôt négociait avec les chefs Arabes pour renverser Théodose, tantôt essayait de protéger les villes byzantines de sa circonscription ([32]). Il se comportait en général comme un empereur en exercice et passait avec les Arabes des accords allant dans ce sens. Les sources byzantines ne sont pas très explicites au sujet de ces accords ; elles laissent supposer que les Arabes s'abstenaient de piller les régions qui soutenaient Léon. Il semble même que pendant l'hiver de 716/717 ils restèrent tranquilles en Asie Mineure, donnant ainsi la possibilité à Léon de conduire ses hommes à Nicomédie où il captura le fils de Théodose ([33]). Emmenant le captif avec lui il poussa

(29) THÉOPHANE, p. 385,20-24, et NICÉPHORE, p. 51,5-10 ; Théodose n'avait aucune qualité justifiant son choix par les révoltés. Par contre Anastase, toujours selon THÉOPHANE, p. 383,26-30, et NICÉPHORE, p. 49,25-28, était un homme très capable.

(30) THÉOPHANE, p. 386,10-13, et NICÉPHORE, p. 51,28 à p. 52,2 : Anastase fut forcé de devenir moine.

(31) C'est la version de THÉOPHANE, p. 386,15-17. Pour NICÉPHORE, p. 52,3-26, Léon avait été choisi comme empereur par les hauts administrateurs de l'empire et il fut même forcé d'accepter le trône. Nicéphore reflète sans doute, ici les positions du Palais, qui ne voulait pas présenter Léon comme quelqu'un qui n'a pas tenu parole.

(32) THÉOPHANE, p. 386,29 à p. 390,15 : les négociations entre les Arabes et Léon qui essayait d'éviter le stationnement de l'armée arabe dans sa région.

(33) THÉOPHANE, p. 390,15-20.

son armée à Chrysopolis, en face de la capitale. Le Patriarche Germain servit d'intermédiaire entre Léon et le Palais ; Théodose abdiqua et Léon entra dans la capitale par la Porte d'or le 25 mars 717 (34). Vu du côté arabe, le récit n'est pas le même. Les légendes arabes indiquent que Léon avait passé avec Maslama un accord analogue à celui que Justinien II avait passé avec Tervel (35). Il est probable que Léon reçut Maslama avec des honneurs, comme Justinien II l'avait fait pour Tervel. Telle est peut-être la base historique des légendes arabes selon lesquelles Maslama marcha triomphalement à cheval dans la capitale chrétienne (36). Mais, comme le dit Michel le Syrien, l'empereur ne tint pas parole et n'honora pas ses engagements, raison pour laquelle les Arabes changèrent d'attitude et attaquèrent Constantinople (37).

La question est de savoir si Théodose III avait lui aussi fait appel à l'aide extérieure en traitant avec les Bulgares. D'après Théophane, quand Kroum fit valoir, en 812, le traité signé entre Théodose III et les Bulgares (38), personne ne contesta l'historicité de ce traité. Puisqu'il s'agit du règne de Michel Ier, nous pouvons être certains que Théophane ne se trompe pas : il s'agit de la période dont il a une connaissance personnelle et immédiate. Un tel traité existait donc ; il avait été conclu grâce au bons offices du Patriarche Germain (39), qui apparaît comme un négociateur très habile, puisque c'est lui qui plus tard négocia l'abdication de Théodose III et la fin de la guerre civile (40). Ce traité

(34) NICÉPHORE, p. 52,22-26.

(35) THÉOPHANE, p. 386,28 à p. 387,9, est peu clair. Par contre PSEUDO-DENYS DE TELL-MAHRÉ, trad. franç. J.-B. CHABOT, Paris, 1895, p. 12, AGAPIOS DE MANBIDJ, *PO*, vol. VIII, Paris, 1912, p. 60, et KITÂB AL-UGÛN, trad. par BROOKS, *The Campaign*, pp. 20-22, notent clairement que Léon avait demandé l'aide arabe pour s'emparer du trône.

(36) Cf. CANARD, Delhemma, p. 285 ss.

(37) MICHEL LE SYRIEN, p. 485, reflète une tradition arabe relatée par KITÂB AL-UGÛN, p. 25, MAS'UDI, *Livre de l'avertissement et de la révision*, trad. franç. CARRA DE VEUX, Paris, 1896, p. 226, mais aussi par un auteur aussi sérieux que TABARI, trad. dans BROOKS, *The Campaign*, p. 30, selon laquelle Léon, appliquant les accords qu'il avait passés avec Maslama, partit pour Constantinople afin de convaincre les habitants des bonnes intentions des Arabes. Or, dans la Ville, Léon tint un autre langage ; il demanda aux habitants de l'aider à combattre les Arabes. Retourné auprès de Maslama, il dit ne pas avoir pu convaincre les gens, car ils voyaient les provisions arabes, qui suggéraient un long siège ; le seul moyen de les convaincre, disait-il, était de brûler les provisions. Maslama accepta cette proposition et il fit brûler ses provisions. La naïveté et l'absurdité de ce récit sont évidentes.

(38) Cf. *supra* note 21.

(39) THÉOPHANE, p. 497,18-19.

(40) THÉOPHANE, p. 390,21-24.

mettait alors fin aux hostilités entre Bulgares et Byzantins et fixait la ligne de démarcation entre l'Empire et la Bulgarie aux Mileones en Thrace, ce qui constitue une concession territoriale aux Bulgares, sans doute à la suite d'une occupation du terrain (41). Et qui dit occupation du terrain pense à des hostilités qui ont tourné à l'avantage des Bulgares, chose très probable à ce moment de paralysie générale de l'armée byzantine. Mais la clause des cadeaux que les Byzantins devaient aux Bulgares montre que ces derniers étaient traités comme des alliés de l'empereur, car de tels cadeaux faisaient partie des alliances (42).

Il reste pourtant un doute : un traité de paix fut signé entre Léon et les Bulgares en automne 718, après la fin de la guerre arabo-byzantine ; l'information est donnée par Nicéphore (43), tandis que Théophane n'en parle pas. Théophane ne se trompe-t-il pas et n'attribue-t-il pas à Théodose III un traité qui fut signé sous Léon III ? D'ailleurs, Michel le Syrien dit qu'au moment de l'attaque arabe, les Bulgares étaient déjà alliés à Léon (44). Que ce traité ne fut pas signé par Léon est manifeste par le récit de Nicéphore qui dit que celui-ci, dès son accession au pouvoir, envoya un émissaire auprès des Bulgares pour obtenir leur «alliance contre les Sarrasins» (45). Michel le Syrien parle alors de l'alliance conclue entre les Bulgares et Léon, mais après le renversement de Théopdose III. Nous sommes donc certains que ce traité a été signé sous Théodose III, qui essayait ainsi de faire face à l'alliance entre Léon et les Arabes et de sauver son trône. Il est impossible de dire qui signa du côté bulgare et à quel titre. Théophane ne conteste pas la version selon laquelle Kroum déclara Kormessios, «maître de la Bulgarie» à cette époque, comme signataire du traité. A l'heure actuelle personne ne peut contester cette version. Il est vrai que Théophane présente Tervel comme chef des Bulgares sous Léon, mais ce passage, qui n'est confirmé par aucune autre source, n'est pas un exemple de clarté : plusieurs éléments semblent y être

(41) KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 186-187 : il est pratiquement impossible de savoir par où passait la ligne de démarcation, car sous le terme «Mileones» il ne faut pas comprendre une localité précise, mais une distance en milles. Cf. à ce propos G. CANKOVA-PETKOVA, *O territorii bolgarskogo gosudarstva v VII-IX vv*, dans *VV*, 17 (1960), pp. 132-136.

(42) KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 188, pense même que les Bulgares étaient considérés comme «fédérés» parce E. CHRYSOS, *Zur Gründung des ersten bulgarischen Staates*, dans *Cyrillomethodianum*, 2 (1972/73), pp. 7-13.

(43) NICÉPHORE, p. 55,21-24.

(44) MICHEL LE SYRIEN, p. 485.

(45) NICÉPHORE, p. 55,21-24.

télescopés (46). Si le pouvoir chez les Bulgares primitifs n'était pas assuré collégialement par deux chefs, cette information semble être erronée.

5. La situation générale au moment de l'attaque arabe

Les Arabes au moment du couronnement de Léon III campaient en Asie Mineure (47), tandis que leur flotte hivernait en Cilicie (48). Il est clair qu'ils attendaient la suite des événements. Quand Maslama comprit que Léon l'avait utilisé à seule fin de s'emparer du pouvoir, il marcha sur Constantinople en prenant au passage Sardes, Pergame et d'autres localités (49) ; il arriva ainsi à Abydos d'où il fit passer en Thrace une armée nombreuse (50). Ses forces firent leur apparition devant les murailles de Constantinople entre le 15 juillet et le 15 août 717 (51). Cela signifie que Maslama ne fit pas une simple promenade ; les Byzantins résistèrent, mais ils ne purent stopper l'avance arabe. La flotte arabe semble avoir rencontré une résistance encore plus grande et n'arriva pas en Propontide avant le 1er septembre 717 (52).

Léon connaissait les projets des ses ex-alliés. Il connaissait aussi leurs forces et leur tactique ; il pouvait alors prévoir l'évolution de la situation

(46) Cf. *supra*, note 23. D'ailleurs, THÉOPHANE, ne dit pas clairement en quelle année les faits se sont passés ; il note seulement «cette même année» (p. 400,18). Il s'agit de l'année de la naissance et du baptême de Constantin V, à savoir de l'année 718. Puisque Théophane suit l'année alexandrine qui commençait le 25 mars (cf. V. GRUMEL, *L'année du monde dans la Chronographie de Théophane*, dans *ÉO*, 33 (1934), p. 406 ; IDEM, *L'année du monde dans l'ère byzantine*, dans *ÉO*, 34 (1935), p. 319 ; G. OSTROGORSKY, *Die Chronologie des Theophanes im 7. und 8. Jahrhundert*, dans *B-NJ*, 7 (1930), p. 34), le récit doit même être placé après le 25 mars 718.

(47) THÉOPHANE, p. 389,25, et p. 395,13-15.

(48) THÉOPHANE, p. 389,24, et p. 390,18-19.

(49) THÉOPHANE, p. 390,26 à p. 391,2.

(50) THÉOPHANE, p. 395,15-16 ; NICÉPHORE, p. 53,10-11 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 485, pour ne citer que les auteurs les plus importants.

(51) D'après THÉOPHANE, p. 395,18-19, le siège commença le 15 août 717. NICÉPHORE, p. 53,14-15, note que le siège a duré 13 mois et puisqu'il a pris fin le 15 août 718, comme l'auteur le note p. 55,13-15, son commencement doit être placé le 15 juillet 717. Brooks, *op. cit.* p. 20, pense que les dates données par les sources byzantines sont dignes de fois. Il faut rejetter l'année 715, proposée par J. WELLHAUSEN, *Die Kämpfe der Araber mit den Romäern in der Zeit der Umaijiden*, dans *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen philologisch-historische Klasse*, 4 (1901), p. 32, suivi par CANARD, *Les expéditions*, p. 80.

(52) Cf YANNOPOULOS, *Ἡ ὀργάνωση τοῦ Αἰγαίου*, p. 212 : cela explique la raison pour laquelle Maslama écrivit à son calife d'envoyer une nouvelle flotte sous la direction de Sulayma ; celle dirigée par Umar avait subi des pertes.

et organiser au mieux sa défense. De ce point de vue il était en meilleure position que ses adversaires. N'ayant pas une armée assez forte et n'étant pas entièrement assuré de sa couronne, il décida d'organiser la défense de la capitale, qui lui offrait la protection de remparts. Il assura l'approvisionnement de la Ville et essaya de rendre celui des Arabes aussi difficile que possible ; les sources arabes en font écho en relatant à ce sujet des historiettes fantastiques (53).

L'ex-empereur Théodose III et son fils, consignés dans un monastère, étaient définitivement écartés du pouvoir (54). Léon ne courait aucun risque de ce côté.

Anastase était toujours exilé à Thessalonique et n'avait jamais caché son intention de reprendre le trône. Les sources byzantines indiquent qu'il se mit en état de rébellion ouverte à partir du moment où il comprit que Léon n'avait aucunement l'intention de lui rendre le pouvoir (55). Il est hors de doute que les autorités de Thessalonique s'étaient rangées de son côté, sinon il serait inimaginable qu'Anastase ait pu organiser dans cette ville toute une armée, avec laquelle il tenta plus tard de revenir sur le trône (56). Anastase avait également des partisans dans la capitale, qui avaient organisé un réseau secret afin de faciliter son retour ; les sources byzantines sont très claires et très explicites à ce propos, et les sources arabes s'en font l'écho (57). Des personnes très haut placées participaient à ce réseau. Léon l'ignorait, mais il était pleinement au courant de la situation à Thessalonique. Le danger arabe ne lui permettait toutefois d'entreprendre aucune action contre les rebelles ; le salut de la capitale constituait la grande priorité.

Rien n'est connu au sujet de la situation régnant dans l'État bulgare. Si le contenu du traité signé en 716 entre eux et l'empire est tel que

(53) Cf. *supra* note 37.

(54) THÉOPHANE, p. 390,24-26.

(55) NICÉPHORE, p. 55,19-21.

(56) THÉOPHANE, p. 400,28-29, et NICÉPHORE, p. 56,12-20, signalent la présence de l'archevêque de Thessalonique parmi les insurgés. Cf. YANNOPOULOS, *Qui était Sissinnios ?*, pp. 62-63 ; BEŠEVLIEV, *Die protobulgarische Periode*, pp. 201-202 ; GJUDELEV, *La participation*, p. 108. L' hypothèse de CANKOVA-PETKOVA, *Bulgarians*, pp. 45-53, qui met en relation la révolte d'Anastase avec l'affaire de Kouver est sans fondement.

(57) KITĀB AL-UGŪN, p. 25, relate que durant le siège, un Byzantin nommé «l'homme de quarante coudées» s'était présenté au camp arabe en tant que plénipotentiaire des habitants de la ville afin de négocier, à l'insu de Léon, un retrait arabe. Quant aux sources byzantines, cf. *infra*, note 106.

rapporté par Théophane, il faut croire que les Bulgares étaient en train d'assurer leurs nouvelles frontières. En se basant sur le même traité les historiens admettent qu'ils étaient alliés aux Byzantins (58), mais rien ne permet de dire si ce traité les liait à l'empereur ou à l'empire ; dans le premier cas rien n'exclut qu'ils aient gardé une position hostile envers Léon. Nous ignorons toutefois si Tervel tenait toujours les rennes du pouvoir, s'il avait été écarté ou s'il partageait le pouvoir avec Kormessios, selon un système de pouvoir collégial.

Léon a-t-il demandé une participation bulgare à la guerre en vertu des bonnes relations qui existaient entre les deux États ? Si oui, l'a-t-il obtenue? Michel le Syrien dit que Léon avait effectué cette demande et que les Bulgares y avaient répondu favorablement avant l'attaque arabe (59). Les sources byzantines ne sont pas unanimes. Nicéphore, le plus proche chronologiquement des événements, n'indique aucune participation bulgare à la guerre arabo-byzantine, mais une participation très active à la rébellion d'Anastase contre Léon (60). Théophane et les sources qui dépendent de lui, à savoir Léon le Grammairien, Cédrénos, Georges le Moine et Zonaras signalent que les Bulgares participèrent un moment à la guerre arabo-byzantine en faveur de l'empire, mais sans y être invités par Léon ; dans la suite les Bulgares aidèrent Anastase contre Léon (61). Il est clair que les conclusions auxquelles nous pouvons arriver en partant séparément de chacune de ces sources sont très différentes et même opposées les unes aux autres. Ce désaccord paraît toutefois moins net après une analyse attentive des sources.

6. Le récit de Michel le Syrien

Michel le Syrien, source principale d'informations au sujet de la guerre arabo-byzantine, est sans doute le plus éloigné des événements non seulement du point de vue chronologique, mais aussi du point de la distance qui le sépare de Constantinople. Son importance est toutefois grande car il puise dans des sources peu connues des écrivains

(58) Cf. KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 187-189. Cf. aussi *supra* note 42.
(59) MICHEL LE SYRIEN, p. 485.
(60) NICÉPHORE, p. 55,19 à p. 56,27.
(61) THÉOPHANE, p. 397,28-30, p. 400,18 à p. 401,3 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 178,18-20 ; CÉDRÉNOS, vol. I, p. 790,17-18, et p. 792,14 à p. 793,2 ; JEAN JONARAS, vol. III, p. 336,23-25, et p. 338,11-23 ; GEORGES LE MOINE, vol. II, p. 745,17-19.

byzantins. D'après lui, Léon avait fait un pacte avec Maslama en Asie Mineure : Léon aiderait Maslama à s'emparer de Constantinople et en contrepartie Maslama ferait de lui un empereur. Quand Léon fut devenu maître de la capitale, Maslama «*pensait qu'il lui livrerait la ville*» mais il comprit très vite «*que Léon l'avait trompé*». Maslama fit alors passer en Thrace une armée, dont il commandait personnellement l'arrière-garde de 4.000 hommes ; au moment du débarquement, «*les Bulgares que Léon avait engagés arrivèrent sur lui* (Maslama) *et tuèrent un grand nombre (des soldats)*». Maslama, à peine sauvé, établit son camp à l'ouest de la capitale et «*fit faire un fossé autour du camp ... et (un autre) par derrière eux, contre les Bulgares*» et «*il envoya 20.000 hommes de troupe pour monter la garde entre le camp et les Bulgares*». Les Arabes n'étaient toutefois pas en sécurité, car ils «*étaient attaqués et par les habitants de la ville, et par les Bulgares, et sur mer par les navires des Romains*». De plus ils étaient forcés d'aller chercher des provisions jusqu'au jour où «*les Bulgares sortirent contre les Taiyagê* (= les Arabes) *et les massacrèrent*» raison pour laquelle les Arabes redoutaient «*les Bulgares plus que les Romains à l'intérieur*». Quand l'hiver arriva, les Bulgares étaient toujours sur place, à l'ouest du camp arabe, mais Michel ne dit plus rien à leur propos (62).

Le récit de Michel permet de déceler l'existence d'un accord entre Léon et les Bulgares datant d'avant le mois d'août 717 et en vertu duquel les Bulgares attaquèrent les Arabes au moment de leur débarquement en Europe. Par la suite ils continuèrent à harceler les Arabes et finalement après avoir attaqué le camp arabe, ils remportèrent une grande victoire ; cette attaque eut lieu avant l'arrivée de l'hiver ; elle semble être le résultat d'une incursion arabe ayant comme objectif leur approvisionnement. Les Bulgares, malgré leur victoire, ne tentèrent pas de libérer la ville assiégée. A la fin de l'automne, les Bulgares campaient toujours à l'ouest du camp arabe, mais ils ne participèrent plus aux opérations militaires. Ils disparaissent du récit de Michel comme s'ils n'avaient plus de rôle dans cette guerre.

Ce récit provoque une série de questions tantôt par ses dires, tantôt par ses silences. Nous passons en revue ces questions dans le paragraphe 9, intitulé : Origine et valeur des informations.

(62) MICHEL LE SYRIEN, p. 485.

7. Le récit de Théophane et des sources qui dépendent de lui

Théophane, un siècle après les événements, signale que les forces byzantines, sans aucune aide extérieure, stoppèrent l'attaque arabe ; son récit permet même de dire que cette attaque a été stoppée avec une certaine facilité. Ensuite, les Byzantins se mirent à harceler les envahisseurs par des contre-attaques et des pièges. En outre, les défenseurs de la capitale menaient une guerre psychologique à laquelle les Arabes n'étaient pas préparés : connaissant parfaitement le terrain, ils les attaquaient à des endroits ou à des moments où ces derniers ne les attendaient pas, créant ainsi la confusion dans les rangs ennemis. Les Byzantins maniaient aussi avec habileté l'arme des Chrétiens engagés dans la flotte arabe : les défenseurs purent les convaincre de quitter les bateaux et de se rendre, provoquant un nouveau choc psychologique chez les attaquants (63). Mais c'est surtout l'arme de la famine qui joua le rôle décisif. La tactique arabe reposait sur cette arme qui, très vite, se retourna contre eux-mêmes. Loin de leur pays, mal approvisionnés, dans un endroit dont ils ignoraient les particularités et le climat, les Arabes furent pris au piège et commencèrent à manquer de l'essentiel. L'hiver de 717/718, particulièrement rude et long, fit le reste. L'armée arabe paralysée par le froid et la famine ne pouvait plus rien. Au printemps 718 l'espoir regagna le camp des assaillants, car les autorités arabes avaient envoyé à Constantinople deux flottes africaines pleines de vivres et de troupes fraîches. Or, les Byzantins parvinrent à détruire ces flottes avant qu'elles ne puissent soulager les affamés (64). A ce moment de désespoir, une guerre éclata entre les Arabes et les Bulgares, ce qui tourna à un vrai désastre pour les Arabes. Selon Théophane, Cédrénos et Georges le Moine qui le copient, les Arabes perdirent 22.000 hommes (65). Léon le Grammairien parle plus

(63) THÉOPHANE, p. 396,3-21, et NICÉPHORE, p. 53,22-24 : les Byzantins stoppèrent l'offensive de la flotte arabe. THÉOPHANE, p. 397,5-9, et NICÉPHORE, p. 54,12-14 : les matelots de la flotte arabe, habituellement des Chrétiens d'Égypte, constituaient une proie facile pour la propagande byzantine ; ils quittèrent les bateaux pendant une nuit pour se rendre au camp byzantin. En outre, THÉOPHANE, p. 397,15-23, signale que les fantassins byzantins, ayant toujours l'initiative des opérations, attaquaient les Arabes à des endroits où ils ne les attendaient pas. A part la confusion et les effets psychologiques, cela permettait aux Byzantins de s'approvisionner normalement, tandis qu'au même moment les Arabes périssaient de famine.

(64) THÉOPHANE, p. 396, 24 à p. 398,4.

(65) THÉOPHANE, p. 397,28-30 ; CÉDRÉNOS, vol. I, p. 790,17-18 ; GEORGES LE MOINE, vol. II, p. 745,17-19.

prudemment de «*plusieurs*» morts (66), tandis que Zonaras cite «*plusieurs milliers*» de morts (67). Il faut toutefois noter que toutes les sources expriment un certain doute. Théophane, par ex., en citant le nombre des morts ajoute «*comme le disent ceux qui savent exactement ce qui s'est passé*» (68), tandis que Zonaras précise «ainsi que certains le notent» (69). La tradition manuscrite du texte de Théophane révèle les mêmes réticences. Certains manuscrits omettent le nombre des morts ; d'autres donnent un nombre de morts moins élevé, quand il ne suppriment pas purement et simplement ce passage (70).

Il y a encore une différence entre les sources de ce groupe : Théophane ne dit pas qui attaqua en premier, mais il donne à penser que c'étaient les Arabes qui avaient provoqué les Bulgares (71). Par contre Georges le Moine ne laisse pas de doute : les Bulgares ont attaqué les premiers après avoir été provoqués par les Arabes (72). Quel que soit le premier parti à avoir attaqué, il est clair que ce groupe de sources, comme d'ailleurs Michel le Syrien, présente l'intervention bulgare comme une forme de réplique aux mouvements arabes. Les Arabes, éprouvant de grandes difficultés à s'approvisionner, empiétèrent sur un territoire défendu par les Bulgares, raison pour laquelle ces derniers les ont attaqués. Ici, comme chez Michel le Syrien, il n'est pas précisé si cette bataille a eu lieu aux abords de Constantinople ou loin de la ville assiégée. En outre, l'épisode ne semble pas avoir eu de conséquences sur le déroulement des opérations arabo-byzantines, puisque les Bulgares, après leur victoire, ne sont plus mentionnés. Dans le récit de Théophane, la victoire bulgare paraît isolée du contexte, comme s'il s'agissait d'un événement qui coïncide avec le siège de Constantinople ; à part le caractère de contemporanéité, aucune autre relation n'est indiquée (73).

(66) Léon le Grammairien, p. 178,18-20.

(67) Jean Jonaras, vol. III, p. 336,23-25.

(68) Théophane, p. 397,29 : *ὥς φασιν οἱ ἀκριβῶς ἐπιστάμενοι.*

(69) Jean Jonaras, vol. III, p. 336,24-25 : *ὥς τινες ἀναγράφουσι.*

(70) Théophane, p. 397, apparatus criticus : le *Codex Parisinus Reg. 1710*, mentionne 12.000 morts, tandis que le *Vaticanus Palat. 395* et le *Coislinianus 133*, suppriment le passage.

(71) La phrase de Théophane, p. 397,28-29, *συνῆψε δὲ πρὸς αὐτοὺς πόλεμον καὶ τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος*, ne permet pas de savoir qui a attaqué en premier. Jean Jonaras, vol. III, p. 336,23-25, est encore moins précis : *καὶ Βούλγαροι δὲ τούτοις ἐπελθόντες.*

(72) Georges le Moine, vol. II, p. 745,17-19, note au sujet des Arabes, *πόλεμον ἐν τῇ Θράκῃ μετὰ Βουλγάρων συνάψαντες.*

(73) Guilland, *L'expédition*, p. 123, pense que les Arabes étaient déjà en train

Théophane et les sources qui dépendent de lui mentionnent les Bulgares un peu plus loin, mais dans un contexte différent. D'après Théophane, le Maître des offices du Palais, Nicétas Xylinitès, contacta Anastase à Thessalonique et lui proposa de demander l'aide bulgare afin de renverser Léon. Anastase quitta Thessalonique pour la Bulgarie où il obtint l'assistance de Tervel, chef des Bulgares. Avec une armée bulgare, Anastase marcha alors sur Constantinople. Mais les habitants de Constantinople n'acceptèrent pas Anastase. Les Bulgares, achetés par Léon, lui livrèrent Anastase et ses collaborateurs, y compris l'archévêque de Thessalonique, et tuèrent le nommé Sissinnios Rendakis qui se trouvait parmi eux (74).

Théophane place les événements exposés ci-avant après le printemps 718, sans aucune autre indication (75). Ce récit resterait incompréhensible si Nicéphore ne nous avait pas transmis cette affaire dans tous ses détails.

8. Le récit de Nicéphore

Nicéphore, le plus proche des événements, note qu'après le printemps 718 (76), Léon envoya un certain Sissinnios Rendakis en Bulgarie avec la mission de convaincre les Bulgares de participer à la guerre arabo-byzantine. Dès son arrivé en Bulgarie, Sissinnios reçut une lettre d'Anastase lui demandant de quitter le camp de Léon et d'obtenir l'aide bulgare en sa faveur ; Sissinnios lui répondit favorablement. Alors, Anastase écrivit à Nicétas Xylinitès, Maître des offices, au patrice Issoès, comte de l'Opsikion, à Théoctiste, Premier secrétaire du Palais et à Nicétas Anthrax, chef des gardes des murailles de Constantinople ; il leur demanda de l'assister dans sa tentative de reprendre le pouvoir avec l'aide bulgare. Les services secrets du Palais avaient pénétré le

de se replier quand les Bulgares les ont attaqués. Pourtant THÉOPHANE, p. 397,28-30, ne permet pas une telle conclusion. L'auteur mentionne cette bataille dans la série des rebours qui ont obligé les Arabes à lever le siège, mais il ne dit nulle part qu'ils étaient en train de se replier.

(74) THÉOPHANE, p. 400,18 à p. 401,3.

(75) Cf. *supra* note 46.

(76) La date chez NICÉPHORE, p. 55,12-25, n'est pas évidente. L'auteur parle de cette affaire après la retraite arabe, mais par la suite, il devient clair qu'il ne s'agit pas d'une succession dans le temps, car Sissinnios avait été envoyé en Bulgarie pour demander de l'aide contre les Arabes. Le seul élément certain c'est que l'affaire a eu lieu après le printemps 718.

réseau et Léon fut mis au courant du complot. Il arrêta les conspirateurs en prenant des mesures afin qu'Anastase et Sissinnios ne fussent pas informés du démantèlement du réseau. Anastase et Sissinnios arrivèrent alors avec les Bulgares à Héraclée, où ils apprirent le démantèlement du réseau ainsi que la victoire des Byzantins dans la guerre contre les Arabes. Léon, les mains libres, parvint à acheter les Bulgares qui lui livrèrent Anastase et ses complices, sauf Sissinnios qu'ils exécutèrent (77).

Pour Nicéphore, deux choses sont certaines. Après le printemps 718, les Bulgares ne participaient plus aux opérations militaires contre les Arabes ; l'auteur ne mentionne pas, mais il n'exclut pas non plus une telle participation avant le printemps 718. En outre, le nom de Tervel n'est pas mentionné, bien que Nicéphore connaisse ce chef bulgare (78). Devons-nous placer l'arrivée de Sissinnios en Bulgarie après la mort de Tervel, qui dans ces conditions est survenue avant le printemps 718 (79), ou le silence de Nicéphore cache-t-il une autre réalité? Surtout, comment accorder ce récit, tout à fait articulé et logique, avec le récit manifestement désarticulé et morcelé de Théophane qui dit pourtant que Sissinnios a été envoyé à Tervel ? Comment accorder ces deux récits avec celui de Michel le Syrien qui mentionne un traité entre Léon et les Bulgares dès avant l'été 717 ? Dans le paragraphe suivant nous analysons ces informations, nous essayons de déceler leur origine et d'estimer leur valeur.

9. Origine et valeur des informations

Parmi les auteurs de nos trois sources principales, à savoir Michel le Syrien, Théophane et Nicéphore, le premier est le seul non seulement à se taire sur l'origine de ses informations, mais à ignorer, semble-t-il, toute autre version que celle qu'il mentionne. Écrivant à l'extrême fin du XII^e^ s. (80), il a utilisé des sources écrites, dont certaines étaient

(77) NICÉPHORE, p. 55,19 à p. 56,27.

(78) NICÉPHORE, p. 41,26, mentionne Tervel comme chef des Bulgares ; p. 42,23, il le dit nommé césar par Justinien II ; p. 47,3, sollicité par Justinien II contre les révoltés de Philippicus.

(79) C'est la date proposée aussi par S. RUNCIMAN, *A History of the First Bulgarian Empire*, Londres, 1930, p. 33 et p. 277. L'historiographie actuelle ne propose pas non plus de date précise.

(80) Michel fut patriarche d'Antioche de 1166 à 1199. Cf. J. KARAYANNOPOULOS, *Πηγαὶ τῆς Βυζαντινῆς Ἱστορίας*, (= *Βυζαντινὰ Κείμενα καὶ Μελέται*, 2), Thessalonique, 190, p. 311.

peut-être d'origine byzantine, mais qui n'avaient été consultées ni par Théophane ni par Nicéphore ([81]). Les sources de Michel attribuaient un rôle majeur aux Bulgares durant la guerre arabo-byzantine, même plus important que celui des Byzantins et de Léon. Les Bulgares sont présentés comme des guerriers hardis, courageux, combatifs, plus dangereux pour les Arabes que les Byzantins ; le rôle de ces derniers est à peine apparent dans la Chronique de Michel le Syrien. Si cette Chronique avait constitué la source unique de nos connaissances, il aurait fallu conclure que les Bulgares avaient sauvé Constantinople de l'expansionnisme arabe, conclusion déjà adoptée par certains historiens ([82]). Par contre, les sources de Michel le Syrien ne disaient rien au sujet de la participation bulgare à la révolte d'Anastase contre Léon III au moment où Constantinople était encore assiégée et directement menacée par les Arabes. De plus, ces sources présentaient Léon comme un homme rusé qui n'a pas honoré sa parole donnée à Maslama. Ce dernier est présenté comme un homme conséquent et comme un bon chef. En un mot, la version de Michel le Syrien est la plus défavorable à Léon et aux Byzantins, la plus favorable aux Bulgares et la plus pro-arabe.

Théophane signale qu'il a puisé ses informations au sujet de la guerre arabo-byzantine dans les «*dires*» de personnes qui «*connaissaient bien le déroulement des faits*» ([83]). Il laisse ainsi entendre qu'à son époque d'autres versions rapportant autrement les mêmes faits circulaient à Byzance. Théophane ne fait nulle part ailleurs une telle remarque, ce qui donne un poids particulier à ce passage ; l'auteur souligne clairement sa distance par rapport aux autres versions. Il utilise à ce propos le verbe levgousi, comme si ces versions étaient orales ou comme si elles étaient encore relatées par des personnes vivantes. Par contre Zonaras, qui signale aussi l'existence d'autres versions, utilise le verbe gravfousi, comme si ses sources étaient écrites ([84]). Théophane a donc fait un choix, sans expliquer les critères sur lesquels il l'a opéré. Sa version parle de l'intervention bulgare en faveur des Byzantins, sans lui attribuer de conséquence quelconque à l'issue finale de la guerre. En outre Théophane reste peu clair et très expéditif sur le rôle joué par les

(81) Cf. Guilland, *L'expédition*, pp. 123-124.
(82) Surtout Gjuzevel, *La participation*, p. 91 ss. Cf. aussi *supra* note 1.
(83) Théophane, p. 397, 29 : *οἱ ἀκριβῶς ἐπιστάμενοι.*
(84) Jean Jonaras, vol. III, p. 336,24-25.

Bulgares dans la révolte anastasienne ([85]). Son discours à ce propos est télescopé à tel point qu'aucune relation n'est saisissable entre le siège de Constantinople et les agissements bulgares. Si Théophane était la source unique de nos connaissances il faudrait admettre que les Bulgares ont gardé une position plutôt hostile envers les Byzantins durant la guerre ; leur victoire contre les Arabes avait des effets bénéfiques pour les assiégés, mais les Bulgares ne cherchaient pas à aider Léon en attaquant les Arabes. La version de Théophane favorise Léon et les Byzantins, mais ne néglige pas complètement le rôle des Bulgares.

Nicéphore puise dans une source ignorant toute participation bulgare à la guerre arabo-byzantine. Cette source attribuait aux seuls Byzantins et particulièrement à Léon le mérite de la victoire. Elle mettait en outre, l'accent sur la trahison de Sissinnios, les agissements d'Anastase et la participation bulgare à la tentative de renversement de Léon à un moment où tout homme était précieux pour la défense de Constantinople ([86]). Les Bulgares sont présentés comme cupides et sans scrupules, le sort de l'empire n'ayant pour eux aucun intérêt. Si Nicéphore était la seule source de nos connaissances, il faudrait admettre que dans cette guerre les Bulgares ont agi comme des ennemis de l'empire. Cette version est par conséquent la plus favorable de toutes à Léon et aux Byzantins et la plus hostile envers les Bulgares, présentés comme des opportunistes espérant profiter du malheur de l'empire. S'agit-il d'une des autres versions, dont Théophane dit qu'elles circulaient encore de son temps ? Si tel est le cas, cette version a survécu très longtemps, car certains copistes de Théophane semblent la connaître ; ils laissent alors tomber le passage de la Chronique qui parle de la bataille entre les Arabes et les Bulgares ([87]). Vu le fait que d'autres Chroniques, qui dépendent de Théophane, présentent des anomalies à cet endroit ([88]), nous devons admettre que la version niant toute participation bulgare

(85) THÉOPHANE, p. 400,17 à p. 401,3, consacre à cette affaire quelques lignes, dont la plus grande partie décrit les châtiments réservés aux conspirateurs. CÉDRÉNOS, vol. I, p. 792,14 à p. 793,2, suit Théophane, tandis que JEAN JONARAS, vol. III, p. 338,11-23, est encore plus expéditif que les deux autres.

(86) NICÉPHORE, p. 55,19 à p. 56,27, livre une information parfaite : complète, logique et conséquente. Il souligne intentionnellement la trahison des anastasiens au moment où Léon luttait pour l'existence de la Chrétienté. On sent derrière ces lignes l'odeur de la propagande impériale.

(87) Cf. *supra* note 71.

(88) Cf. *supra* notes 66, 67, 68 : le nombre des victimes de la bataille diffère d'auteur à auteur ; l'existence de plusieurs versions est hors de doute.

à la victoire finale des Byzantins contre les Arabes en 718, restait toujours vivante dans l'historiographie byzantine.

Il y avait ainsi au moins trois versions différentes qui circulaient à Byzance au moment où Théophane rédigeait sa Chronique, c'est-à-dire au début du IXe s. Théophane connaissait ces versions. Il prétend que son choix fut le résultat d'une appréciation de la valeur historique de ses sources. Peut-on lui attribuer une tentative de critique historique à cet endroit ? Et dans l'affirmative, quelle peut être la valeur historique de Michel le Syrien et de Nicéphore ? La justification de Théophane, qui dit avoir choisi la version rapportée par les personnes qui «*connaissaient bien le déroulement des faits*», n'a aucune valeur scientifique car elle est subjective. C'est Théophane lui-même qui a décidé quelles étaient des personnes qui «*connaissaient bien le déroulement des faits*». Ainsi non seulement sa version n'est-elle pas le résultat d'une analyse critique de ses informations, mais elle est également la plus subjective de toutes, puisque son auteur avoue l'avoir préférée après en avoir rejeté d'autres qui ne lui convenaient pas.

L'origine de ces versions est sans aucun doute byzantine. Il est impensable d'attribuer aux Bulgares du début du VIIIe s. une littérature historique capable de franchir les frontières de l'État bulgare et de circuler dans la capitale byzantine. Il est de même évident que la version de Nicéphore émanait du Palais et de l'entourage des empereurs isauriens. Nicéphore se rattache d'ailleurs aux informations officielles du Palais, peut-être par une habitude due à ses fonctions patriarcales ou bien par un respect profond des institutions. De plus, il tient une position favorable à Léon qu'il considère comme le sauveur de l'empire et du christianisme (89).

La version de Michel le Syrien a été propagée par l'opposition et sans doute l'opposition anastasienne. C'est manifeste dans la comparaison de la situation de Maslama, dupé par Léon, et la situation d'Anastase, auquel Léon avait promis la restitution du trône. Elle visait directement Léon qui n'a fait que cueillir les fruits de ses ruses, tandis que les vrais vainqueurs étaient les Bulgares. Il va de soi que cette version ne pouvait être tolérée à Constantinople à l'époque de la dynastie isaurienne. Elle devait toutefois être courante dans les pays arabes, où vivait Michel le Syrien, car elle convenait à l'orgueil arabe,

(89) NICÉPHORE, p. 53,23-24, et p. 54,15-16, attribue à Léon seul toutes les initiatives victorieuses de l'armée byzantine.

durement éprouvé en 717/718 (90). Cette version a connu une certaine diffusion dans l'empire au moment de l'iconoclasme, lancé par Léon III. Le parti iconophile, dont Théophane fut plus tard un adepte fanatique, passa à l'opposition et se mit à adopter, à inventer et à diffuser des histoires calomniatrices sur Léon. Théophane n'a pas hésité à adopter ces histoires parfois grossières (91). Quand il écrivit sur la guerre arabo-byzantine de 717/718, il opta pour une version moins favorable à Léon que celle qui était généralement admise et avait été adoptée par Nicéphore. Pour justifier son choix il inventa les personnes qui «*connaissaient bien le déroulement des faits*». Ainsi pouvait-il se mettre à l'abri de la critique de ses contemporains qui connaissaient une autre version. Théophane cependant, malgré son parti pris et son fanatisme religieux, a toujours reconnu à Léon III le mérite d'avoir sauvé l'empire du danger musulman ; c'est peut-être la raison pour laquelle il essayait d'attribuer l'iconoclasme de Léon à un certain fatalisme, à un obscur dessein divin (92). En outre, au moment où Théophane rédigeait sa Chronique, les Bulgares menaçaient l'existence même de l'empire, comme les Arabes en 717/718 ; un autre Léon, Léon V, essayait de le sauver (93). Théophane ne pouvait donc pas passer sous silence la trahison d'Anastase et l'alliance des Bulgares avec les révoltés en 718. Toutefois, il n'insiste pas beaucoup sur l'attitude bulgare pour ne pas trop faire pencher la balance du côté de Léon, premier empereur iconoclaste. Le choix de Théophane est alors un choix politique et non pas scientifique, comme il essaye de le faire accroire. L'auteur marche sur une corde raide ; dans son effort pour ne pas trop honorer Léon, mais aussi pour ne pas présenter les Bulgares

(90) GUILLAND, *L'expédition*, p. 130, note que «la littérature arabe transforma progressivement l'échec de Maslama en une victoire».

(91) THÉOPHANE, p. 396,8, appelle d'abord Léon *εὐσεβής*. Mais à partir de la troisième année de son règne, il change de qualificatif et il l'appelle *δυσσεβής* (p. 399,28). Il lui arrive de qualifier Léon de *παράνομος* (p. 407,15), sans citer d'autres qualificatifs non moins graves (*τύραννος, παρανομώτατος, ἀσεβής, θεομάχος, σαρακηνόφρων, καθαιρέτης*, etc).

(92) P. YANNOPOULOS, *Estudios de personalidades bizantinas : el patricio Vizir, Doméstico de las Escuelas*, dans *Byzantion Nea Hellas*, 9-10 (1990), pp. 183-188. Théophane cherche des excuses à Léon en attribuant l'iconoclasme soit à la fatalité, soit à une influence étrangère.

(93) THÉOPHANE, p. 502,1 à p. 503,25, termine sa Chronique avec cette description pleine d'angoisse portant sur les jours difficiles que vivait Constantinople, quand Michel Ier décida d'abdiquer en faveur de Léon V, en qui tout l'empire avait déposé ses espoirs.

comme les sauveurs de l'empire, il compose un récit peu consistant, presque incompréhensible.

En disant que Théophane fait un choix subjectif, nous ne voulons pas dire que les autres versions sont plus objectives. Chaque version mettait en valeur une partie de la vérité en en dissimulant une autre partie. Les auteurs en optant pour l'une ou pour l'autre de ces versions faisaient, eux aussi, un choix politique. Il y a donc de la vérité dans tous les récits. Les trois versions ne sont pas incompatibles entre elles, comme cela paraît à première vue, mais se complètent mutuellement, permettant ainsi de savoir ce qui s'est réellement passé. Pour y arriver, il faut passer toutes ces informations au crible de la critique historique.

10. Compatibilités et incompatibilités entre les trois versions

Rien ne s'oppose à l'historicité de l'information donnée par Michel le Syrien selon laquelle un traité d'assistance mutuelle existait entre les Bulgares et Léon III et cela malgré le silence des sources byzantines (94). Léon, dès son accession au pouvoir, tenta de renforcer la défense de la capitale, car il connaissait l'imminence de l'attaque arabe. Il savait que l'armée byzantine était faible et épuisée par la guerre civile et que l'ex-empereur Anastase n'était pas disposé à accepter son écartement définitif. Mais le jeu politique dans les Balkans devait tenir compte, depuis à peu près un demi-siècle, d'un troisième partenaire : les Bulgares, avec lesquels l'empire avait traité plusieurs fois déjà. Léon a dû se tourner vers les Bulgares pour demander leur aide. Lors du débarquement arabe, les forces bulgares étaient sur place, comme le dit Michel le Syrien. Michel mentionne en réalité deux batailles importantes et plusieurs escarmouches entre les Bulgares et les Arabes lors de la guerre de 717/718. Mais malgré le fait qu'il mentionne le nombre d'Arabes impliqués dans les batailles, il ne dit rien quant au nombre de Bulgares. Toutefois, cet auteur semble confondre plusieurs événements survenus à des moments différents ; la confusion saute aux yeux dès qu'on examine de plus près ces informations. Michel dit que lors du débarquement arabe, les Bulgares ont attaqué immédiatement le détachement arabe qui comptait 4.000 hommes. Malgré le fait que

(94) Pour KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, pp.77-78, ce traité est indubitable et c'est en vertu de celui-ci que les Bulgares ont attaqué les Arabes ; mais puisque cet auteur semble ignorer Michel le Syrien, sa conclusion n'a qu'une valeur partielle.

les forces arabes venaient de quitter les bateaux et malgré l'effet de surprise dont les Bulgares bénéficiaient, ils n'ont pas pu venir à bout de 4.000 Arabes (95). Nous devons admettre qu'au moment du débarquement, la force de frappe bulgare n'était pas très importante. La faiblesse de l'armée bulgare est manifeste aussi dans la suite des opérations : les Bulgares sont sortis à plusieurs reprises contre les Arabes, mais sans livrer bataille. Comment alors peut-on admettre que ces mêmes Bulgares ont, quelques jours plus tard, anéanti 20.000 Arabes retranchés dans un camp fortifié ? Une telle victoire paraît possible seulement dans les circonstances rapportées par les sources byzantines, qui parlent aussi d'un nombre élevé de morts parmi les Arabes (96), mais qui situent cette bataille en hiver 717/718. A ce moment, les Arabes affamés, malades et terrassés par le froid ont essayé de s'approvisionner dans un territoire occupé par les Bulgares et sont devenus une proie facile pour ces derniers (97).

Michel le Syrien, après avoir parlé de cette bataille, ne signale plus la présence bulgare à l'ouest du campement arabe. Faut-il croire qu'ils s'étaient retirés après leur victoire ? Les textes byzantins disent pratiquement la même chose mais autrement : ils laissent entendre que les Bulgares se sont retirés du front puisque Léon a dû envoyer Sissinnios pour demander leur aide (98). Les deux Chroniqueurs byzantins les plus proches des événements, Nicéphore et Théophane, ne rapportent pas les événements de la même manière. Que s'est-il passé ?

(95) MICHEL LE SYRIEN, p. 485, ne parle même pas de morts. Il note seulement que Maslama a, à un certain moment, risqué sa vie, mais que finalement les Arabes ont pu s'en tirer sans grandes pertes.

(96) THÉOPHANE, p. 397,28-30, CÉDRÉNOS, vol.I, p. 790,17-18, et GEORGES LE MOINE, vol. II, p. 745,17-19, en parlant de 22.000 morts sont très proche des 20.000 morts de Michel le Syrien. LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 178,18-20 et JEAN JONARAS, vol. III, p. 336,23-25, ne donnent pas un nombre de morts précis, mais ils signalent qu'ils étaient très nombreux.

(97) Les descriptions données par toutes les sources au sujet de la situation qui régnait dans le camp arabe sont terribles. MICHEL LE SYRIEN, p. 485, dit que les Arabes mangeaient des souliers, des cadavres, des excréments, des écorces, des racines, des feuilles d'arbres, même des pierres tendres ! THÉOPHANE, p. 397,23-26, et KITÂB AL-UGÛN, p. 29, donnent des descriptions similaires. PSEUDO-DENYS DE TELL-MAHRÉ, p. 13, ajoute que les Arabes s'attaquaient entre eux pour se nourrir des morts, de sorte que personne n'osait s'aventurer seul. Rien d'étonnant si dans cette situation ils ont essayé de s'approvisionner à l'ouest et si les Bulgares ont pu aussi facilement les maîtriser.

(98) NICÉPHORE, p. 55,23-24.

Théophane note qu'Anastase quitta Thessalonique et rencontra Tervel en Bulgarie afin de lui demander de l'aide contre Léon (99). Cela eut lieu, selon Théophane, après le 25 mars 718. Ce passage indique que Tervel était vivant au printemps 718. Or, le même Théophane signale que le traité de 716 avait été signé, du côté bulgare, par Kormessios (100). Cette question reste encore sans réponse. Parmi les hypothèses avancées, celle qui admet que Tervel était mort au printemps 718, nous paraît la plus acceptable. Non seulement parce que le passage de Théophane, qui parle de Tervel en 718, est perturbé (101) mais aussi parce qu'il laisse croire que Tervel n'a pas reçu Anastase et n'était pas non plus à la tête du corps expéditionnaire bulgare qui accompagnait ce dernier. Une lecture attentive du texte de Théophane permet de dire que selon l'auteur, Nicétas écrivit à Anastase de quitter Thessalonique et d'aller à la rencontre de Tervel (102), ce qui est probable, si Nicétas ignorait la mort de Tervel. Anastase arriva en Bulgarie où «*ils*» lui «*ont donné*» (103) une armée et de l'argent. Ce pluriel signale l'absence d'un chef chez les Bulgares à ce moment. Et plus loin, quand Léon eut réussi à acheter les Bulgares, un chef n'est mentionné ni par Théophane ni par Nicéphore (104) ; pourtant le chef des Bulgares se mettait toujours à la tête de son armée quand celle-ci quittait la Bulgarie. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : d'après Théophane, au printemps 718 les relations entre Léon et les Bulagres étaient mauvaises. Les Bulgares s'étaient retirés du front et s'étaient repliés en Bulgarie. La raison du retournement de la situation nous échappe, mais le comportement des Bulgares, lors de la révolte d'Anastase, indique qu'ils étaient contre Léon. L'aide généreuse accordée à Anastase, en hommes et en fonds, laisse penser que Léon était visé personnellement (105). Deux hypothèses sont envisageables. Ou bien Léon a utilisé une de ses ruses bien connues et avait essayé de rouler les Bulgares ou bien la propagande anastasienne les avait montés contre Léon. Nous avons des raisons très valables d'admettre que la deuxième hypothèse

(99) THÉOPHANE, p. 400,18-21.

(100) THÉOPHANE, p. 497,16-26.

(101) YANNOPOULOS, *Qui était Sissinnios ?*, p. 62 : «le récit de Théophane crée plus de problèmes qu'il n'en résout».

(102) THÉOPHANE, p. 400,19 : *ἀπελθεῖν αὐτὸν πρὸς Τέρβελιν.*

(103) THÉOPHANE, p. 400,21 : *δίδωσιν αὐτῷ.*

(104) THÉOPHANE, p. 400.23 : *οἱ Βούλγαροι τοῦτον ... παρέδωκαν* ; NICÉPHORE, p. 56,15-16 : *γράφει δὲ Βουλγάροις ὁ βασιλεύς.*

(105) NICÉPHORE, p. 56,12-13, parle seulement d'hommes, tandis que THÉOPHANE, p. 400,21, parle d'hommes et de 5.000 livres d'or.

est la bonne. Les sources byzantines signalent que les partisans d'Anastase à l'intérieur de la ville assiégée n'avaient pas abandonné le projet de faire revenir cet empereur au pouvoir. Une source arabe permet de savoir qu'ils avaient établi des contacts avec Maslama pour renverser Léon ; les négociations ont été menées par un certain Sarantapichos, inconnu autrement (106). La plaque tournante du complot était Nicétas Xylinitès, Maître des offices impériaux depuis le règne d'Anastase. Sissinnios Rendakis, ancien stratège des Anatoliques, celui qui dans le passé avait enrôlé Léon dans l'armée, était au courant du complot, tandis que Léon en était dans l'ignorance (107). Les anastasiens dissimulaient leur activité subversive sous une apparence de fidélité à Léon, qui leur faisait confiance et les chargeait de missions importantes. Après l'échec des négociations avec les Arabes, les anastasiens décidèrent d'agir du côté bulgare. Nicétas put trouver le moyen de tourner les Bulgares contre Léon. Ainsi les Bulgares se retirèrent du front. Ensuite, Nicétas écrivit, selon le témoignage de Théophane, à Anastase à Thessalonique de quitter la ville et d'aller demander l'aide des Bulgares. Ces derniers organisèrent un corps armé qui partit contre Léon.

Théophane non seulement parle de Tervel, mais surtout il ne dit ni pourquoi Sissinnios se trouvait en Bulgarie, ni depuis quand (108). Nicéphore explique clairement le rôle de Sissinnios dans cette affaire : il avait été envoyé en tant qu'émissaire de Léon pour demander aux Bulgares d'intervenir dans la guerre aux côtés des Byzantins. Mais Nicéphore ne parle pas de Tervel. Ainsi certains historiens voient deux missions de Sissinnios en Bulgarie : une première du vivant de Tervel, et une autre, après sa mort (109). Ni le texte de Théophane ni celui de Nicéphore ne permettent une telle lecture. Comme nous l'avons

(106) KITĀB AL-UGŪN, p. 25. Faut-il rapprocher cet homme de la famille d'Irène, épouse de Léon IV, dont les membres sont mentionnés par THÉOPHANE, p. 474,3-4 ?

(107) Cf. YANNOPOULOS, *Σισσίννιος Ρενδάκις*, pp. 579-593, avec une analyse des sources ; la reprise de la question dans YANNOPOULOS, *Qui était Sissinnios ?*, p. 66. L'idée de H. DITTENT, *Prominente Slawen und Bulgaren in byzantinischen Diensten (Ende des 7. bis Anfang des 10. Jahrhunderts)*, dans *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, Berlin, 1983, pp. 101, conteste cette identification, mais sans s'appuyer sur les sources.

108) THÉOPHANE, p. 400,26-27, parle pour la première et dernière fois de Sissinnios pour dire qu'il fut exécuté par les Bulgares, sans même expliquer la raison pour laquelle il se trouvait parmi les insurgés d'Anastase.

(109) Ph. MALINGOUDIS, *Σλάβοι στη Μεσαιωνική Ελλάδα*, Thessalonique, 1988, p. 82.

expliqué, Théophane dit qu'Anastase avait été incité à se rendre auprès de Tervel ; rien ne permet de conclure que Sissinnios ait était envoyé auprès de Tervel.

Nicéphore ne mentionne pas le voyage d'Anastase en Bulgarie. C'est normal car Nicéphore commence son récit avec la mission de Sissinnios et passe sous silence les agissements d'Anastase, raison qui plaide pour la séparation de ces deux événements. En outre, Nicéphore reflète, comme nous l'avons noté, le point de vue du Palais, étant donné le caractère officiel de ses informations. Le Palais ne voulait certainement pas donner l'impression qu'Anastase à Thessalonique se comportait comme un empereur en exercice qui défiait l'autorité de Léon. Toutefois, Nicéphore suppose des contacts entre Anastase et les Bulgares, car il signale que quand Sissinnios se trouvait en Bulgarie, Anastase lui écrivit pour lui demander de convaincre les Bulgares de se ranger de son côté ([110]). Donc les Bulgares, après leur retraite du front, reçurent la visite d'Anastase, mais ils ne promirent rien, comme ils ne conclurent rien. Ils attendaient l'envoyé de Léon et ses propositions avant de décider à qui ils prêteraient main forte. C'est la trahison de Sissinnios qui fit pencher la balance en faveur d'Anastase. Les Bulgares ne voulaient en tout cas pas que Léon fût mis au courant des négociations qu'ils avaient menées avec son envoyé et au moment du dénouement de l'affaire, ils exécutèrent Sissinnios, alors qu'ils avaient livré vivants Anastase et ses complices.

Il en résulte que finalement les trois sources principales, malgré leur point de vue différent, dû à l'origine de leurs informations et au parti pris de leurs auteurs, ne se contredisent pas ; elles se complètent. Michel le Syrien se réfère surtout à la première phase de la guerre (été 717 — début de l'hiver 718) ; Théophane télescope plusieurs événements qui se réfèrent surtout à la période intermédiaire de la guerre (début de l'hiver 718 — printemps 718) ; Nicéphore met l'accent sur la phase finale de la guerre (printemps — été 718). Nous tâchons dans la suite de synthétiser les données des sources afin d'approcher au maximum les faits historiques sans créer pour autant une version supplémentaire.

11. Essai de synthèse

Le futur Léon III, encore stratège des Anatoliques, n'avait pas accepté le changement dynastique violent qui porta au pouvoir

(110) NICÉPHORE, p. 55,21-24.

Théodose III. Durant la guerre civile, il passa des accords avec les Arabes, accords dont le contenu exact nous échappe. Il est toutefois possible que Léon reconnaissait une espèce de souveraineté arabe dans le cas où il deviendrait empereur. Ces accords visaient le renversement de Théodose. En même temps, Léon s'appuyait sur les partisans d'Anastase II qui, exilé à Thessalonique, nourrissait l'espoir d'être rétabli sur le trône par Léon ; celui-ci n'a jamais démenti ces rumeurs.

Léon, devenu maître de la situation à Byzance, n'honora pas les accords avec les Arabes ou au moins les accords tels que les Arabes les interprétaient. Il ne céda pas non plus le pouvoir à Anastase. Peut-être avait-il toujours eu ce projet en tête et le rétablissement d'Anastase n'était-il qu'un prétexte pour s'assurer de l'aide des anastasiens. Il ne faut pourtant pas rejeter l'information de Nicéphore selon laquelle les notables de Constantinople ont demandé à Léon d'accepter le trône ([111]). Peut-être ces «*notables*» avaient-ils leurs propres raisons, du fait d'avoir joué un rôle dans le renversement d'Anastase ([112]). Peut-être tous ces facteurs ont-ils pesé de leur poids dans la décision de Léon de prendre le pouvoir pour lui seul. Le 25 mars 717, il se fait couronner empereur.

Le nouvel empereur ne se faisait pas d'illusions. Il savait que les Arabes étaient prêts à attaquer la capitale. Anastase ne reconnut pas le nouveau changement dynastique et se mit en état de rébellion. Léon n'avait ni le temps ni les forces pour réprimer la révolte ; les Arabes frappaient à la porte de Constantinople. En même temps il devait faire face à un mouvement de mécontentement à l'intérieur de la ville. Des hauts fonctionnaires nommés par Anastase créaient un réseau secret dans la capitale et s'étaient fixé pour objectif le retour d'Anastase. Léon sentait la menace et il fit appel à ses anciens compagnons auxquels il confiait les missions délicates. Sissinnios Rendakis en était un. Un autre facteur dont Léon devait tenir compte était l'élément bulgare. Les Bulgares s'étaient illustrés lors du retour de Justinien II au trône en 711 et en général ils jouèrent un rôle non négligeable durant cette période d'instabilité politique à Byzance. Léon avait toutes les raisons de se méfier d'un éventuel rapprochement entre Bulgares et Anastase ; le fait que les Bulgares avaient combattu avec Théodose durant la guerre civile augmentait le risque de les avoir contre lui. Il envoya des

(111) NICÉPHORE, p. 52,15-22.

(112) Aussi bien NICÉPHORE, p. 51,22-23, que THÉOPHANE, p. 386,5-6, parlent d'un complot qui a facilité la prise du pouvoir par Théodose et cela, sans tenir compte des «notables» du thème de l'Opsikion qui furent les acteurs principaux du renversement d'Anastase.

émissaires et conclut un accord d'amitié et d'assistance avec les Bulgares, mais nous ignorons à quel prix et contre quelles compensations. En vertu de ce traité, les Bulgares envoyèrent un corps armé à Constantinople. Léon les fixa à l'ouest de la ville, peut-être à mi-distance entre les côtes de Propontide et celles de la Mer Noire. Une telle position leur permettrait d'intervenir en cas de débarquement arabe aussi bien au nord qu'au sud.

En été 717, les Arabes débarquèrent en Europe sur les côtes de la Propontide. Les Bulgares se tournèrent contre les envahisseurs, mais ne parvinrent pas à empêcher le débarquement. Ils purent seulement attaquer le dernier peloton composé de 4.000 hommes, dont Maslama tenait personnellement le commandement. Peut-être à cause de leur petit nombre, peut-être pour d'autres raisons non révélées par les sources, les Bulgares ne purent pas non plus venir au bout de cette force. Les Arabes campèrent non loin des murailles de Constantinople, tandis que les Bulgares regagnaient leur campement à l'ouest du camp arabe. Le front s'était ainsi stabilisé pour un certain temps.

Les Arabes, malgré leur supériorité numérique, ne prirent jamais l'initiative des opérations. Ils appliquèrent leur vieille tactique du siège, espérant asphyxier la ville. Cette tactique pouvait donner des résultats lors des longs sièges des petites villes de province, qui ne pouvaient pas être approvisionnées par mer. Elle supposait en outre que la seule force armée était celle qui défendait une ville assiégée. Dans ce cas-ci, les données étaient différentes. Les Arabes, attaqués sans relâche sur terre et sur mer, par les Byzantins et par les Bulgares, n'avaient pas un moment de répit. Sans pouvoir s'approcher de la ville et sans avoir livré bataille, ils perdaient hommes et bêtes, se fatiguaient et épuisaient leurs provisions. Les Bulgares se distinguèrent durant cette guerre qui répondait parfaitement à leur tempérament. Ils constituaient la pointe de lance de la machine militaire byzantino-bulgare. La situation commençait à devenir difficile pour les Arabes.

Le 8 septembre 717 mourut le calife Sulayman, qui selon les légendes arabes était prédestiné à conquérir Constantinople. Maslama, craignant la démoralisation de l'armée, tenta de cacher la mort du calife. Les Byzantins, connaissant la crédulité arabe, leur criaient du haut des remparts «*Votre roi est mort*». La nouvelle fit tomber le moral des Arabes, pour lesquels la situation commençait à devenir critique (113).

(113) C'est THÉOPHANE, p. 369,23-24, qui donne la date précise de la mort de Sulayman, mais c'est MICHEL LE SYRIEN, p. 485, qui dit que Maslama n'avait pas

L'hiver 717/718 commença tôt et il fut particulièrement rigoureux ([114]). Les Arabes, n'étant pas habitués à des telles conditions climatiques, souffraient encore plus du froid. Les provisions avaient été épuisées et la famine frappait le corps expéditionnaire arabe. Les privations, les attaques combinées des Byzantins et des Bulgares, les maladies qui sévissaient dans le camp arabe firent tomber le moral des envahisseurs au niveau le plus bas. Selon toutes les sources, à ce moment la guerre n'était qu'une préoccupation secondaire pour les Arabes ; toute leur énergie était consacrée à la recherche de quelque chose de comestible, n'importe quoi qui puisse satisfaire ce besoin élémentaire de manger ([115]).

Au début du printemps, peut-être vers la fin du mois de février, des bateaux venant d'Afrique devaient apporter des renforts et des vivres aux Arabes ; cet espoir leur donnait encore du courage. Les Byzantins réussirent à détruire complètement la flotte arabe ([116]). Les Arabes n'ayant plus rien à espérer, décidèrent de se tourner vers l'ouest afin de pouvoir se procurer des provisions. Mais ils ne purent déjouer la vigilance des Bulgares qui les interceptèrent et anéantirent leur détachement. La victoire bulgare fut totale et les pertes arabes considérables, même si les chiffres donnés par les Chroniqueurs exagèrent. Pourtant, les Bulgares ne tentèrent pas de libérer la ville assiégée, qui ne semble pas avoir ressenti les conséquences de cette victoire. La victoire n'eut donc aucun caractère décisif et la guerre continua comme avant.

A l'intérieur de la ville, les partisans d'Anastase après avoir tenté sans succès de négocier avec les Arabes, parvinrent à convaincre les Bulgares que Léon n'était pas l'homme qu'il fallait soutenir. Au prix de nous ne savons quelles machinations, ils obtinrent la retraite bulgare. Nicétas Xylinitès, après ce succès diplomatique, écrivit à Anastase de

révélé aux soldats la mort du calife qui était prédestiné à conquérir Constantinople ; le même auteur relate que les Byzantins annonçaient du haut des remparts la mort du calife aux Arabes.

(114) NICÉPHORE, p. 53,27-29, s'étonne de la rigueur de cet hiver en écrivant : *συμβέβηκε χειμῶνα μέγιστον γενέσθαι, ὥστε μηδαμῶς γῆν ὀφθῆναι ἐκ πληθύος τῆς κατενεχθείσης χιόνος ἄχρις εἰς τὰς ἑκατὸν ἡμέρας.*

(115) THÉOPHANE, p. 396,24-27, pour cette période note seulement que l'hiver était très rude et ne mentionne aucune opération entreprise par les forces arabes. Pour la situation qui régnait dans le camp arabe pendant l'hiver, cf. note 97.

(116) THÉOPHANE, p. 396,27 à p. 397,15, et NICÉPHORE, p. 54,1-19, parlent de la destruction complète de la flotte africaine et du riche butin que les Byzantins firent en pillant les bateaux échoués.

partir pour la Bulgarie afin de négocier une aide bulgare. Ce dernier fit le voyage, mais n'ayant pas obtenu les résultats escomptés, retourna à Thessalonique.

La situation autour de Constantinople s'améliorait pour les Arabes. L'arrivée du beau temps et la disparition de la menace bulgare jouaient en leur faveur ([117]). Par contre, l'impact psychologique de la retraite bulgare sur les défenseurs de la Ville devait être important. La nouvelle qu'Anastase n'avait pas obtenu l'assistance bulgare arriva à Constantinople. Léon décida d'agir afin de convaincre les Bulgares de regagner leurs postes ; pour cette mission il choisit Sissinnios Rendakis, à qui il faisait confiance absolue ([118]). Par contre il commença à avoir des soupçons quant à la fidélité de Nicétas Xylinitès et ordonna de le surveiller de près.

Anastase avait été informé de la mission de Sissinnios. Pensant que c'était sa dernière chance, il écrivit à Sissinnios en Bulgarie, lui demandant de faire adhérer les Bulgares à sa cause. En même temps il écrivit aux membres du réseau de Constantinople pour les mettre au courant de son initiative et pour leur demander de se trouver prêts au moment opportun. Les membres du réseau étaient surveillés par les services secrets de Léon. Le courrier fut saisi et le réseau démantelé. Des mesures furent prises pour faire croire à Anastase et à Sissinnios que tout était en ordre ([119]).

Sissinnios ne semble pas avoir eu de mal à convaincre les Bulgares de prêter leurs services à Anastase. Il réussit donc là où Anastase lui-même avait échoué et il est légitime de s'interroger sur la raison de ce succès. Les Bulgares ne prêtaient pas leurs services gratuitement, mais Anastase ne pouvait pas payer dans l'immédiat. Sissinnios non plus ne pouvait pas payer immédiatement. Il dut alors faire des promesses que nous ignorons, mais qui rencontraient les demandes bulgares, qui à cette époque était territoriales. Le contenu exact de ces négociations restera toutefois un secret, car les Bulgares, quand la révolte d'Anastase eut échoué, exécutèrent Sissinnios. Le fait qu'ils réservèrent ce traitement pour Sissinnios seulement suggère qu'ils

(117) La seule opération arabe mentionnée par les sources byzantines, une opération de diversion menée en Asie Mineure, eut lieu selon THÉOPHANE, p. 397,15-19, après la fin de l'hiver.

(118) NICÉPHORE, p. 55,23-24.

(119) NICÉPHORE, p. 56,7-11 : Nicétas Xylinitès et Théoctiste, Premier secrétaire, furent mis à mort, vu leur rôle dans le complot, mais aussi l'importance des postes qu'ils détenaient. Les autres membres du réseau furent punis sévèrement, mais ils eurent la vie sauve.

voulaient garder hors de la connaissance de Léon III les clauses des accords passés.

La mission de Sissinnios en Bulgarie doit être placée vers le mois de mai. Le temps était alors propice aux opérations terrestres. Les Bulgares constituèrent un corps expéditionnaire qui, sous le commandement de Sissinnios, arriva à Thessalonique, entièrement contrôlée par les insurgés d'Anastase. L'empereur rebelle se mit à la tête de l'armée et marcha sur Constantinople. Mais l'opération se déroulait très lentement. Anastase avec ses Bulgares, qui transportaient en plus «*quelques barques*» (120), arriva à Héraclée après le 15 août 718. Cette flottille devait servir à un éventuel siège de Constantinople. Le fait que les Bulgares transportaient ces bateaux de Thessalonique à Héraclée par la voie terrestre prouve suffisamment qu'Anastase ne bénéficiait pas de l'appui de la flotte de Carabissiani, comme certains historiens l'ont soutenu et que le stratège de Carabissiani, Sissinnios, n'avait rien en commun avec son homonyme Sissinnios Rendakis (121).

Entre-temps, les Arabes décimés par la guerre, la famine et les maladies avaient levé le siège de Constantinople (122). Une violente tempête en mer avait scellé la destinée des derniers débris de cette grande armée arabe (123). Anastase apprit la victoire byzantine dans la guerre arabe ainsi que le démantèlement du réseau de ses amis à Constantinople après son arrivée à Héraclée. Les deux nouvelles n'étaient pas de nature à faire monter le moral de ses troupes. Le plan d'action devait changer complètement. Alors, comme le signale Théophane, Anastase voulut sonder l'opinion des Constantinopolitains à son égard ; il envoya des émissaires prendre contact avec «*la ville, laquelle ne l'a pas accepté*» (124). Nous pensons que par cette phrase énigmatique, Théophane signale qu'Anastase avait compris que la situation lui était défavorable ; il tenta alors de nouer des relations avec certains citoyens influents qui, durant la révolte des troupes de l'Opsikion en 715, avaient défendu la Ville

(120) NICÉPHORE, p. 56,12-15.

(121) Opinion soutenue par Hélène AHREILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 27-30, et rejetée par plusieurs historiens. Cf. YANNOPOULOS, *Qui était Sissinnios ?*. pp. 64-65.

(122) THÉOPHANE, p. 399,5-7, NICÉPHORE, p. 55,13-15 : la retraite eut lieu le 15 août 718.

(123) THÉOPHANE, p. 399,7-19, NICÉPHORE, p. 55,15-19 : la mer était pleine de débris pratiquement jusqu'à Chypre. Les Byzantins d'ailleurs rendirent la situation encore plus difficile en attaquant les bateaux qui fuyaient. Seuls cinq bateaux ont pu regagner la Syrie.

(124) THÉOPHANE, p. 400,22-23.

pendant son absence de six mois ([125]). Mais ces personnes n'étaient plus disposées à aider Anastase, soit parce que la nouvelle situation les arrangeait, soit parce qu'elles n'osaient pas prendre de risques. Après ce refus catégorique, le moral dans le camp d'Anastase tomba au plus bas.

Léon, qui surveillait la situation de près sans pourtant prendre le risque d'une confrontation militaire, comprit que le fruit était mûr et prêt à être cueilli. Il contacta les chefs bulgares et leur proposa «*des cadeaux*» et un sauf-conduit s'ils acceptaient de livrer Anastase et ses compagnons byzantins ([126]). Les Bulgares n'hésitèrent pas un instant. Ils savaient maintenant qu'Anastase n'avait plus aucune chance ; alors ils furent contents de pouvoir se tirer d'une telle situation avec profit. Ils arrêtèrent et livrèrent à Léon tous les Byzantins, sauf Sissinnios Rendakis qu'ils avaient exécuté sur place avant d'envoyer sa tête à Léon ([127]). Comme cela a déjà été dit, Sissinnios était la seule personne qui connaissait les clauses exactes de l'accord passé entre Anastase et Bulgares. Ces derniers n'avaient aucun intérêt à ce que Léon soit jamais mis au courant du contenu de ces clauses. Léon ne voulait pas non plus créer de problèmes ; l'attaque arabe lui en avait laissés suffisamment. Il donna les cadeaux promis aux Bulgares qui quittèrent la Thrace byzantine, vers la fin de l'été 718, et se retirèrent en Bulgarie.

12. En guise de conclusion

De cette analyse ressortent naturellement certaines constatations, dont la première rencontre déjà les remarques faites dans l'introduction, à savoir qu'il faut débarrasser la recherche historique des sentiments nationalistes des peuples balkaniques d'aujourd'hui.

A la victoire finale des Byzantins lors de la guerre arabo-byzantine de 717/718 les Bulgares contribuèrent aussi. Mais cette guerre fut

(125) Cf. la description des événements qui ont marqué le changement dynastique de 715, faite par THÉOPHANE, p. 385,5 à p. 386,13, et par NICÉPHORE, p. 50,13 à p. 52,2.

(126) THÉOPHANE, p. 400,23-24, parle de cadeaux et du sauf-conduit. NICÉPHORE, p. 56,15-17, est plus explicite : Léon avait écrit aux Bulgares d'opter pour la paix et de livrer les conspirateurs. Ce dernier point a fait que certains historiens Bulgares contemporains ont voulu voir l'application d'une clause du traité de 716, cf. ANGELOV, *Beziehungen*, pp. 47-48. Or, comme KYRIAKIS, *Βούλγαροι*, p. 80, et p. 184, l'a prouvé, le traité de 716 ne comptait pas de clause de ce genre.

(127) THÉOPHANE, p. 400,23-29 ; NICÉPHORE, p. 56,18-22.

gagnée surtout par les forces byzantines, grâce à la résistance acharnée des habitants de la Ville et surtout grâce au génie militaire de Léon III.

Anastase essaya de profiter de la situation générale afin de pouvoir revenir sur le trône. Son attitude et ses agissements durant le siège de la capitale indiquent que le sort de l'empire n'était pas sa préoccupation principale. Le comportement de cette personne en tant qu'ex-empereur est peu conforme à l'image que les sources brossent de lui pour la période où il régna. Le comportement de ses partisans et peut-être des militaires de l'Illyricum n'est pas meilleur. Ils complotaient au moment où le sort de l'empire se jouait autour de la capitale. Ils tentèrent même d'entrer en contact avec les Arabes et cela malgré le fait que tous avaient été maintenus à leurs postes par Léon III.

Les sources, malgré les apparences, sont assez explicites au sujet du rôle des Bulgares dans cette guerre. Alliés de Léon, déjà au moment de l'attaque arabe, ils contribuèrent à l'arrêt de l'offensive arabe. Ils aidèrent considérablement les défenseurs de la ville pendant les premiers mois du siège en harcelant les armées arabes. Ils remportèrent une grande victoire au début de 718, mais ne l'exploitèrent pas et la situation autour de la ville resta inchangée. Influencés par la propagande anastasienne, ils se retirèrent du front à la fin de l'hiver 718, au moment où les défenseurs avaient le plus besoin de leur aide. Les efforts de Léon pour les attirer de nouveau sur les lignes ne donnèrent rien. Au contraire, convaincus par Sissinnios et sans doute attirés par les concessions généreuses que ce dernier leur avait proposées, ils se rangèrent aux côtés d'Anastase. A partir de ce moment, non seulement ils ne contribuèrent pas à la victoire finale des Byzantins, mais encore oeuvrèrent dans le sens opposé. S'ils n'attaquèrent pas Constantinople, cela est dû aux circonstances et à leur cupidité que Léon a judicieusement exploitées. Toute autre vision des faits ne repose pas sur les sources et peut être qualifié non seulement d'erronée, mais aussi d'intéressée et de subjective.

Université Catholique de Louvain Panayotis A. YANNOPOULOS.

DOCUMENTS

UN MANUSCRIT DE LA COLLECTION DES CANTACUZÈNES À LA PIERPONT MORGAN LIBRARY DE NEW YORK

En 1973, G. Vikan, faisant référence au manuscrit M 652 de la Pierpont Morgan Library, dans un travail portant sur les *ἱστορημένα* manuscrits grecs appartenant aujourd'hui aux collections américaines (1), il parle, entre autres, de la provenance de ce manuscrit et note : «Ex colls. Manuel Eugenicos, Constantinople (1578)» (2). Il est clair que G. Vikan suit sur ce point S. de Ricci et W. Wilson qui, lors de l' enregistrement du manuscrit de New York en 1937, écrivaient : «Identified by H. Omont as listed in the catalogue of Manuel Eugenicos Library at Constantinople (1578)» (3). Cependant cette référence a des lacunes; si, par exemple, la date de 1578, citée entre parenthèses, concerne la composition des catalogues des collections des manuscrits que possédaient les notables Prophanariotes de Constantinople du XVI^{e} s. (4), parmi lesquels figure la collection de Manuel Eugenikos, cette information n'a pas de sens ; ces catalogues datent un à deux ans avant ou après 1570 (5). De même, cette date est dépourvue de sens si l'on considère qu'elle concerne Manuel Eugenikos (6) : nous n'avons aucune

(1) G. VIKAN, *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections*, Princeton, 1973, pp. 66-69.

(2) *Ibid.*, p. 66.

(3) S. DE RICCI et W. WILSON, *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, New York, 1973, II, p. 1479.

(4) R. FOERSTER, *De antiquitatibus et libris manuscriptis Constantinopolitanis commentatio*, Rostochii, 1877, pp. 16-32, cf. aussi G. K. PAPAZOGLOU, *Βιβλιοθῆκες στὴν Κωνσταντινούπολη τοῦ ΙΣΤ΄ αἰώνα (κώδ. Vind. hist. gr. 98)*, Salonique, 1983, pp. 371-412 (cité dans la suite : PAPAZOGLOU).

(5) PAPAZOGLOU, pp. 70-72, voir aussi R. STICHEL, *Zu den verschollenen griechischen Handschriften des kaiserlichen Botschafters bei der Hohen Pforte Karel Rijm (1533-1584)*, dans *Museum Helveticum*, 47 (1990), pp. 235-248.

(6) G. NIKAN, *op. cit.*, p. 66.

information liant, directement ou indirectement, la date de 1578 et la vie de Manuel (7). Par ailleurs d'après l'enregistrement de la collection des manuscrits du notable Constantinopolitain, parmi les 33 manuscrits, seuls deux sont en rapport avec la médécine en général (8) : le manuscrit n° 24 (*Ἰατροσόφιον παλαιὸ μεγάλο βιβλίον, καὶ λείπει ἐκ τὴν ἀρχὴν φύλλα τέσσαρα*) et n° 33 (*Τοῦ αὐτοῦ Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ ἑρμηνεία εἰς τὴν βίβλον τοῦ Διοσκορίδου, διὰ στίχων πολιτικῶν*). Pour le reste, la collection de Manuel contenait des manuscrits transmettant des textes antirretiques et didactiques (grammaires, Homère etc.) (9). On pourrait, bien entendu, soutenir que le manuscrit actuel de la Pierpont Morgan Library provient réellement de la bibliothèque de Eugenikos, malgré le fait que celui-ci ne figure pas, pour une raison ou pour une autre, dans l'enregistrement du codex de Vienne (*Vind. hist. gr.* 98) (10). Dans ce cas-là, le manuscrit actuel de New York aurait dû porter une référence précise concernant son possesseur Constantinopolitain du manuscrit (et peut-être concernant l'année de la possession — 1578?) (11).

Le codex auquel nous faisons référence est passé sous la possession de la Pierpont Morgan Library (avec le n° M 652) en 1920 lorsqu'il a été vendu par les héritiers de Th. Phillipps (Th. Fitzroy Fenwick) (12).

(7) PAPAZOGLOU, pp. 313-324.

(8) R. FOERSTER, *op. cit.*, p. 26 ; cf. aussi PAPAZOGLOU, p. 397.

(9) PAPAZOGLOU, pp. 313-315.

(10) Certains manuscrits des notables Prophanariotes ne sont pas repris dans les catalogues des collections, car ils ont été probablement enregistrés dans les collections ultérieurement, cf. PAPAZOGLOU, pp. 329-340.

(11) Il faudrait cependant noter que sur le côté le f. 89r°, au bas de la feuille, à côté des mots en écriture arabe, quelques notes ont été effacées, d'après ce que je peux distinguer par la photo que j'ai en ma possession, à l'aide d'encre noire ; sur le f. 89v°, aussi, dans la marge gauche, nous pouvons lire : *...δοῦλ(ος) Χ(ριστο)ῦ υἱὸς τοῦ Βαλουζίου...* ; voir encore la description du manuscrit que réalisa, et par la suite délivra à la bibliothèque Pierpont Morgan, en août 1933, Samuel Ives. Je remercie également M^me^ Susan Walsch de la Pierpont Morgan Library qui eut l'amabilité de s'intéresser et de m'envoyer une copie de nombreuses pages de la description dactylographiée (citée dans la suite MD).

(12) S. DE RICCI et W. WILSON, *op. cit.* ; G. VIKAN, *op. cit.* ; cf. aussi MD, pp. 1 et 2 (et L.C. WROTH, *The Pierpont Morgan Library and the Historian*, Princeton 1954 [*Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene*], pp. 12, 15, 20, et encore *The Pierpont Morgan Library-Exhibition of Illuminated Manuscripts held at the New York Public Library*, New York, 1933/34, pp. 6-7 [n° 12] ; *The Pierpont Morgan Library-Exhibition held on the Occasion of the New York World's Fair*, New York, 1939, p. 5 [n° 14] ; *Pierpont Morgan Library-Treasures from the Pierpont Morgan Library Fiftieth Anniversary Exhibition...*, New York, 1957, p. 14 (n° 9), et *New York Morgan Library-Flowers in Books and Drawings ca. 940-1840*, New York, 1980, cat. 1).

L'acheminement du manuscrit vers New York commence vers 1820 (1781?), à ce moment le célèbre numismate Italien Dom. Sestini l'avait retrouvé et acheté à Constantinopole ([13]). Ce dernier a vécu de nombreuses années en Orient où il s'est lié avec l'ambassadeur Anglais à Constantinople Rob. Ainsl, avant de retourner en Italie pour devenir garde des antiquités en Toscane et par la suite professeur d'archéologie à l'Université de Pise ([14]). Dom. Sestini a vendu le manuscrit au Florentin Mar. Rinuccini, qui l'enregistre dans sa collection sous le n° 69 ([15]). En 1849 le manuscrit est vendu par les représentants de Rinuccini lors de l'exposition du livre de Londres «Payne and Foss"; huit ans plus tard, en 1857, il apparaîtra dans le catalogue de ce libraire sous le n° 389 ([16]). La même année, et probablement jusqu'en 1860 (ou 1865), le manuscrit passera à la collection «Charles» ([17]) ; entre 1860 et 1865 il est acheté par Sir Th. Phillipps, cette acquisition importante porte dans sa collection le n° 21975 ([18]). Il est probable que le manuscrit en question non seulement a été acheté à Constantinople par Dom. Sestini, mais qu'il a été aussi rédigé dans cette même ville ; cette hypothèse paraît probable, car selon Kir. Lake le manuscrit se rattache, par son écriture, à deux manuscrits de Moscou respectivement de 880 et 890 ([19]). Les manuscrits de Moscou sont écrits probablement par la même personne, le copiste Jean, qui en 880 signe en tant que moine

(13) *Ibid.* (à la p. 2 de la MD, au-dessus de l'an «1820», une main ultérieure complète «1781» avec point d'interrogation).

(14) Pour Don. Sestini à peu près cf. *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια*, ΚΑ', p. 706.

(15) Mar. Rinuccini gardera le manuscrit en sa possession de 1820 à 1849, cf. S. DE RICCI et W. WILSON, *op. cit.* ; G. VIKAN, *op. cit.*

(16) *Ibid.* ; cf. aussi *Payne and Foss Sale Catalogue*, London, (June) 1857, n° 389.

(17) *Ibid.*, n. 15 (à la MD, pp. 1 et 2, il n'est pas spécifié pour la possession du manuscrit par les «Charles»).

(18) *Ibid.*, n. 15 ; à la MD, p. 1, à côté de l'année de la possession du manuscrit par Sir Th. Phillipps, «1860-1865», une main ultérieure note «1858» ; si l'année est correcte, il est probable que le manuscrit soit réellement passé de la librairie «Payne and Foss» directement à la collection Phillipps. Après la mort de Th. Phillipps en 1872, les manuscrits passèrent à J.E.A. Fenwick et par la suite entre les mains de Th. Fitzroy Fenwick, ensuite aux héritiers de ce dernier (cf. M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, Paris, 1958, p. 72, et aussi A. MUNBY, *Phillipps Studies*, 1 : *The Catalogues of Manuscripts and Printed Books of Sir Thomas Phillipps...*, Cambridge, 1951, p. 2, n. 2, et ID., *Phillipps Studies*, V : *The Dispersal of the Phillipps Library*, Cambridge, 1960, p. 70).

(19) Cf. MD, pp. 1 (et 2) («The script is allied by Prof. and Mrs. Kirsopp Lake, to that of two codices at Moskow. These are dated 880 and 890 respectively. The scribe of the earlier ms. is named John the sinner and the latter John the Abbot. These titles may both refer to the same scribe»).

et en 890 en tant qu'abbé d'un couvent de Constantinople ([20]) ; il est donc clair que le manuscrit est resté à Constantinople pendant neuf siècles. Si l'on exclut le copiste, les seules informations que l'on pourrait fournir sur le manuscrit auraient un rapport avec des réponses probables aux questions, quel était le notable Constantinopolitain, possesseur du manuscrit au XVI[e] s. (a), et quel était le dernier possesseur du manuscrit à Constantinople avant que celui-ci passe entre les mains de Dom. Sestini (b) ([21]).

a. En revenant à la référence chronologique de G. Vikan («1578»), on pourrait noter que, parmi les possesseurs des bibliothèques privées à Constantinople de la deuxième moitié de XVI[e] s., seul Michel Cantacuzène semble être concerné par cette date ([22]) ; le 3 mars 1578 «D. Michael Cantacuzenus (...) in sua domo quae splendidissima est strangulatus periit» ([23]). Il faut par ailleurs noter que Michel Cantacuzène possédait la plus importante collection de manuscrits médicaux à Constantinople et non seulement au XVI[e] s. ; parmi les 57 manuscrits de sa bibliothèque, d'après l'enregistrement du codex de Vienne, 46 ont un rapport direct ou indirect avec la médécine ([24]). Nous y retrouvons les manuscrits avec les n[os] :

> 10. *Ἰατροσόφιον Διοσκορίδου τοῦ καὶ Πεδακίου λεγομένου περὶ ὕλης ἰατρικῆς, καὶ τὸ χαρτὶ ἔνε βιββάκινο* ([25]).
> 57. *Τοῦ εὐτελοῦς Ἰωάννου τοῦ Ῥακενδύτου καλουμένου μετάφρασις ἢ καὶ παράφρασις εἰς τὴν Διοσκορίδου βίβλον, ἤγουν εἰς τὴν κοινὴν φράσιν, περὶ ὕλης ἰατρικῆς, καὶ τὸ χαρτὶ ἔνε βιββάκινο* ([26]).

(20) *Ibid.*

(21) Cf. MD, p. 1 («Idendified by Henri Omont of the Bibliothèque Nationale Paris as listed in the catalogue of the Cantacuzene Library»), et aussi S. DE RICCI et W. WILSON, *op. cit.* («Identified by H. Omont as listed in the catalogue of Manuel Eugenicus Library at Constantinople (1578)»).

(22) G. VIKAN, *op. cit.* («Ex colls. Manuel Eugenicus, Constantinople (1578)»). Pour Michel Cantacuzène cf. PAPAZOGLOU, pp. 327-369, et ID., *Χειρόγραφα τοῦ Κωνσταντινοπολίτη ἄρχοντα τοῦ 16ου αἰώνα «κυροῦ Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ»*, dans *Byzantinische Forschungen*, 14 (1989), pp. 527-539 (avec bibliographie).

(23) M. CRUSIUS, *Turcograecia libri octo...*, Basileae, 1584 (réipr. Modena, 1972), p. 211, et PAPAZOGLOU, p. 328.

(24) Cf. R. FOERSTER, *op. cit.*, pp. 27-29 et PAPAZOGLOU, pp. 397-403 et 329 (lors du rassemblement des manuscrits médicaux de la bibliothèque de Michel Cantacuzène, il semblerait que le médecin et érudit Leonardos Mindonios, originaire de Chios, ait joué un rôle important).

(25) R. FOERSTER, *op. cit.*, p. 27 (et PAPAZOGLOU, p. 398).

(26) *Ibid.*, p. 28 (et PAPAZOGLOU, p. 402).

Les textes de Dioscourides, ou de Nicandre, faisaient partie de la bibliothèque du notable, parent de Michel, Antoine Cantacuzène (27) ; ce dernier n'avait pas une collection importante de manuscrits médicaux, concrètement les manuscrits sous les nos 2 et 3 (28) :

2. *Διοσκορίδου τοῦ καὶ Πεδακίου λεγομένου περὶ ὕλης ἰατρικῆς, καὶ ἔνε τὸ χαρτὶ βιββάκινο* (29).
3. *Νικάνδρου ἀλεξιφάρμακα πάνυ ὡραῖα, καὶ ἔνε τὸ χαρτὶ βιββάκινο* (30).

Il se pose alors un problème sur l'identification du manuscrit M 652 de la Pierpont Morgan Library avec le manuscrit n° 10 de la bibliothèque de Michel ou avec le n° 2 de la bibliothèque d'Antoine Cantacuzène ; les deux manuscrits des notables Constantinopolitains sont sur un support *βιββάκινο* (*-βομβύκινο*), c'est-à-dire un papier de type oriental (31), tandis que le matériau d'écriture du codex actuel de New York est le parchemin (32) ; il faudra aussi tenir compte du fait que les deux manuscrits mentionnés ci-dessus (nos 10 et 2) ne sont pas cités avec la mention *φιγουράδο*, information donnée pour d'autres manuscrits (33), tandis que le manuscrit actuel de la Pierpont Morgan Library est *ἱστορημένο* et a déjà intéressé à plusieurs reprises les chercheurs en histoire de l'art (34). Les réserves que l'on pourrait formu-

(27) Pour Antoine Cantacuzène cf. PAPAZOGLOU, pp. 271-310 (avec bibliographie).
(28) *Ibid.*, pp. 273-286.
(29) R. FOERSTER, *op. cit.*, p. 24 (et PAPAZOGLOU, p. 390).
(30) *Ibid.*
(31) PAPAZOGLOU, p. 76.
(32) S. DE RICCI et W. WILSON, *op. cit.* ; G. VIKAN, *op. cit.* (et MD, pp. 1 et 2) ; cf. aussi W.H. BOND et C.U. FAYE, *Supplement to the Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, New York, 1962, p. 352.
(33) PAPAZOGLOU, pp. 76-77.
(34) H. DIELS, *Die Handschriften des antiken Ärtze...*, Berlin, 1905/6 (*Auftrage der akademischen Kommission*), II, pp. 30ss. ; O.M. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, p. 461 ; G. EBERSOLT, *La miniature byzantine*, Paris, 1926, p. 25 ; C. SINGER, *The Herbal in Antiquity and its Transmission to Later Ages*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 47 (1927), pp. 25ss. ; K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, p. 34, sp. pp. XLISS. ; ID., *Greek Mythology in Byzantine Art*, Princeton, 1951, pp. 27, 77, 95ss. ; ID., *Das klassische Erbe in der Kunst Konstantinopels*, dans *Alte und Neue Kunst*, 3 (1954), pp. 50ss. ; ID., *Ancien Book Illumination*, Cambridge Mass., 1959, pp. 13 et 15 ; ID., *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, Chicago, 1971, pp. 138ss. ; ID., *New York Metropolitan Museum of Art — Age and Spirituality*, New York, 1979, pp. 207-208 ; E. BECHTEL, *The Pursuit of the Rose*, dans *The Garden*, 1 (1948), p. 12 (n° 2) ; ID., *Our Oldest Garden Roses*, dans *The Herbarist*, 16 (1950), p. 13 ; G. MILES, *Early Arabic Glass Weights and Stamps*, dans *Numismatic Notes and Monographs*, 120 (1951), p. 17 ; ID., *A Note on Pharmaceutical Archaeology*, dans *Archaeology*,

ler, par rapport à la problématique exposée ci-dessus, seraient levées, si l'on acceptait que les enregistrements des manuscrits des bibliothèques privées de Constantinople n'étaient pas officielles et plusieurs fois inexactes ([35]).

b. Si le manuscrit a été réellement acheté par Dom. Sestini à Constantinople vers 1820 et si l'ambassade anglaise a joué un rôle dans cette affaire ([36]), nous pouvons avancer une hypothèse à propos du dernier possesseur du manuscrit, avant que celui-ci ne soit vendu ; en 1819 s'est trouvé à Constantinople l'Américain Ed. Everett, qui avec l'aide de l'ambassade anglaise, a acheté des manuscrits «belonging to the family of a Greek prince in becay» ([37]). Par une autre étude nous avons prouvé qu'il s'agissait de manuscrits appartenant au notable du XVIII^e^ s. Nikolaos Karatzas ([38]), après la mort duquel, vers la fin du XVIII^e^ s., ils passèrent dans la possession de son fils ; durant le premier quart du XIX^e^ s. ils sont mis aux enchères à Constantinople (il est connu que de la collection Karatzas nous a livré des centaines de manuscrits) ([39]). Appuyés sur cette constatation, nous ne serions pas probablement loin de la vérité, si nous acceptions que le précieux manuscrit de New York avait comme dernier possesseur à Constantinople le fils de Karatzas ; cette hypothèse attrayante trouve un appui sur l'information, si effectivement le manuscrit M 652 de Pierpont Morgan Library appartenait au XVI^e^ s. à Michel Cantacuzène, que le

4 (1951), p. 23 (n° 1) ; E. MIONI, *Un ignoto Dioscuride miniato — Il codice greco 194 del Seminario da Padova* (*Miscellanea di studi storici in onore del monsignore Giuseppe Bellini*), Padova, 1959, pp. 364ss. ; V. LAZAREV, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 175, n. 67 ; T. RICE, *Everyday Life in Byzantium*, London, 1967, p. 86, V. EGBERT, *The Mediaeval Artist at Work*, Princeton, 1967, p. 22 ; D.O. LE BERRURIER, *The Pictorial Sourses of Mythological and Scientific Illustrations* in Hrabanus Maurus, *De rerum naturis*, New York, 1978, fig. 122 ; A. TOUWAIDE, *Un recueil de pharmacologie du x^e^ siècle illustré au XIV^e^ siècle : le Vaticanus gr. 284*, dans *Scriptorium*, 39 (1985), pp. 13-56.

(35) PAPAZOGLOU, pp. 74-78 (et p. 118, ont été enregistrés à la bibliothèque de Varinos des manuscrits et sous-entendent des livres *σταμπάδα*).

(36) S. DE RICCI et W. WILSON, *op. cit.*, G. VIKAN, *op. cit.* (et MD, pp. 1 et 2).

(37) E. EVERETT, *An Account of Some Greek Manuscripts procured at Constantinople in 1819 and now belonging to the Library of the University at Cambridge*, dans *Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences*, 4 (1820), p. 412 ; et G.K. PAPAZOGLOU, *Un manuscrit inconnu provenant de la bibliothèque de l'archonte Phanariote Nikolaos Karatzas*, dans *REB*, 49 (1991), p. 255.

(38) G. K. PAPAZOGLOU, p. 255 et p. 261.

(39) Je traite ce sujet dans mon étude, encore sous presse : *Ἡ Βιβλιοθήκη τοῦ Νικολάου Καρατζᾶ- οἱ παρασημειώσεις τῶν χειρογράφων του.*

manuscrit n° 3 de l'Université de Harvard, connu comme Harvard Psautier du XII^e s., acheté avec d'autres manuscrits de Karatzas en 1819 à Constantinople par Ed. Everett, apartenait au XVI^e s. à la collection de Michel Cantacuzène (40). Bien entendu, l'existence des manuscrits de Michel à la bibliothèque de Nikolaos Karatzas au XVIII^e s. n'est pas fortuite ; nous savons qu'un membre de la famille Karatzas, originaire des Karamaniotes (*ἀπὸ τῶν Καραμανιωτῶν*), participait avec les Cantacuzènes (41), durant la deuxième moitié du XVI^e s., à diverses commissions, économiques et autres, du Patriarcat (42). Il est donc probable que quelques manuscrits de Michel Cantacuzène, après sa mort violente, aient été vendus aux enchères avec sa fortune mobilière (*μεζάτι*) (43) et soient passés dans la possession de la famille Karatzas, pour aboutir au XVIII^e s. entre les mains de Nikolaos.

Le connaisseur de la bibliothèque de Nikolaos Karatzas, au mieux des habitudes du notable Phanariote, aurait cherché dans le codex de la bibliothèque de New York des notes ou des commentaires marginaux, ou d'autres textes, écrits par la main de Nikolaos Karatzas (44), lesquels, autant que j'ai pu constater, manquent (45) ; il faudra pourtant rajouter que le manuscrit M 652 de la Pierpont Morgan Library n'est pas un cas exceptionnel, plusieurs manuscrits provenant de la collection Nikolaos Karatzas n'ont pas de textes (marginaux et autres) écrits par la main de l'érudit Phanariote.

Université Démocrite de Thrace. G. K. PAPAZOGLOU.

(40) G. K. PAPAZOGLOU, *op. cit.*, et ID., *Le Michel Cantacuzène du codex Mavrocordatianus et le possesseur homonyme du Harvard*, dans *REB*, 46 (1988), pp. 161-165.

(41) PAPAZOGLOU, p. 271 ; cf. aussi D. APOSTOLOPOULOS et P. MICHAELARES, *Ἡ νομικὴ συναγωγὴ τοῦ Δοσιθέου (μιὰ πηγὴ καὶ ἕνα τεκμήριο)*, Athènes, 1987, p. 347 (n° 774).

(42) *Ibid.*

(43) PAPAZOGLOU, pp. 328-329 ; cf. aussi K. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, Venice-Paris, 1872-1894 (réimp. Athènes, 1972), III, p. 22.

(44) Cf. Ch. PATRINELES, *Πατριαρχικὰ καὶ ἄλλα ἔγγραφα καὶ σημειώματα τοῦ ΙΣΤ'-ΙΗ' αἰῶνος ἐκ τοῦ κώδικος τοῦ Ἱέρακος (Ἐθν. Βιβλιοθ. Ἑλλ. 1474)*, dans *Ἐπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, 12 (1962), pp. 143-144.

(45) Cf. MD, pp. 2-45.

MÉMOIRES

ARCHITETTURE PALEOCRISTIANE A CRETA : INCONTRO DEI LINGUAGGI DELLA VICINA GRECIA, D'ORIENTE ET D'OCCIDENTE (*)

Gli scavi effettuati a Creta sin dagli inizi del Novecento hanno riportato alla luce i resti di numerose basiliche, la cui costruzione è ascrivibile al periodo compreso tra il v ed il vi secolo ([1]). Sono questi gli anni durante i quali nell'isola continuò la diffusione del Cristianesimo : furono stabilite le sedi episcopali e la Metropoli di Gortyna

(*) Abbreviazioni :
ACIAC : *Atti del ... Congresso Internazionale di Archeologia Cristiana*
ΑΔ : *Αρχαιολογικόν Δελτίον*
BCH : *Bulletin de Correspondance hellénique*
CCARB : *Corso di Cultura ed Arte Ravennate e Bizantina*
Corpus Mosaicorum : *Corpus mosaicorum christianorum vetustiorum pavimentorum graecorum Graecia insularis*, in *Monumenta Byzantina*, vol. I, Thessalonique 1974.
FA : *Fasti Archeologici*
KX : *Κρητικά Χρονικά*
ΠΑΑΕ : *Πρακτικά της εν Αθήναις Αρχαιολογικής Εταιρείας*
ΠΔΒΣ : *Πεπραγμένα του ... Διεθνούς Βυζαντινολογικού Συνεδρίου*
ΠΔΚΣ : *Πεπραγμένα του ... Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου*
RAC : *Rivista di Archeologia Cristiana*
ZK : *Zeitschrift für Kirchengeschichte*

(1) Un'intensa attività di scavo ebbe inizio a Creta fin dal principio del nostro secolo e venne interrotta durante la prima e la seconda guerra mondiale. Studi e recensioni cominciarono a sommarsi dando avvio ad una letteratura scientifica sulle architetture paleocristiane dell'isola, precisa nei dettagli archeologici e supportata da documentazioni storiche. Già nel secolo scorso alcuni viaggiatori come R. Pashley, *Travels in Crete*, Londres 1837 e T. A. B Spratt, *Travels and Research in Crete*, Londres 1864, pubblicarono resoconti della loro esplorazione dell'isola, arricchiti di disegni, mappe e minuziose descrizioni del patrimonio archeologico cretese. Da ricordare il prezioso lavoro del Gerola, *Monumenti veneti nell'isola di Creta*, Bergame 1907-1932.

e si completò l'organizzazione della chiesa cretese che dipendeva amministrativamente da Roma anche se, quando la Capitale subì le invasioni barbariche, passò per breve tempo sotto il controllo del Patriarcato di Costantinopoli (2).

La testimonianza tramandata dalle fonti scritte di una propagazione del Cristianesimo nell'isola, avvenuta in tempi brevi e senza incontrare resistenze, viene avvalorata dalla presenza di queste architetture sacre che, in base allo studio del Volanakis nel quale sono elencate le chiese di impianto paleocristiano scoperte a Creta, risulterebbero essere sopravvissute nel numero di ottantasette, disseminate per tutta l'isola sia lungo le coste in località che anticamente ebbero una certa importanza, sia in luoghi impervi del centro montagnoso (3). Una tale ricchezza di esempi, anche se ridotti al solo piano, ci permette di comprendere il tipo di architettura che si sviluppò a Creta durante questi secoli di fiorente attività costruttiva, attività che venne bloccata dalle continue invasioni degli Arabi che, iniziate nel VII secolo, si conclusero al principio del IX con la definitiva occupazione dell'isola (4). Solo con la riconquista bizantina, avvenuta nel 961, riprenderà l'impulso edilizio: molti dei nuovi organismi chiesastici bizantini verranno edificati su queste preesistenti aree sacre paleocristiane a sottolineare la continuità religiosa.

La basilica tipo era molto semplice: pianta longitudinale, con articolazione dello spazio interno in tre navate, sempre preceduta da un nartece e terminante con un'abside semicircolare libera. Nelle realizzazioni più imponenti un atrio completa ed arricchisce la struttura.

(2) Per l'organizzazione e le vicende della chiesa cretese vedi: A. C. BANDY, *The Greek Christian inscriptions of Crete*, Athènes 1970; Th. DETORAKI, *Ιστορία της Κρήτης*, Athènes 1986; G. KONIDARIS, *Αι επισκοπαί της Κρήτης μέχρι και του ι΄ αιώνος*, in *KX* 7 (1953), pp. 462-478; A. K. ORLANDOS, *Νεώτεραι έρευναι εν Αγίω Τίτω της Γορτύνης*, in *EEBS* 3 (1926), pp. 301-328; E. L. PETRAKIS, *Ιστορία της Εκκλησίας εν Κρήτη*, Hèraclion 1925; N. B. TOMADAKIS, *Η Αποστολική Εκκλησία της Κρήτης κατά τους αιώνας Η΄-ΙΓ΄ και ο τίτλος του προκαθημένου αυτής*, in *EEBS* 24 (1954), pp. 67-107; D. TSOUGARAKIS, *Byzantine Crete, 5th-12th Century*, Oxford 1984 (ed. greche: Athènes 1988, Athènes^2 1990); B. WEISS, *Die Briefe Pauli und Timotheus und Titus*, Gottinghen 1902. Si veda anche: F. CORNELIUS, *Creta Sacra. Sive de episcopis utriusque ritus Graeci et Latini in insula Creta*, Venise 1755.

(3) H. VOLANAKIS, *Τα παλαιοχριστιανικά μνημεία της Κρήτης*, in *KX* 17 (1987), pp. 235-261.

(4) Per la dominazione araba di Creta cfr.: V. CHRISTIDES, *The Conquest of Crete by the Arabs (ca. 824). A turning point in the struggle between Byzantium and Islam*, Athènes 1984.

La basilica di Syia rappresenta questo modello basilicale tanto comune a Creta (5). Syia, un paese situato in provincia di Chanià, appartenente al distretto di Selino, anticamente era il porto della città di Elyros, menzionata nel Synecdemus di Ierocle il Grammatico del VI secolo ed in due Notitiae Episcopatuum del IX secolo, che enumerano nei loro elenchi sia gli episcopati che i centri urbani di maggior sviluppo e rilievo. Questi documenti non sono tuttavia sufficienti per confermare l'esistenza di una sede vescovile ad Elyros, nonostante l'importanza della città (6).

L'impianto base (Pianta n. 1) era costituito da un'area rettangolare ripartita in tre navate e conclusa da un nartece. L'entrata alla chiesa era ricavata, centralmente, nel muro occidentale del nartece e questo era l'unico accesso alla basilica.

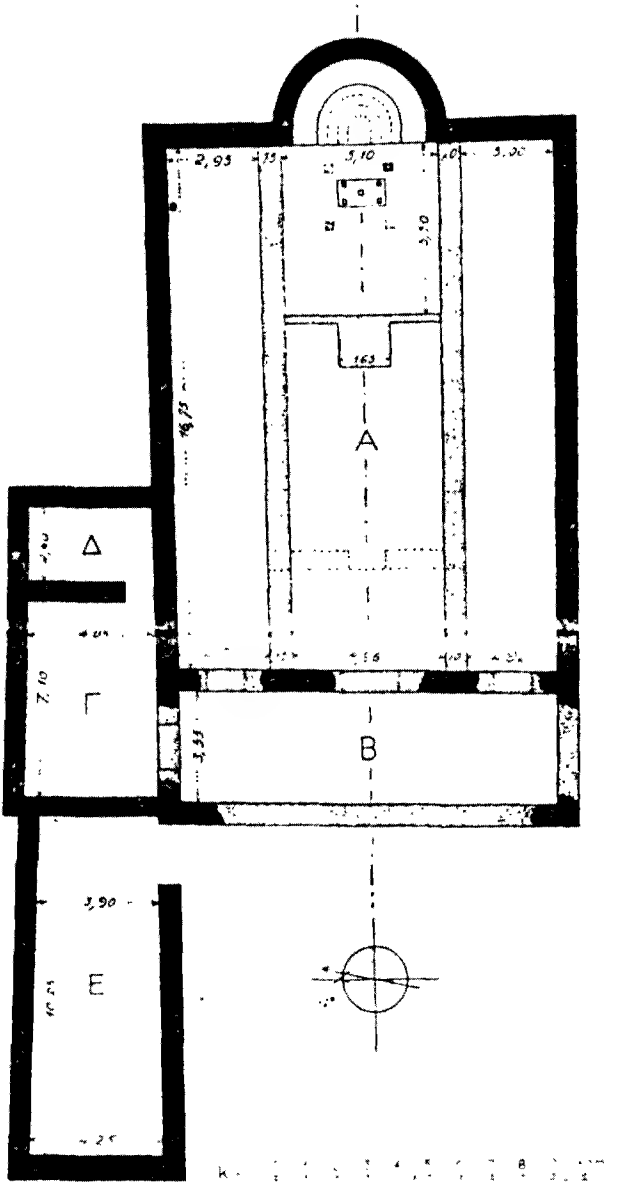
Ambienti di pianta rettangolare, considerati quale zona battisteriale della basilica, erano posti lungo il muro perimetrale settentrionale ed affiancavano la navatella ed il nartece con il quale erano in collegamento. Uno di questi si prolungava verso occidente, oltre il rettangolo murario della basilica.

Dal nartece si passava all'aula basilicale tramite tre passaggi, aperti nel suo muro orientale, dei quali quello che immetteva alla navata aveva ampiezza maggiore rispetto agli altri conducenti alle navatelle ed era speculare all'entrata della basilica.

Le navatelle erano pressoché uguali e quindi simmetriche rispetto alla navata mediana e con un rapporto proporzionale con questa approssimativamente del tipo 1 : 1,70. Tra le misure interne del complesso nartece-aula basilicale, se esclusi gli ambienti a nord del nartece e la conca absidale, sussisteva lo stesso rapporto che diventa

(5) A. K. ORLANDOS, *Η παλαιοχριστιανική βασιλική της Συίας*, in *KX* 7 (1953), pp. 337-359 (con ricostruzione del piano della basilica : l'antica struttura non è più comprensibile poichè sopra venne costruita, in epoca moderna, una basilica di ridotte dimensioni) ; H. GALLET DE SANTERRE, *Chronique des fouilles en Grèce en 1952*, in *BCH* 77 (1953), p. 241 ; N. PLATON, *Αι ξυλόστεγαι παλαιοχριστιανικαί βασιλικαί της Κρήτης*, in *ΠΑΚΣ* 1953, pp. 422-423, n. 31 ; *FA* 10 (1957), pp. 527-528, n. 6888 ; S. G. SPANAKI, *Κρήτη*, (s.d., Hèraclion), pp. 356-361 ; D. PALLAS, *Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973*, Cité du Vatican 1977, pp. 240-266, 245 n. 140 ; I. F. SANDERS, *Roman Crete. An archaeological survey and gazetteer of late Hellenistic, Roman and early Byzantine Crete*, Warminster 1982, pp. 126-127 ; M. BORBOUDAKIS, K. GALLAS, K. WESSEL, *Byzantinisches Kreta*, München 1983, pp. 230-231 ; K. VOLANAKIS, 1987, *op. cit.*, p. 243.

(6) G. PARTHEY, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Episcopatuum*, Amsterdam 1957, pp. 170 e 185.



PIANTA n. 1. — Basilica di Syia.

di 1 : 2 con l'aggiunta della profondità dell'abside. Considerando le dimensioni interne della sola aula basilicale la proporzione risulta di 1 : 1,35 ; 1 : 1,58 se si tiene conto dell'aggetto absidale (7).

La separazione tra navata e navatelle era marcata da un muretto dell'altezza di circa 23 centimetri, lo stilobate, che percorreva l'aula basilicale per tutta la sua lunghezza, sia lungo il lato settentrionale che lungo quello meridionale della navata mediana, senza alcuna interruzione. Lo stilobate è un elemento peculiare dell'architettura chiesastica della Grecia cristiana, sin dalle sue prime costruzioni (8).

La basilica di Epidauro, databile al 400, mostra l'utilizzo di questo muretto che accentua, probabilmente per motivi liturgici, la suddivisione dell'aula basilicale in navata centrale e laterali, rendendo la navata mediana, riservata al clero, il punto focale dell'ambiente nel quale clero e fedeli si riunivano durante la celebrazione della messa : individuare negli esempi cretesi la presenza dello stilobate è quindi un fatto significativo in quanto viene ad attestare l'avvenuto contatto con la vicina cultura della Grecia e rilevarne l'uso costante confermerebbe l'assorbimento di questo vocabolo acquisito dal linguaggio dell'architettura greca.

Da impronte rimaste sul pavimento musivo che ornava la navata centrale deduciamo le dimensioni e la disposizione dell'arredo sacro del bema (5,10 × 5,50 metri). Questa area accoglieva un altare del tipo a mensa e fornito di ciborio e proseguiva nello spazio absidale dove era ospitato il synthronon. L'abside, semicircolare sia internamente

(7) Le misure sono tratte dalla pianta dell'Orlandos, la quale riporta dettagliatamente le dimensioni di ogni ambiente dell'edificio chiesastico. La larghezza degli ambienti interni della basilica non era regolare : navata centrale : 5,10 metri (lato est) ; 4,96 metri (lato ovest) ; navatella nord : 2,95 metri (lato est), 2,91 metri (lato ovest) ; navatella sud : 3 metri (lato est), 2,92 metri (lato ovest). Il rapporto tra navata mediana e laterali è compreso tra 1 :1,681 e 1 :1,752 (navata nord) e tra 1 :1,653 e 1 :1,746 (navata sud) il che significa una media di 1 : 1,708, rapporto questo traducibile in 1 : $\sqrt{3}$ (= 1,732). Il rapporto tra le dimensioni dell'insieme aula basilicale-nartece varia da 1 : 1,684 a 1 : 1,719, di media quindi 1 : 1,701. Se vi si aggiunge anche la profondità della conca absidale, con un raggio di circa 2,80 metri, tale rapporto muta in 1 : 1,909/1,948, cioè 1 : 2. Nel caso delle misure della sola aula basilicale il loro rapporto varia da 1 : 1,34 a 1 : 1,368 (media 1 : 1,35, prossimo a 1,36 = $1/\sqrt{3} - 1$), includendo l'aggetto absidale tale rapporto si trasforma in 1 : 1,567/1,60 (media 1 : 1,583).

(8) Per lo stilobate si vedano le definizioni riportate da : P. TESTINI, *Archeologia cristiana*, Bari² 1980, pp. 571 e 736. Per le caratteristiche delle colonne che poggiavano sullo stilobate cfr. A. K. ORLANDOS, 1953, *op. cit.*, pp. 342-344 ; Inoltre : V. VEMI, *Les chapiteaux ioniques à imposte de Grèce à l'époque paléochrétienne*, in *BCH*, supplemento XVII, 1989, p. 205, foto 328, Pl. 95.

che esternamente, sporgeva dal perimetro murario della basilica e la sua struttura era riconoscibile anche dall'esterno del complesso ; era rivolta verso est e determinava l'orientazione canonica della basilica.

Si è già fatto cenno all'ordito decorativo dell'area del bema ; mosaici rivestivano anche il pavimento del nartece con disegni geometrici, ottenuti dall'intersecazione di circonferenze, motivi a treccia ed a squame di pesce. Questi stessi temi erano riproposti anche nella navata, dove l'iconografia musiva si arricchiva con rappresentazioni a carattere naturalistico e zoomorfo. Pavoni affrontati, con il loro beneaugurante significato di immortalità e di salvezza dell'anima, introducevano il fedele alla navata, al centro della quale erano raffigurati canthari dai quali fuoriuscivano foglie di vite astrattamente ridotte a forma di cuore. Anche il disegno dei canthari era risolto geometricamente : la loro base era un gioco d'equilibrio di un triangolo che sorregge una piccola circonferenza che a sua volta sostiene tutto il corpo del cantharus (9).

Tali immagini propongono soggetti ricorrenti nelle realizzazioni musive dell'area del Mediterraneo Orientale tra IV e V secolo, a dimostrazione di una comune cultura iconografica della quale anche gli esempi cretesi diventano espressione (10).

La costruzione della basilica di Syia viene fatta risalire al VI secolo e la stilizzazione che caratterizza i suoi mosaici induce a confermare tale datazione, suggerita anche dal synthronon semicircolare (11).

Una forma architettonica più complessa si riscontra nella basilica di Panormo, un paese della provincia di Rethymnon, nel distretto di Milopotamo. L'antica Panormo costituiva il porto di Eleutherne, città che compare nell'elenco del Synecdemus di Ierocle il Grammatico. Gli atti del quarto Concilio Ecumenico di Caledonia (451) ed una lettera inviata dai vescovi cretesi all'imperatore Leone I (457-474) testimoniano l'esistenza dell'episcopato di Eleutherne che potrebbe quindi aver avuto dimora nel complesso chiesastico di Panormo (12). Anche fonti più tarde

(9) Per i mosaici, oltre allo studio dell' Orlandos, cfr. : *Corpus Mosaicorum*, pp.121-123, n. 105, disegni dal n. 95 al n. 96.

(10) Per i mosaici dell'area greca cfr. : P. ASSIMAKOPOULOU AZTAKA, *I mosaici pavimentali paleocristiani in Grecia*, in *CCARB* 31 (1984), pp. 13-75 ; *Corpus Mosaicorum*, E. KITZINGER, *Stylistic Developments in Paviment. Mosaic in the Greek East from the Age of Costantine to the Age of Justinian*, in *La mosaïque gréco-romaine*, Paris 1905, pp. 341-352.

(11) A. K. ORLANDOS, 1953, *op. cit.*, pp. 357-359.

(12) MANSI, per il IV Concilio : vol. II, p. 161 ; E. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, Lipsia 1922-1936, per il IV Concilio : vol. II, tomo I, p. 64. Inoltre :

menzionano il vescovado di Eleutherne e ci informano sul suo successivo trasferimento alla vicina Aulopotamo per la distruzione della sede originaria durante gli attacchi e la dominazione degli Arabi ([13]).

La basilica ([14]) (Pianta n. 2) era preceduta da un atrio, con l'apertura centrale occupata da una cisterna e circondata, lungo tutti e quattro i suoi lati, da portici che si affacciavano all'area scoperta con colonne di tipo corinzio. Queste poggiavano su stilobati incastrati tra pilasti d'angolo ed erano in numero di tre lungo i lati corti, quattro su quelli lunghi. La pavimentazione dei portici era ottenuta con semplici mattoni e rinforzata da lastroni di pietra lungo il portico meridionale, maggiormente percorso in quanto l'entrata all'atrio era collocata lungo l'estremità occidentale.

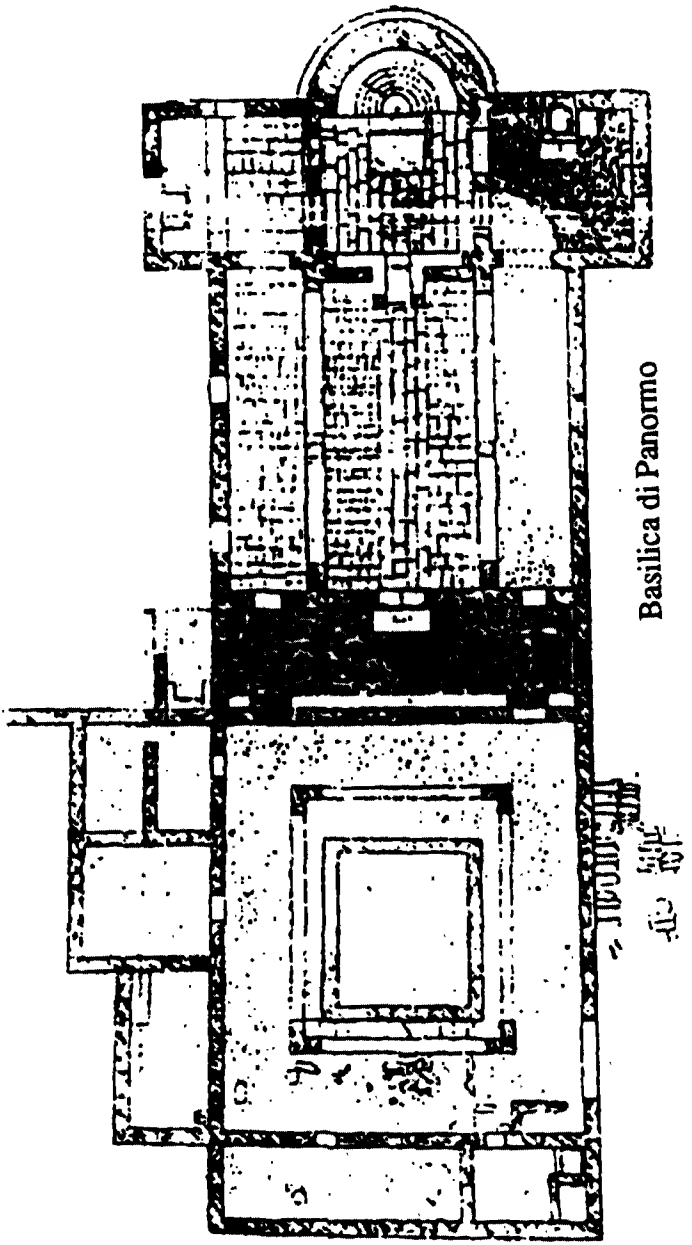
Le basiliche paleocristiane della vicina Grecia quasi di regola erano fornite d'atrio ([15]) e quindi è immediato il ricorrere a questi esempi preesistenti per giustificare la presenza di questo avancorpo nelle strutture chiesastiche di Creta. Viene però smentita la derivazione dal precedente greco : nella soluzione cretese l'ala orientale si mantiene porticata mentre nelle costruzioni greche diventa il nartece della basilica. Già nell'atrio della basilica di Epidauro si osserva tale scelta

J. DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981. Per la lettera all'imperatore Leone I : MANSI, *op. cit*, vol. XIII, p. 136. Per l'elenco del Synecdemus : G. PARTHEY, 1957, *op. cit.*, pp. 1-55.

(13) C. DE BOOR, *Nachtrage zu den Notitiae Episcopatuum Ecclesiae*, in *ZK*, Gotha 1891, p. 525 ; G. KONIDARIS, 1953, *op. cit.*, pp. 476-478 ; D. TSOUGARAKIS, 1990, *op. cit.*, p. 117.

(14) K. D. KALOKIRIS, *Μία σημαντική αρχαιολογική ανακάλυψις : παλαιοχριστιανική βασιλική εν Πανόρμω Μυλοποτάμου Κρήτης*, in *KX* 2 (1948), pp. 380-384 ; N. PLATON, in *KX* 2 (1948), pp. 586-588 ; *Ανασκαφή εν Πανόρμω Μυλοποτάμου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 84 (1948), pp. 112-127 ; *Ανασκαφή εν Πανόρμω Μυλοποτάμου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 85 (1949), pp. 109-112 ; *Αι ξυλόστεγοι παλαιοχριστιανικαί βασιλικαί της Κρήτης*, 1953, *op. cit.*, p. 432 ; inoltre scritto a scavi conclusi : K. D. KALOKIRIS, *Συμπληρωματική ανασκαφή Πανόρμου βασιλικού παλαιοχριστιανικού*, in *ΠΑΑΕ* 89 (1953), pp. 321-26 ; E. STASSINOPULOS, *Scoperte archeologiche in Grecia*, in *RAC* 32 (1956), pp. 98-99 ; A. K. ORLANDOS, *Les monuments paléochrétiens découvertes ou étudiés en Grèce de 1938 à 1954*, in *ACIAC*, 1957, p. 115, n. 19 ; G. DAUX, *Chroniques des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1955*, in *BCH* 80 (1956), p. 355-356 ; D. PALLAS, 1977, *op. cit.*, p. 249 ; I. F. SANDERS, 1982, *op. cit.*, pp. 177-178 ; K. VOLANAKIS, 1987, *op. cit.*, p. 248 ; S. A. CURUNI e L. DONATI, *Creta Bizantina*, Roma 1987, n. 14.

(15) Per gli esempi di atrio nelle costruzioni paleocristiane della Grecia cfr. : A. K. ORLANDOS, *Αι ξυλόστεγος παλαιοχριστιανική βασιλική της Μεσογειακής λεκάνης*, in tre voll., Athènes 1952-1957 ; G. SOTIRIOU, *Χριστιανική και Βυζαντινή Αρχαιολογία*, pubblicato solo un primo vol., Athènes 1962.



PIANTA n. 2. – Basilica di Panormo.

che si ripeterà nelle chiese greche, complete di atrio, dei successivi v e vi secolo. In tal senso gli edifici sacri della Grecia rappresentano un gruppo a se' che si diversifica, nel rapporto architettonico tra atrio e chiesa, dalle basiliche con atrio con colonnati lungo tutti e quattro i lati erette in occidente — nella Roma costatiniana — da dove il modello s'irradiò nei territori nei quali s'assistette ad un'attività costruttrice promossa dall'imperatore ([16]). Per la tipologia del suo atrio la basilica di Panormo appartiene a questa seconda categoria di chiese e ciò permette collegamenti tra le espressioni architettoniche del periodo paleocristiano di Creta non solo con il vicino mondo greco ma anche con quello occidentale.

All'atrio erano annessi, sia lungo il muro perimetrale settentrionale che quello occidentale, ambienti rettangolari in diretta comunicazione con esso e privi di rapporto con l'esterno. Dall'atrio si passava al nartece, aderente alla facciata della basilica, da aperture ricavate alle estremità settentrionale e meridionale del suo muro orientale, che è contemporaneamente il muro occidentale del nartece. Lungo il muro meridionale del nartece in origine si trovava un'entrata alla basilica, successivamente occlusa. Da questo lato l'accesso alla basilica divenne quindi possibile solo attraverso l'entrata all'atrio, della quale si è già parlato.

Un ambiente di pianta rettangolare fiancheggiava il nartece lungo il suo lato settentrionale. La sua collocazione e l'impronta rimasta di banchi situati lungo i muri rivelano che era una stanza destinata ai catecumeni. Il nartece e questo vano erano connessi a mezzo di un passaggio, anch'esso in seguito murato. Banchi si trovavano anche lungo il muro occidentale del nartece, tra due porte che immettevano all'atrio. La pavimentazione del nartece era costituita da pietre di mare di colore e misure varie, le quali venivano a creare un decorativo pavimento policromo.

Dal nartece si entrava all'aula basilicale, suddivisa in tre navate, da tre porte, una in coincidenza di ogni navata. La demarcazione di ognuna delle navate era ottenuta con gli stilobati, posti senza alcuna interruzione entro pilastri sporgenti sia dal muro orientale del nartece che dalla zona del bema.

(16) Esempi e relativa bibliografia in : P. Testini, 1980, *op. cit.*, pp. 562-565 ; R. Krautheimer, *Architettura paleocristiana e bizantina*, Torino 1986. Resta fondamentale : C. Delvoye, *Études d'architecture paléochrétienne et byzantine*, in *BZ* 32 (1962), pp. 261-309, pp. 261-291 relativamente all'atrio, p. 279 basilica di Panormo.

Le navatelle erano simmetriche rispetto alla navata centrale ed in rapporto proporzionale con essa del tipo 1 : 2 ([17]) : solo in questa basilica venne rispetta questa particolare proporzione tra le navate. Interessante inoltre la comparsa del modulo del quadrato nell'aula delle tre navate, le cui dimensioni sono di circa quindici metri per lato.

La navata settentrionale e quella centrale erano lastricate, mentre la navata meridionale era pavimentata con cotto. Due aperture erano ricavate lungo il muro settentrionale della relativa navatella che era quindi in contatto con l'esterno. Due passaggi conducevano dalle navatelle ad ambienti affiancanti il bema, i pastophoria (Foto. n. 1), i quali erano aggettanti dal perimetro murario dell'aula basilicale e conferivano al complesso una caratteristica forma a T. Veniva a formarsi quindi tra le navate e la curva absidale un insieme pastophorium-bema-pastophorium, noto come «transetto tripartito» ([18]).

Tale articolazione degli spazi, nella zona più importante dal punto di vista liturgico, s'incontra in numerosi esempi della architettura sacra della Grecia del periodo paleocristiano. Ancora una volta si può fare riferimento, quale modello di partenza, alla basilica di Epidauro, nella quale ambienti in collegamento con le navate fiancheggiavano il bema. Essendo le navatelle nel numero di quattro il tutto risultava raddoppiato e quindi due erano i pastophoria per ogni lato del bema.

Si noti come in questo momento di scelte architettoniche — siamo tra la fine del IV secolo e gli inizi del V — tali ambienti non fuoriuscivano ancora dal perimetro murario della basilica, caratterizzandola con una forma simbolica a T. È nelle posteriori basiliche A e D di Nicopoli, datate rispettivamente al secondo quarto del VI secolo ed agli inizi del V secolo, e nella basilica di Locrida del V secolo che avvenne lo sviluppo del transetto. La struttura si fece più complessa, si definì maggiormente lo spazio destinato ai pastophoria che acquisirono, manifestandosi anche esternamente con il loro sporgere, una loro importanza, oltre che liturgica, architettonica ([19].)

(17) N. PLATON, 1953, *op. cit.*, p. 426 ; per le dimensioni della basilica e degli spazi interni vedi le planimetrie in S. A. CURUNI e L. DONATI, 1987, *op. cit.*, n. 14.

(18) Per la definizione di transetto e la sua caratterizzazione in tripartito cfr. : J. P. KIRSCH, *Il transetto nella basilica plaeocristiana*, in *Scritti in onore di Bartolomeo Nogara*, Cité du Vatican 1937, pp. 205-213 ; P. LEMERLE, *Saint-Démétrius de Thessalonique et les problèmes du martyrium et du transept*, in *BCH* 77 (1953), da p. 660 ; R. KRAUTHEIMER, *Il transetto nella basilica paleocristiana*, in *ACIAC*, 1954, pp. 283-290 ; P. TESTINI, 1980, *op. cit.*, pp. 575-578.

(19) Per le basiliche a transetto tripartito in Grecia : A. K. ORLANDOS, Athènes

FOTO. 1. — Basilica di Panormo : particolare del pastophorium meridionale.

FOTO. 2. — Basilica di Panormo : l'abside.

La forma del transetto tripartito venne elaborata per la prima volta nelle sperimentazioni dell'architettura paleocristiana di Roma, fantasiosa ed in continua ricerca di nuovi impulsi creativi. Gli studi sulle fondazioni costantiniane della basilica di S. Giovanni in Laterano hanno dimostrato la presenza, in questa che fu fra le prime espressioni architettoniche della cristianità occidentale, del transetto tripartito emergente oltre i muri esterni delle navatelle. Il passaggio successivo è rappresentato dalla cattedrale di S. Tecla di Milano della seconda metà del IV secolo. Come nella basilica di Epidauro due ambienti per parte affiancavano il bema, ma differentemente dal precedente romano mancava il loro palesarsi all'osservatore esterno. A Roma ricomparve il transetto nella basilica di S. Pietro in Vincoli nel rifacimento del 430-450, ma in questo caso seguendo l'esempio milanese. Fu l'architettura greca del V e VI secolo con le basiliche di cui si è già parlato che tornò a sottolineare la dilatazione del bema nello spazio conclusivo delle navatelle con l'espansione oltre il perimetro murario della chiesa e la basilica di Panormo conferma la diffusione di tale riproposta architettonica.

La sacra zona del bema si estendeva con i propilei della *Ὡραία Πύλη* nell'area della navata. Al suo centro era collocato l'altare che, come si può dedurre dai resti, era del tipo a mensa. Bema e pastophoria, fra loro comunicanti a mezzo di passaggi a dibelon, erano pressoché di uguale misura e ripetevano per tre volte il modulo del quadrato. Significativamente, tracciando una figura geometrica avente per dimensioni la larghezza dell'aula basilicale comprensiva dell'aggetto dei pastophoria e la lunghezza dell'aula basilicale, s'otterrebbe di nuovo un quadrato.

La zona dei pastophoria, rimaneggiata con aggiunte e modifiche, è di difficile lettura. Il pastophorium settentrionale venne suddiviso in due parti costituenti piccoli ambienti. In uno dei due, quello a nord, venne posta la tomba di un certo Teodoro, primo cantore. Il pastophorium meridionale era completamente pavimentato, come il nartece,

1952-1957, *op. cit.*, da p. 169 ; A. Alpago Novello, *Tipologia delle chiese bizantine della Grecia*, in *CCARB*, 1975, pp. 7- 45, tav. III. Da dare rilievo alla presenza a Creta di un'altra basilica paleocristiana a transetto tripartito emergente. Si tratta della basilica di Almirida. Vedi : E. A. Borboudakis, *Παλαιοχριστιανική βασιλική Αλμυρίδας Αποκορώνου, Βυζαντινά και Μεσαιωνικά μνημεία Κρήτης*, in *ΑΔ* , 29.3, parte seconda (1973-1974), 1980, pp. 941-943. Prima notizia della scoperta in *KX* 25 (1973), p. 124.

con pietre di mare, ad esclusione di una piccola zona, un quarto di circonferenza, coincidente col passaggio alla relativa navatella, la cui pavimentazione era, come per la navatella, in cotto.

Entrambi i pastophoria in origine erano illuminati con finestre che s'aprivano lungo il lato meridionale ed erano in contatto con l'esterno. Con i successivi cambiamenti sia la finestra che la porta di comunicazione con l'esterno del pastophorium meridionale vennero occluse e in coincidenza dell'apertura, in cui era stata ricavata la finestra, venne inserito un fonte battesimale a forma di ferro di cavallo e di dimensioni ridotte.

L'abside, libera, era semicircolare e canonicamente posta ad oriente ; poggiava su una base sporgente ed il muro perimetrale che delimitava la sua conca era spesso il doppio rispetto allo scheletro della basilica (Foto n. 2). Entro il suo spazio era sistemato un synthronon che non si saldava col muro concavo e pertanto dietro ad esso veniva a formarsi un corridoio percorribile.

L'edificio, per il parallelo con le basiliche a transetto tripartito sporgente dal perimetro basilicale della Grecia, è databile al v secolo, con modifiche che risalirebbero al VI-VII secolo. La distruzione del complesso chiesastico avvenne in coincidenza degli assalti degli Arabi.

Particolari caratteri architettonici, che si rivelano come filiazione da modelli dell'oriente siriaco, si riscontrano nella basilica B di Chersoniso, un paese nel distretto di Pedhiada, in provincia di Iraklion.

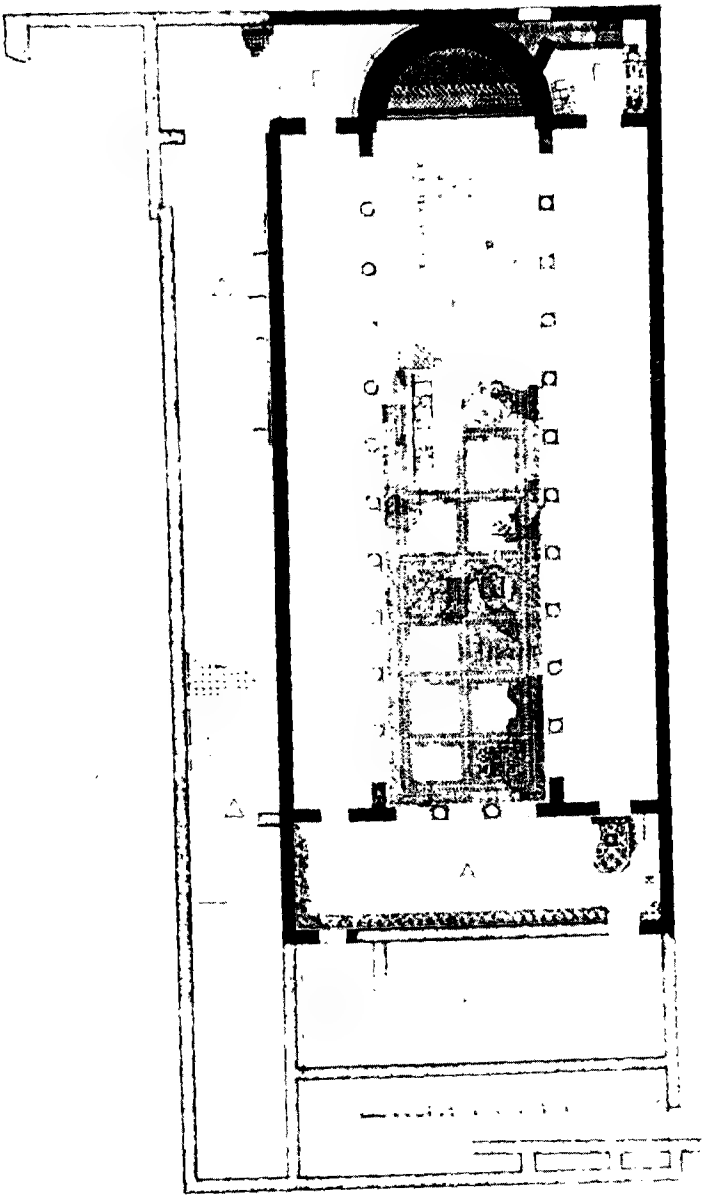
Già nell'antica organizzazione chiesastica dell'isola, Chersoniso ospitava una delle sedi episcopali. Vescovi di Chersoniso compaiono citati negli atti del terzo Concilio Ecumenico di Efeso (431), del quinisesto (691-692) e del settimo (786-787) tenutisi a Costantinopoli ([20]). Quando l'isola venne liberata dall'invasore arabo e riannessa all'impero bizantino, nella fase di ristrutturazione delle diocesi la sede episcopale di Chersoniso venne ripristinata ([21]).

La basilica era costituita da un'aula longitudinale a tre navate, preceduta da un nartece aderente alla sua facciata ([22]) (Pianta n. 3).

(20) MANSI, vol. IV, da p. 1123 ; vol. V, da p. 587 ; vol. IX, da p. 996 ; vol. XIII, da p. 145 ; J. DARROUZÈS, 1981, *op. cit.*

(21) G. GEROLA, 1905-1932, *op. cit.*, vol. II, 1908, pp. 60-62 ; G. KONIDARIS, 1953, *op. cit.*, p. 478, schema B.

(22) Notizia sulla presenza dei resti della basilica da parte dello XANTHOUDIDIS nel 1918, ricordata poi nel 1953 da N. PLATON, 1953, *op. cit.*, p. 419 ; scavo eseguito da A. K. ORLANDOS, *Ανασκαφή βασιλικής Καστριού Χερσονήσου*, in *ΠΑΑΕ* 90 (1956),



PIANTA n. 3. — Basilica B di Chersonis*o*.

Davanti al nartece si trovano i resti di alcuni ambienti, costruiti in epoca seriore, di difficile interpretazione. Nel muro occidentale del nartece, alle sue estremità, erano poste due entrate. La presenza di queste aperture, anziché di una porta collocata centralmente, potrebbe significare l'estendersi di un atrio entro la cui area in seguito sarebbero stati ricavati gli ambienti di cui si è sopra detto, ma questa è solo un'ipotesi ([23]) Tre passaggi collegavano il nartece all'interno della chiesa e quello centrale si apriva verso la navata mediana con una triplice arcata (Foto n. 3).

La suddivisione dell'aula basilicale in tre navate avveniva a mezzo dello stilobate, incastrato, come nella basilica di Panormo, tra pilastri sporgenti dal muro orientale del nartece e dalla curva absidale. Le navatelle erano disuguali e quindi asimmetriche rispetto alla navata centrale, il rapporto con la quale era nel caso della settentrionale pressoché di 1 : 2, di 1 : 1,86 per la meridionale ([24].)

L'abside posta ad oriente era delimitata da un poderoso muro perimetrale, completo di contrafforti, e non era visibile dall'esterno. L'esedra era infatti incassata entro il corpo chiesastico ed era tangente al perimetro murario che la nascondeva. (Foto n. 4 e 5) Con questa soluzione costruttiva vennero a formarsi due zone libere ai lati dell'abside, concludenti le navatelle con le quali erano in comunicazione tramite porte speculari a quelle di passaggio dal nartece alle navate laterali.

Questo tipo di abside, fiancheggiata da vani laterali e priva di libero aggetto verso l'esterno, rivela l'avvenuta conoscenza di precedenti elaborati dall'architettura sacra della Siria. È nelle basiliche di questa regione che l'abside interna costituì una regola, la cui ripetizione si riscontra negli edifici chiesastici dei territori vicini, come anche lungo

pp. 241-249 ; *Ανασκαφή Χερσονήσου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 93 (1959), pp. 220-229 ; S. G. SPANAKI, *op. cit.*, vol. I, pp. 524-525 ; G. DAUX, *Chroniques des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1956*, in *BCH* 81 (1957), pp. 633-635 ; D. PALLAS, *Scoperte archeologiche in Grecia negli anni 1956-1958*, in *RAC* 33 (1957), pp. 222-223 ; *FA* 17 (1962), p. 499, n. 7640 ; D. PALLAS, 1977, *op. cit.*, pp. 259-261 ; I. F. SANDERS, *op. cit.*, 1982, pp. 98-101 ; M. BORBOUDAKIS, K. GALLAS e K. WESSEL, 1983, *op. cit.*, pp. 418-419 ; K. VOLANAKIS, 1987, *op. cit.*, p. 258.

(23) Il SANDERS, 1982, *op. cit.*, accenna alla possibile presenza di un atrio o esonartece poi occupati dalle successive costruzioni ; M. BORBOUDAKIS, K. GALLAS e K. WESSEL, 1983, *op. cit.*, si parla di esonartece.

(24) Per le dimensioni : I. F. SANDERS, *op. cit.*, 1982, A. K. ORLANDOS, relazionando sullo scavo riporta solo le misure della larghezza e della lunghezza di tutto l'organismo chiesastico.

FOTO. 3. - Basilica B di Chersoniso : passaggio a Tribelon.

tutta la costa settentrionale dell'Africa a testimonianza del suo irraggiamento (25)

L'abside «nascosta» utilizzata nella basilica B di Chersoniso s'inserisce però in una struttura molto diversa rispetto all'antecedente siriaco. Un termine architettonico è stato quindi appreso, copiato e trasferito in un linguaggio che per esprimersi si serve di un vocabolario differente. Si può cercare di giustificare la presenza di tale soluzione absidale come una derivazione indiretta da esempi che, a loro volta, si rifanno a quelli siriaci e, significativamente, appartengono alla più vicina cultura greca.

Li troviamo nell'isola di Lesbo sia nella basilica di Ypselometopes che nelle basiliche di Aphetelli e di Achladeri, datate al V-VI secolo :

(25) Per l'architettura siriaca cfr. : R. KRAUTHEIMER, 1980, *op. cit.*, da p. 161 ; P. TESTINI, 1980, *op. cit.*, pp.718-723, da p. 161 per la definizione di abside e le sue diverse tipologie. A Creta un'altra costruzione sacra, risalente al periodo paleocristiano, presenta la curva absidale occlusa entro il muro perimetrale. Si tratta del triconco di Gortyna : E. BORBOUDAKIS, *Ανασκαφή Μητροπόλεως Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 101 (1968), pp. 139-148.

in entrambe venne adottata la forma absidale con curva repressa entro il rettangolo chiesastico (26).

Sembrerebbe quindi che anche nel caso di innesto nello schema basilicale, longitudinale e con aula tripartita, di una tipologia absidale peculiare di espressioni costruttive che non siano quelle della Grecia, quest'ultima rimanga, comunque, il referente principale dal quale l'architettura cretese apprese anche modelli filtrati da altre culture. Ma, a differenza dell'esile curva delle absidi greche, la conca absidale della basilica di Chersoniso era circondata da un muro perimetrale molto spesso, più del doppio rispetto a quello di delimitazione dello spazio chiesastico, e questa poderosità accomuna l'abside cretese alle massicce esedre siriache anzichè all'interpretazione greca delle stesse.

Dei due vani affiancanti l'abside quello meridionale ospitava alcune tombe, inserite nel tappeto musivo che decorava il pavimento. Questo ambiente era in collegamento con l'esterno a mezzo di una porta ricavata nel muro orientale, quasi di fronte all'arco dell'abside che costituiva uno dei lati del pastophorium.

Davanti alla corda della curva absidale era posizionato un altare a mensa, il cui piano d'appoggio è sopravvissuto ; inoltre sono stati trovati i resti di un pulpito situato a metà della navata centrale, nei pressi dello stilobate settentrionale.

Il nartece, la navata centrale, la semicirconferenza absidale e, come già detto, il pastophorium meridionale, presentavano una decorazione musiva, della quale si sono salvati alcuni lacerti. Campi a stelle, ottenute dall'intersecarsi di circonferenze, o a squame di pesce, motivi ad onda, quadrati racchiudenti croci stilizzate, bordi con disegni a treccia ; mancano le immagini con elementi naturalistici (27).

Se il parallelo con le basiliche dell'isola di Lesbo ci induce a datare la basilica B di Chersoniso al V-VI secolo, la stilizzazione dei mosaici sposterebbe tale datazione al tardo VI secolo.

A Chersoniso è stata scoperta un'ulteriore basilica paleocristiana, detta A poiché scavata antecedentemente a quella appena descritta (28)

(26) A. K. Orlandos, Athènes 1952-1957, *op. cit.*, vol. I, 1952, p. 211 e tutta la parte relativa alle tipologie absidali ; A. Alpago Novello, 1975, *op. cit.*, pp. 7-45, tav. II.

(27) A. K. Orlandos, 1959, *op. cit.*, p. 244-249 ; *Corpus Mosaicorum*, pp. 111-112, n. 88, disegni 84-85.

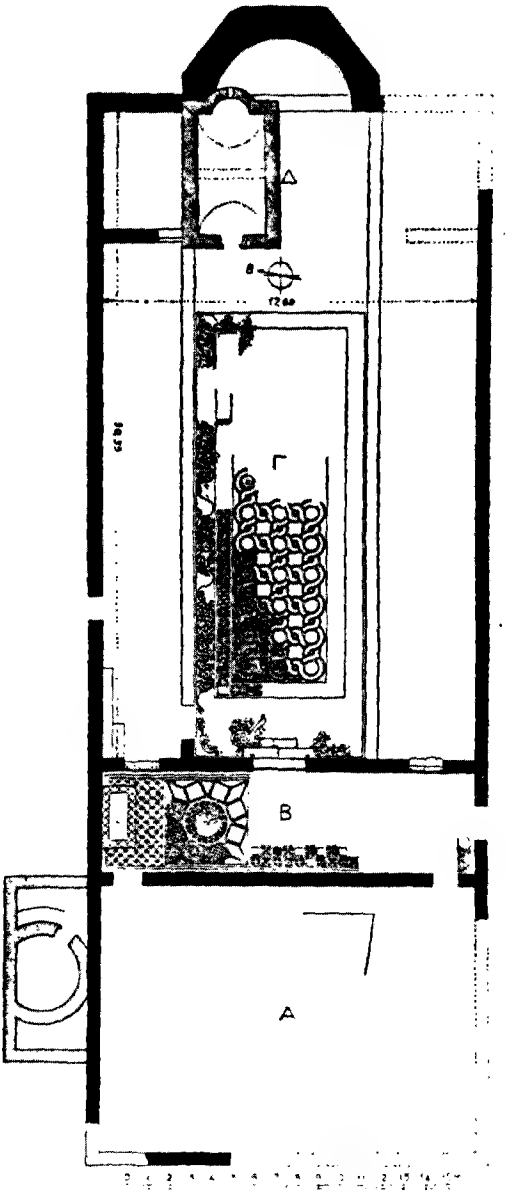
(28) A. K. Orlandos, *Ανασκαφή βασιλικής Α Χερσονήσου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 89 (1955), pp. 327-335 ; S. G. Spanaki, *op. cit.*, vol. I, pp. 524-525 ; G. Daux, *Chroniques des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1955*, in *BCH* 80 (1956), p. 357 ;

(Pianta n. 4). Vi si ritrova la struttura longitudinale con aula tripartita in navate. Un nartece, la cui larghezza coincideva con quella della basilica, ed un atrio precedevano il corpo chiesastico. Lungo il muro settentrionale del nartece era stata collocata una tomba che interrompeva i disegni del mosaico pavimentale. Due aperture, secondo lo stesso schema riscontrato nella basilica B, permettevano il passaggio dall'atrio al nartece. Inoltre, come per la basilica di Panormo, si poteva accedere alla basilica anche attraverso una porta ricavata nel muro settentrionale del nartece, da dove tre entrate immettevano alle navate. Quella centrale era più ampia ma non era evidenziata dall'apertura a tribelon come nella basilica B. Lo stilobate delimitava i tre spazi destinati alle navate, ma non tutti gli intercolumni risultavano chiusi : lo stilobate settentrionale era interrotto in vicinanza del nartece, da dove sporgeva un pilastro. Le navatelle non erano uguali e quindi si osserva, come per la basilica B, un'asimmetria rispetto alla navata mediana. Tra la navata mediana e la navatella nord sussisteva un rapporto proporzionale quasi del tipo 1 : 2, nel caso della navatella sud questo era di 1 : 1,78. La navata laterale settentrionale era in comunicazione con l'esterno tramite una porta che, come nella basilica di Panormo, si trovava in vicinanza del nartece. Inoltre tra quest'ultimo e la porta erano posti dei banchi. Entrambe le navatelle erano concluse da ambienti rettangolari ad esse collegati e posti ai lati del bema. Non sappiamo di quanto affiancassero il bema, cioè se si determinasse una zona tripartita — un transetto interno — poiché, essendo stata costruita in epoca recente entro questo spazio una piccola chiesa, la sacra area del bema è stata molto danneggiata ; inoltre non è stato possibile riportare alla luce i resti del pastophorium meridionale. Ad ogni modo lo scarto esistente tra lo spazio occupato dal pastophorium settentrionale ed il bordo della cornice del mosaico che decorava la navata centrale ci fa dedurre che il bema si estendesse anche oltre i pastophoria, invadendo la navata mediana fino al limite conclusivo del mosaico stesso.

Considerando le dimensioni dell'aula basilicale il rapporto proporzionale tra queste era del tipo 1 : 1,72, di 1 : 2 includendo anche il nartece ([29]).

E. STASSINOPULOS, 1956, *op. cit.*, pp. 98-99 ; *FA* 16 (1961), pp. 471-472, n. 7113 ; D. PALIAS, 1977, *op. cit.*, pp. 256-259 ; I. F. SANDERS, *op. cit.*, 1982, pp. 95-98 ; M. BORBOUDAKIS, K. GALLAS e K. WESSEL, 1983, *op. cit.*, pp. 420-421 ; K. VOLANAKIS, 1987, *op. cit.*, pp. 257-258.

(29) Per le dimensioni cfr. Sanders ; anche segnalazioni in pianta dell'Orlandos. Si nota un ripetersi delle proporzioni 1 : 2 e 1 : 1,7 ($= \sqrt{3}$)



PIANTA n. 4. - Basilica A di Chersoniso.

Foto. 6. — Basilica A di Chersoniso : l'abside.

Questa basilica è di grande interesse perché rivela una ulteriore variante absidale : anche in questo caso l'esedra è internamente espressa da una curva, ma nell'aggetto esterno viene mutata in forma poligonale ; un poderoso muro a cinque lati abbracciava ed occultava l'emiciclo absidale (Foto n. 6).

Per questo tipo di abside, unico esperimento nell'architettura paleocristiana di Creta ma non per questo meno significativo, è difficile trovare un riscontro nel mondo greco, dal quale si è già ampiamente attinto per spiegare la provenienza delle soluzioni basilicali cretesi. È immediato il riferimento all'architettura occidentale, ma non bisogna dimenticare gli edifici sacri del mondo paleobizantino che funsero da modello anche per l'occidente.

Già la basilica di S. Giovanni in Studion, della seconda metà del v secolo, mostra la preferenza data alla forma d'abside esternamente poligonale. La trasformazione esterna della curva absidale in linee rette continua anche negli esempi giustinianei dalla basilica di S. Irene fino alla stessa S. Sofia. Volendo invece cercare confronti nell'architettura occidentale essi, non a caso, verrebbero offerti dall'ambiente ravennate

e dalle sue derivazioni e quindi da un'architettura sviluppatasi per volontà bizantina.

La fantasia del mosaico, che ricopriva il pavimento del nartece e della navata centrale, ricorreva oltre che ai motivi geometrici anche all'immaginario naturalistico e zoomorfo. I pavoni, già visti nei disegni dei mosaici della basilica di Syia, accoglievano anche i fedeli di Chersoniso, essendo posizionati, affrontati, ai lati dell'entrata della navata centrale ; una simbolica lotta tra un leone ed un cervo era invece figurata nei mosaici del nartece. Nelle cornici o negli spazi di risulta forme naturalistiche stilizzate, come la foglia a forma di cuore, ricordavano la vite. Nell'area della navata centrale un groviglio di circonferenze formava un gioco di nodi ([30]). Anche in questo caso il tipo di iconografia musiva conferma la datazione della basilica al VI secolo, come già suggerito dalla struttura architettonica.

Dagli esempi basilicali cretesi presi in esame ricaviamo che gli edifici di norma avevano sviluppo longitudinale. Il nartece, costantemente presente, non fuoriusciva mai dai limiti della facciata. Nelle basiliche di maggior importanza, probabilmente episcopali, l'atrio completava il complesso religioso determinandone l'imponenza.

L'area basilicale era sempre suddivisa in tre navate, la centrale e le due collaterali ; non sono state scavate basiliche a più di tre navate o monoaulate. Lo spazio interno era tripartito in maniera marcata ed evidente a mezzo dello stilobate, elemento peculiare dell'architettura greca, entro la quale ebbe probabilmente origine.

Il bema era separato dalla navata centrale a mezzo di cancelli decorati che a volte ne invadevano lo spazio con i propilei della porta d'accesso alla sacra zona, la *Ὡραία Πύλη* ; in alcuni casi era affiancato da ambienti, i pastophoria, con i quali era in comunicazione. Questi, se allineati al bema, costituivano con esso una zona a se stante, il transetto, che poteva anche manifestarsi esternamente con lo sporgere dei pastophoria dal perimetro dello scheletro basilicale. In tal caso l'insieme chiesastico assumeva la caratteristica forma a T che ebbe nuova valorizzazione nell'architettura greca del V e VI secolo. La basilica di Panormo rivela il diffondersi del modello dalla greca Nicopoli verso sud. In questo percorso l'esempio cretese è una testimonianza della

(30) Descrizione del tappeto musivo nello studio dell'Orlandos. Inoltre *Corpus Mosaicorum*, pp. 110-111, n. 87, disegni 81-82.

propagazione di questa soluzione e costituisce un caso di imitazione al di fuori del continente greco.

L'abside è quasi sempre semianulare e fuoriesce dal rettangolo muraio. Le varianti riscontrate sono solamente due ma importanti. In un caso l'abside non si palesa in quanto viene nascosta dal muro perimetrale che non si apre per permettere l'aggetto absidale. Tale tipologia ci porta a cercare collegamenti con l'architettura siriaca. In realtà la presenza dell'abside «nascosta» potrebbe derivare da interpretazioni, sia di poco precedenti che contemporanee, del mondo greco. Ma il modo di risolvere l'innesto di questo tipo absidale entro il corpo basilicale non è similare. Nel caso cretese vengono mantenute caratteristiche, come la poderosità muraria o la tangenza tra abside e muro, alle quali non è data rilevanza nelle basiliche della Grecia. Nell'altro caso preso in esame l'abside si manifesta liberamente ma subisce una trasformazione. La curva si fa retta e l'abside diventa visibile in forma poligonale. È questo un unicum nell'architettura cretese, ma ciò non significa che sia un caso. È una interessante ripresa che testimonia la conoscenza di un tipo absidale tanto comune nell'architettura paleobizantina e giustinianea.

Non si può parlare di un'architettura paleocristiana cretese contraddistinta da sue espressioni locali. Ma la capacità di inserire nella struttura di lingua greca soluzioni sottratte ad altri linguaggi ci porta a superare un giudizio limitativo che la definirebbe un'architettura che semplicemente «copia». Gli «ibridi architettonici» — ne sono un esempio le basiliche di Chersoniso — che vennero costruiti rivelano il rivolgersi con curiosità verso forme diverse da quelle già adottate e ci permettono di attribuire all'architettura cretese un certo ardire nelle sue «prove».

L'architettura cretese del periodo paleocristiano ha utilizzato vocaboli tipici del linguaggio greco e pertanto è una ulteriore testimonianza dello sviluppo e della diffusione di quei modelli. Avendo però saputo aggiungere a questi anche suggerimenti di altre culture si può riconoscere nelle sue manifestazioni una volontà di sperimentazione che la contraddistingue e determina un suo originale eclettismo.

Trieste. Paola MATTIASSI.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI PER LE PIANTE DELLE BASILICHE CRETESI :

PIANTA n. 1 : Basilica A di Syia : A. K. ORLANDOS, *Η παλαιοχριστιανική βασιλική της Συίας*, in *KX* 7 (1953).

PIANTA n. 2 : Basilica di Panormo : N. PLATON, *Αι ξυλόστεγοι παλαιοχριστιανικαί βασιλικαί της Κρήτης*, in *ΠΔΚΣ*, Thessalonique 1956, Athènes 1955.

PIANTA n. 3 : Basilica B di Chersoniso : A. K. ORLANDOS, *Ανασκαφή Χερσόνησου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 93 (1959).

PIANTA n. 4 : Basilica A di Chersoniso : A. K. ORLANDOS, *Ανασκαφή βασιλικής Α΄ Χερσόνησου Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 89 (1955).

NOTES

À PROPOS DE LA *VIE DE S. FANTIN*

Le Prof. Panayotis Yannopoulos a publié dans *Byzantion* [65 (1995), p. 475-494 (1)] une étude consacrée au témoignage sur la Grèce contenu dans la *Vie de S. Fantin le Jeune*, que j'ai éditée en 1993 (2). Il poursuit ainsi ses recherches visant à utiliser les données fournies par les Vies des saints pour illustrer l'histoire de la Grèce des IX^e^ et X^e^ siècles (3).

Heureuse de le voir s'intéresser également à la *Vie de S. Fantin*, j'ai dû constater que mon livre présente deux défauts : son volume considérable et le fait d'être écrit en italien, une langue aujourd'hui moins connue dans le monde des études qu'elle ne l'était par le passé. Ces difficultés ont certainement entravé l'examen de M. Yannopoulos et justifient sans aucun doute les imprécisions qui se sont glissées dans son texte. Il m'a donc semblé opportun de proposer quelques rectifications.

Soulignons avant tout que la date de 966/967, que M. Yannopoulos propose au début de son article pour la mort de Fantin (p. 475), n'est pas présentée dans mon travail comme celle de sa mort, mais comme celle, hypothétique, de l'arrivée du saint à Thessalonique (4). On lit d'ailleurs dans la *Vie de S. Fantin*, § 54, que le saint mourut dans sa 73^e^ année (5). Pareille indication — même en tenant compte de la

(1) Sous le titre : *La Grèce dans la Vie de S. Fantin.*

(2) E. Follieri, *Vita di san Fantino il Giovane*. Introduzione, testo greco, traduzione, commentario e indici (*Subsidia hagiographica*, 77), Bruxelles, 1993. Comme M. Yannopoulos, j'utiliserai par la suite deux abréviations : 1) *Vie*, pour le texte, et 2) Follieri, pour l'introduction et les commentaires. J'insérerai par contre dans le corps du texte, et pas en note, les renvois à l'article de M. Yannopoulos.

(3) P. Yannopoulos, *Ὁ βορειοελλαδικὸς χῶρος σύμφωνα μὲ τὸ Βίο τοῦ Ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Δεκαπολίτου*, dans *Παρνασσός*, 35 (1993), pp. 53-75 ; Id., *La Grèce dans la Vie de S. Élie le Jeune et dans celle de S. Élie le Spéléote*, dans *Byz.*, 64 (1994), pp. 193-221.

(4) Follieri, p. 131.

(5) *Vie*, p. 460, § 54, 4-6 : *εἰς χεῖρας Θεοῦ τὸ πνεῦμα ἐναπέθετο, ἑβδομηκοστὸν τρίτον τῆς ἡλικίας ἄγων ἔτος.*

valeur plutôt relative des données fournies par les Vies des saints — ne m'aurait pas permis de situer l'existence de Fantin entre 902 et 966/967. À mon avis (6), on peut avancer comme date probable de la mort du saint l'année 974 (en se basant sur diverses considérations relatives au jour de sa mort) (7), et c'est en partant de cette date que je suis remontée à l'année 902 pour sa naissance. On peut donc situer l'existence de Fantin entre 902 et 974, mais seulement à titre d'hypothèse : il serait sans doute plus prudent de n'écrire ces dates qu'avec un point d'interrogation. C'est bien pourquoi, en concluant le chapitre relatif au cadre historique (8), j'ai écrit que l'existence de Fantin couvre environ les trois premiers quarts du x^e^ siècle (à savoir, et je l'ajoute ici en chiffres, la période qui va de 901 à 975). Cette datation de la mort de Fantin «au plus tard en 967» a des répercussions sur toute l'étude de M. Yannopoulos (pp. 489, 490, 491, 492, 493, 494), et affaiblit ses conclusions, surtout à propos des incursions bulgares contre Thessalonique, qu'il situe dans les années 965 et 966.

À la p. 475, M. Yannopoulos écrit encore que S. Fantin aurait vécu en Grèce «ses huit dernières années», et il précise en note que «c'est le synaxaire qui permet cette conclusion». Le synaxaire dit, dans la rédaction longue (9) tout comme dans la brève (10), que Fantin passa huit ans à Thessalonique (11), après avoir traversé la Grèce où il était arrivé par la mer, venant de Calabre. C'est pourquoi j'avais écrit que, à en croire le synaxaire, Fantin serait arrivé à Thessalonique aux environs de 966/967 (12).

Le début du voyage vers la Grèce est raconté très rapidement dans sa *Vie* : il y est dit seulement que Fantin et ses deux compagnons, après avoir traversé la mer Ionienne, débarquèrent sur la terre ferme, où la provision d'eau de mer que le saint avait transformée en eau douce au cours du voyage reprit sa nature première (13) ; partis de là,

(6) Follieri, p. 130.
(7) Exposées dans Follieri, pp. 129-130.
(8) Follieri, p. 131.
(9) Follieri, p. 306.
(10) Follieri, p. 314.
(11) P. 306, l. 26 : *ὀκτὼ διαρκέσας ἐν Θεσσαλονίκῃ χρόνους...* — p. 314, ll. 17-20 : *ἐν Θεσσαλονίκῃ ἔρχεται, καὶ κατατρυφήσας τῶν τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου θαυμάτων, ἐφ' ὅλοις ὀκτὼ ἔτεσι τὸν συνήθη τῆς ἐγκρατείας κανόνα μετερχόμενος, ἐν γήρᾳ καλῷ καταλύει τὸν βίον.*
(12) Follieri, p. 131.
(13) *Vie*, p. 442, § 34, 10-11 : *Τῷ φθάσαι δὲ εἰς τὴν ἤπειρον, τὸ πάλαι ὕδωρ θαλάττιον εἰς τὴν ἰδίαν φύσιν ὑπέστρεψεν.*

ils atteignirent le Péloponnèse, entrèrent à Corinthe, puis à Athènes (14), pour gagner ensuite Larissa (15). Là, Fantin prophétisa la conquête de la ville par des «ennemis», puis descendit au bord de la mer où il embarqua pour Thessalonique (16).

Selon M. Yannopoulos (p. 478), il n'est pas certain que Fantin ait débarqué dans la partie nord-ouest du Péloponnèse, comme je l'ai supposé (en proposant les localités de Patras ou d'*Aïγιον*) : il remarque en effet que certains voyageurs venus d'Italie ont abordé dans le Péloponnèse en Laconie. En fait, il ne semble pas qu'on puisse proposer cet itinéraire pour Fantin et ses compagnons qui, à en croire la *Vie*, ne venaient pas directement d'Italie, mais de la rive orientale de l'Adriatique (17).

Pour leur voyage vers Athènes via Corinthe, j'ai supposé qu'ils avaient emprunté la voie terrestre : ce n'est pas certain aux yeux de M. Yannopoulos (p. 479), et je suis d'accord avec lui. Par contre, je n'ai jamais affirmé que Fantin, pour atteindre Athènes, «a suivi la voie maritime, mais sans passer par Chalcis, comme le veut une version manipulée du texte» (*ibid.*). Selon moi, la mention de Chalcis (*εἰς Εὔριπον*) (18) n'est pas une interpolation, mais peut-être le résidu d'une version précédente dans laquelle l'épisode de Larissa était absent. Mon hypothèse a été bien interprétée par Jan Olof Rosenqvist dans son compte rendu (19) :

> «... in the second part of *V.Ph.* there is a reference to a Bulgarian attack on Larissa in 986 (ch. 36). In this context Follieri develops an interesting idea according to which some textual changes in the MS reflect a reworking of the Life (p. 66-70). The changes could indicate, she suggests, that the author originally made Phantinos go to Thessalonike by sea via Corinth and Euboea, but later made him follow a land route via Athens and Larissa and stay for a while in both towns. This was done under the impression of the Bulgarian attack, in order to let Phantinos predict the fall of Larissa...».

(14) *Vie*, p. 442, § 35, 1-2 : *Ἀπάρας οὖν ἐντεῦθεν ὁ ὅσιος καὶ ἐν Πελοποννήσῳ προσεπιβάς, εἶτα εἰς Κόρινθον, εἶτα εἰς Ἀθήνας εἰσελθών...*

(15) *Vie*, p. 442, § 36, 2-3 : *... ἐκ τῶν ἐκεῖ ἀπάρας, καταλαμβάνει τὴν Λάρισσαν.*

(16) *Vie*, p. 444, § 37, 1-3 : *... ἐπί τε τὸ ἀγχίαλον κατελθών, καὶ εἰς πλοῖον ἐμβάς, εἰς τὴν περίβλεπτον ταύτην Θεσσαλονίκην ἐξώρμησεν.*

(17) *Vie*, p. 442, § 34, 10-11 (cité ci-dessus, note 13).

(18) *Vie*, p. 442, § 35, 2 : la leçon primitive était *εἶτα εἰς Κόρινθον, εἶτα εἰς Εὔριπον καὶ εἰς Ἀθήνας εἰσελθών...* Puis les mots *εἰς Εὔριπον καὶ* ont été effacés.

(19) Dans *Byzantinoslavica*, 54 (1993), p. 352.

En effet, à en croire la rédaction actuelle de la *Vie*, le voyage d'Athènes à Larissa a dû être accompli par voie terrestre, et non pas «par bateau», comme le pense M. Yannopoulos (pp. 480 et 481), qui attribue au participe aoriste *ἀπάρας* ([20]) le sens de «prendre le large» (p. 479, note 16). Certes, le très récent *Dizionario greco moderno-italiano* publié par l'Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici rend le mot *ἡ ἄπαρση* par «il salpare», «il prendere il largo» ([21]) ; mais en grec ancien et byzantin le sens premier de *ἀπαίρω* est «partir», et celui de «partir en mer», «prendre le large» n'est qu'un sens particulier, valable seulement en certaines occurrences. C'est ainsi que, dans la *Vie de S. Fantin*, *ἀπαίρω* indique souvent le départ d'un voyage sur terre ([22]) ; j'ai d'ailleurs consacré une note à ce terme ([23]), me référant notamment à Théodoret, chez qui l'on ne trouve jamais le sens de «prendre le large».

Cette conviction que le voyage de Fantin d'Athènes à Larissa a eu lieu par voie de mer conduit M. Yannopoulos à considérer (p. 480) que le monastère dans lequel Fantin s'est arrêté à Athènes «se trouvait dans un endroit près de la mer, mais relativement près de la ville puisque le texte dit qu'il était à Athènes» : une supposition que rien ne confirme dans la *Vie*.

Passant sur les coquilles (p. 483, ligne 5 : lire 986 au lieu de 896 ; p. 484, note 42, lire Fantin, et non Élie), je voudrais ajouter encore quelques remarques. À la p. 486, M. Yannopoulos note que «parmi les fonctionnaires mentionnés et les métiers signalés aucun ne concerne le port», et il en déduit que «l'importance du port paraît être en régression». Je voudrais toutefois rappeler l'épisode du § 61, où il est question d'un bateau qui arrive de Citros à Thessalonique.

À la p. 489, à propos du duc Pédiassimos qui menace de détruire tout ce qui se trouve en dehors de la ville à cause de l'imminence

(20) Utilisé dans *Vie*, p. 442, § 36, 2, pour indiquer le départ d'Athènes pour Larissa.

(21) *Dizionario greco moderno-italiano*, Roma, Gruppo Editoriale Internazionale 1993, p. 119.

(22) Il est utilisé, par exemple, pour le voyage de Fantin du Mercurio au Gargano, en Italie méridionale (*Vie*, p. 430, § 26, 7-8 : *τῆς μονῆς ἀπάρας*), ou encore lorsque, à Thessalonique, la servante souffrant des yeux se présente au saint (*Vie*, p. 452, § 43, 7 : *αὖθις αὕτη πρὸς τὸν Φαντῖνον ἀπάρασα*). Le verbe *ἀπαίρω* désigne parfois le «dernier départ», celui de la vie terrestre pour la vie éternelle (*Vie*, p. 410, § 8, 2 ; p. 458, § 52, 4). Dans deux cas seulement il est utilisé pour indiquer à coup sûr un départ en mer : *Vie*, p. 442, § 35, 1 ; p. 468, § 61, 10-11.

(23) Follieri, p. 488, commentaire au § 8, 2.

d'une attaque bulgare ([24]), remarquons qu'il ne s'agit pas du «monastère où séjournait Fantin» (voir aussi p. 484, note 42), mais de celui de l'auteur de la *Vie* : à Thessalonique, Fantin ne vécut pas dans un monastère, mais *ἰδίως* ([25]), n'ayant à ses côtés qu'Antipas, qui fut son premier miraculé ([26]), et recevant de quelques dévôts le nécessaire pour vivre ([27]).

Au dernier paragraphe de la p. 489, M. Yannopoulos m'attribue la datation de l'attaque bulgare dont parle la *Vie de S. Fantin*, entre 976 et 989 — date qui, d'ailleurs, ne concorderait pas avec celle de la mort de Fantin que j'aurais située, toujours selon M. Yannopoulos, au plus tard en 967. S'il en était ainsi, je me serais effectivement gravement contredite. J'ai déjà rappelé ci-dessus que, selon moi, la mort de Fantin doit être située aux environs de 974 ; en ce qui concerne la datation de l'attaque bulgare, voici une traduction de ce que j'ai écrit ([28]) :

> «Je crois cependant que le fait raconté au chap. 49 ne doit pas être situé dans le cadre d'une guerre effectivement engagée : il se présente plutôt comme l'attaque occasionnelle d'une bande de pillards et non pas comme l'assaut organisé d'une véritable armée»... «Il s'agirait d'un événement similaire à ceux mentionnés dans des documents byzantins du x^e^ siècle, attestant la présence – qui était d'ordinaire tout sauf pacifique — de populations slavo-bulgares dans le Hinterland de Thessalonique et dans la Chalcidique».

Quant à la «raison du retrait bulgare», elle est, selon M. Yannopoulos (p. 489), passée sous silence par le biographe «pour mieux exploiter le lieu commun de l'intervention miraculeuse du saint en faveur de la ville». Je l'avais attribuée ([29]) à l'explosion d'une épidémie (mais pas de «malaria», comme me le fait dire M. Yannopoulos dans sa note 72 ; ce n'était là qu'un exemple en passant) ([30]) ; «rien n'autorise une telle conclusion», remarque encore M. Yannopoulos ; et à la p. 492 il répète : «L'explication est simpliste et ne repose sur rien». Il me semble pourtant qu'on peut la déduire des paroles prophétiques mises dans

(24) *Vie*, p. 456, § 49, 1-5.
(25) *Vie*, p. 462, § 55, 4.
(26) *Vie*, p. 446, § 38, 23-24.
(27) *Vie*, p. 450, § 43, 1-2. À ce propos voir FOLLIERI, p. 70.
(28) FOLLIERI, p. 91.
(29) FOLLIERI, *ibid.*
(30) FOLLIERI, p. 91, note 77.

la bouche du saint (*ἀμογητὶ γάρ πως ῥοπῇ τῇ ἄνω τούτων τὰ κῶλα, εὖ ἴσθι, ἄρδην ῥιφήσονται*), confirmées par la conclusion que l'hagiographe adresse à son public : *καὶ εὖ οἶδα ὑμᾶς γινώσκειν ὡς οὐ διήμαρτε τοῦ ὁσίου ἡ πρόρρησις* ([31]).

En mettant le point final à ces quelques remarques, je voudrais aussi exprimer le souhait qu'elles puissent contribuer à une meilleure appréciation de cette *Vita* à la fois si riche d'informations et si mystérieuse par ses silences, et marquer l'intérêt que je porte moi-même aux travaux d'un chercheur chevronné, qui étudie l'histoire médiévale de son pays.

Università di Roma «La Sapienza» Enrica FOLLIERI.

(31) *Vie*, p. 456, § 49, 11-15.

A BRIEF NOTE ON THE SUPPOSED CONNECTION BETWEEN THE IMPERIAL KNEE-KISS AND THE *SEGMENTA*

In the Eastern Roman Empire, the *proskynesis* (προσκύνησις) was an important part of the ceremonial life of church and state (1). *Proskynesis* :

> ranged from full prostration to a genuflection, a bow, or a simple greeting ... certain forms ... such as those which entailed kissing the emperor's breast, hands, or feet, were reserved to specific categories of officials (2).

Moreover, important secular and religious leaders could also receive a form of the *proskynesis* that called for the kissing (or clasping) of the knee(s) (3). The fullest record of the knee-kiss is available in Constantine VII Porphyrogenitus' (912-959) *De cerimoniis* —a description of Byzantine court ceremonial at its height (4). For example, the court's first act of homage to a newly crowned *Augustus* and *Augusta* was the kissing of their knees (5). On Easter, prior to mass at Hagia

(1) R. GUILLAND, *La cérémonie de* προσκύνησις, in *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin, 1967, vol. 1, pp. 144-150.

(2) M. MCCORMICK, *Proskynesis*, in *Oxford Dictionary of Byzantium* (1991), vol. 3, pp. 1738-1739.

(3) References in H. GUTZWILLER, ed. and trans., *Die Neujahrsrede des Konsuls Claudius Mamertinus vor dem Kaiser Julian*, Basel, 1942, p. 58 ; K. GROSS, *Menschenhand und Gotteshand im Antike und Christentum*, Stuttgart, 1985, p. 53 ; FLAVIUS CRESCONIUS CORIPPUS, *In Laudem Iustini Augusti Minoris Libri IV*, ed. by A. CAMERON, London, 1976, book 3, lines 274-278 (Corippus' text), and p. 192 (Cameron's commentary) ; NIKEPHOROS, PATRIARCH OF CONSTANTINOPLE, *Short History*, ed. and transl. by C. MANGO, in *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, Washington D.C., 1990, pp. 102-105.

(4) CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De Cerimoniis Aulae Byzantinae Libri Duo*, ed. by J.J. REISKE, in *CSHB*, Bonn, 1829-1830. Also see J. B. BURY, *The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogennetos*, in *English Historical Review*, 22 (1907), pp. 209-227 and pp. 417-439.

(5) Complete citations to the *De Cerimoniis* (for this, and the other examples in this paragraph) in R. GUILLAND, *Autour du* livre des Cérémonies *de Constantin VII Porphyrogénète : la cérémonie de la* προσκύνησις, in *Revue des études grecques*, 59-

Sophia, dignitaries and officials lined up (in the palace) to bestow the kiss of peace (*ἀσπασμός*) on the emperor (the *ασπασμὸς* included the kissing of the knees, hands, and mouth) (6). Before an imperial inspection of the granaries, the accompanying dignitaries — immediately after the emperor entered his coach — kissed his knees. If the occasion called for an adoration, highly placed clerics (metropolitans, bishops, the clergy of Hagia Sophia, and hegumens) also kissed the emperor's knees. Upon the promotion of a *nobilissimus* (held at the palace on Easter morning) each senator abased himself and kissed : 1) the emperor's feet and knees, 2) the caesar's knees, and 3) the hand of the new *nobilissimus* (7). Newly promoted proconsuls and curopalates, to give only two examples, prostrated themselves before the emperor and kissed his feet and knees.

Andreas Alföldi suggested that the introduction (from the East) of the knee-kiss into imperial ceremonial necessitated the placement of cloth patches (*segmenta*) (8) in the knee area of the emperor's outer garments :

60 (1946-1947), pp. 253-256, spec. p. 258 ; J. EBERSOLT, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, pp. 37-38, pp. 95-96 (and notes) ; and O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung in höfischen Zeremoniell*, Darmstadt, 1956 (2d ed.), p. 92.

(6) On the *ἀσπασμός*, EBERSOLT, *Mélanges d'histoire*, p. 96, observed : "Cette cérémonie se passait exclusivement entre laïcs ; aucun prêtre n'y assiste. Elle se distingue nettement du rite du baiser de paix, qui avait lieu dans les églises. Mais sa signification était identique. Le dimanche de la Résurrection, où les Orthodoxes se saluent par les mots : 'Christ est ressuscité' auquels on répond : 'Vraiment ressuscité', les empereurs de Constantinople recevaient leurs sujets et échangeaient, comme dans l'église primitive, le baiser de paix, signe symbolique de la fraternité spirituelle et de l'égalité de tous dans la personne du Christ". That part of the *ἀσπασμός* involving the knee kiss — so obviously a gesture of adoration and obedience — could not have signified "fraternité spirituelle et de l'égalité de tous dans la personne du Christ".

(7) The knees of a newly promoted caesar were also kissed by successive groups of officials.

(8) "... on donnait le nom de segments à de petites pièces décoratives fixées dans le vêtement aux épaules et à la hauteur des genoux". See V. CHAPOT, *Segmentum*, in *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, eds. C. DAREMBERG and E. SAGLIO, vol. 4, part 2 (1969), p. 1173. The *segmenta* is depicted on the chlamydes of Justinian and his court in the mosaic (between 546-548) of San Vitale in Ravenna. See R.L. PISETZKY, *Storia del costume in Italia*, [Milan], 1964, vol. 1, ill. 23. An early ninth-century mosaic from the Roman Church of S. Cecilia in Trastevere (*ibid.*, ill. 56) depicts Saint Valerian's dalmatic decorated with *segmenta*.

> ... die ... kreuz und quer verbreitete Proskynese mit Umfassen der Knie oder Kniekuss, die vielleicht die Einsätze um die Kniegegend auf dem kaiserlichen Obergewand des 4. Jahrhunderts erforderlich machte (9).

Several years later Otto Treitinger echoed this idea :

> Der Kniekuss hat wahrscheinlich die Einsätze auf dem kaiserlichen Obergewande, die vom 4. Jahrhundert ab in der Gegend der Kniee erscheinen, notwendig gemacht (10).

There is no compelling reason to accept a connection between the knee-kiss and the *segmenta*. Both Alföldi and Treitinger rely on Delbrück's discussion of the *segmenta* (11) which focused on : 1) his acceptance of the suggestion that the *segmenta* replaced the veiled hand used in the giving of objects to (and the receiving of objects from) the emperor (12), and 2) his observation that the position of the *segmenta* on the chlamys changed between the fourth and sixth centuries (shifting above the knee) (13). Neither point supports, even indirectly, the supposition that knee-kissing made the use of *segmenta* necessary. Therefore, it is unclear what evidence the proponents of the knee-kiss/*segmenta* argument found in Delbrück. Moreover, the following two points should be remembered. First, *segmenta* did not appear exclusively on the garments worn by the emperors and their courts (which should have been the case if there was a direct connection

(9) "*Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe*", in *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts : Römische Abteilung*, 49 (1934), pp. 63-64.

(10) *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee*, p. 92 (note 233).

(11) R. DELBRÜCK, *Die Consulardiptychen und verwandt Denkmäler*, Berlin and Leipzig, 1929, pp. 38-39.

(12) *Ibid.*, where Delbrück explains : "Der Untertan empfängt die Gaben des Kaisers auf einem purpurnen die Hände verhüllenden Tuch und bringt ihm in gleicher Weise die seinen dar ; der Einsatz ist ein solches Tuch, dauernd auf der Chlamys angebracht". In this, Delbrück relied on J. WILPERT, *Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten vom IV. bis zum XIII. Jahrhundert*, Freiburg im Breisgau, 1916, vol. 1, pp. 87-90.

(13) DELBRÜCK, *Die Consulardiptychen*, pp. 38-39 : "Die Anbringung der Einsätze ändert sich fassbar um 400 und dann wieder um 500. Im 4. Jh. sitzen sie tief, unter den Knien, von den Rändern der Chlamys abgerückt...Gegen 400 rücken zunächst die Einsätze hinauf, bis vor die Körpermitte...Bald darauf sind die Halbstücke verschwunden und erscheint der normale Typus ausgebildet : zwei grosse quadratische Einsätze vor der Körpermitte an den Rändern der Chlamys...Im 6. Jh. werden die Einsätze kleiner und rücken noch höher."

between the *segmenta* and the knee-kiss) (14). Second, given the continuing importance of the knee-kiss in court ceremonial (tenth-century *De cerimoniis*), why (following Delbrück) had a garment's *segmenta* gradually shifted to a position above the knees?

Felician College,
Lodi, NJ 07644 USA

Dr. Robert T. INGOGLIA

(14) In the Roman catacombs, a painting depicts a shepherd (of the later fourth century) wearing a long-sleeved *tunica* whose bottom is decorated with two square *segmenta*. See M. G. HOUSTON, *Ancient Greek, Roman and Byzantine Costume and Decoration* (*A Technical History of Costume*, 2), London, 1963 (reprint of 2d ed., 1947), p. 129 (fig. 140).

NOTES ON PHILOPONUS' THEORY OF VISION

In memory of Kenneth SNIPES.

In her recent monograph *Aristotle and Philoponus on Light* (New York 1991) Dr Jean De Groot has devoted exhaustive study to explicating the theory of vision developed in the early years of the sixth century by the Alexandrian classical philosopher, Monophysite theologian, and polymath John Philoponus (1). In his commentary on Aristotle's *De Anima* (2) datable to before A.D. 517 (3), Philoponus, following Aristotle's treatment of sight and light (*De Anima* 418a-419a), explored the question of whether the eye is purely a passive receiver of light or is an emitter of what are usually termed "visual rays" that interact with the beheld object to make vision possible (4). Philoponus, basing himself partly on the arguments of Alexander of Aphrodisias, denied the emanation of visual rays from the eye (5). In working out his theory of impetus he also came up with a new notion of vision as a faculty interacting with what is seen in a particular way owing to the incorporeal nature of light (6).

In this paper I should like to explore two reasons that most probably underlay Philoponus' research into this topic, working as he did in Byzantine Egypt during the reign of Anastasius, an emperor favoring Philoponus' own non-

(1) See also her article, *Philoponus on De anima II.5, Physics III.3, and the propagation of light*, *Phronesis* 28 (1983) pp. 177-196.

(2) Ed. M. HAYDUCK, *CAG* XV, Berlin 1897.

(3) R. SORABJI, *Philoponus*, table p. 40, in IDEM, ed., *Philoponus and the Rejection of Aristotelian Science* (London-Ithaca 1987) ; cf. K. VERRYCKEN, *The development of Philoponus' thought and its chronology*, pp. 233-274 in R. SORABJI, ed., *Aristotle Transformed*, London-Ithaca 1990, here esp. pp. 240, 243-244, 254-257 ; L. S. B. MACCOULL, *A new look at the career of John Philoponus*, *Journal of Early Christian Studies* 3 (1995) pp. 47-60, disagreeing with Verrycken's notion of a radical disjunction in Philoponus' thought before and after 529. The date of 517 comes from the mention of Diocletian year 233 in *In Phys.* IV.10.

(4) For an overview of positions from the atomists to Ptolemy see D. C. LINDBERG, *Theories of Vision from al-Kindi to Kepler*, Chicago 1976, pp. 2-17.

(5) DE GROOT, *Aristotle and Philoponus*, pp. 19, 22-24.

(6) IBID., pp. 25-28, 70-79.

Chalcedonian theological position (7). The first was the presence in Christian Egyptian society of beliefs about the evil eye, the power of the human eye to cast harm upon others ; the second was the beginning of explicit discussion about images. Clearly a theory of vision was of fundamental importance to both of these concerns.

In a recent study of Byzantine magic it has been well articulated that "Chrysostom is emphatic that the eye itself does nothing but acts as the passive instrument through which what is seen flows into the soul ; this view of visual perception stands in marked contrast to the theory of vision underlying Plutarch's explanation of the evil eye, in which something flows out of the eyes to impinge on the object perceived." (8) As stated above, Philoponus too held that the eye was a receiver, not an emanator. Now we know both from numerous magical papyri from Late Antique Egypt (9), including the sixth century, and from contemporary literary texts (10) that belief in the actively emitting evil eye was widespread in that society (11). In his stance as a devout Monophysite Christian, Philoponus opposed the notion of *μαγεία* in all its forms, from astrology to casting spells (12). It seems clear that Philoponus was combining philosophical argument with patristic precedent to deny that the human eye could exercise this kind of agent-patient *energeia* (13).

A second topic that came to the fore in the sixth century was the image (14).

(7) For Philoponus as a lifelong Monophysite Christian cf. MacCoull, "Career," reviewing the earlier literature on his position ; for Anastasius' Monophysitism cf. T. E. GREGORY in *ODB* I, New York 1991, pp. 86-87.

(8) M. W. DICKIE, *The Fathers of the Church and the evil eye*, in H. MAGUIRE, ed., *Byzantine Magic*, Washington 1995, pp. 9-34, here quotation from p. 23. The Chrysostom text being discussed is his commentary on Galatians 3 : 1.

(9) An early (Demotic) example is in H.-D. BETZ, *The Greek Magical Papyri in Translation*, 2nd ed., Chicago 1992, pp. 247-248 : PDM xiv.1110-29, a preparation for the eyes to function in divination ; a late (post-conquest) example is in M. MEYER and R. SMITH, *Ancient Christian Magic : Coptic Texts of Ritual Power*, San Francisco 1994, no. 54 (p. 101), for protection against the evil eye and illness. See especially A. KROPP, *Ausgewählte koptische Zaubertexte*, vol. 2, Brussels 1931, no. 48 (= B.L. Ms.Or. 5525), pp. 199-207 esp. 200 line 24 ; and nos. 56 and 57 (= Berlin 8329 and 8331), p. 215.

(10) Cf. M. W. DICKIE, *Dioscorus and the impotence of envy*, *BASP* 30 (1993), pp. 63-66.

(11) See also G. VIKAN, *Art, medicine and magic in early Byzantium*, *DOP* 38 (1984), pp. 65-86, and IDEM, *Art and marriage in early Byzantium*, *DOP 44* (1990), pp. 145-163 esp. 154.

(12) See especially the *De Opificio Mundi* (written A.D. 557-560), Book IV, chs. 18-20. Unfortunately Philoponus' anti-Iamblichus treatise *Περὶ ἀγαλμάτων*, touching on the use of statues in theurgy, has not been preserved : PHOTIUS, *Bibliotheca*, cod. 215, ed. HENRY, vol. 3, Paris 1962, pp. 130-131.

(13) DE GROOT, *Aristotle and Philoponus*, pp. 70-79.

(14) In addition to the older studies by G. LADNER, *The concept of the image*

This topic is far from unrelated to the preceding : official ecclesiastical concern with what was perceived as the "magical" misuse of Christian images was to be found in both Chalcedonian and non-Chalcedonian milieux ([15]). The classic formulation, invoked by all, remained that of Basil the Great, to the effect that honor rendered to the image passed to the prototype (*ἡ τῆς εἰκόνος τιμὴ ἐπὶ τὸ πρωτότυπον διαβαίνει*, *PG* 32.149C) : a statement formulated in the context of a discussion of the imperial image ([16]). Although some earlier scholarship liked to make the Monophysites out to be proto-iconoclasts ([17]), in fact nothing could be further from the case. One of Severus of Antioch's most basic premises is that "...the humanity of Christ ... is an iconic [*b-ṣalma* or *iqona*] representation of the divinity" ([18]). Philoponus, a Monophysite, was addressing two questions : that of how Christian images, of Christ, the Virgin, saints and so on, could be thought of as transmitting divine power to their beholders ; and that of how beholding a picture of Christ can make God's reality (a different level of reality, to be sure) present to us.

We can also discern the germ of an idea Philoponus was to work out some forty years later, in his Genesis commentary usually titled the *De Opificio Mundi*, dedicated to Sergius of Tella, Monophysite patriarch of Antioch A.D. 557-560 : namely, the meaning of the concept that humans are created "in the image and after the likeness" of God. In his exegesis of Gen 1 : 26

in the Greek Fathers, *DOP*, 7 (1953), pp. 1-34 esp. 3, 10-14, and E. KITZINGER, *The cult of images in the age before Iconoclasm*, *DOP* 8 (1954), pp. 83-150 esp. 94-96, see also, e.g., AV. CAMERON, *Images of authority : elites and icons in late sixth-century Byzantium*, no. XVIII in eadem, *Continuity and Change in Sixth-Century Byzantium*, London 1981. The literature is of course immense.

(15) See, e.g., H. MAGUIRE, *Magic and the Christian image*, in MAGUIRE, ed., *Byzantine Magic* (above note 8) pp. 51-71 ; KITZINGER, *Cult of images*, pp. 100-109, 131. Shenoute's destroying the "idols of Pneueit" may well have dealt, not with pagan images, but with Christian Gnostics using Christian images in a "magical" way : D. BELL, tr., *Besa : The Life of Shenoute*, Kalamazoo 1983, p. 66, secs. 83-84 ; P. BELL, *The Colophon of the Gospel of the Egyptians*, in R. MCL. WILSON, ed., *Nag Hammadi and Gnosis*, NHS 14, Leiden, 1978, pp. 64-65.

(16) *Βασιλεὺς λέγεται καὶ ἡ τοῦ βασιλέως εἰκών, καὶ οὐ δύο βασιλεῖς.*

(17) Based on two favorite citations from Severus of Antioch, one disapproving of the representation of the Holy Spirit as a metalwork dove suspended from a church ceiling (often discussed by art historians on the basis of its being cited at the eighth-century iconodule council, as in Mansi 13 :184A), and the other disapproving of the representation of archangels in imperial Byzantine military garb (Homily 72, ed. BRIÈRE, *PO* 12.83-84). Actually both of these are special cases, somewhat off the mark from the usual concentration of anti-icon argument on the person of Christ.

(18) R. CHESNUT, *Three Monophysite Christologies*, Oxford, 1976, p. 142, cf. 15 . "...the humanity is an image of the divinity on the created level in such a way that, looking at the one, we see the other." (There is certainly no notion of the humanity being swallowed up in the divinity, as later scholars often misrepresent.) In Homily 81 (*PO* 20 [Paris 1929] 356) Severus uses the figure of the imperial image stamped on a coin and on a seal used with wax.

(*Opif.* VI.4-5) Philoponus takes the same line as Severus, that we are made in the image of the Trinity ([19]). Writing in the reign of Justinian, and opposing a notion found in Theodore of Mopsuestia, he clearly distinguishes the human mode of being an image of God from the mode in which the emperor's image represents the emperor (*Opif.* VI.10) ([20]). In his earlier work, emphasizing that human vision is passive rather than active, Philoponus is already pondering the way in which beholding a statue or panel portrait makes the subject of that portrait present to the beholder's mind. We must not forget that in the sixth century, as recorded in Justinian's *Digest*, the emperor's image displayed in a public place still provided a point of asylum for those fleeing pursuit for a crime ([21]). In the case of Christian religious images, a notion of how the beholder and the beheld were able to interact in such a way that holy power was transferred from the holy personage to the believer was better formulated in terms of a theory in which the human eye functioned as a receiver.

By the time the Alexandrian pagan Simplicius came to compose his own commentary on Aristotle's *De Anima* ([22]), including its treatment of vision, he was replying to Philoponus without naming him by name. In commenting on the potential for darkness where light is (418b10) ([23]), he was really trying to respond to Philoponus' points in the latter's *De Aeternitate Mundi* (I.5, cf. I.8) ([24]) of A.D. 529. (Philoponus would go on to elaborate the position that darkness is only a privation and has no real existence of its own in the later *De Opificio Mundi*, I.5, II.6-8, 12, 15-18.) It was left to Simplicius' fellow pagan Olympiodorus, commenting on Aristotle's *Meteorologica* ([25]) at

(19) Cf. CHESNUT, *Three Monophysite Christologies*, p. 51 note 1.

(20) To the latter he opposes the citation of Nebuchadnezzar's golden image in Daniel 3 !

(21) I am indebted here to Kent Rigsby (see his book *Asylia* [Berkeley 1996]) for pointing me to *Digest* 21.1.17.12. Awareness of this fact was still shown in late antique Coptic iconophile sources, for example the homily on the Virgin (preserved in a 10th-c. MS but clearly older) published by W. H. WORRELL, *Coptic Manuscripts in the Freer Collection*, New York 1923, text 249-321, translation 359-380 : see pp. 309, 375, using the simile of the emperor's image (ⲉⲓⲕⲱⲛ ⲙ̄ⲡ̄ⲣⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ) being grasped for protection. The homily was dated by the *terminus ante quem* of 787 by Kitzinger, "Cult of images," 101 n. 59, but probably better to the seventh century by E. H. KANTOROWICZ, *Kaiser Friedrich II. und das Konigsbild des Hellenismus*, in his *Selected Studies*, Locust Valley, N.Y., 1965, p. 271 n. 36 : it clearly preserves material that may well be sixth-century.

(22) See I. HADOT, *La vie et l'œuvre de Simplicius*, in *Simplicius : sa vie, son œuvre, sa survie*, Berlin-New York 1987, pp. 23-24. The *In De an.* commentary, probably rightly attributable to Simplicius, is datable after 538 and after at least three other of his works.

(23) Ed. M. HAYDUCK, *CAG* XI.1, Berlin, 1882, p. 133, 134-135.

(24) Ed. H. RABE, Leipzig, 1899, p. 16, cf. 22.

(25) Ed. W. STUVE, *CAG* XII.2, Berlin, 1900.

the beginning of the reign of Justin II in A.D. 566, to defend the concept of visual rays emanating from the eye (26). These men were, of course, also living in the society of Byzantine Egypt, where "folk" beliefs, Christian images, and imperial images were ubiquitous ; they dealt with these phenomena in their own ways. Although they may have believed as firmly as the rest of their countrymen in the evil eye, and have responded variously to the images of Christian holy beings and of strongly Christian emperors that they saw every day, they did not explicitly deal with these topics ; nor would they have acknowledged that such a subtext lay beneath the accepted genre of philosophical studies. How they reconciled their varying beliefs and responses with their Neoplatonic stances on vision remains difficult, as it were, to picture. Clearly Philoponus is, of the three commentators, the one most fully engaged with the issues of his time. He chose to work on optics because it was through that topic that two of the most lively debates of the sixth century could be approached.

Society for Coptic Archaeology (North America). Leslie S. B. MacCoull.

(26) C. Mugler, *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs*, Paris, 1964, p. 24, s.v. ἀκτίς, cites *In Meteor.* 213.24.

DES MOINES GRECS DANS LA RÉGION DE MARSEILLE VERS LE MILIEU DU XI[e] SIÈCLE

Aux X[e]-XI[e] siècles, les mentions de la présence en divers endroits d'Occident de moines grecs et arméniens venus d'Italie méridionale ou de l'Orient byzantin et musulman se font plus nombreuses qu'auparavant. On assiste, en effet, surtout à la fin du X[e] siècle et dans la première moitié du XI[e] siècle, à une extension de cette présence gréco-orientale qui, au nord de Rome, resta cependant limitée à des individus isolés ou à de tout petits groupes menant une pérégrination ascétique ou cherchant une terre d'accueil. À une époque où le monachisme occidental était parcouru par des mouvements de réforme, le phénomène en question fut accompagné et, dans une certaine mesure, favorisé par un accroissement d'intérêt pour le monachisme oriental (1).

On peut ajouter au dossier un témoignage provenant du cartulaire du monastère bénédictin Saint-Victor de Marseille. Il ne semble guère être connu en dehors de l'érudition locale qui, du reste, ne lui a pas attaché beaucoup d'attention (2).

Il faut savoir qu'«au XI[e] siècle, l'essentiel de la vie religieuse à Marseille se situait autour de la célèbre abbaye Saint-Victor» dont l'essor commença sous l'abbatiat du pieux et énergique Isarn (vers 1020-1047) (3). Vers la fin de sa vie, en 1044, ce dernier agissant en accord avec l'évêque Pons II installa des moines grecs à Auriol, dans la vicomté de Marseille, où son monastère avait reçu des biens-fonds quelques années plus tôt (4). Placés sous l'autorité de l'abbé de Saint-Victor, les religieux hellénophones furent chargés de desservir une église dédiée à saint Pierre dont une partie au moins appartenait

(1) Cf. J.-M. SANSTERRE, *Témoignages des textes latins du haut Moyen Âge sur le monachisme oriental et des textes byzantins sur le monachisme occidental*, dans A. DIERKENS, D. MISONNE et J.-M. SANSTERRE (éds.), *Le monachisme à Byzance et en Occident du VIII[e] au X[e] siècle. Aspects internes et relations avec la société. Actes du Colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'Université libre de Bruxelles en collaboration avec l'Abbaye de Maredsous (14-16 mai 1992)* = *Revue bénédictine* 103 (1993), pp. 12-30 (pp. 24-28, avec la bibliographie indiquée n. 61).

(2) Il est signalé, brièvement et sans référence, par P. AMARGIER, *Un âge d'or du monachisme. Saint-Victor de Marseille (990-1090)*, Marseille 1990, pp. 82 et 103.

(3) E. BARATIER, *De la vicomté au consulat (950-1246)*, dans ID. (dir.), *Histoire de Marseille*, Toulouse 1973 (Univers de la France et des pays francophones. Série : Histoire des villes), pp. 61-90 (pp. 63-64) ; voir le livre du Père P. AMARGIER mentionné à la note précédente.

(4) P. AMARGIER, *op. cit.*, p. 82.

au chapitre cathédral – on ignore si l'abbaye en partageait la possession. C'est un acte épiscopal qui nous informe de cette installation, la *donatio de tercia parte aecclesię sancti Petri, quę est constructa in territorio castelli vel villę quę vocatur Auriol, in comitatu Massiliensi, ad monachos grechos, quos in eadem aecclesia ponunt episcopus Pontius et Isarnus, abbas monasterii sancti Victoris Massiliensis* (5). L'évêque de Marseille, avec le consentement de son clergé, fait *donationem de altare sancti Petri aecclesiae superius nominatę et de omni tercia parte omnium rerum, videlicet alodis, camporum, vinearum, ortorum, pratorum, vel quarumcumque possessionum, quę ad eandem ęcclesiam nunc pertinent et in futuro, qualicumque modo, ullo umquam tempore, pertinere videbuntur, servis Dei grecis et successoribus eorum, in eadem aecclesia Domino servientibus, sub cura et regimine abbatis sancti Victoris, ut, quamdiu ad eundem altare servierint, teneant et possideant, ita tamen ut omni tempore, pro me et successoribus meis et pro clero sedis Massiliensis, intercessores existant* (6).

Ne se faisant pas trop d'illusion sur la stabilité de cette communauté, l'évêque ajoutait : *Si autem evenerit (quod absit!) ut in eadem aecclesia Deo servientes non maneant, eadem tercia pars revertatur ad clericos sedis Massiliensis* (7). On ne sait au juste ce qui arriva. Il n'est plus question des moines grecs dans un acte de 1070 par lequel l'évêque Pons II donne à Saint-Victor, en échange d'autres biens, tout ce que le chapitre cathédral possédait à Auriol, notamment *in aecclesiis sanctę Marię parrochiali quę ibi est, et sancti Petri, cum omnibus quę ad ipsas aecclesias pertinent* (8). Mais, comme on ne peut exclure que le chapitre ait conservé une partie de l'église Saint-Pierre et de ses possessions après 1044, il n'est pas sûr que l'échange ait compris les biens qui seraient retournés au chapitre à la suite d'une rapide disparition de la communauté hellénophone.

Université libre de Bruxelles. Jean-Marie SANSTERRE.

(5) Éd. M. GUÉRARD, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. I, Paris 1857 (Collection des cartulaires de France, VIII), n° 61, pp. 89-90 (p. 89). Le cartulaire d'origine, auquel appartiennent cette charte et celle mentionnée à la n. 8, a été entrepris dans les années 1080 et achevé à la fin des années 1090, cf. M. ZERNER, *L'élaboration du grand cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, dans O. GUYOTJEANNIN, L. MORELLE et M. PARISSE (éds.), *Les cartulaires. Actes de la Table ronde organisée par l'École nationale des chartes et le G.D.R. 121 du C.N.R.S. (Paris, 5-7 décembre 1991)*, Paris 1993 (Mémoires et documents de l'École des chartes, 39), pp. 217-246, en particulier pp. 219 et 226.

(6) *Cartulaire*, n° 61, p. 89.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*, n° 67, pp. 94-95. Pour la date, cf. E. BARATIER, *La fondation et l'étendue du temporel de l'abbaye de Saint-Victor*, dans *Recueil des actes du Congrès sur l'histoire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille (29-30 janvier 1966)* = *Provence historique* 16 (1966), pp. 395-441 (p. 408).

LE LIBRE ARBITRE CHEZ NICOLAS DE MÉTHONE

Dans la tradition orthodoxe, les questions relatives à la morale étaient considérées dans la perspective de la qualité existentielle de l'homme. La morale individuelle n'était pas évaluée par rapport à des règles constitutionnelles, mais par rapport (et même au degré) à la réalisation de la vérité de l'existence humaine. Cette vérité est susceptible de déterminations corrélatives à la nature et la variété de la manifestation créatrice de Dieu lui-même. Selon l'ontologie chrétienne, tous les êtres ont été produits par l'activation progressive et dynamique de Dieu, cause unique et exclusive de l'être et du devenir. Dieu, à titre de cause d'une telle portée, implante certaines caractéristiques-archétypes dans les êtres, au moyen desquelles ils développeront leur conduite générale et manifesteront une manière de vie particulière (1).

Nicolas de Méthone, auteur du XII^e siècle, dans le sillon de thèses ci-dessus, signale que des différences et des hiérarchisations se développent chez les êtres, qui amènent à des graduations axiologiques de leurs spécifités qualitatives. Cet état est dû, selon lui, à la manière dont chaque être (ou un ensemble d'êtres) organise sa vie, en activant ses propres caractéristiques substantielles. Or, le comportement de certains êtres se forme exclusivement sous la pulsion des éléments biologiques et naturels, tandis que celui d'autres s'articule non seulement en fonction de leurs penchants naturels, mais aussi en fonction de prédispositions de leur conscience. Ces derniers disposent éminemment des forces et des facultés rationnelles-discursives, fait qui contribue à l'actualisation de leur possibilité de se rendre maîtres d'eux-même. Il s'agit d'une qualité morale personnelle procurée par Dieu, ce qui exclut l'autonomie de la conscience individuelle, au moins primitivement (2).

(1) Cf. C. GIANNARAS, *La liberté du moral*, 3^e éd., Athènes 1987, pp. 21-65.

(2) Cf. NICOLAS OF MÉTHONE, *Refutation of Proclus' Elements of Theology*, éd. D. ANGELOU, Leiden 1984, p. 51,19-23 : *ὁμολογουμένου δὲ πᾶσι κοινῶς τοῦ πάντα τὰ ὄντα παρῆχθαι παρὰ Θεοῦ, τῆς μίας πάντων αἰτίας, καὶ ἡμῶν δὲ λεγόντων ἰδίως τὰ μὲν τῶν ὄντων φύσει διοικεῖσθαι μόνῃ, τὰ δὲ καὶ φύσει καὶ προαιρέσει, ὡς τὰ λογικά τε καὶ νοερά, ἃ καὶ αὐτεξούσιά φαμεν λαχόντα καὶ τὸ τοιαῦτα εἶναι παρὰ Θεοῦ.* À propos

Les êtres raisonnables manifestent deux tendances opposées : soit vers une forme supérieure de vie, soit vers une forme inférieure. Dans le premier cas, ils persistent dans une manière d'être «selon la nature» (*κατὰ φύσιν*), en cherchant ardemment à développer un haut niveau de vie morale ; si non ils s'éloignent d'une telle perspective et tombent dans un état de déchéance, dans une manière d'être «contre la nature» (*παρὰ φύσιν*) (3). Sous cet aspect praxiologique, Nicolas de Méthone fait la critique des thèses de Proclus (412-485), en soulignant que l'état qualifié «libre arbitre» par les chrétiens n'est pas la «cause de soi» (*αὐθυπόστατον*) des néoplatoniciens. Il s'agit, selon Nicolas, d'une erreur logique et ontologique. Nicolas justifie sa thèse en soutenant l'existence d'une différence entre «le voici lui-même» (*τόδε εἶναι* ou «eccéité») et le «voici tel» (*τοιόνδε εἶναι* ou «quiddité»). Le «voici lui-même», signifiant l'essence, se rapporte aux caractéristiques naturelles des hommes, tandis que le «voici tel», produit d'une dynamique intime de la personne, reflète le moral. Le premier définit la manière de développement et de formation des éléments constitutifs de l'existence, tandis que le second concerne la constitution consciente de la conduite morale (4). Dans ce cas, il est question de la différence entre les attributs inhérents à l'essence et les attributs moraux, produits-accidentels et personnels. La différence fondamentale qui distingue le christianisme du néoplatonisme est due à la particularité notionnelle et ontologique du «libre arbitre» par rapport à la «cause de soi». Selon les penseurs néoplatoniciens, cette différence s'explique : d'un côté se situe le principe métaphysique supérieur, l' «Un» (*Ἕν*) ; de l'autre, les principes particuliers inférieurs, aptes à se reproduire et à se former par eux-mêmes en mettant en action le matériel constitutif procuré pour l'«Un» (5).

de la notion de «libre arbitre» voir B. TATAKIS, *Thèmes de philosophie chrétienne et byzantine*, Athènes 1952, pp. 125-146 et L. BENAKIS, *Philosophie byzantine : affirmation de la liberté de l'homme (αὐτεξούσιον) et rattachement de la nécessité à la volonté de la puissance de Dieu (Θεία Πρόνοια)*, dans *Liberté et nécessité dans la civilisation européenne*, Société Grecque Humaniste, Athènes, 1984, pp. 163-177.

(3) *Cf. Nicolas of Methone*, p. 51, 23-26 ; ... *ὡς ἐπ' αὐτοῖς* (*sc. τοῖς οὖσιν*) *κεῖσθαι τὴν ἐφ' ἑκάτερα ῥοπήν, τὸ κρεῖττον ἢ τὸ χεῖρον, καὶ ἢ μένειν ἐν τῷ κατὰ φύσιν καὶ τῶν κρειττόνων ὀρέγεσθαι ἢ τοῦ κατὰ φύσιν ἐξίστασθαι καὶ πρὸς τὸ παρὰ φύσιν ἐκπίπτειν.*

(4) *Cf. ibid*, pp. 51, 26 - 52, 2 : ... *καὶ οὕτω τὸ αὐτεξούσιος ὅπερ ἦν ἡμῖν αὐτὸ ἑαυτῷ τοῦ τοιόνδε εἶναι αἴτιον, αὐθυπόστατον ὀνομάσας* (*sc. ὁ Πρόκλος*) *εἴτουν αὐτὸ ἑαυτοῦ τοῦ τόδε εἶναι καὶ αὐτῆς τῆς οὐσίας αἴτιον.*

(5) *Cf.* PROCLUS, *Éléments de Théologie*, 40-51, pp. 42, 8 - 50, 6 ; J. TROUILLARD, *L'Un et l'âme selon Proclos*, Paris, 1972, pp. 91-109.

Par contre, selon les chrétiens, une pareille interprétation du système métaphysique est exclue. Les êtres, dans leur totalité, appartiennent au monde créé et de ce fait ils sont privés d'une possibilité quelconque de développement autonome de leur existence (6).

Selon Nicolas de Méthone, la propriété du «libre arbitre» constitue une catégorie morale des anges et des hommes. En se référant à l'homme, le penseur chrétien remarque que celui-ci occupe une place intermédiaire entre les êtres éternels du monde de l'éternité et ceux qui sont temporels, soumis à la nécessité de l'évolution et du changement. L'homme par son corps est soumis à la loi du temps, tandis que par son âme immortelle il participe à l'éternité. Mais l'homme, en tant que mixte (*συναμφότερος*), en valorisant essentiellement son «libre arbitre» et en le dirigeant vers une orientation appropriée, peut immortaliser son corps. Une telle possibilité présuppose que l'homme conserve inviolées les définitions morales et les décrets de Dieu, en assurant à son âme (qui en tant qu'éternelle est portée par les actes divins), le pouvoir de dominer son corps. Le corps, de son côté, assure les actes psychiques, tout en ayant la possibilité de modification (7).

Nicolas de Méthone souligne que l'histoire du genre humain ne témoigne pas de tels faits. La modification du corps se situe dans la sphère du possible, pourvu que la foi en Christ soit vraiment activée (8). Pour écarter toute éventualité de contresens, il explique que, malgré le fait que la Raison divine incarnée est le critère constant de la transformation existentielle, l'homme sauvé continuera à conserver sa dualité. Il continuera à se composer de son corps et de son esprit, constituant en même temps une entité sensible et intelligible, matérielle et immatérielle, mortelle et immortelle. La prédominance de certaines qualités sur les autres dépend de la façon dont l'homme mettra en action son libre arbitre (9). Cette thèse est définitive et exclut absolument l'éventualité d'un Dieu causant le retour de l'homme vers sa déchéance morale, vers la réalisation du mal. Malgré le fait que Dieu est la source du libre arbitre, l'homme ne se tourne pas involontairement vers le bien ou le mal (10). L'involontaire étant exclu, tout repose sur le contrôle

(6) Cf. *Refutation*, pp. 48, 25 - 55, 26.

(7) *Ibid, p. 103, 1-7 : ... δυνάμενον (sc. τὸν ἄνθρωπον) διὰ τὸ κατὰ τὴν προαίρεσιν αὐτεξούσιον καὶ τὸ σῶμα τηρήσειν ἀθάνατον...*

(8) *Ibid.*, p. 103, 7-9.

(9) *Ibid.*, p. 103, 30-33 : *... ὁ ἄνθρωπος, μικτὸς ἐξ ἀμφοῖν, σῶμα καὶ πνεῦμα, αἰσθητὸς καὶ νοητός, ὑλικός καὶ ἄϋλος, θνητὸς καὶ ἀθάνατος, ὁπότερον ἄν αὐτεξουσίως αἱρησεται.*

(10) *Ibid.*, p. 151, 4-10.

et l'emprise de la liberté personnelle. D'ailleurs le mal, selon la théologie chrétienne, est privé de substance ontologique ([11]), thèse qui se discerne aussi chez Proclos ([12]).

Poursuivant son raisonnement, Nicolas de Méthone note que l'âme raisonnable, disposant du libre arbitre, a la possibilité d'une automorticité, tout en étant apte à se déterminer par elle-même. Il ne faut pas conclure que l'âme est divine sur le plan de ses dispositions naturelles ou la considérer comme Dieu sur le plan de l'être en soi. Sa spécificité est mise en cause si on la soumet aux prédéterminations et aux évolutions déterministes d'une nécessité naturelle. Par conséquent, l'âme transforme chaque fois ses choix et son attitude grâce à son libre arbitre. Son autodétermination lui permet de vivre toujours, en fonction certes de ses prédilections, de manière propre aux entités purement logiques. C'est ainsi que l'âme pratiquant la vertu participe à la vie divine, devenant Dieu par la Grâce ([13]). Son libre arbitre, n'exclut pas la possibilité de s'orienter vers la direction opposée : la déchéance existentielle. Nicolas souligne que ce fut le cas du diable, déchu du rang d'archange et réduit au rang de démon ([14]).

Pour Nicolas de Méthone le libre arbitre est la qualité morale par excellence, dans la mesure où il différencie le genre humain des autres êtres vivants. Cherchant à rendre claire cette différence, Nicolas fait une distinction entre la nécessité et la répétition des mouvements ou des réactions naturelles, d'une part, et la diversité ou la non-répétition des positions et des choix, d'autre part, tout en insistant sur la distance qui les sépare. Il prend l'exemple du lièvre, qui se comporte de la façon appropriée au genre de lièvre, afin d'échapper aux dangers. On peut constater un comportement analogue chez les loups sur le niveau des ruses et chez les singes sur le niveau des réactions mimétiques. Ce comportement fixe ne concerne pas les actes humains, qui présentent un grand nombre de différenciations imprévisibles, dues aux prédilec-

(11) Cf. PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE, *De divinis nominibus*, P.G. 3, IV, col. 716a-736b.

(12) Cf. PROCLOS, *Théologie Platonicienne*, 1, 82, 8 - 88, 10.

(13) Cf. *Refutation*, p. 162, 6-12 : *... οὔτε ἄρα φύσει τὶς θεία καὶ καθ' αὐτὴν Θεός οὔτε φύσει μεταβλητὴ τίς, ἀλλ' αὐτοπροαίρετος πᾶσα...*

(14) *Cf. ibid.*, p. 171, 9-13 : *καὶ ἄλλως δὲ δύναται αὐτεξούσιος ὢν κατὰ προαίρεσιν κινηθῆναι καὶ τροπὴν παθεῖν τὴν ἐπὶ τὸ χεῖρον, ὡς ἔδειξεν ὁ ἐξ ἀρχαγγέλου διάβολος καταστὰς καὶ τὸ περὶ αὐτὸν τῶν δαιμόνων τάγμα.* Cf. R. ROQUES, *L'univers dionysien*, Paris, 1983, 2e éd., pp. 135-167.

tions et aux réactions particulières des individus ([15]). L'origine d'une telle multiplicité est à chercher, d'après Nicolas, dans l'individualité humaine, reliée à l'exercice de sa liberté. La substance biologique de l'homme n'explique pas la détermination de ses tendances affectives. Par contre, les animaux soumis aux instincts présentent constamment le même comportement. La faculté d'apparaître de la même manière et de la même qualité chez les êtres et dans toutes les situations caractérise donc la nature illogique ([16]).

Après cette analyse, il est possible de formuler trois conclusions à propos des thèses de Nicolas de Méthone sur le «libre arbitre» :

a) Les êtres du monde de l'expérience se différencient et se hiérarchisent en fonction du degré de leur participation logique au bien.

b) La conscience humaine, à partir d'un certain moment, est responsable des actes d'une personne. Le critère de l'évaluation morale de l'homme dépend de ses choix justes ou échoués.

c) La liberté humaine constitue le point de départ d'une aventure personnelle, conduisant vers le salut ou la perte de l'âme.

Université de Patras, Grèce. Christos TEREZIS.

(15) *Cf. ibid.*, p. 164, 25-29 : ... *οὐχὶ καὶ πᾶς ἄνθρωπος ὁμοίως τὰ αὐτὰ ἐνεργεῖ, ἀλλὰ μυρίαι τῶν ἄλλων παρ' ἄλλοις ἐνεργειῶν αἱ διαφοραὶ ταῖς ἑκάστων προαιρέσεσι συνδιακρινόμεναι.*

(16) *Cf. ibid.*, p. 164, 29-33 : ... *ἦν γὰρ φύσεως τὸ ἀεὶ καὶ παρὰ πᾶσιν ταὐτόν.*

COMPTES RENDUS

Histoire du Christianisme des origines à nos jours, sous la direction de Jean-Marie Mayeur, Charles et Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard, t. IV. *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Desclée, 1993.

Ce volume est une histoire de l'époque envisagée privilégiant des conflits où les frontières jouent peu ou autrement, et des luttes pour le pouvoir où l'enjeu n'est pas le trône — encore que celui-ci puisse être mis aux enchères par l'une des parties. Au centre, la relation dynamique entre la pensée religieuse, dans ses étonnantes variations, et les événements.

Les quatre parties en sont : 1. Byzance (pp. 9-371), 2. Les chrétientés orientales (*Églises et chrétiens dans l'Orient musulman*, Gérard TROUPEAU, pp. 375-456 ; *L'Église arménienne de 611 à 1066*, Jean-Pierre MAHÉ, pp. 457-547 ; *Christianisme et Église dans le monde géorgien*, Bernadette MARTIN-HISARD, pp. 549-603), 3. l'Occident (pp. 607-866), et enfin 4. *Les nouvelles chrétientés*, c'est-à-dire les Slaves, les Hongrois et les Nordiques (pp. 868-939). À la *Conclusion* (André VAUCHEZ, pp. 941-43) font suite des tables : *Chronologie générale* (de 572 à 1065) ; Liste des patriarches de CP et des empereurs byzantins (de 582, Jean IV le Jeûneur et Maurice, à 1059) ; papes (à partir de Grégoire le Grand), empereurs et rois ; *Glossaire* établi par G. Dagron ; *Bibliographie générale* et *Index*. La qualité des reproductions n'est pas excellente, mais, telles quelles, églises et monastères historiques, fresques, icônes, mss, elles sont éloquentes.

Ce c.r. sera essentiellement consacré aux pages byzantines dues exception faite pour le bref ch. VI (*L'Église grecque en Italie (v. 650-v.1050)*), à G. DAGRON, qui utilise les sources byzantines, orientales et occidentales, tant historiques, juridiques, hagiographiques et théologiques que pamphlets et lettres, pour présenter une vue d'ensemble aux longues perspectives, analytique et approfondie, de près de cinq siècles d'histoire byzantine.

Deux grands conflits théologiques dominent la première moitié de l'époque envisagée. En premier lieu, l'échec des tentatives successives de compromis d'Héraclius puis de Constans, visant à unifier les Chrétiens (Ch. I. *Entre les invasions et l'iconoclasme*). L'A. s'élève contre «d'image caricaturale d'une hérésie inventée par les politiques», ou d'un «compromis mis sur pied par des patriarches opportunistes et peu scrupuleux, d'un pur produit du «césaropapisme»».

C'est d'abord la coopération du patriarche Sergios et de la diplomatie impériale pour établir des contacts et obtenir l'adhésion à une formule apparemment neutre ; mais à l'ouverture succède le refus, quand le pape Théodore remplace Honorius, et Sophronios occupe le trône de Jérusalem ; la recherche d'entente tourne à la provocation irréversible. Constantin IV, conscient des dégâts, décide de faire marche arrière, et c'est le concile de 680-81. Au récit des faits est associé un exposé du spirituel, soit au fil du récit, comme dans la section *Sens et portée du «monothéisme»*, ou comme matière première des pages consacrées à Maxime le Confesseur, à Anastase le Sinaïte et à Jean Climaque.

Au sujet du concile *In Trullo*, l'A. note que les Pères du concile voient dans des «mots, des gestes, des croyances, des conduites», réminiscences confuses du paganisme, «moins une faut morale que la transgression de tabous capables de déclencher des cataclysmes». Ceci est juste, mais, n'est pas toujours assez perçu : la frontière mal définie entre religion et magie est un fait historique important.

Le second conflit, la querelle des images, se joue devant une redistribution dramatique de l'«oikoumene» suite à l'avance arabe (Ch. II. *L'iconoclasme et l'établissement de l'orthodoxie (726-847)*). L'origine en est, bien entendu, revue ; pour la prise de position de Léon III, l'éruption de Théra a bien pu être décisive. Condamner le culte des images remonte loin ; ce qui est nouveau et décisif est le passage de différences d'opinion admises à une «affaire d'État» : le patriarche Germain est «un peu surpris que le débat dépasse la différence d'appréciation sur une simple pratique dévotionnelle...».

La période iconoclaste «n'est pas une crise... [c'est] au contraire une période de stabilité et de consolidation après une crise». Les «empereurs-soldats» de la dynastie d'Amorium «délivrent CP de ses angoisses, libèrent progressivement l'Asie Mineure des raids arabes... Byzance n'a plus à craindre pour sa survie... L'Islam renonce progressivement à la conquête de CP ... Un scénario comparable se reproduit en 813...» (1).

L'époque qui suit n'est plus axée sur la théologie. En même temps que la question même des images, la querelle iconoclaste avait soulevé celle des domaines respectifs du Patriarche et de l'Empereur, qui sera au centre du chap. consacré à l'époque macédonienne : chs. III. *L'Église et l'État (milieu IXe-fin Xe s.)* 1. *Les grands patriarches et les crises* (Ignace, Photius et Rome) ; 2. *Les «deux pouvoirs», théorie et pratique* ; 3. *Missions, chrétienté et orthodoxie* (*La politique missionnaire ; Hérésies et minorités ; Les chrétiens face*

(1) P. 94. Pour une appréciation analogue, voir, par exemple, C. MANGO, *Introduction à l'Iconoclasm*, Birmingham, 1977 (*Actes du Ninth Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Birmingham, March 1975*).

à l'Islam) et 4. *Économie et société chrétiennes (VIIIe-Xe ss).* La section se termine avec le «schisme» de 1054 (ch. V. *Le temps des changements*).

«La distinction théorique est équilibrée entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel ; elle ne résiste ni à la suprématie de l'empereur, ni à la formidable puissance économique et sociale des clercs et des moines, ni aux délices d'un jeu politique dans lequel Rome sert occasionnellement de partenaire ou d'adversaire» (p. 168). «Les Stoudites visent le patriarcat», dit encore l'A. Cette perception critique du redoutable *lobby* est un peu oubliée dans les pages consacrées à la crise iconoclaste. Ajoutons que la reconnaissance de la primauté du siège de Pierre a compliqué plus d'une dispute interne de l'Église byzantine.

Ch. V. *Le temps des changements (fin Xe - milieu XIe siècle)*, c'est-à-dire «entre le moment où les grandes campagnes militaires permettent la «reconquête» de la Syrie et de la Mésopotamie et celui où les Turcs, après la bataille de Mantzikert (1071), pénètrent librement en Asie Mineure». VI. *Église, la politique et les mœurs* : riche, de style «encyclopédie», n'interrogeant pas trop les jugements traditionnels de valeur, de personne, etc. *L'Église et le pouvoir*, p. 301, est-ce la vue erronée de Hajjar qui survit : «Le pouvoir patriarcal repose désormais beaucoup moins sur l'assemblée des métropolites ... que sur la compétence des bureaux ... et l'activité du «synode permanent»». Le caractère de ce synode est clairement défini dans les Actes du Concile de Chalcédoine (2) : ***28.*** *Leurs éminences les très glorieux archontes dirent : «Que le saint-synode précise ... s'il faut nommer synode l'assemblée des évêques présents dans la capitale».* ***29.*** *Tryphon le très pieux évêque de Chios dit : «On la désigne du nom de synode. Ils se réunissent et ceux qui sont en difficultés obtiennent justice* (*οἱ καταπονούμενοι τῶν δικαίων ἀπολάβουσι*)»... ***30.*** *Anatolios le très pieux de CP dit : «La coutume ne date pas d'aujourd'hui ; leurs saintetés, les évêques présents à CP, quand c'est opportun, quand une affaire écclésiastique surgit, se réunissent pour la régler et répondre aux questions»* (3). D'autre part, le Synode Permanent fut vite réservé aux métropolites ; ses séances et «l'assemblée des métropolites de tout l'Empire» n'étaient qu'une seule et même chose (4).

L'indépendance économique de l'Église et ses limites. Discipline ecclésiastique ; Contrôle sur la famille et le mariage.

L'Église, l'école et la «philosophie» ; bon résumé de l'état actuel des recherches.

II. *Spiritualité, déviances, minorités.*

III. *Épilogue : le «schisme» entre l'Orient et l'Occident.*

(2) ACO II,1(3) p. 107, act. 19, par. 32.

(3) Chalcedon, Actio 19 ACO II,1-3), p. 107.

(4) Métropolites et non évêques, v. KARLIN-HAYTER, *Activity of the Bishop of Constantinople outside his* Paroikia *between 381 and 451*, in ΚΑΘΗΓΗΤΡΙΑ, *Essays presented to Joan Hussey for her 80th birthday*, Londres, 1988, pp. 179-210.

La section byzantine se termine par un bref chapitre sur *L'Église grecque en Italie (v. 650 - v. 1050)* par André JACOB et Jean-Marie MARTIN (pp. 349-71).

Une synthèse aussi importante ne va pas sans prêter à une seule contestation. «Lors du siège de Nicée par les arabes en 727, un officier byzantin jette une pierre contre une icône de la Vierge qu'il foule aux pieds, et meurt le lendemain, puni miraculeusement» (p. 99). Mango a sûrement raison : «One of the defenders, an officer called Constantin, smashed an icon of the Virgin, and the city was saved. The icon-worshippers ... claimed that Constantine met a prompt death after committing the sacrilige, and that Nicaea was spared thanks to the portraits of the 318 holy Fathers ... that adorned the walls of its principal church. One may be certain however that, at the time, the opposite view prevailed» (5).

Page 112 injure grave est faite à la mémoire du malheureux patriarche Constantin, qui «aurait ... pris femme pour complaire à l'empereur», traduction de : *στεφανίτην ἀντὶ μοναχοῦ ἔπεισε γενέσθαι.* Or Duchesne fait suivre cet exemple, dans son *Glossarium*, d'un autre qui est tout à fait clair : ... *αὐτὸν δὲ τὸν Θεόδοτον σπαθαροκανδιδάτον ὄντα συνθέμενον τῷ δόγματι αὐτοῦ ἐκούρευσεν στεφανίτην καὶ ἐποίησεν αὐτὸν πατριάρχην*, et commente : *Ex his patet falsam esse Goari sententiam ad Cedrenum, per στεφανίτην hic indicari* conjugatum *existimantis, quasi Copronymus Constantino ψευδοπατριάρχῃ uxorem ducere suasit.* Mais il y a plus décisif encore : Théodore Stoudite qualifie ainsi son frère Joseph, archevêque de Thessalonique : *ἵνα καὶ στεφανίτης κἄνταῦθα λαμπρότερος χρηματίσοις* (*Ep.* 222,25).

L'iconoclasme et l'établissement de l'Orthodoxie, étaient-ce vraiment des «chocs culturels comparables, toutes proportions gardées, à la Réforme et à la Contre-Réforme» ? Du point de vue politique, devant certains propos des sources, comme devant la nature même de celles-ci, j'estime, comme d'ailleurs l'auteur, que l'importance du conflit iconoclaste, les proportions encore admises en beaucoup de quartiers, sont sûrement une illusion, construite à l'époque par les vainqueurs (dont nous ne savons d'ailleurs pas, au juste, pourquoi ils furent vainqueurs) — illusion peut-être plus convaincante vue de loin que vécue. (Retenue pour l'Occident aussi, sous la plume de Pierre Riché, voir ci-dessous). Théophane est iconodoule, et même «confesseur», mais la place que prend le conflit dans sa Chronique est modeste : «If data concerning internal affairs of the empire, exlcuding relations with Arabs and Bulgars be considered as a whole, the place taken by iconoclasm in this ensemble is less than that of dynastic matters in Theophanes or that of natural catastrophes in Nicephorus», dit Marie-France Auzépy. Le résultat est analogue pour les relations avec Arabes et Bulgares. Au point de vue culturel,

(5) MANGO, *Op. cit.* (n. 1), pp. 2-3.

nous ne pouvons juger de l'apport de l'époque iconoclaste : les arts sont connus par des descriptions, la pensée et la littérature par quelques bribes conservées dans le texte qui les réfute. Du côté iconodoule, Maxime le Confesseur et Jean Damascène en sont les derniers défenseurs qui offrent un autre intérêt qu'historique ; l'époque nous a laissé quelques belles Vies, mais pas en grand nombre ; le rétablissement du culte des images apporta, dans les programmes iconographiques des églises (avec un certain délai) des développements nouveaux ; le frère de l'impératrice qui présida à la restauration définitive de l'Orthodoxie fonda l'Université ; cela justifie peut-être une comparaison avec la Réforme et Contre-Réforme, «toutes proportions gardées».

De réserves sérieuses, toutefois, je n'ai que pour l'acceptation sans critique des sources iconodoules, et surtout des écrits de saint Théodore Stoudite. Dagron ne manque pas de relever la «réputation de morgue et d'intrigues faite à Théodore et aux Stoudites par bien des représentants de la tradition monastique», mais ne s'y arrête pas. Il consacre des pages en divers endroits à Théodore et surtout se laisse influencer dans ses appréciations de faits et de personnes par la présentation tendancieuse qu'en fait le Stoudite. L'apparition d'éditions critiques et de traductions de son œuvre incite à une lecture attentive de celle-ci, pouvant mener éventuellement à une réappréciation.

Or la question me paraît importante car ses écrits constituent une source majeure pour l'époque, notamment la collection de plus de cinq cent lettres (6), dont certaines très longues, et traitant d'événements politiques où l'auteur jouait un rôle majeur, celui de «leader» de l'«opposition» si on veut bien me passer ces termes. Aucune autre source ne nous livre tant d'informations sur l'époque, ni aussi vivantes — ni aussi *engagées*, mettant en relief, les événements que l'auteur privilégie et transmettant ses jugements de valeur et ses jugements sur les personnes. Ses écrits non seulement sont partisans, répondent même, fût-ce quand il écrit à des proches et à des intimes, à des buts de propagande, mais encore son style persuasif, son personnage d'homme sans défense qui souffre pour sa foi, font oublier au lecteur, d'une part la réalité des campagnes de déstabilisation qu'il a menées d'autre part des différences entre son époque et la nôtre (7). «Se mettent ... en place» écrit Dagron «du règne de Léon V à celui de Théophile, tous les mécanismes d'une «persécution» : arsenal répressif voyant, cruel et vain (prisons insalubres, tortures, interrogatoires, grèves de la faim, décrits en détail dans les textes hagiographiques), qui transforme la justice en violence, frappe le pouvoir d'illégitimité, fait renaître le «temps des martyrs»» (p. 145). A-t-il réellement fallu mettre un appareil

(6) *Theodori Studitae epistolae* recensuit G. FATOUROS, *De Gruyter Berolini et Novi Eboraci*, (*CFHB*, XXXI, 1 et 2), 1992, 496* + 1006, pp., 6 pll.

(7) Bien qu'il s'agisse d'une autre culture et d'une date bien postérieure, je renverrais le lecteur à l'estampe de Breughel : *La Justice*.

en place ? Prisons, tortures, interrogatoires, arsenal normal, à l'époque, de la justice, tout était sûrement là, et si Théodore a été condamné, ce ne fut peut-être pas pour ses opinions mais pour des comportements interdits par la loi, y compris des actes correspondant à la définition juridique de haute trahison. Mais il fut fustigé, peine atroce, inhumaine ? Feuilletons la *Loi Agraire* : tuer un chien de garde «de valeur» coûtait, outre le dédommagement du propriétaire, cent coups (8). Délit mineur, pourtant, comparés à la subversion à laquelle s'acharnait Théodore.

La troisième partie, *Le Christianisme en Occident*, due à P. RICHÉ, est un peu décevante. Je m'arrêterai seulement à la réaction en Italie à la proscription du culte des images. Les Italiens, dit l'A. «se soulevèrent lorsqu'ils apprirent que Léon III proscrivait le culte des images ; les ducs de Vénétie et de Pentapole furent chassés, l'exarque Paul fut massacré, le duc de Campanie et son fils, *qui avaient déjà été condamnés par un synode romain en 721 pour mariage illégal* (c'est nous qui soulignons), furent tués par les Romains. On s'achemine vers l'élection d'un empereur à Ravenne» (p. 654). Pour ce qui est du passage que j'ai souligné, Duchesne écrit : «On voit que l'inimitié de cette famille pour le pape Grégoire II était antérieure aux édits de Léon l'Isaurien». Le *Liber Pontificalis* suggère une réaction très vive, non au sujet des images, mais, déjà avant que ne surgisse cette affaire, contre les mesures fiscales imposées par l'empereur byzantin : l'exarque Paul venait «sur ordre de l'empereur, tuer ce même pape [Grégoire], parce qu'il faisait obstacle à ce que [l'empereur] institue un impôt dans la province et enlève leurs trésors aux églises» (403). Les Lombards, sous couvert de venir, eux aussi, au secours du pape, profitèrent largement de la situation. Mesures économiques et Lombards, plutôt que réactions à un édit contre les images, semblent être le contexte de l'activité insurrectionelle, comme des propos d'élection d'un empereur à Ravenne. Le *L.P.* note le décret contre les images, mais vouloir tout y rattacher, c'est faire violence à la source. Tout cela fut déjà tiré au clair par Anastos et Gouillard, et l'article récent de Marazzi approfondit systématiquement le dossier.

La *Bibliographie générale* est brève parce que de nombreuses bibliographies plus orientées sont dispersées dans le volume.

Les fautes d'impression sont rares, deux, toutefois, valent d'être relevées : *Doctrina Jacobi super baptizati* (au lieu de *nuper*, p. 74) et «Théodore» III, empereur, auquel succéda Léon III (p. 654) ; c'est sous «Théodore» que ce passage figure dans l'index alors qu'une autre référence au personnage est à chercher, à sa place, sous «Théodose»).

L'index est limité aux noms propres de personnes. De Théodose III (empereur) il a déjà été question ; p. 1014, la treizième entrée, «Constantin

(8) *Νόμοι γεωργικοί*, *JG*, 2, 76 ; 75.

(patriarche de Constantinople), 35, 106, 112» correspond aux deux premiers patriarches de ce nom ; il faut chercher Constantin III à la page précédente. Quand ce volume connaîtra sa deuxième édition, il y aurait avantage à revoir un peu l'index, mais nous avons là un livre de référence, et de réflexion, dorénavant indispensable.

P. KARLIN-HAYTER.

M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VI^e^ au XI^e^ siècle. Propriété et exploitation du sol*, Paris, 1992 (*Byzantina Sorbonensia* 10), XXXVIII + 630 pages, 7 cartes, 16 pl. hors texte.

Depuis plus de trente ans, de Paris nous viennent les *praktika*, la source rurale par excellence, ainsi que des travaux fondamentaux sur différents aspects de la relation homme-terre ; ce n'est donc pas une coïncidence si Paris nous apporte maintenant la synthèse, une Histoire de Byzance du VI^e^ au XI^e^ s., axée sur le sol.

Les hommes et la terre, c'est-à-dire, non seulement le pain quotidien de tous (le vin aussi, la viande, les laitages, les légumes — car le menu byzantin est diversifé) et ceux qui le produisent, mais les puissants qui en dérivent leur fortune, l'armée qui y trouve tant des recrues que leur solde, et l'État, à qui la terre fournit l'essentiel des revenus à quelque fin que ce soit, ainsi que la dynamique de leurs relations à travers les siècles.

«Nous avons fixé deux types de limites, géographiques et chronologiques, selon des critères différents ... Nous avons exclu l'Égypte, parce que l'énorme documentation papyrologique ... aurait déséquilibré le travail au profit d'une région et d'une époque. ... Nous avons laissé de côté l'Italie ; ... l'Italie, même byzantine est avant tout italienne. ... Nous nous limitons donc ... aux Balkans, à l'Asie Mineure, à la Syrie, à la Palestine et à la Haute Mésopotamie, dans les limites géo-chronologiques du contrôle byzantin». Le VI^e^ s. a été choisi comme point de départ, parce l'A., se distiguant de Lemerle, estime que déjà à cette époque la petite paysannerie libre joue un rôle important. Il a voulu «pousser» jusqu'au XI^e^ «pour apporter notre pierre à l'étude du blocage de la société, d'autant plus éclatant que l'Occident connaît alors une formidable croissance».

Les sources sont nombreuses : touchent le plus directement à la terre les *Praktika*, quelques testaments, *diataxeis* et *typika*, et le *Code Rural* ainsi que des textes juridiques plus classiques, l'*Ecloga*, les *Codes Théodosien* et *Justinien*, certaines *novelles*. Estimant que ces sources avaient trop imposé à l'histoire rurale byzantine un profil juridique, l'A. a voulu voir dans le village byzantin non seulement l'unité fiscale, mais «les hommes ainsi rassemblés ... le groupement des maisons, des jardins, des terroires cultivés et des friches, ou au contraire leur dispersion» (p. 1). L'hagiographie et l'archéologie ont permis cette approche.

Sociologie et rapports de force seront les biais dominants tout au long de l'ouvrage, mais constantes et modifications, vues dans la durée, en sont peut-être le sujet réel. «L'Asie Mineure ... durant toute l'Antiquité et sous la domination byzantine ... a été le domaine des cultures permanentes et de l'élevage sédentaire ; son climat le permet... Les guerres incessantes qui accompagnent la reconquête byzantine du xe s., et les destructions durables qu'elles entraînent, rendent une partie des terres propres au mieux à l'élevage itinérant ; cela annonce le nomadisme pastoral qui s'installe en certaines zones à l'époque turque... Il faudra trois siècles aux Ottomans pour faire durablement reculer ce nomadisme ; puis la Turquie moderne se lance à la reconquête de zones de culture occupées sans doute jusqu'au xie s.». «Le nomadisme s'est imposé dans le centre de l'Asie Mineure non parce que cette région y était géographiquement prédestinée, mais parce que les envahisseurs qui s'y sont installés étaient préalablement nomades» (p. 5). L'exemple des invasions slaves, souligne encore cet abord : «Quel est le bilan démographique global... ? Certes, les invasions slaves se sont accompagnées de destructions, de massacres et d'expulsions... Mais l'apport de population apparaît finalement bénéfique pour bien des zones des Balkans sous-peuplées et mal exploitées» (p. 452).

Quant à la structure sociale, elle connaît «des facteurs constants, la prédominance de la petite exploitation, et d'autres évolutifs, comme la place de la petite paysannerie indépendante. À cette égard, la période considérée ... est marquée par un mouvement pendulaire. Dans un premier temps se renforce, sur les ruines du système municipal et du colonat, la petite paysannerie indépendante ; cette première période ... correspond aux vie-viiie ss.», puis «les puissants réapparaissent sur la scène historique au tournant du viiie et du ixe s.».

Simultanément, l'A. note une «double fixité d'abord la constance dans les productions agricoles et dans les techniques qui les autorisent ; au point que, comparée à l'évolution connue dans le monde arabo-musulman puis dans l'Occident post-Carolingien, l'agriculture byzantine, d'abord en avance, semble bloquée. Ensuite, une constante prédilection pour l'habitat groupé». Pour ce qui est de la seconde de ces fixités, je suis un peu restée sur ma faim : si l'habitat en soi est examiné de façon approfondie, la prédilection pour la forme groupée, éventuellement même les causes de celle-ci, n'apparaissent guère.

Produits et techniques sont examinés à partir des sources écrites, de l'archéologie, des enlumineurs de mss (étude stimulante et conduite avec la prudence qui s'impose), et de la comparaison d'un certain outillage en usage dans quelques coins perdus (en occident aussi d'ailleurs), encore au milieu de ce siècle. À ce propos, notons que l'A. exploite, avec toute la prudence voulue, des données réelles de la Turquie moderne, qui s'avèrent compléments de valeur, et valables, des sources.

Au village en tant que lieu social sont consacrées près de 200 pages nourries. Notons la section sur les *stratiotes* et, en général, les *soldats-paysans*, à ajouter aux écrits récents qui ont renouvelé l'étude de l'armée byzantine (231-55).

Le «tournant décisif» entre la période qui s'étend du VI^e^ au VIII^e^ s., «globalement favorable à la petite paysannerie» et le tournant du VIII^e^ et du IX^e^ s., voit apparaître dans les sources la «race nouvelle des potentats locaux», au moment même où l'État «élève ses exigences envers les masses paysannes». Nicéphore I^er^ «contraint les humbles au service militaire, augmente les impôts et révise le cadastre. Il modifie ainsi le fragile équilibre de la petite paysannerie et facilite l'affaiblissement durable qui permet l'affirmation des puissants». Mais corollaire imprévu : les paysans désertent la terre. Or la mise en valeur du sol était assurée par la petite exploitation paysanne. «De la santé économique et sociale de cette petite exploitation dépend la croissance ou la récession dans les campagens byzantines et donc, dans un empire qui cache derrière une brillante façade urbaine la prédominance fondamentale de l'économie rurale, la prospérité ou la crise».

L'informatique a été mise à contribution pour fournir des données statistiques intéressantes. Il n'est pas exclu qu'elles confortent une vision un peu trop rigide ; j'ai vu, avant la guerre de 1940, les membres des familles les plus pauvres d'un village de France, en période difficile, se garnir les poches, le matin, de châtaignes qu'ils rongeaient de temps en temps pendant la journée — complément du pain insuffisant qu'ils pouvaient s'offrir, et dont la plus grande partie passait d'ailleurs dans «la soupe» – denrée de base de la région. Des solutions analogues ont dû compter en Anatolie byzantine aussi. Certes il faut tirer le maximum de l'informatique, mais en gardant une certaine distance. Les tables dressées par l'A. restent suggestives. Son dernier mot, approfondi dans l'excellent ch. XI, sera : *une agriculture bloquée par l'autarcie*.

Les *Facteurs conjoncturels dans l'économie rurale byzantine* ne pouvaient être passés sous silence, mais «les données chiffrées ... sont partielles, discutables, contradictoires, impossibles à comparer entre elles ... rebelles à tout outil mathématique un peu perfectionné... Ajoutons que l'on est presque totalement privé d'un outil conjoncturel fondamental, qui, pour certains, fournit l'explication de fond de l'évolution économique et sociale, les données d'ordre démographique». Tout byzantiniste sait combien est frustrante la carence de ces données. «Même l'impact d'un événement aussi simple ... que la grande peste du début du règne de Justinien, pose un problème». «Il reste ... l'impact direct des raids arabes sur les populations rurales. Les razzias provoquent des fuites momentanées pour chercher refuge dans une forteresse. Les paysans déguerpis se réinstallent-ils dès l'ennemi parti ? Sans doute oui, dans la plupart des cas». À la différence des puissants, «quand ils n'ont pas été raflés pour être vendus comme esclaves, les petits paysans peuvent se rétablir assez facilement». Était-ce vraiment aussi simple ? Ces allers-retours

vers un refuge provisoire pouvaient se compliquer de problèmes de ravitaillement ; est-ce que cela se reflétait dans la mortalité ? Dans la natalité ? Des paysans raflés et emmenés par les razzias, quel était le pourcentage encore en vie quand ils arrivaient au but ? Quel était le pourcentage qui bénéficiait des échanges de prisonniers ? Les hivernages en sol byzantin de troupes arabes, quel en était l'impact direct sur la population, et indirect via les terres perdues pour la culture ? Même quand les arabes n'hivernaient pas il y a eu réduction des terres sous culture. L'A. dit que «les invasions arabes et la reconquête byzantine ont amené en Asie Mineure ... de profonds mouvements démographiques», mais il semble surtout avoir à l'esprit le «second facteur», c'est-à-dire la «politique impériale de transferts de populations».

Les catastrophes naturelles sont abordées à Édesse, au tournant des v^e^-vi^e^ ss., à travers les pages du Pseudo-Josué le Stylite : en 500, un vol de sauterelles provoque une famine. Les hommes valides sont partis (p. 456). Ici encore l'A. estime que le Pseudo-Josué exagère, ce dont je suis bien persuadée, mais quand il dit qu'une épidémie est «suspecte» parce qu'elle «frappe trop sélectivement» ceux que le chroniqueur tient pour visés par la «vindicte divine», et que «de plus, les mêmes pauvres sont encore valides, du moins assez pour mendier, tout le reste de l'année et l'année suivante», d'une part il n'admet pas assez que le fait d'être frappé par la punition vous désigne comme un de ceux qui l'ont mérité, et d'autre part il lit ce texte un peu trop mathématiquement, si je puis dire. En général, K. a une estimation relativement réductionniste des catastrophes. Peut-être a-t-il raison, les sources exagèrent certainement, mais il me semble que, compte tenu également du contexte, il estime systématiquement au minimum les dégâts.

Dans l'énorme corpus de sources, l'interprétation ne fera pas toujours l'unanimité. Je soulèverai néanmoins un certain nombre de cas, où l'A., si je ne me trompe, accepte de façon peu critique ce que dit la source, pour en déduire quelque chose. La *Vita Ioannicii* ne pèse peut-être pas lourd dans le dossier du recrutement des «tagmata autrement que par engagement volontaire». L'A. nous dit qu'«en 773-4, à 19 ans le futur saint Iôannikios ... qui vit dans son village natal ... est versé dans le contingent des excubiteurs ... «par le choix du tyran» (Constantin V), de toute évidence sans qu'on lui demande son avis et sans doute en vertu d'une obligation qui frappait déjà ses parents... L'état de soldat n'est pas un état que l'on abandonne facilement ; en 790, Iôannikios renonce à l'iconoclasme, mais il ne quitte la *strateia* pour la *militia Christi* que 6 ans plus tard... Iôannikios constitue un aspect insolite du mercenariat : engagement plus ou moins forcé pour une durée très longue dont l'intéressé n'a visiblement qu'une maîtrise très partielle» (p. 236).

Ce n'est peut-être pas tout à fait aussi transparent. Puisque K. utilise la rédaction *auctore Saba*, regardons le texte de plus près : *à 16 ans ... il était splendidement formé, beau et présentant bien. C'est pourquoi, quand il eut*

dix-huit ans, il fut enrôlé dans le contingent des excubiteurs, par choix du tyran. Ce n'est pas le terme «tyran», employé par un hagiographe iconodule pour désiger Constantin V, qui permet de reconnaître un engagement forcé. Et puis, où était Iôannikios entre seize ans et dix-huit ? Il semble bien qu'il n'ait pas quitté le village natal, mais oserait-on être affirmatif ? Y aurait-il un parallèle avec l'enrôlement, par Michel III, de Basile dans l'hétairie ? Je croirais plutôt que l'expression ne correspond à aucun fait, sert seulement à souligner que le saint qui s'est distingué par le mépris du corps possédait un corps qui ne paraissait pas à tous méprisable, que la faveur des ennemis des images allait à ce partisan des images (qui ne l'était pas encore, il est vrai) — interprétation qui correspond tout à fait au ton de la rédaction : *il n'était pas seulement plus fort, plus beau, plus grand que tous les autres, mais, au combat, il venait au secours de ceux qui en avaient besoin et les arrachaient aux mains des ennemis.* L'hagiographe Sabas s'enthousiasme — le terme n'est pas trop fort — pour ses faits de guerre : *L'Empereur* [Constantin VI] *se porta contre [les Bulgares] à la tête de l'armée, et Joannice, comme un autre David, abattait les ennemis, coupait la tête à leurs chefs...* Quant au fait que, converti au culte des images, il continue néanmoins pendant six ans dans l'état militaire, ses hagiographes, tant Pierre que Sabas, trouvent nécessaire d'expliquer, non pourquoi il était resté mais pourquoi il est parti. Il fut, dans les deux rédactions de la *Vita*, impressionné par les morts de la guerre bulgare, et frappé par le fait que lui-même en était rescapé ; Iôannikios quitta l'armée, après plus de vingt ans de service, comme le prétend Sabas, une douzaine seulement dans la rédaction *a Petre*, reconnue pour plus ancienne et dont Mango a, dans une étude très serrée, démontré qu'elle est sûrement plus fiable (1). On ne saurait trancher, mais il me paraît extrêmement hasardeux de fonder sur ce passage — qui rentre allègrement dans ce qui paraît bien être le jeu de Sabas — quoi que ce soit qui n'est pas attesté par ailleurs.

«En 766-777, les prix du grain sont descendus au niveau incroyablement bas de 60 modioi de blé pour un nomisma ; la plupart des gens ont eu l'impression d'une abondance due à une très bonne récolte. «*Faux semblant, que les chroniqueurs démasquent* ; c'est Constantin V, nouveau Midas, qui a accumulé de l'or en levant des impôts formidables ; les contribuables sont ainsi forcés de vendre une plus grande partie de la récolte et les prix s'effondrent» (p. 466). Le contexte nous échappe totalement ; au lieu de précisions nous devons nous satisfaire des passions que le bas prix du blé, dû à un empereur iconoclaste, a éveillé chez deux chroniquers iconodules. Certes, Léon et Constantin ont ajouté de nouveaux impôts, mesure qu'il était peut-être diffi-

(1) Analyse et conclusions extrêmement suggestives de C. MANGO, dans *The two Lives of St. Ionnaikios and the Bulgarians*, in *Okeanos, Essays presented to Ihor ŠEVČENKO on his 60th birthday (Harvard Ukrainian Studies* VII, 1981), pp. 393-404.

cile d'éviter, et les paysans en auront forcément souffert. Dans l'*Antirrhétikon III*, Nicéphore décrit la torture infligée à des paysans par les employés du fisc, pour les faire payer. Mouzalon en donne une description plus détaillée quatre siècles plus tard ; sans doute y avait-on plus ou moins régulièrement recours, mais elle n'apparaissait dans l'écrit que comme arme. Si le blé à bon marché coûtait cher aux paysans, c'était par contre le salut de la plèbe citadine. Constantin avait, d'une part repeuplé CP, et d'autre part rassemblé des ouvriers qualifiés de toutes les régions de l'empire pour reconstruire l'acqueduc ; le ravitaillement de la ville était une priorité. «Faux semblant, que les chroniqueures démasquent» me paraît un peu trop assuré.

De même, l'affaire du *foundax* n'est pas facile à apprécier. Niképhoritzès, Logothète du Drome, avait imposé, au nom de Michel VII, un monopole d'état de vente du blé. Tout le blé de la région devait revenir au *foundax* établi à Rhaidestos : «Dans les violentes critiques à l'encontre du *monopoleion* du blé institué à Raidestos dans le *foundax* attribué à Niképhoritzès par Michel VII Doukas, on croit déceler qu'Attaliate lui-même comptait parmi les producteurs de blé ainsi lésés» (p. 337, n. 398). Il «avait l'habitude d'acheter le blé 18 modioi par nomisma, et le prix du blé à CP ... était plus proche de 12 modii par nomisma. Le bénéfice n'était pas négligeable». En fait, la vente directe, au charroi, ne profitait sûrement pas autant à «l'acheteur cherchant librement le moins-disant» qu'au vendeur cherchant le plus-disant. Sans compter que toute disette permettait une spéculation intéressante. «Quel but poursuivait Niképhoritzès ?» Mais peut-être Michel VII pensait-il lutter contre cette spéculation tout en assurant à l'État une nouvelle source de rentrées ? Ce qui est certain, c'est que le dossier est tout sauf objectif.

Il faut féliciter Kaplan de son utilisation du livre de Mahmout Makal, *Un village anatolien*. Il s'est limité à y relever des données sur les résultats de l'emploi d'un outillage. Des méthodes inchangées dans des conditions qui l'étaient également, devaient donner des résultats comparables à ceux obtenus dans l'empire byzantin. L'auteur a un pied dans le Moyen Âge, l'autre dans le monde d'aujourd'hui, et la vie de ces paysans d'un village d'Anatolie est encore prise dans le premier ; le lecteur reconnaît, tantôt le *Code Rural*, tantôt les *Vies* de saints.

Or, certaines données sont faussées. P. 82 il faut mettre en cause la traduction et une attention insuffisante prêtée au contexte. «Nous semons 40 kilos, nous récoltons 13 *kilés*». Et en fait il faut lire : «Nous avons semé 40 *kile* de grain et nous en avons tiré 13 *kile* de blé». Le fait qu'il ne fallait changer qu'une lettre pour convertir *kile* en kilo a inspiré au traducteur une récolte «rationnelle».

Évaluer le rendement est, certes, difficile, dans les sources byzantines. Le contexte est fondamental : le «couple Lycien qui s'adresse à Nicolas de Sion ... n'ont récolté pendant 20 ans que 1 pour 1 [25 modioi de semés, 25 de

récoltés] ; même si l'on est en droit de se demander de quoi ce couple a bien pu vivre durant tout ce temps [!], il est clair qu'un rendement de 1 pour 1 n'est pas si exceptionnel : on met 20 ans à s'adresser au saint pour trouver un remède !» Mais quand ils finissent par le faire, *l'année suivante ils semèrent le même champ avec la même quantité de semence ... et, la moisson venue, ils récoltèrent cent vingt cinq grands modii !* Ajoutons que ce même saint, à peine mis au monde, alors qu'on lui donnait son premier bain, *par la puissance de Dieu se mit debout sur ses pieds [et resta ainsi] pendant deux heures.* Les hagiographes ont des techniques variées : celui-ci manie les chiffres, mais autrement que les statisticiens.

Enfin, je me méfie de Danèlis. «Philarète est quasiment un pauvre hère comparé à la célèbre péloponnésienne Danèlis». «À Basile Ier elle avait déjà donné «une part non négligeable du Péloponnèse, qui était son bien propre». Exagération sans doute ; mais le chroniqueur veut probablement signifier...». Quant à ses «esclaves domestiques», ils constituent «une foule innombrable dont Léon VI affranchit un contingent de 3000 pour l'envoyer peupler la Longobardie». «Danèlis est un exemple malheureusement unique de très grande fortune» (pp. 333-4). Cette constatation, jointe au contexte et à la nature de la source, peut inspirer quelque réserve. Comme la suivante, d'ailleurs. «Les détails sont encore moins abondants sur la façon dont étaient mises en valeur les immenses possessions de Danèlis» (p. 347).

J'ai tenu à insister sur ces cas, parce qu'il me semblait que l'aspect éventuellement statistique de la source avait été seule prise en considération, et qu'il avait été insuffisamment tenu compte du reste, que ce soit le contexte précisé dans la source ou encore la nature de celle-ci, alors qu'ils peuvent tout modifier. Mais il s'agit d'un nombre infime de cas, qui frappent parce qu'ils détonnent sur la maîtrise et le jugement dont fait habituellement preuve l'A. au long d'un ouvrage admirablement construit, d'une lecture passionnante, reposant sur une familiarité remarquable tant avec les sources habituellement prises en compte pour l'étude de la terre qu'avec d'autres, dont il a vu combien elles aussi avaient à donner.

P. KARLIN-HAYTER.

Dirk SCHLINKERT, Ordo senatorius *und* nobilitas. *Die Konstitution des Senatsadels in der Spätantike mit einem Appendix über den* praepositus sacri cubiculi, *den «allmächtigen» Eunuchen am kaiserlichen Hof*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1996 (*Hermes : Einzelschriften*, 72), 1 vol. 17 × 24 cm, VIII-311 pp. ISBN : 3-515-06975-5.

Inaugurées par Mommsen et ses épigones, les études d'histoire sociale de l'antiquité ont connu un essor nouveau grâce à la *Römische Socialgeschichte* de Géza Alföldi (Wiesbaden, 3e éd., 1984 [traduction française par Ét. Évrard, Paris 1991, avec une mise à jour bibliographique par Y. Le Bohec]). En France,

les travaux de prosopographie de l'École de Paris ont permis de mieux connaître les rouages et les structures de la société romaine, depuis la fin de la République jusqu'au Bas-Empire. L'ouvrage que voici, consacré à la noblesse sénatoriale au Bas-Empire, se situe dans la droite ligne de ce courant de recherches. Après un long «Forschungslage», l'étude est divisée en deux volets. Le premier est consacré à l'*ordo senatorius* dans les sources normatives — essentiellement le *Codex Theodosianus* et le *Codex Iustinianus*, le second à l'image de la *nobilitas* telle qu'elle apparaît à travers les *Res gestae* d'Ammien Marcellin. Pour terminer, un important appendice concerne le *praepositus sacri cubiculi* et l'évolution du rôle des castrats à la Cour impériale. — L'*ordo senatorius*, qui s'est considérablement accru à la suite de la réforme de Constantin, apparaît comme un rang noble qui repose sur la *dignitas indulta* de l'empereur, qui est lui-même le premier sénateur. C'est en effet l'empereur en personne qui est le dispensateur de l'*ordo dignitatum*, dont l'attribution comporte le devoir de répondre aux attentes du *Princeps*. C'est lui aussi qui commande le jeu d'octrois réciproques qui détermine la structure hiérarchique de la noblesse sénatoriale. Le principe de l'octroi que fait l'empereur régit plus que la simple appartenance à la noblesse sénatoriale. Il consacre tout un réseau de rapports sociaux, depuis les couches les plus élevées jusqu'au plus modestes employés de l'administration impériale. — C'est essentiellement le livre quatorze d'Ammien Marcellin qui permet de cerner l'image que se fait l'historien de la vie quotidienne de la noblesse de son époque. La *noblilitas* se définit d'abord d'après la naissance. Le fils d'un sénateur est né dans une famille de haut rang, qui se situe dans une longue lignée et considère l'héritage de cette tradition comme une norme sur laquelle elle règle son propre comportement (*imitatio maiorum*). Par sa naissance, il a part au prestige et à la considération de sa famille, ce qui se concrétise le plus souvent par une carrière politique. Prédestiné pour les fonctions publiques (*dignitas*, *potestas*, *honor*), il détiendra aussi les prérogatives les plus importantes dans la société (*celsae potestates*, *gradus potestatum excelsi*, *dignitatum apices maximi*). Engagé politiquement, que ce soit à Rome, à la Cour, dans l'administration impériale, dans les conflits civils ou militaires, il doit prouver son rang par des réalisations précises. La récompense, qui le fera reconnaître comme un *nobilis*, sera la renommée et la *memoria* que la postérité conservera de lui. La *vera gloria* est l'apanage de son rang et le point culminant de son existence comme *nobilis*. Les seuls concurrents qu'il peut rencontrer sont les autres *nobiles*, qui doivent aussi leur rang à leur naissance. Il devra se mesurer avec eux sur différents terrains en respectant les règles du jeu. Tant que son comportement correspondra aux attentes de sa classe, il pourra compter sur la considération de ses pairs et accroître son prestige personnel. Ainsi il laissera aux générations futures un modèle à imiter et s'insérera dans la longue lignée des *exempla* qui détermineront le comportement de sa descendance, génération

après génération. — L'excursus étudie l'institution du *praepositus sacri cubiculi* à travers la carrière de trois eunuques attachés à la maison de l'empereur, dont le rôle donne lieu dans les sources antiques à une polémique : Eusèbe, Euthérius et Eutrope. Dans l'antiquité gréco-romaine, la présence d'eunuques dans les résidences de la noblesse est une banalité. Leur fonction consistait dans des tâches de maintenance de la maison : bains et soins du corps, habillement du maître, services de la table et, parfois, éducation des enfants. Depuis Auguste, la *domus principis* compte aussi des eunuques, et il existait dans le palais du prince une fonction dite *a cubiculo*, occupée exclusivement par des esclaves et, plus tard, des affranchis. Attachés à cette tradition, Dioclétien et Constantin modifièrent radicalement la fonction, qui devint le monopole des eunuques. C'est Dioclétien qui établit pour la première fois un eunuque dans une fonction du *sacer comitatus*, avec le titre de *praepositus sacri cubiculi*, dont le sens est toutefois modifié à l'époque de Constantin. Cette expression désigne alors le tout-puissant premier eunuque de la Cour, de condition servile, qui est placé à la tête du *cubiculum* de l'empereur.

Bruno ROCHETTE.

CHRONIQUE

NAZIANZENICA BYZANTINA

DEUX LIVRES RÉCENTS DU PROFESSEUR FR. TRISOGLIO

F. Trisoglio, *Gregorio di Nazianzo il teologo*, Milano (Vita e piensiero. Pubblicazioni dell'Università cattolica), 1996 (Studia patristica Mediolanensia, 20). x + 228 pp., 220 × 155 mm. ISBN 88-343-0182-x. Prix : 56.000,- Lires ital.

Id., *San Gregorio di Nazianzo e il* Christus Patiens. *Il problema dell'autenticità gregoriana del dramma*, s.l. = Torino (Università degli studi di Torino), s.d. = 1996 (Filologia. Testi e studi, 7). 319 pp., 240 × 170 mm. ISBN 88-7166-280-6. Prix : 38.000,- Lires ital.

Fr. Trisoglio est professeur émérite de l'université d'État de Turin. Philologue classique, titulaire de la chaire d'histoire byzantine et de celle d'histoire des littératures grecque et latine des origines à la Renaissance, il a consacré une grande part de ses travaux à Grégoire de Nazianze et à la survie des œuvres de cet écrivain.

Il a la plume généreuse et féconde. Ses deux derniers ouvrages en témoignent : ils sont importants par leur étendue et par leur message. Ils couronnent une longue série d'études et apportent une conclusion à l'ensemble d'une trentaine de publications réparties sur une trentaine d'années (1965-1996). La liste de celles-ci permettra d'en juger.

Travaux du Pr. Fr. Trisoglio concernant Grégoire de Nazianze en général :

1965

1. — *Reminiscenze e consonanze classiche nella XIV orazione di San Gregorio Nazianzeno.* Nota di Fr. Trisoglio presentata dal Socio nazionale residente Michele Pellegrino nell'adunanza del 12 Gennaio 1965, in *Atti della Accademia delle Scienze di Torino* 99 (1964-1965), pp. 129-204.

Cette étude fut présentée à l'Académie de Turin par le Prof. M. Pellegrino, futur cardinal et archevêque ; l'Auteur se propose d'y mettre au clair les rapports de Grégoire de Nazianze avec la littérature classique ; il fait une différence entre les sources, les réminiscences et les concordances et il s'en tient principalement à une analyse des formules et des mots (p. 129) ; il s'arrête néanmoins aux systèmes de pensée philosophique ou religieuse qui sous-tendent des modes d'expression (providence, hasard, déterminisme, pp. 189-195, etc.) et met en évidence le «frémissement de vie nouveau» par lequel l'écrivain anime des formes d'expression courantes de la littérature classique (pp. 203-204). La bibliographie spéciale du sujet (n. 1, pp. 131-135) reste précieuse.

2. — *Sulle interpolazioni nella XLV Orazione di S. Gregorio Nazianzeno*, in *Aevum* 39 (1965), pp. 25-44.

Des œuvres de Grégoire de Nazianze ont-elles été mises à jour avant ou après la mort de l'auteur et l'un des correcteurs supposés serait-il Eulalios, évêque de Nazianze et ami de Grégoire (p. 39)? À ma connaissance, l'hypothèse est formulée ici pour la première fois (p. 41), et avec la prudence qui s'impose. Elle sera reprise 25 ans plus tard comme une réalité établie. Ces premières approches de l'hypothèse seront complétées par les articles n° 7 et n° 27 dont il sera question plus loin.

1973

3. — *San Gregorio di Nazianzo in un quarantennio di studi (1925-1965)* = *Rivista lasalliana* 40 (1973), 462 pp.

Ce recueil bibliographique est à mettre au rang des instruments de travail le plus utiles aux études sur Grégoire de Nazianze ; la bibliographie de 1965 à 1995 est attendue pour bientôt et annoncée par le prof. Gärtner, directeur de la revue *Lustrum* (1996), dont elle constituera le prochain volume.

1981-1983

4. — *Mentalità ed atteggiamenti degli scoliasti di fronte agli scritti di S. Gregorio di Nazianzo*, in *II. Symposium Nazianzenum. Louvain-la-Neuve, 25-28 août 1981* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. 2. Reihe. Neue Folge : Forschungen zu Gregor von Nazianz, 2), Paderborn, München, Wien und Zürich 1983, pp. 187-251.

Le byzantiniste analyse ici les «mentalités et attitudes» des auteurs le moins mal connus parmi les scoliastes de Grégoire de Nazianze afin de caractériser leurs personnalités. Cette analyse littéraire et historique fait toujours autorité aujourd'hui alors que les travaux d'approche en vue d'une édition de cette tranche importante de la littérature byzantine parasite ont été entrepris et que les scolies du Pseudo-Nonnos sont déjà éditées (Jennifer NIMMO SMITH, *Corpus Christianorum*, series Græca, 27 = *Corpus Nazianzenum*, 2, Turnhout, 1992).

1984-1992

5. — *Filone alessandrino e l'esegi cristiana. Contributo alla conoscenza dell'influsso esercitato da Filone sul IV secolo, specificamente in Gregorio di Nazianzo*, art. in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II. *Principat*, Berlin und New York 1984, pp. 588-730.

L'étude porte sur le rôle général du judaïsme et plus spécialement de Philon sur un écrivain chrétien du IV^e^ siècle (pp. 696-730) sous l'angle des concomitances conceptuelles (pp. 600-679) ou lexicales (pp. 679-687) ; elle s'appuie sur des analyses textuelles et littéraires et sur un fond de bibliographie critique (pp. 700-721 : nn. 308-321).

6. — *La figura dell'Eretico in Gregorio di Nazianzo*, in *Eresia e eresologia nella Chiesa antica (Roma, 1984)* = *Augustinianum* 25 (1985), pp. 793-832.
7. — *Quando il Nazianzeno nelle sue Orazioni sonnechia*, in *Civiltà classica e cristiana* 6 (1985), pp. 541-564.
8. — *La pace in S. Gregorio di Nazianzo*, in *Civiltà classica e cristriana* 7 (1986), pp. 193-229.
9. — *Uso e effetti delle figurae elocutionis nei Discorsi di Gregorio di Nazianzo*, in *Orpheus* 7 (1986), pp. 255-271.
10. — *Figurae sententiae e ornatus nei discorsi di Gregorio di Nazianzo*, in *Orpheus* 8 (1987), pp. 71-86.
11. — *San Gregorio Nazianzeno : l'uomo attraverso all'oratore*, Genova 1987, 94 pp.
12. — *La conversione in San Gregorio di Nazianzo*, in *La conversione religiosa nei primi secoli cristiani* = *Augustinianum* 27 (1987), pp. 185-217.
13. — *Il Demonio in Gregorio di Nazianzo*, in *L'autunno del diavolo. «Diabolos, Dialogos, Daimon» : Convegno di Torino, 17/21 ottobre 1988*, s.l. (Torino), 1990, pp. 249-263.

14. — *La spiritualità dell'elevazione in San Gregorio di Nazianzo*, in *La scuola cattolica* 118 (1990), pp. 432-469.

Les articles des années 1985-90, sauf le n° 7, mettent en œuvre l'analyse littéraire des textes et précisent les idées de Grégoire de Nazianze sur divers sujets. Le n° 7, qui est à rapprocher du n° 27, met en question le poncif traditionnel de la «perfection littéraire» sans défaut dont l'hagiographie accable Grégoire : les qualités littéraires de celui-ci et son humanisme brillant masquent la médiocrité de nombreux passages mornes et artificiels (p. 541), encombrés d'énumérations trop longues ou inutiles (p. 543), banals ou rebattus (pp. 544-545 et 547-548). Dans le n° 6 (1985), d'innombrables références appuient la constatation que Grégoire s'intéresse aux doctrines plutôt qu'aux promoteurs de celles-ci (p. 806). Le n° 8 (1986) présente Grégoire de Nazianze en défenseur de la paix plutôt qu'en philosophe qui l'analyse (pp. 193-201) ; il accumule les références aux passages consacrés à la sérénité de l'esprit et du cœur, à la paix civile ou religieuse ; la sérénité de la bonne mort signe de sainteté échappe ici aux analyses littéraires (n° 16 : pp. 210-212, et n° 17 : pp. 212-214), mais cet aspect de l'humanisme grégorien avait déjà été mis en relief ailleurs. Les n^{os} 9 (1986) et 10 (1987) illustrent et enrichissent par une foule d'exemples les théories développées par les manuels consacrés à la rhétorique hellénistique ou à la seconde sophistique, par exemple les études de R. Ruether (*Gregory of Nazianzus Rhetor and Philosopher*, Oxford 1969), M. Guignet (*Saint Grégoire de Nazianze et la rhétorique*, thèse, Paris 1911), H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, München 1960), etc. Le n° 11 (1987) est destiné à un public lettré ; il est édifiant, mais érudit, illustré par de nombreuses références et citations. L'originalité du n° 12 (1987) consiste à mettre en évidence l'idée de Grégoire d'une «conversion permanente» ascétique et spirituelle (pp.196-201) fondée sur la mystique du baptême (pp. 204-209) ; comme l'analyse littéraire s'en tient à l'image que Grégoire lui-même entretient de sa propre personne et de son milieu, elle passe légèrement sur la conversion du père de Grégoire et sur le courant politique déclenché par le Pouvoir en faveur de l'orthodoxie en 325 (p. 205 et n. 30) et sur la légende de Cyprien et Justine, qui est pourtant un prélude littéraire à celle de Faust (p. 207 et n. 35). Le n° 13 (1990) analyse tous les aspects de la démonologie selon Grégoire de Nazianze ; celui-ci n'a pas composé un traité systématique sur cette matière ; des matériaux épars glanés dans ses œuvres permettent d'y reconnaître des

répulsions placées sous les étiquettes par lesquelle les auteurs désignent traditionnellement la personification d'un génie pervers qui incarne le mal sous quelque forme (pp. 251-253, 257-258, etc.). Le n° 14 (1990) analyse les traitements divers du thème des «ailes», de la «hauteur», des «sommets», de la compétition et de la supériorité sous ses formes ascétiques, morales et caractérielles (pp. 438-441 et 448-457), sociales, théologiques (p. 443), spirituelles ou rédemptrices (pp. 466-467).

1992-1993

15. — *La verità in Gregorio Nazianzeno : concetto e importanza, in Gregorio Nazianzeno teologo e scrittore* (Pubblicazioni dell'Instituto di Scienze Religiose in Trento, 17), s.l., s.d., pp. 49-102.
16. — *Il pastore d'anime in San Gregorio di Nazianzo*, Genova, 1993, 150 pp.
17 — *San Gregorio di Nazianzo e la politica*, s.l., s.d. (Alessandria 1993), 75 pp.

Les travaux n^os^ 15, 16 et 17 appliquent la même méthode d'analyse littéraire que les articles précédents. Le n° 15 a pour objet le thème de «la vérité, conçue comme la réalité des choses et des événements» (n° 15, pp. 63-64 et 100) ou comme «la déclaration sincère des états d'âme» (n° 15, p. 76). Les deux livres parus en 1993 étudient l'intérêt porté par Grégoire de Nazianze aux mystères théologiques (n° 16, p. 77-79 et 82-83) et au sacerdoce comme fonction pastorale (n° 16 *passim*) ainsi qu'à la responsabilité sociale du notable, évêque ou laïc (n° 17, *passim*) ; il note en passant que Grégoire n'a jamais pensé à élaborer un système politique ; il visait seulement à promouvoir la grandeur morale d'une vocation surnaturelle liée au baptême des fidèles (n° 17, p. 60).

1996

***Gregorio di Nazianzo il teologo* (Milan, 1996).**

Le livre est divisé en cinq chapitres qui traitent la vie de Grégoire de Nazianze (pp. 9-71), sa figure morale et spirituelle (pp. 73-151), ses œuvres et leur chronologie (pp.153-184), son style (pp. 185-221), sa personnalité (pp. 223-228).

L'intérêt de l'Auteur se porte principalement — et c'est l'originalité du livre — sur la personnalité de l'écrivain du IV^e^ siècle ; non seulement dans les chapitres consacrés à sa figure spirituelle et morale ou à son style (en particulier pp. 73-152 et 185-221), mais d'un bout à l'autre

de l'ouvrage, il concentre l'attention sur «la physionomie spirituelle et morale» de l'écrivain et le cinquième chapitre intitulé *Personalità* constitue la synthèse et la conclusion de l'ensemble (pp. 223-228). L'apport exceptionnel des travaux de l'Auteur à l'histoire et à l'étude de l'œuvre de Grégoire de Nazianze a été détaillé ci-dessus (n° 1 à n° 31). L'intérêt de sa méthode d'analyse a aussi été souligné. En 1965 (art. n° 1), celle-ci visait surtout les formes verbales de l'expression. Progressivement elle s'est tournée davantage vers la personne de Grégoire (son caractère, ses goûts, convictions, idées et attitudes, pulsions ou impulsions) et vers les réalités psychologiques, affectives, théologiques ou religieuses, historiques ou personnelles exprimées (art. n^{os} 2, 4-17, 19-21 et 23-31). L'ouvrage qui paraît maintenant est l'aboutissement, la conclusion et la synthèse de ces recherches précises et systématiques.

Les parties biographiques du livre (vie, œuvres, chronologie) s'écartent rarement des données traditionnelles de la patristique. Elles ont néanmoins le mérite de prendre leurs distances vis-à-vis des quelques ouvrages hagiographiques ou littéraires récents. L'exposé est illustré par des textes et des références et enrichi par des enquêtes bibliographiques particulièrement fournies (pp. 164-165 : les *Lettres*, pp. 180-181, les *Poèmes*). Une longue familiarité avec les textes analysés, avec leur auteur et avec leur époque permet au Prof. Trisoglio de se trouver de plain-pied avec les perspectives théologiques, spirituelles et mystiques de Grégoire de Nazianze. Là-dessus repose l'autorité de cet ouvrage.

Celui-ci ne se présente pas comme une réponse critique aux nombreuses questions que la biographie de l'écrivain peut encore poser aux historiens. En effet, malgré l'abondance des publications récemment consacrées à la vie et aux œuvres du Nazianzène, de nombreux points de détail restent hermétiques dans les souvenirs que les écrits de celui-ci nous ont transmis ; car, Grégoire de Nazianze a pris soin de laisser à la postérité une image précise et calculée d'un certain nombre de ses faits et gestes. Et qui croira sa déclaration citée p. 71, affirmant qu'il «ne cherchait même pas à laisser une faible trace de soi sur la terre de bassesse» (*οὐδ' ἐπὶ γαίης ἤρειδον χθαμαλῆς ἴχνιον ἀδρανέον* = *Carm.* II, I, 45, vv. 297-298, *PG* 37, col. 1374)? Son regard sur lui-même a filtré ses souvenirs. Qui douterait que «le regard que vous portez sur votre passé est au moins aussi important que votre passé lui-même» (Élie WIESEL, dans F. MITTERAND, *Mémoire à deux voix*, Paris, s.d. = 1995, p. 110 et p. 111)? En outre, qui sait dans quelle

mesure la lecture des mémoires d'un Père de l'Église aussi illustre que Grégoire a bénéficié d'une sorte de solidarité ou d'admiration collective de la part des «patristiciens»? Sa biographie, comme celle d'autres personnages de référence, n'a-t-elle pas été victime d'une piété filiale abusive, d'une sorte de «filiopiétisme», si l'on peut dire, troublant inconsciemment le libre examen des faits et des propos et mettant en valeur des traits et des détails avantageux? Sur le terrain de l'histoire, le Prof. Trisoglio fait honnêtement l'inventaire des réponses communément admises plutôt que l'état des questions en suspens. Il se fie généralement aux travaux de P. Gallay et ses propres analyses des textes sont assez rigoureuses pour le protéger contre des dérives traditionnelles.

À ma connaissance, un tel ouvrage n'existait pas encore en italien et celui-ci comble enfin une grave lacune.

Travaux du Pr. Fr. Trisoglio concernant spécialement le *Christus Patiens* :

1974

18. — *Il* Christus patiens *: rassegna delle attribuzioni*, in *Rivista di studi classici* 22 (1974), pp. 351-423.

Cet article fournit un relevé détaillé et critique des opinions publiées par 190 spécialistes au sujet de l'authenticité grégorienne du *Christus Patiens* depuis J. Löwenklau (1571), C. Baronius (1588), les Mauristes ou A. B. Caillau (Lyon et Paris, 1840 ou Paris, 1842), etc. Il relève notamment les opinions négatives de K. Krumbacher, «reflet de l'opinion courante» (1897), U. von Wilamowitz-Möllendorff (1907), F. J. Dölger (1934), F. Dölger (1948 et 1952), Th. Sinko (1954), S. Impellizeri (1965), H. Hunger (1971), etc. Sont favorables à l'authenticité Vénétie Cottas (1931) et Ch. Diehl (1931), R. Cantarella (1948 et 1953), A. Tuilier (1969), P. Bogaert (1970), et d'autres. L'article ne concerne pas les témoignages manuscrits, par ex. les notices de la *Souda* dans les *cod. Vindob. theol. Gr.* 103 (cf. LAMBECIUS, IV, pp. 46-47) et *Paris. Gr.* 998, le colophon de Michel Synadénos dans le *cod. Paris. Gr.* 2707 (1301), etc. ; il souligne au passage l'absence absolue d'une étude fouillée sur la matière et la faiblesse des raisons sur lesquelles s'appuient les critiques prenant position pour et contre l'authenticité.

1978-1980

19. — *I deuteragonisti del Christus Patiens*, in *Dioniso. Rivista di studi sul teatro antico* 49 (1978), pp.117-187.

20. — *La Vergine Maria come protagonista del Christus Patiens*, in *Marianum* (1979), pp. 199-266.
21. — *La Vergine ed il coro nel «Christus Patiens»*, in *Rivista di studi classici* 27 (1979), pp. 338-373.
22. — Gregorio Nazianzeno. *La passione di Cristo*. Traduzione introduzione e note a cura di Fr. TRISOGLIO (Collana di testi patristici, 16), s.l., s.d. (Roma 1979), 173 pp.
23. — *Forme e sviluppi del monologo nella tragedia classica greca e nel Christus Patiens*, in *Civiltà classica e cristiana* 1 (1980), pp. 7-48.

Les études n^os^ 19-21 analysent les rôles respectifs des personnages du drame. Si l'on compare les rôles de tous les personnages qui paraissent en scène ou qui y sont simplement évoqués, celui de la Vierge apparaît comme celui de la protagoniste absolue ; ce rôle est prééminent sous tous ses aspects, théologique, psychologique, intellectuel, sentimental et affectif ; les autres rôles sont complémentaires et accidentels (n° 19, p. 120). De l'analyse, se dégagent deux observations principales ; le *Christus Patiens* n'appartient pas au genre littéraire des «passions» ; c'est un drame biblique et une mise en scène de l'économie rédemptrice (n° 20, pp. 200 et 203) ; la personnalité féminine de la protagoniste permet de tirer parti des convenances du genre dramatique fixées par Aristote, *Poetica*, § 12, etc. (n° 20, p. 199). Toutes les scènes dans lesquelles la Vierge et le chœur sont en contact (= pratiquement l'ensemble du drame) font ressortir l'émotivité vigoureuse de la Vierge (n° 21, pp. 338-352), sa méditation des réalités surnaturelles et sa place dans la théologie chrétienne (n° 21, pp. 352, 358, 364), tandis que le rôle du chœur s'arrête à la matérialité des faits et des péripéties (n° 21, pp. 342-343, 353, 362, etc.). Les monologues expriment sous forme de tirades (n° 23, pp. 20-32), apostrophes sans réponses (n° 23, pp. 33-41), invectives et prières (n° 23, pp. 41-47) ce que ressentent les personnages ; par exemple, les vers 1110-1120, 1368-76, 1560-1596 sont des méditations de la Vierge sur l'incarnation rédemptrice de Dieu fait homme (n° 23, pp. 11-12). À la différence du drame antique, qui mettait en scène une aventure humaine, les péripéties du *Christus Patiens* sont surnaturelles (n° 23, p. 16). La traduction du drame destinée au public lettré italien (n° 22) est, pour autant que je peux en juger, après celle des Mauristes (= *PG* 38), celle qui respecte le mieux le texte.

1981-1993

24. — *La tecnica centonica nel Christus Patiens*, in *Studi Salernitani in memoria di Raffaele Cantarella*, (Salerno), 1981, pp. 371-409.
25. — *Il volto della divinità nella tragedia classica greca e nel «Christus Patiens»*, in *La Scuola cattolica* (janvier-avril 1981), pp. 1-73.
26. — *L'uomo di fronte a Dio nella tragedia greca e nel «Christus Patiens»*, Genova 1983, 128 pp.
27. — *Il* Christus Patiens *e la tragedia classica greca*, in *Dioniso. Rivista di studi sul teatro antico* 63 (1993), pp. 83-119.

L'analyse philologique du système centonique montre comment le *Christus Patiens* accommode le texte des tragiques grecs qu'il utilise (7 pièces d'Euripide, deux d'Eschyle et la *Cassandre* de Lycophron) ; le drame biblique emprunte des passages entiers aux drames antiques, notamment un bloc de 11 vers complets, des formules ou des mots ; ces emprunts sont soit transposés sans retouche, soit plus ou moins adaptés et modifiés comme dans les vers 622-632 = *Les Troyennes*, vv. 686-696, les vers 1130-1133 = *Médée*, vv. 1415-1418, etc. Le Prof. Trisoglio relève «une infinie différence» entre les perspectives terre à terre du drame antique et les vues surnaturelles et théologiques du drame biblique (n° 24, p. 376 et p. 116, etc.). L'art. n° 25 est la suite logique du n° 24. Après avoir analysé les emprunts verbaux, il met en parallèle les visages donnés à la divinité dans la tragédie antique et dans le *Christus Patiens* ; il oppose à «l'insatisfaction inquiète du drame classique» les perspectives de salut universel du thème chrétien (n° 25, pp. 54 et 73) : «même si l'art n'est pas toujours au niveau de l'âme» (n° 25, pp. 72-73) ; il voit dans la mise en scène l'expression d'un choix entre damnation et salut (n° 26, pp. 84-85) et une adaptation du drame ancien au goût nouveau pour le surnaturel (n° 27, pp. 114-115 ; connexions dialectiques : pp. 85-89, oppositions purificatrices : p. 99, dépassements mystiques : p. 101, vision surnaturelle : p. 107).

1994-1995

28. — *Il* Christus Patiens *come abbozzo incompiuto*, in *Voce di molte acque. Miscellanea di studi offerti a Eugenio Corsini*, Torino 1994, pp. 375-386.
29. — *L'ultima grande scena del* Christus Patiens *(vv. 2194-2388) è interpolata?*, in *Orpheus* 15 (1994), pp. 355-382.
30. — *La struttura del «Christus Patiens»*, in *Orpheus* 16 (1995), pp. 331-365.

Le *Christus patiens* désoriente le lecteur par diverses incohérences (cf. : «l'art n'est pas toujours au niveau de l'âme» : n° 25, pp. 72-73) ; il se révèle comme une ébauche, pas encore terminée (n° 28, p. 375 : «come abbozzo incompiuto») ; cette constatation fonde l'hypothèse d'une réflexion de l'auteur qui n'arrive jamais à terme (n° 28, p. 378). Cette hypothèse trouverait confirmation 1) dans la théorie de J. Bernardi relative au *Discours* 42 composé par étapes. « La mort ayant surpris l'auteur en 390, avant qu'il ait pu ou voulu donner une forme définitive et achevée à son œuvre. Le *Discours* 42 est une œuvre inachevée» (J. Bernardi dans *Mémorial J. Gribomont*, Roma 1988, p. 143) ; et 2) dans les déclarations de Grégoire lui-même (= *Carmina*, II, I, 50, vers 53-54 dans *PG* 37, col. 1389) : «La moisissure attaque mes livres ; mes écrits (*μῦθοι*) restent incomplets. Et quelle personne bienveillante les terminera?» (n° 28, p. 381). Les vices de style du *Christus Patiens* se rencontrent principalement dans la seconde moitié de la pièce excepté dans les vers 2194-2388, qui constituent la «grande scène» du dernier acte de ce drame. Cette scène est elle-même composée comme une tragédie classique régulière (n° 29, p. 355). L'analyse littéraire méthodique du texte (vers par vers) justifiait les conclusions négatives de l'art. n° 28 ; elle se complète néanmoins par une analyse positive de la structure du drame. L'art. n° 30, qui est une synthèse générale des études précédentes ayant pour objet la composition du drame biblique, relève que l'auteur de celui-ci est expert dans l'art dramatique antique en même temps qu'un théologien qui met en scène le mystère théologique (n° 30, pp. 330-331).

31. — *La physionomie spirituelle et artistique de Grégoire de Nazianze et celle de l'auteur du* Christus Patiens *: confrontation.* Communication faite à l'université de Caen, le 2 juin 1989, à l'occasion du «colloque sur le *Christos Paschôn* attribué à Grégoire de Nazianze».

D'après des notes manuscrites prises en écoutant cet exposé, le thème est le même que celui de l'article n° 30 et du *San Gregorio di Nazianzo e il* Christus Patiens.

1996

***San Gregorio di Nazianzo e il* Christus Patiens. *Il problema dell' autenticità gregoriana del dramma* (Torino, 1996).**

Contrairement au précédent, ce livre a pour objet une question jusqu'ici sans réponse qui embarrasse les byzantinistes depuis 420 ans

(cf. ci-dessus l'art. n 18) : Grégoire de Nazianze est-il ou non l'auteur du *Christus Patiens* ? Un bref résumé de cette œuvre s'impose afin de préciser l'objet des controverses (I) ; la réponse apportée par l'ouvrage du Prof. Trisoglio sera présentée ensuite (II).

I. Résumé de l'œuvre

Le *Christus Patiens* est un drame en trimètres iambiques (2603 vers *Sur les Souffrances du Christ* : cf. éd. des Mauristes, Paris et Lyon 1840 = Paris 1842 = reproduit par J.-P.Migne dans *PG* 38, col. 133-338 ; éd. et trad. A. TUILIER, *Sources chrét.*, 149, Paris 1969 ; trad. latine dans *PG* 38 ; trad. ital. F. TRISOGLIO, Rome 1979 : cf. n° 22 ci-dessus). Son titre a été donné par Antoine BLADUS (éd. princeps, Rome 1542) ; mais, il ne concerne apparemment que la première partie du texte tel qu'il se lit dans les mss et dans les éditions (cf. A. TUILIER : *titulus*, pp. 124-126, vv. 1-30). Les mss attribuent le drame à Grégoire de Nazianze ; parmi ceux-ci, 24 sont antérieurs à 1550 ; les autres sont postérieurs à l'édition de A. Bladus et H. Omont date le plus ancien, le cod. *Paris. Gr.* 2875, de 1260 environ (cf. TUILIER, pp. 75-78). L'indication des parties du drame, actes ou scènes ou rôles de chacun des personnages et du chœur ne paraît pas être originale. Dans les manuscrits, c'est généralement le texte seul qui permet de deviner la composition dramatique, la mise en scène et l'action scénique ; mais, il arrive que des notes concernant des rôles ou des jeux de scène aient été ajoutées dans les marges : par ex. dans le *Paris. Gr.* 2707, f. 98v, daté de 1301, une main récente a ajouté le nom de «*Pierre*» à côté du vers 815 dont le texte indique un jeu de scène que le contexte exige manifestement et qui n'a été indiqué par aucune des éditions que j'ai pu consulter (H. OMONT, *Fac-similés des mss datés de la B.N. du IX^e^ au XIV^e^ siècle*, Paris 1891, planche n 73 : le vers 815 est le premier vers de la 22^e^ ligne, col. A).

La première partie de l'œuvre (vv. 1-30 + 1-1133) est précédée par un prologue (vv. 1-30 : *argumentum*, *hypothesis*) ; elle constitue à elle seule une tragédie régulière (cf. Aristote, *Poétique*, §§ 12-13, etc. : éd. J. HARDY, Paris, 1932, 1452.a.14-1453.b.39). La Vierge (cf. art. n° 20) est en scène avec le chœur des Saintes Femmes ; elle exprime ses appréhensions dans un monologue (vv. 1-90) suivi d'un dialogue (vv. 91-129) ; le Messager n° 1 vient annoncer l'arrestation de Jésus : la Vierge exprime son angoisse (vv. 130-147). Le Messager n° 2 rapporte des péripéties qui se déroulent au Jardin des Oliviers et au

tribunal ; la Vierge veut y aller ; le chœur la retient (vv. 148-638). Le Messager n° 3 annonce la crucifixion, qui a lieu au Calvaire ; la Vierge y va avec le chœur (vv. 639-688). La Vierge et le chœur sont en présence du Christ crucifié (vv. 689-857) ; cette longue scène est interrompue au v. 815 par le jeu de scène signalé ci-dessus : en scène, Pierre pleure d'avoir trahi le Christ, la Vierge intercède pour lui et pour ses compatriotes ; Jésus leur pardonne. La Vierge, S. Jean et le chœur assistent à la mort du Christ et la Vierge exprime sa détresse mêlée d'espérance (vv. 858-1133).

La deuxième partie (vv. 1134-1902) a pour sujet la sépulture du Christ. En scène, Jean explique l'«économie» du salut à Joseph d'Arimathie, sympathique mais résigné (vv. 1134-1268). Nicodème arrive et invite la Vierge à se retirer, celle-ci refuse (vv. 1269-1308) et s'afflige du prix que lui coûte le salut de l'humanité (vv. 1309-1465). En compagnie de S. Jean, de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et du chœur, la Vierge exprime ses lamentations, évoque la double nature du Christ et l'«économie» du salut (vv. 1466-1862). Le Messager n° 4 annonce l'arrivée de sentinelles ; tous se retirent désemparés (vv. 1863-1905).

La troisième partie (vv. 1906-2602) met en scène la résurrection du Christ. Dans la maison de S. Jean, la Vierge et les femmes du chœur hésitent à se rendre au tombeau (vv. 1906-1940). Madeleine propose d'y aller et la Vierge l'encourage ; l'une et l'autre se demandent si leur espérance de résurrection va se réaliser (vv. 1941-2059). Madeleine et la Vierge arrivent au tombeau et un ange leur annonce la résurrection (vv. 2060-2096). Le Christ apparaît ; la Vierge exprime sa dévotion et annonce la sortie de scène des personnages (vv. 2097-2115). Madeleine annonce l'arrivée de femmes de Galilée ; un jeune homme angélique rassure les personnages et le chœur (vv. 2116-2173). Le Messager n° 5 vient annoncer la résurrection (vv. 2174-2503) ; le Christ ressuscité apparaît ; il annonce la rédemption et la diffusion du Saint Esprit (vv. 2504-2531).

À partir du v. 2116, le scénario paraît peu cohérent, car on ne sait pas comment le chœur est arrivé au tombeau du Christ, où l'action se passe ; d'autre part, la résurrection a déjà été vérifiée sur scène (vv. 2094-2115) quand elle est annoncée par le Messager n° 5 (vv. 2174-2503), et le coup de théâtre qui consiste à faire apparaître le Christ ressuscité se produit deux fois. L'édition de A. Tuilier signale au sujet des vers 2094-2096 et 2115, des hésitations de la tradition textuelle

ainsi que la présence de notes scéniques divergeantes ; l'éditeur devine ici une interpolation possible (cf. apparat critique p. 298 et p. 299 n. 4). En se référant à l'apparat critique de cette édition, un simple lecteur peut imaginer — et c'est mon cas — que les manuscrits enchaînent sans transition une forme brève (vv. 2094-2115) et une forme longue (vv. 2116-2531) du coup de théâtre, en laissant au metteur en scène le choix entre deux variantes de la fin de la pièce. La forme brève de l'apparition du Christ ressuscité (vv. 2094-2115) commence par annoncer l'apparition du *deus ex machina* (v. 2094) et se termine par un jeu de scène qui marque la fin du drame (v. 2115 : «retirons-nous»). La forme longue (vv. 2116-2531) complète la mise en scène de l'apparition du Ressuscité par diverses péripéties évangéliques, qui y tiennent beaucoup de place et que A. Tuilier analyse p. 301, n. 4 et p. 303, nn. 1, 2 et 3.

L'épilogue (vv. 2532-2602) est une prière à la Vierge et au Christ.

II. L'ouvrage du Prof. Fr. Trisoglio.

L'Auteur apporte une double réponse à la question posée au sujet de l'authenticité grégorienne du drame biblique. La première partie de son ouvrage montre la compatibilité du génie littéraire de Grégoire de Nazianze avec le *Christus Patiens* (pp. 1-137) ; la seconde démontre que le drame est incompatible avec le caractère et le style des écrivains byzantins proposés comme auteurs possibles (pp. 139-251). La première partie appellera sans doute des nuances ; mais, elle impose tout de suite trois observations.

1°) Nous sommes ici très loin de la confiance que A. Tuilier faisait aux mss attribuant le drame à Grégoire de Nazianze (éd. Paris 1969, pp. 75-116) ; celui-ci conclut, p. 77, à une généalogie de fantômes étalés entre la fin du IV^e^ siècle et le milieu du XIII^e^ ; son analyse de la tradition est soignée ; mais, elle se fonde plusieurs fois sur des affirmations de catalogues aujourd'hui dépassés ; elle mérite d'être revue par un spécialiste de la paléographie entraîné à l'étude générale des témoins byzantins des littératures grecques, patristique et byzantine. L'unanimité des mss connus du *Christus Patiens* n'est pas un argument péremptoire qui peut se dispenser de confirmations. Le Prof. Trisoglio va chercher celles-ci ailleurs.

2°) Ici pour la première fois depuis 420 ans, la question de l'authenticité du drame s'appuie sur des enquêtes précises et détaillées ; l'Auteur s'y est attaché depuis 1974. La bibliographie présentée ci-dessus

(nos 19-31) révèle que ses analyses dépassent les aspects mineurs auxquels la philologie s'arrêtait précédemment et, comme il le souligne lui-même, son travail donne une consistance nouvelle au problème posé (1).

3°) Sous l'angle général des «concordances du *Christus Patiens* et de Grégoire de Nazianze», l'attention se porte en premier lieu sur les «parallélismes relevés dans le domaine des concepts et de l'expression» («concomitanze concettuali ed enunciative»), c'est-à-dire, d'une part, sur les comparaisons extrêmement nombreuses et fouillées, «qui visent à préciser la plus étroite ressemblance (strettissima rassomiglianza che intercorre) entre les idées, les formules, les habitudes et penchants mentaux de Grégoire et du *Christus Patiens*» (pp. 113-114), d'autre part, sur les concordances de style (pp. 115-137). Pour le Prof. Trisoglio, cette méthode est devenue comme une seconde nature au cours des travaux recensés ci-dessus (nos 1-2, 4-21 et 23-30) ; il en recueille ici le fruit. L'abondance et la clarté des rapprochements relevés impressionnent. Même si l'Auteur concède que «ces parallélismes pris séparément, à part un petit nombre, ont une puissance probante discutable (una labile efficacia dimostrativa)», l'ensemble des concordances ne s'explique pas par l'hypothèse de coïncidences fortuites («superano le coincidenze casuali» : p. 137) (2).

(1) «Da circa 420 anni è in corso una disputa sulla paternità del *Christus Patiens*. Esaminando i motivi del dissenso dall' attribuzione manoscritta al Nazianzeno si nota quanto essi appaiano superficiali, frammentari, contingenti. Ci si è limitati a considerazioni formali ed esteriori e quindi naturalmente dotate di una debolissima efficacia dimostrativa, in quanto non solo vaghe e generiche, ma anche fluttuanti attraverso ad epoche storiche mai esattamente indagate con precisa documentazione.

Particolarità prosodiche, metriche, sintattiche, lessicali non hanno fornito indicazioni plausibili, al punto che furono usate per sostenere obiettivi opposti e per proporre autori completamente diversi. Il rifiuto della paternità gregoriana ed il suggerimento di candidature nominative o anonime sostitutive si sono dispersi in una tale disordinata confusione da essere ormai sfociati in un diffuso scetticismo, per la loro inconcludenza. Colpa dell' inadeguatezza del metodo usato» (Circulaire de 1996).

(2) «Nella presente ricerca, che s'inquadra in altre confluenti, invece di sfuggenti peculiarità, che risultano poi tutte insufficienti, si è puntato sulla personalità dei possibili autori, scandagliandone gli aspetti della psicologia, del carattere, del gusto, delle convinzioni, delle idee, delle attitudini ed inclinazioni, dei valori e degli interessi perseguiti, insomma dell'individualità complessiva ; siccome questi dati rappresentano l'anima profonda dell'io, lo ritraggono e lo determinano con una constanza che non viene turbata dalle contingenze.

Il lavoro è stato quindi suddiviso in due sezioni : parte positiva : raffronto tra *Christus* e Gregorio : l'esito e stato copiosissimo sia per la quantità che per la precisione delle concordanze. Il *Christus* è risultato pressoché tutto presente in Gregorio : esso si presenta come una proiezione del suo spirito, in pienissima aderenza alle altre testimoniate dal resto della sua produzione litteraria» (Circulaire de 1996).

La partie négative de l'ouvrage confronte le *Christus Patiens* avec Grégoire d'Antioche (pp. 141-147), Théodore Prodrome (pp. 149-173), Jean Tzètzès (pp. 175-215) et Constantin Manassé (pp. 217-235), qui sont les candidats de rechange avancés par les critiques hostiles à la paternité grégorienne du drame. L'analyse des caractères et des œuvres des quatre écrivains byzantins exclut définitivement les hypothèses émises en faveur de leurs «candidatures» («ha dimostrato la loro assoluta incompatibilità con la mentalità, la moralità, il gusto del *Christus*»). C'est la première fois que ces quatre auteurs font l'objet d'un examen critique rigoureux de l'ensemble de leurs œuvres publiées, appuyé sur l'ensemble de la bibliographie disponible.

En conclusion, cette étude monumentale complète les recherches entreprises par son Auteur en 1965 sur Grégoire de Nazianze et centrées depuis 1974 sur la question controversée de l'authenticité du *Christus Patiens* ; elle applique pour la première fois et met en valeur la méthode des confrontations systématiques mises au point par une longue familiarité avec les textes. Parmi les diverses hypothèses proposées jusqu'à ce jour au sujet de l'auteur possible du *Christus Patiens*, seule l'opinion transmise par les manuscrits conservés reste encore acceptable.

Université Catholique de Louvain. Justin MOSSAY.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Λεξικογραφικὸν Δελτίον, 19 (Athènes, 1994-1995), 275 pages.

Un seul article, celui de S. NICOSIA, *Sull'etimologia del neogreco manari* (pp. 159-163), intéresse les byzantinistes. Pour l'A. le mot *manari* (= *agneau* en grec moderne) est une évolution du latin *manualis/manuarius* attesté dès le VII^e^ s. Sa formation a eu lieu durant la période byzantine.

P. YANNOPOULOS.

G. AMATUCCIO, *Peri Toxeias. L'arco da guerra nel mondo bizantino e tardo-antico*, Bologne, Planetario, 1996, 158 pages. ISBN 88-8026-016-2.

Ce livre a pour objet l'arc en tant qu'arme de guerre durant la période byzantine entre le III^e^ et le X^e^ s. Après l'introduction consacrée à l'origine des informations concernant l'arc, suit un paragraphe dans lequel sont définis les différents types de cet instrument. Les sources, textuelles ou iconographiques, sont présentées et analysées dans une deuxième introduction. Puis, les sources textuelles sont publiées en traduction italienne et largement commentées. Dans les appendices, ajoutés à la fin, est passée en revue la tactique militaire appliquée par les Byzantins afin de tirer un profit maximal des soldats archers.

Cette étude, de bonne qualité et parfois assez technique, aurait sans doute à gagner si elle donnait aussi le texte original des sources.

P. YANNOPOULOS.

A. ARGYRIOU, *Μακαρίου τοῦ Μακρῆ. Συγγράμματα* (*Βυζαντινὰ Κείμενα καὶ Μελέται*, 25), Thessalonique, Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, 1996, 247 pages.

Macaire Makrès (1382/3-1431), un des savants de la dernière phase de l'empire, né à Thessalonique, est connu grâce à un Synaxaire, un Éloge et une Acolouthie. D'après ses biographes, Macaire est passé par l'Athos avant d'arriver à Constantinople où il a été appelé à faire partie de différentes délégations envoyées par l'empereur en Occident ou chez les Turcs. Pas moins de 16 courtes œuvres lui sont attribuées ; pour une d'entre elles, l'auteur émet des doutes quant à son authenticité. Après une étude de la tradition manuscrite, les œuvres sont éditées, sans commentaires.

Une édition qui rend accessible un auteur du XVe s. généralement peu connu et dont les qualités littéraires sont évidentes.

P. YANNOPOULOS.

Αρχείον Ευβοϊκών Μελετών, 27 (1986-1987), 290 pages ; 28 (1988-1989), 274 pages ; 29 (1990-1991), 366 pages ; 30 (1992-1993), 226 pages ; 31(1994-1995), 317 pages.

La rédaction, ayant reçu en bloc les cinq volumes de cette revue, signale ici les articles qui présentent de l'intérêt pour les études byzantines. Dans le vol. 27 (1986-87), Anita KOUMOUSI-VGENOPOULOU, *Βυζαντινὴ παράσταση ἀμνοῦ στὴν Εὔβοια ἐπηρεασμένη ἀπὸ τὴ δυτικὴ εἰκονογραφία* (pp. 23-29), note que la petite église de la Transfiguration à Pyrgi a été construite et décorée en 1290. La fresque de Jésus, agneau de Dieu, est thématologiquement très influencée par la pensée occidentale. Cela est explicable du fait que l'île d'Eubée se trouvait depuis 1204 occupée par les croisés. N. PAPADAKIS, *Επιγραφές από τη Χαλκίδα* (pp. 235-245), publie deux inscriptions situées entre le ve et le vie s., trouvées à Chalcis.

Dans le vol. 28 (1988-89), deux articles concernent la période byzantine. Ch. BOURAS, *Παρατηρήσεις στο Καθολικό της Μονής της Θεοτόκου «Περιβλέπτου» στα Πολιτικά Ευβοίας* (pp. 53-62), après une analyse des données archéologiques, pense que la construction de l'église monastique de la Ste Vierge Perivleptos à Politica en Eubée doit être placée dans le premier quart du xie s. A. SAVVIDIS, *Ο βυζαντινός οίκος Χαλκούτζη (Χαλκούτση)* (pp. 63-73), étudie l'histoire des membres de la famille byzantine de Chalkoutsi, attestée depuis la seconde moitié du Xe s., dont le dernier représentant est signalé durant la seconde moitié du xiiie s.

Du vol. 30 (1992-93), signalons l'article richement illustré de Ch. FARANTOS, *Ξυλόγλυπτα τέμπλα στὴν κεντρικὴ καὶ νότια Εὔβοια* (pp. 123-157), qui examine les tembla en bois sculpté, tous post-byzantins, mais dont l'étude peut être intéressante dans les cas où l'Auteur envisage les églises de la période byzantine, comme par exemple celle de St-Athanase à Oxylithos, construite avant le xive s. Le même Auteur publie dans le vol. 31 (1993-94), un article sur les *Χριστιανικὰ μνημεῖα στὰ χωριὰ Γιαννίτσι και Πόθι τῆς νότιας Εὔβοιας* (pp. 227-248), qui signale des éléments byzantins incorporés dans les constructions plus récentes et fait une description de l'église de l'Annonciation à Pothi fondée avant le xie s.

P. YANNOPOULOS.

Constantinople and its Hinterland. Papers from the Twenty-seventh Spring Symposiun of Byzantine Studies, Oxford, April 1993 (= Society for Promotion of Byzantine Studies. Publications, 3), éd. C. MANGO et G.

DAGRON assistés par G. GREATREX, s. l., Variorum, 1995, xi + 425 pages. ISBN 0-86078-487-8.

Dans l'introduction de ce livre (pp. 1-6), C. MANGO, explique les raisons du colloque sur Constantinople, dont ce volume réunit les actes. Il y fait aussi une description générale de la capitale byzantine et de sa périphérie. Ensuite, le livre est divisé en parties, dont la première concerne la région et ses produits. C. MANGO, *The Water Supply of Constantinople* (pp. 9-18), étudie l'importance de l'eau pour une ville dont les ressources sur place ne suffisaient pas et dont les aqueducs étaient exposés lors des sièges. J. DURLIAT, *L'approvisionnement de Constantinople* (pp. 19-33), constate que parmi les denrées alimentaires, le pain occupait la place d'honneur. Les ressources de la région ne suffisaient pas pour nourrir la population et les soldats en stationnement. L'importation de denrées était donc nécessaire, ce qui explique la flambée des prix lors des crises. Parmi ces denrées, P. MAGDALINO, *The Grain Suplly of Constantinople Ninth-Twelfth Centuries* (pp. 35-47), examine spécialement l'approvisionnement en blé. Il signale que parfois il fallait en faire venir des quantités importantes de loin. J. KODER, *Fresh Vegetables for the Capital* (pp. 49-56), trouve par contre que la région de la capitale était autosuffisante en légumes ; on y cultivait plusieurs espèces comestibles. L'importance des produits halieutiques fait l'objet de l'étude de G. DAGRON, *Poissons, pêcheurs et poissonniers de Constantinople* (pp. 57-73). Il y examine les techniques de pêche, le commerce du poisson et la législation y afférente.

La deuxième partie, qui traite de l'administration englobe d'abord une étude de Cécile MORRISON, *La diffusion de la monnaie de Constantinople : routes commerciales ou routes politiques ?* (pp. 77-89), pour qui les trouvailles monétaires ne reflètent pas la circulation monétaire hors des frontières, ni l'évolution de l'économie byzantine, mais plutôt son rayonnement politique. I. SEVCENKO, *Was there Totalitarism in Byzantium ? Constantinople's Control over its Asiatic Hinterland in the Early Ninth Century* (pp. 91-105), signale que les sources donnent parfois une fausse image de la réalité historique. Le contrôle de la capitale sur son arrière-pays était moins absolu qu'il ne paraît dans les sources.

Dans la troisième partie, intitulée la défense, J. G. CROW, *The Long Walls of Thrace* (pp. 109-124), parle de la première ligne de la défense, qui était la Longue Muraille, située à une trentaine de kilomètres de la capitale. G. GREATREX, *Procopius and Agathias on the Defences of the Thracian Chersonnese* (pp. 125-129), signale qu'en réalité la première ligne de la défense était plus loin, car toute la presqu'île thrace était considérée comme zone militaire pour la capitale. Cela ressort aussi de l'article de J. D. HOWARD-JOHNSTON, *The Siege of Constantiople in 626* (pp. 131-142), qui en outre souligne l'importance de la mer dans la défense de Constantinople. J. F. HALDON, *Strategies of Defence, Problems of Security : the Garrisons of*

Constantinople in the Middle Byzantine Period (pp. 143-155), note que le besoin de défendre la capitale renforçait la présence des militaires à l'intérieur de la ville, ce qui créait d'énormes problèmes de sécurité. Cela obligeait les empereurs à déplacer certaines troupes aux alentours de la capitale. N. NECIPOGLU, *Economic Conditions in Constantinople during the Siege of Bayezid I (1394-1402)* (pp. 157-167), regarde le cas particulier d'un siège de la capitale par les Turcs pour souligner les énormes problèmes, entre autres économiques, d'une attaque à main armée de l'extérieur. M. BALARD, *Constantinople vue par les Témoins du siège de 1453* (pp. 169-177), dit que selon l'origine des sources, l'accent est différent : les uns admirent la grandeur de la ville et les autres l'importance de certaines constructions, comme par ex. Ste-Sophie.

La partie suivante envisage les communications entre la capitale et sa région. C. FOSS, *Nicomedia and Constantinople* (pp. 181-190), démontre l'importance de Nicomédie pour la défense de la capitale ; la prise de cette ville signifiait une attaque contre Constantinople. D'où l'importance des fortifications de cette ville. On peut y rattacher l'étude de J. LEFORT, *Les communications entre Constantinople et la Bithynie* (pp. 207-218), qui élargit l'horizon et note que toute la Bithynie avait un rôle très important pour la défense de la capitale, mais aussi pour son approvisionnement. D'où un système assez soigné des routes qui aboutissaient à Chalcédoine. M. KAPLAN, *L'hinterland religieux de Constantinople : moines et saints de banlieue d'après l'hagiographie* (pp. 191-205), repère les saints qui ont vécu dans les environs de la capitale, comme les Acémètes, Marcel, Daniel le Stylite, Étienne le Jeune, Cyrille le Philéote et plusieurs autres.

La cinquième partie concerne les habitants, les étrangers installés dans la capitale et finalement les conquérants. D. JACOBY, *The Jews of Constantinople and their Demographic Hinterland* (pp. 221-232) signale que les Juifs étaient installés dans la région de la capitale depuis pratiquement Théodose II. Excepté une courte période de la haute époque, ils ne faisaient pas l'objet de persécutions ; il s'agissait d'une minorité tolérée qui toutefois refusait de se mélanger avec le reste de la population.C. MALTEZOU, *Venetian habitatores, burgenses and Merchants in Constantinople and its Hinterland (Twelfth-Thirteenth Centuries)* (pp. 233-241), conclut que la capitale byzantine restait le lieu commercial le plus approprié pour s'enrichir, raison pour laquelle elle attirait les marchands occidentaux. J. SHEPARD, *Constnatinople-gateway to the North : the Russians* (pp. 243-260) aboutit à la même conclusion en étudiant les relations avec le nord ainsi que la chaîne des installations commerciales entre Constantinople et la Mer Baltique.

Les activités lucratives sont aussi visées par la Vle partie consacrée à la manufacture et aux exportations. Sont étudiés d'abord les produits destinés à la construction et surtout les marbres par N. ASGARI, *The Proconnesian*

Production of Architectural Elements in Late Antiquity, Based on Evidence from the Marble Quarries (pp. 263-288) et par J.-P. SODINI, *La sculpture médio-byzantine : le marbre en ersatz et tel qu'en lui-même* (pp. 289-311). On constate que si les carrières des marbres sont restées en activité, la demande était très forte et que des produits imitant le marbre sont apparus avec succès dans l'empire. Un autre domaine analysé est celui des grès avec glaçure, étudiés par R. MASON et M. MUNDELL MANGO, *Glazed «Tiles of Nicomedia» in Bithynia, Constantinople, and Elsewhere* (pp. 313-331) et par J. HENDERSON et M. MUNDELL MANGO, *Glass at Medieval Constantinople. Preliminary Scientific Evidence* (pp. 333-356). Il s'agit des produits pratiquement inconnus à l'antiquité, qui ont connu un grand succès durant la période médiévale et dont les centres de production se situaient au long des côtes de l'Asie Mineure et spécialement en Bithynie.

La dernière partie du livre concerne les relations culturelles. Trois études y trouvent place. M.-Fr. AUZÉPY, *Les déplacements de l'empereur dans la ville et ses environs (VIII^e-X^e siècles)* (pp. 359-366), exploite pratiquement les données du *Livre des Cérémonies* pour dire que les déplacements de l'empereur revêtaient une signification symbolique. D. FEISSEL, *Aspects de l'immigration à Constantinople d'après les épitaphes protobyzantines* (pp. 367-377), constate que si les épitaphes indiquent naturellement l'origine latine des premières familles constantinopolitaines, au fur et à mesure les immigrants d'Asie Mineure prennent pied. I. HUTTER, *Scriptoria in Bithynia* (pp. 379-396), signale que le grand nombre des fondations monastiques en Bithynie et la proximité avec la capitale sont les raisons qui ont favorisé la production des manuscrits dans cette province. Ces manuscrits ne sont peut-être pas de la même qualité que ceux produits par les ateliers impériaux, mais ils ne sont pas non plus d'un caractère purement provincial. P. KARLIN-HAYTER, *A Note on Bishops, Saints and Proximity to Constantinople* (pp. 397-409), se réfère aux saints de la région environnante de la capitale et complète d'une certaine manière l'article de M. Kaplan.

P. YANNOPOULOS.

G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Études sur le «césaropapisme» byzantin (Bibliothèque des Histoires)*, Paris, nrf Gallimard, 1996, 435 pages, dont 9 plans et figures.

Ce livre est consacré aux relations plus que complexes entre le pouvoir impérial et l'Église selon la théorie byzantine. Car, à l'encontre de l'Occident où le pouvoir politique a été morcelé et où la papauté a pu jouer le rôle du point de référence des chrétiens, l'Orient a connu une multiplication des «Églises» tandis que l'empereur constituait le point de mire des chrétiens. D'où la suprématie du pouvoir impérial par rapport au pouvoir dont étaient investis les patriarches. L'empereur après avoir récupéré le modèle véterotestamentaire,

se présentait comme le chef suprême de l'État et de l'Église, un genre de prêtre couronné.

L'Auteur divise sa matière en trois parties, qui représentent les trois manières de voir le problème. La première partie est consacrée aux principes qui constituaient le fondement de l'empire, le passé juridique et institutionnel du pouvoir impérial ainsi qu'à la vison chrétienne ou plutôt biblique de ce même pouvoir. Dans la seconde partie, la question est vue du côté des empereurs, gardiens de la foi orthodoxe. En outre sont examinés les cas des empereurs hérétiques et la difficile conciliation entre le rôle du gardien de l'orthodoxie et l'hérésie. Dans la troisième partie, la question est examinée sous l'angle clérical. Ainsi est développée la théorie politique byzantine des deux pouvoirs qui laissait au clergé une place dans le jeu social et un certain pouvoir décisionnel dans le domaine doctrinal, mais toujours à l'ombre de l'omnipuissant empereur.

P. YANNOPOULOS.

Florentia Iliberritana. Revista de estudios de Antigüedad Clásica, 7 (1996), 426 pages. ISSN 1131-8848.

Dans ce numéro, Maria PÉREZ MEDINA, *Sobre la prohibicón de sacrificios por Constantino* (pp. 229-239), traite la question très controversée de la prohibition des sacrifices païens par Constantin Ier, dont parle Eusèbe de Césarée dans sa *Vita Constantini*. L'A. ne propose pas de solution ; son étude est plutôt un état de la question.

P. YANNOPOULOS.

J. FOLDA, *The Art of the Crusaders in the Holy Land, 1098-1187*, Cambridge, University Press, 1995, xxiii + 672 pages. ISBN 0-521-45383-6.

Ce livre, richement décoré (700 illustrations en noir et blanc et 40 planches en couleur) constitue une étude fondamentale pour l'art des États latins d'Orient. Issus de la première Croisade, ces États ont pour presque un siècle (1098-1187), rétabli l'autorité chrétienne sur une partie du Moyen Orient et surtout sur les Lieux Saints. Cette nouvelle situation géopolitique a favorisé les échanges commerciaux entre l'Occident et l'Orient ainsi que l'arrivée massive des pèlerins aux Lieux Saints et a permis la reconstruction des lieux du culte chrétien détruits par les musulmans ou laissés à l'abandon pendant des siècles. Cette activité a favorisé tous les arts. Sans doute l'architecture et les arts qui lui sont proches (la peinture murale, la sculpture monumentale, la sculpture décorative, la mosaïque et le vitrail) ont bénéficié le plus de l'aide des rois, des princes, des patriarches, des évêques et des seigneurs locaux. Dans cette activité artistique, le rôle primordial et quasiment unique a été joué par le royaume de Jérusalem. L'auteur examine alors d'abord la période

de la conquête de la région par les Croisés, l'établissement de la royauté par Godefroy de Bouillon et la période de fixation de l'autorité latine sur les Lieux Saints par les rois Baudouin Ier et Baudouin II (1100-1118 et 1118-1131 respectivement). Ensuite, il envisage le sommet artistique et culturel du royaume sous Fulk et Melisende (1131-1143), Melisende et Baudouin III (1143-1163), Amaury (1163-1174) et Baudouin IV (1174-1187). Les artistes étaient d'origines diverses : des Européens, des Byzantins, des Orientaux sans oublier les locaux. Ainsi, l'art des Croisés ne présente pas une unité stylistique, mais un mélange des styles et des éléments aussi bien occidentaux que byzantins et orientaux. Un livre indispensable pour l'étude de l'art des Croisés.

P. YANNOPOULOS.

Graeco-Arabica, 6 (1995), 383 pages. ISBN 960-7039-06-8.

Ce volume réunit les communications faites lors du Ve Colloque international des Études gréco-orientales et gréco-africaines. Les études byzantines sont concernées par la communication de Nike KOUTRAKOU, *Diplomacy and Espionage : their Role in Byzantine Foreign Relations, 8th-10 Centuries* (pp. 125-144), qui examine les échanges des délégations diplomatiques entre l'empire byzantin et ses voisins. Les membres de ces délégations avaient couramment une mission complémentaire : réunir un maximum d'informations concernant les intentions et les possibilités militaires des peuples visités. G. LIVADAS, *Some Questions of Medieval Nautical Technology in Kameniates' «Sack of Thessaloniki» (904 AD)* (pp. 145-151), considère que la théorie de A. Kazhdan qui voit dans la Chronique de Caméniate une source du XVe s., n'est pas valable. Il examine ensuite le savoir-faire des Byzantins et des Arabes en matière de construction et d'équipement naval au début du Xe s. Le sujet de C. MAKRYPOULIAS, *The Navy in the Works of Constantine Porphyrogenitus* (pp. 152-171), concerne aussi la technologie navale des Byzantins au Xe s. De plus, l'auteur examine l'organisation de la marine byzantine ainsi qu'elle est décrite par Constantin VII. Le bateau est au centre de la communication de M. RASSART-DEBERGH, *Monachisme copte et bateaux peints* (pp. 172-180), qui toutefois cherche à comprendre la signification des bateaux qui figurent sur les peintures coptes allant du Ve au VIIe s. Le commerce maritime et le transport du vin sont étudiés par F. VAN DOORNINCK, *The Piriform Amphoras from the 11th-Century Shipwreck at Serçe Limani : Sophisticated Containers for Byzantine Commerce in Wine* (pp. 181-189), qui en outre étudie la des vases byzantins du XIe s. spécialement faits pour le transport du vin. La communication de V. LEV, *The Fatmids and Byzantium, 10th-12th Centuries* (pp. 193-208) passe en revue les hauts et les bas des relations entre Byzance et le califat sous les Fatimides, depuis le déplacement du centre de gravité politique arabe vers l'Afrique du Nord et l'Égypte. Ces relations, pas toujours amicales, étaient toutefois plus cordiales qu'autrefois.

D. LETSIOS, *Sea Trade as Illustrated in the «Rhodian Sea Law» with Special Reference in the Reception of its Norme in the Arabic Ecloga* (pp. 209- 225), pense que la récupération des Lois maritimes rhodiennes par les Arabes a fourni une base législative commune sur laquelle reposent les relations commerciales entre Byzance et les Arabes. L'intéressante communication de D. NICOLLE, *No Way Overland ? Evidence for Byzantine Arms and Armour on the 10th-11th Century Taurus Frontier* (pp. 226-245), exploite les trouvailles archéologiques pour proposer une typologie des armes défensives utilisées par les Byzantins, les Romains, les Huns ou les Turcs. I. SIDEROPOULOS, *Βασιλείῳ Διοικητῇ κώμης Ἀφροδιτῷ* (pp. 245-259), étudie le système fiscal byzantin en Égypte. Il constate que les Arabes l'ont maintenu, mais avec certaines modifications. Hélène CONDYLIS-BASSOUKOS, *Le Discours I de Saint Grégoire le Théologien en arabe* (pp. 301-313), trouve que la traduction arabe du Discours en question n'est pas à la hauteur du texte grec. Puis elle propose un système de collation basé par ordinateur.

P. YANNOPOULOS.

J. HARRIS, *Greek Emigres in the West, 1400-1520*, Camberley, Porphyrogenitus, 1995, xi + 272 pages. ISBN 1-871328-11-X.

Thèse de doctorat qui, comme le titre l'indique, concerne l'extrême fin de l'histoire byzantine. Toutefois, l'A. fait plusieurs retours en arrière pour déterminer les causes qui ont provoqué l'exode de populations grecques et leur migration vers l'ouest. Il remonte ainsi au XI^e^ s. pour dire qu'après la bataille de Manzikert, l'instabilité s'installa définitivement dans les régions orientales de l'empire byzantin. Les populations, poussées et menacées par les musulmans, se mirent en mouvement vers l'ouest. Ce processus prit fin par la prise de Constantinople en 1453.

Les populations migrantes se sont fixées dans toute l'Europe occidentale, mais surtout dans les pays limitrophes de l'ancien empire byzantin. Ils ont joué le rôle de pont par lequel la langue et la culture classiques se sont canalisées vers l'Occident et le savoir technologique de l'Occident vers l'Orient. Un livre prometteur.

P. YANNOPOULOS.

Irénikon. Revue des Moines de Chevetogne, 69,1 (1996), 160 pages.

Les passages de ce numéro qui peuvent intéresser les byzantinistes se situent soit dans l'*Éditorial* (pp. 3-4) de la revue, soit à l'article de E. LANNE, *«L'Église anglicane unie non absorbée» et le contexte oecuménique au moment des Conversations de Malines* (pp. 5-45). Dans le premier, à l'occasion de la controverse entre Constantinople et Moscou au sujet de la juridiction en Estonie, des remarques sont faites sur les relations ecclésiastiques entre

Constantinople, Rome et Moscou durant l'époque byzantine. Dans le second, quelques notes concernent les relations entre les Églises orthodoxes pendant la période byzantine.

P. YANNOPOULOS.

ΛΕΙΜΩΝ. Studies Presented to Lennart Rydén on His Sixty-Fifth Birthday, éd. par J. O. ROSENQVIST, (= *Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia*, 6), Uppsala, 1996, xvi + 256 pages, dont 16 pages d'illustrations. ISBN 91-554-3813-X. ISSN 0283-124.

Après la liste des 85 publications de Lennart Rydén, E. TRAPP, *Die Bedeutung der byzantinischen Hagiographie für die griechische Lexikographie* (pp. 1-10) signale que les textes hagiographiques grecs sont loin d' être systématiquement étudiés du point de vue lexicographique. Pour preuve il présente plusieurs séries de termes non enregistrés. G. DAGRON, *Jésus prêtre du judaïsme : le demi-succès d'une légende* (pp. 11-24), analyse l'historiette transmise par la Souda selon laquelle Jésus exerça, pour un certain temps, des fonctions liturgiques au Temple. Pour l'A., cette historiette est un texte apocryphe antijudaïque du VIIe s. B. FLUSIN, *L'hagiographie palestinienne et la réception du concile de Chalcédoine* (pp. 25-47), est d'avis qu'il faut tenir compte aussi de l'hagiographie monophysite pour avoir la carte complète de l'hagiographie palestinienne. En réalité, jusqu'à l'époque de Cyrille de Skythopolis, rien ne distingue l'hagiographie orthodoxe de son homonyme monophysite. Pour Alice-Mary TALBOT, *Family Cults in Byzantium : The Case of St Theodora of Thessalonique* (pp. 49-69), au IXe et au Xe s., un nouveau type de sainte a fait son apparition : celui de la femme mariée. C'est l'entourage familial qui est à l'origine de l'amplification du culte de ces saintes. La même chose se produit aussi pour les hommes mariés, mais dont le nombre pour cette période est bien plus réduit. N. OIKONOMIDES, *St. Andrew, Joseph the Hymnographer, and the Slavs of Patras* (pp. 71-78), pense que la révolte slave et l'invasion arabe dont parlent les poèmes de Joseph l'Hymnographe ne sont pas celles qui sont citées par Constantin Pophyrogénète dans son *De administrando imperio*. D. AFINOGENOV, *The Great Purge of 843 : A Re-Examination* (pp. 79-91), revoit la question des décisions prises par le Patriarche Méthode en 843 contre les clercs iconoclastes. Toutefois, il ne peut pas affirmer si la mesure vise seulement les récidivistes ou tous les clercs iconoclastes. J. O ROSENQVIST, *The Text of the Life of St Nicon «Metanoeite» Reconsidered* (pp. 93-111), revoit l'édition déjà ancienne de la *Vita de S. Nicon* à la lumière de deux nouveaux manuscrits, à savoir le *Barberinianus gr.* 583 et l'*Athon. Koutloumous.* 210. Anne Comnène fait l'objet des deux études. Dans la première, D. REINSCH, *Zur literarischen Leistung der Anna Komnene* (pp. 113-125), examine trois épisodes de l'Alexiade et essaie de préciser l'origine des informations d'Anne. Dans la seconde, J. LJUBARSKIJ, *Why is the Alexiad*

a Masterpiece of Byzantine Literature ? (pp. 127-141), ne cherche pas seulement les sources d'Anne, mais aussi ses modèles littéraires, ce qui lui permet de voir comment cet écrivain a retravaillé les textes qu'elle avait à sa disposition. J. F. KINDSTRAND, *A Gnomological Collection Related to the Corpus Parisinum* (pp. 143-166), publie une collection de sentences byzantines contenue dans le *Parisinus gr.* 1168 et dans le *Digby* 6 pour aboutir à la conclusion que les Byzantins avaient une longue tradition de la littérature apophtegmatique. F. RUNDOGREN, *From Pancatantra to Stephanites and Ichnilates : Some Notes on the Old Syriac Translation of Kalilah wa-Dimnah* (pp. 167-179) pense que la collection des fables orientales qui ont circulé à Byzance sous le nom de Stéphanitès et Ichnilatès, est traduite du persan en syriaque et ensuite du syriaque en grec. Dommage que le livre de Mme Hélène Kondylis-Bassoukos, sur le même sujet, a paru pratiquement au même moment et ainsi les deux auteurs ignorent mutuellement leurs conclusions respectives. W. WITAKOWSKI, *Sources of Pseudo-Dionysius of Tel-Mahre for the Second Part of His Chronicle* (pp. 181-210), admet que l'auteur de la Chronique du Pseudo-Denis avait consulté Eusèbe, Socrate, Malalas, Théodoret, Jean Rufus et le Pseudo-Joshuas, mais il ignorait le grec. Ainsi il a utilisé des traductions en syriaque ou a connu ses sources à travers d'autres auteurs, comme par ex. Jean d'Ephèse. Ewa BALICKA-WITAKOWSKA, *Mamas : A Cappadocian Saint in Ethiopian Tradition* (pp. 211-256), remarque que le culte de S. Mamas a connu un succès considérable en Éthiopie car il est mentionné dans les «Actes des martyrs». Or, les détails propres au récit et à l'iconographie de S. Mamas en Éthiopie ne remontent qu'au XVII[e] s.

P. YANNOPOULOS.

R.-J. LILIE, *Byzanz unter Eirene und Konstantin VI. (780-802).* Mit einem Kapitel über *Leon IV. (775-780)* von Ilse ROCHOW (= *Berliner Byzantinistische Studien*, 2), Francfort, Peter Lang, 1996, xxvi + 435. ISBN3-631-30582-6.

Après un premier volume consacré au règne de Constantin V, en 1994, les mêmes auteurs abordent le règne d'Irène et de son fils Constantin VI. La liaison avec le premier volume sur Constantin V, est faite par Isle Rochow auteur d'un chapitre introductif sur Léon IV. R. J. Leslie examine ensuite l'origine d'Irène et son accession au pouvoir, sa politique ecclésiastique et les situations créées par la concurrence entre mère et fils pour le pouvoir qui ont pris fin par l'élimination de Constantin VI. Une note est consacrée au renversement d'Irène par Nicéphore Ier et son histoire misérable après 802. Deux chapitres bien fouillés étudient la politique interne et la politique externe d'Irène dans laquelle brille la question des relations entre Byzance et les Francs.

La partie la plus intéressante est sans doute celle qui est consacrée aux sources. Les remarques faites au sujet des sources ont un caractère plus général et concernent n'importe quelle recherche historique faisant appel aux mêmes sources. Signalons toutefois un très long paragraphe consacré à la Chronique de Théophane, dans lequel est reprise l'idée que Théophane n'est pas le rédacteur de la Chronique transmise sous son nom. Cette théorie est exposée par P. Speck dans un article paru aux Varia V (1994), pp. 431-483 et dont nous avons fait la recension dans le premier numéro de ce volume, pp. 307-308.

P. YANNOPOULOS.

J. A. MADDEN, *MACEDONIUS CONSUL. The Epigrams. Introduction, Translation and Commentary* (= Spudasmata, 60), Hildesheim, Zurich et New. York, Olms Verlag, 1995, xviii + 321 pages. ISSN 0584-9705. ISBN 3-487-10059-2.

Édition critique et commentaires des 41 épigrammes attribuées à Macédonius le Consul. Au sujet de ce poète et homme d'État, qui a vécu à l'époque de Justinien Ier, nous possédons des informations extrêmement pauvres. L'A. réunit toutes les sources et tire aussi le maximum d'informations données par les écrits de Macédonius lui-même pour tenter une biographie de l'homme, du poète et du consul. Les épigrammes de Macédonius semblent avoir survécu grâce à une collection de poèmes, intitulée *Cycle*, qu'Agathias a publiée à Constantinople sous Justin II et plus spécialement vers 567/8. Paul le Silentiaire, contemporain de Macédonius et d'Agathias, a aussi contribué à la formation de cette collection. Sans doute les trois hommes appartenaient-ils à un cercle de poètes, auquel peut-être d'autres poètes ont aussi participé, animés tous par l'amour de l'antiquité grecque classique.

Étude fondamentale pour Macédonius, auteur peu étudié avant cette publication.

P. YANNOPOULOS.

O. MAZAL, *Manuel d'études byzantines*, trad. en français par C. DETIENNE, Turnhout, Brepols, 1995, 360 pages.

Ce livre, paru en allemand en 1988, est déjà assez connu des byzantinistes ; en faire une notice est donc superflu. Signalons seulement qu'il s'agit d'un manuel très complet qui résume l'histoire événementielle de l'empire byzantin, celle des institutions et des structures socio-économiques, tout en suivant l'évolution intellectuelle et artistique de cet empire. Il met l'accent beaucoup plus sur la culture que sur le déroulement des faits. Cette vision est davantage accentuée par le dernier chapitre, intitulé «L'héritage de Byzance» dans lequel l'auteur cherche des prolongements de la civilisation byzantine jusqu'à nos

jours. Il faut encore signaler que l'ouvrage est assorti d'une bibliographie fondamentale, d'un lexique très utile et de divers index.

La traduction française de C. Détienne mérite aussi d'être mentionnée, à cause de sa qualité et de sa précision.

P. YANNOPOULOS.

C. MITCHELL et E. W. BODNAR, *Vita viri clarissimi et famosissimi Kyriaci Anconitani by Francesco Scalamonti*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1996, 246 pages. ISBN 0-87169-864-1. US ISSN 0065-9746.

Saint Kyriacos, né à Ancone, vers 1391 et mort à Crémone, avant 1437, fut un grand voyageur. Il a laissé un journal de voyages (*Itinerarium*) qui a servi à Francesco Scalamonti comme source pour rédiger une biographie du saint. Cette Vita est éditée de manière critique et traduite en anglais dans ce livre. Pour les études byzantines, ce texte revêt une grande importance parce que Kyriacos a voyagé à plusieurs reprises dans ce qui restait de l'empire byzantin ou dans les territoires jadis byzantins sous occupation turque. Ainsi en 1412, il a visité les îles égéennes et les côtes de l'Asie Mineure. En 1418/19, il visita Constantinople et sa région. En 1428/29, il est à Chypre tandis qu'en 1429/30, il se trouve en Thrace et l'année suivante en Asie Mineure centrale et de nouveau à Constantinople. En outre cette source donne des informations précieuses sur les relations entre la papauté et les Églises orthodoxes, entre Byzantins et Turcs et entre les cités italiennes et l'Orient.

P. YANNOPOULOS.

Jasmine MOYSIDOU, *Το Βυζάντιο και οι βόρειοι γείτονές του τον 10ο αιώνα* (= *Ιστορικές Μονογραφίες*, 15), Athènes, Βασιλόπουλος 1995, 438 pages. ISBN 960-7100-90-5.

Ce livre se fixe pour objectif l'étude des relations internationales entre l'empire byzantin et ses voisins du Nord durant le x^e^ s., à savoir les Bulgares, les Russes, les Hongrois, les Petchenègues, les Khazars, les Serbes et les Croates. Dölger et Ostrogorsky, partant du Livre de Cérémonies pensent qu'au x^e^ s. les maisons régnantes formaient une pyramide, ayant à sa tête l'empereur de Byzance. La théorie a été perfectionnée par Grabar et Chrysos. Obolensky a aussi pris en considération des facteurs territoriaux pour parler d'un *Commonwealth*. L'auteur de cette étude prend en considération d'autres sources et exploite surtout le *De administrando imperio* pour dire que les relations entre l'empire et ses voisins du Nord étaient beaucoup plus complexes, car elles étaient conditionnées par le facteur religieux, par le fait qu'un État était taillé dans un territoire appartenant jadis à l'empire, par le fait d'être reconnu par la diplomatie byzantine, etc. Ainsi, seul le chef des Bulgares est caractérisé comme «frère de l'empereur». Le chef des Russes et celui des

Hongrois n'étaient que des «fils spirituels de l'empereur». Le chef des Petchenègues doit attendre le XI^e s. pour devenir «frère de l'empereur»; la situation du chef des Khazars paraît analogue, malgré la pauvreté des sources. Les chefs des Serbes sont caractérisés comme des «esclaves de l'empereur» peut-être à cause des frictions avec l'empire, tandis que ceux des Croates étaient des «fédérés».

P. YANNOPOULOS.

J. NESBITT et N. OIKONOMIDES, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. III : *West, Northwest, and Central Asia Minor and the Orient*, Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1996, 240 pages. ISBN 0-88402-250-1.

Ce troisième volume est consacré aux sceaux provenant de l'Asie Mineure et ensuite de la région occidentale de l'Asie Mineure, puis de la région du nord-ouest, la région en face de la capitale, le plateau oriental et finalement l'Orient. Un chapitre est consacré à des sceaux épiscopaux incertains. Comme pour les volumes précédents, sont d'abord édités des documents concernant l'administration thématique et puis ceux de l'administration des cités, y compris les *sigillia* ecclésiastiques. La presque totalité des pièces éditées étaient jusqu'à présent inédites. Les informations que ces documents procurent concernent surtout les fonctions subalternes de l'administration thématique, généralement peu représentées dans les sources écrites, d'où l'importance de la publication.

P. YANNOPOULOS.

ORTODOKSIA-ΟΡΘΟΔΟΞΙΑ, octobre-décembre, 1995, pp. 525-670.

Parmi les articles de ce numéro celui de P. YANNOPOULOS, *Jésus comme Juif et la condition juive dans la tradition orthodoxe* (pp. 588-598), constitue une étude des retombées sur la politique intérieure byzantine de la judéité du Christ. Car, l'État byzantin récupérait politiquement la doctrine de l'Église pour pouvoir maîtriser l'élément juif dans l'Empire. Dans cette optique, doit aussi être vu le 8e canon du VII^e Concile Oecuménique. Cet article est tiré d'une communication faite lors de la *Journée d'études interecclésiale* sur le thème : *Jésus comme Juif*, tenue à Louvain-la-Neuve, le 21 mai 1993. Les actes de cette journée ont été publiés, de manière très peu satisfaisante, dans la revue *Tsafon. Revue d'études juives du Nord*, 24 (Hiver 1995-1996), pp. 3-94. Certaines communications, malgré leur caractère théologique, font état de questions christologiques qui ont troublé l'empire byzantin du V^e au VIII^e s.

P. YANNOPOULOS.

J. PATRICH, *Sabas, Leader of Palestinian Monasticism. A Comparative Study in Eastern Monasticism, Fourth to Seventh Centuries*, (= *Dumbarton Oaks Studies*, 32), Washington D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1995, xi-420 pages.

Une étude très complète, à la fois hagiographique, historique, archéologique et même théologique. Elle embrasse l'activité de S. Sabas (Cappadoce, 439 — Palestine, 532), organisateur du monachisme palestinien et grand constructeur. Pour y arriver, l'auteur fait d'abord, dans l'Introduction, un tour d'horizon du monachisme oriental avant Sabas et puis esquisse une biographie de ce dernier. La personnalité hors du commun de Sabas est regardée sous différents angles. Sabas, installé en Palestine, après avoir fondé le monastère qui jusqu'à nos jours porte son nom, attira autour de lui un nombre exceptionnel des disciples. Sous sa direction, ils entreprennent une vaste campagne de construction de monastères. Non moins de cinq grandes «laures» et de dix «coenobia» ont pour origine cette activité bâtisseuse de Sabas et de ses disciples. On peut y ajouter des églises et des hospices à Jéricho et à Jérusalem. Puis Sabas est vu en tant qu'abbé, organisateur et chef spirituel du monachisme palestinien, législateur et adaptateur de la liturgie. Mais le rayonnement de Sabas était encore plus grand. De son vivant il a brillé par ses efforts en faveur de l'orthodoxie, contre les hérétiques essentiellement monophysites. Il fut le représentant officiel de l'église hiérosolymitaine auprès de la cour impériale et le porte-parole de l'orthodoxie orientale. Cela lui a valu sa canonisation. L'auteur a jugé utile de prolonger sa recherche même après la mort de Sabas et de passer en revue sa succession jusqu'à la conquête arabe, qui en 638 mit fin au développement du monachisme dans la région. Une étude solide, documentée, bien illustrée, agréable à lire qui bénéficie de l'expérience personnelle de son auteur qui entre 1981-1982 a étudié sur place le matériel archéologique.

P. YANNOPOULOS.

Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit. Abkürzungsverzeichnis und Gesamtregister par E. TRAPP et H.-V. BEYER (= *Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 1/Reg), Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1996, 593 pages. ISBN 3-7001-2545-3.

Volume des index du *PLP*, comprenant deux parties. La première contient une liste des abréviations bibliographiques et une liste des sigles utilisés. La seconde est composée de sept index, à savoir : 1) un index des noms des personnes, 2) une liste des noms de personnes pour lesquelles on ne dispose pas d'une forme grecque, 3) un index des noms non grecs, 4) un index des variantes de noms grecs, avec référence au lemme sous lequel il faut les

chercher, 5) un lexique de noms lemmatisés, rangés suivant leur terminaison grecque, 6) un index de noms indiquant un titre ou une fonction, et 7) un index des termes géographiques.

Un volume de caractère technique, indispensable pour consulter les 12 volumes de cet ouvragre monumental qu'est le PLP.

P. YANNOPOULOS.

Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit. Addenda zu Faszikel 1-12, par E. TRAPP, H.-V. BEYER, I. G. LEONTIADES (= *Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, I/1-12 Add.), Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1995, 140 pages. ISBN 3-7001-2201-2.

A peine le vol. XII du *PL* a-t-il vu le jour qu'un appendice s'avère nécessaire. Dans ce petit volume sont finalement rangés 1597 nouveaux lemmes, sous les n° 93001 à 94597, qui, pour des raisons diverses, n'ont pas été traités. De ce fait, cet addendum fait partie intégrante du *PLP* et comme tel n'a pas besoin de recommandations particulières concernant sa qualité et son utilité.

P. YANNOPOULOS.

Panagiota SARISCHOULI, *Berliner Griechische Papyri. Christliche literarische Texte und Urkunden aus dem 3. bis 8. Jh. n. Chr.* (= *Serta Graeca. Beiträge zur Erforschung griechischer Texte*, Band 3), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1995, x + 217 pages + 16 planches hors texte. ISBN 3-88226-824-7.

Édition largement commentée de 23 papyrus de la section égyptienne du Staatlichen Museum de Berlin. Les plus anciens de ces documents sont du IV^e^ s., tandis que les plus récents sont du VIII^e^ s. Leur origine n'est pas toujours connue. Huit de ces papyrus transmettent des textes liturgiques ou hagiographiques. Un est littéraire et transmet un passage d'Hermas. Dix autres sont des lettres de particuliers et les quatre restant contiennent des listes d'objets. Ce matériel est surtout intéressant pour les philologues et pour ceux qui s'occupent de la phonétique du grec médiéval. Par contre il est moins intéressant pour les historiens, car il ne procure pas des informations historiques importantes.

P. YANNOPOULOS.

ΣΥΝΔΕΣΜΟΣ. Studi in onore di Rosario Anastasi, vol. II, (*Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici*), Catania, Università di Catania, 1994, 392 pages.

Le second volume de ces mélanges est consacré aux études byzantines. Plusieurs articles présentent un intérêt particulier. Nous signalons les remarques

de Giuseppina BASTA DONZELLI, *Un filologo ispirato al lavoro : Demetrio Triclinio* (pp. 7-27), sur les commentaires byzantins d'Euripide du *Laurentianus plu.* 32,2. Dans le même climat se situe l'article de C. DEVEGNI, *Lisia in Fozio : qualche considerazione sul Cod. 262 della «Bibliotheca»* (pp. 29-32). A. CARILE, *La città bizantina fra spazio storico e spazio simbolico* (pp. 33-39), aborde un sujet purement byzantin pour dire que les informations concernant la capitale de l'empire ne doivent pas toujours être prises à la lettre, car les auteurs donnent parfois un contenu symbolique à leur récit. Un long et très intéressant article est celui de S. CARUSO, *La Sicilia nelle fonti storigrafiche bizantine (IX-XI sec.)* (pp. 41-87) ; il fait un relevé systématique des mentions de la Sicile dans les sources byzantines au cours des trois siècles envisagés et donne toute la bibliographie moderne sur le sujet. F. CONCA, *Il romanzo di Eustazio Macrembolita fra tardo antico e bizantino* (pp. 89-107), cherche une fois de plus, les relations entre le roman byzantin du XII^e^ s. et celui de l'époque hellénistique, mais aussi les liens entre Macrembolitès et les autres romanciers byzantins du XII^e^ s. T. M. CONLEY, *Notes on the Reception of Ps. 151 in Byzantium* (pp. 109-121), constate que le Psaume contesté 151 a attiré l'attention des Byzantins dès la haute époque, mais il a surtout inspiré ceux du XII^e^ s. Des nombreux témoignages manuscrits en font la preuve. F. CORSARO, *Zenone e Teoderico di fronte alla campagna d'Italia* (pp. 123-141), explique comment la diplomatie byzantine a été obligée de reconnaître Théodoric comme chef de l'Italie ; c'était le moindre mal, vu l'impossibilité de faire face autrement aux Ostrogoths. U. CRISCUOLO, *Sugli epigrammi iconoclastici di Giovanni (il Grammmatico)* (pp. 143-152), corrige l'édition des deux épigrammes attribuées à Jean le Grammairien à la lumière de leur contenu iconoclaste. Vera VON FALKENHAUSEN, *Constantia oppure Constantinopolis ? Sui presunti viaggi in Oriente della vedova di Boemondio I* (pp. 153-167), comme le titre le dit, pense que le nom de Constantinople dans les narrations attribuées à Bohémond Ier est une faute ; il faut y lire Constantia. J. FERLUGA, *Cecaumeno e sue notizie sull'Italia* (pp. 169-181), pense que les deux notices de Cecauménos concernant l'Italie reposent sur des informations fiables et peuvent être considérées comme d'excellentes sources pour l'histoire de l'Italie méridionale au XI^e^ s. Jean Cecauménos est aussi l'objet de l'article de Maria Dora SPADARO, *Il Longo «basiliko» di Cecaumeno* (pp. 349-381), qui, par l'analyse de toutes les données, aboutit à la conclusion que Cecauménos a composé le discours en titre entre 1055 et 1068 ; son destinataire ne pouvait pas être autre que Constantin X Doukas. A. GARZYA, *Nota intorno al giudizio Foziano sullo stile di Cosma Indicopleusta* (pp. 183-187), pense que la notice du *cod 36* de la *Bibliothèque* de Photios concernant la bassesse du style de Cosmas Indicopleustes ne peut pas être prise à la lettre. W. HÖRANDNER, *Ergänzendes zu den byzantinischen Carmina figurata. Akrosticha im Cod. Laur. plut. VII 8* (pp. 189-202), trouve que les acrostiches du codex

en titre donnent des informations sur les copistes. Ces acrostiches sont à chercher parfois même dans les textes en prose. Un article sympathique est composé par J. IRMSCHER, *Edward Gibbons Verständnis des Griechentums* (pp. 203-206), sur le grand byzantiniste Anglais. E. KISLINGER, *War Messina bereits ab 842/843 arabisch ?* (pp. 207-213), examine le passage d'Ibn aml-Atir selon lequel Messine est prise par les Arabes en 842/3, mais il pense que cette information est plutôt erronée. B. LAVAGNINI, *Giorgio di Antiochia e il titolo di Ἄρχων τῶν Ἀρχόντων* (pp. 215-220), pense que le titre honorifique qui fait objet de son article est d'inspiration persane. R. MAISANO, *Il «sistema» compositivo della Cronaca di Teofane* (pp. 275-287), cherche les sources de la *Chronique* de Théophane et essaye de trouver la clé de sa composition. E. V. MALTESE, *Michele Psello commentatore di Gregorio di Nazianzo : Note per una lettura dei Theologiga* (pp. 289-307), exploite les commentaires de Psellos pour aboutir à la conclusion qu'ils permettent une lecture plus savante des œuvres théologiques de Grégoire de Nazianze. Grégoire est présenté comme le plus savant des théologiens, le défenseur de la foi orthodoxe, le vrai Père de l'Église. Tout cela pour Psellos est à mettre à l'actif des connaissances philosophiques de Grégoire, idée chère aux savants du XI^e^ s. S. PRICOCO, *Exercitium Spirituale* (pp. 311-321), signale que l'origine des manuels d'exercices spirituels qui font leur apparition au XVI^e^ s. ont un passé bien lointain, puisqu'on les trouve sous des titres divers déjà à la haute époque byzantine. G. RAVEGNANI, *L'ambasceria di Liutprando di Cremona alla corte di Costantino Porfirogenito e il Libro delle cerimonie* (pp. 323-337), constate que la description faite par Liutprant de sa réception au palais impérial de Constantinople ne correspond pas avec la description de la réception protocolaire des ambassadeurs étrangers qu'on trouve dans le *Livre des cérémonies*, et de plus Liutprant n'a pas été invité à la table impériale lors de sa réception. Cela peut-être à cause du peu d'importance que les autorités byzantines avaient accordé à sa visite. Finalement E. TRAPP, *Textkritische und Lexikographische Anmerkungen zu den Analecta Hymnica Graeca* (pp. 383-390), signale une série de termes relevés dans les textes poétiques byzantins qui ne sont pas encore enregistrés par les lexicographes.

P. YANNOPOULOS.

R. TAFT, *Le rite byzantin. Bref historique*, trad. française par J. LAPORTE, Paris, CERF, 1996, 110 pages. ISBN 2-204-05439-9. ISSN 1151-7115.

Cette brève étude, d'une clarté exemplaire, suit l'évolution de la liturgie improprement appelée «byzantine». Car en réalité il s'agit d'un système liturgique en usage non seulement au sein du patriarcat de Constantinople, mais aussi à Alexandrie, à Antioche et à Jérusalem. Le Palais impérial byzantin a sans doute joué un rôle primordial dans le développement de l'aspect cérémonial de cette liturgie. Ainsi elle mérite le titre de «liturgie orthodoxe»

utilisée actuellement par tous les orthodoxes. Cette liturgie est le résultat d'une synthèse des rites Constantinopolitains et palestiniens et des fastes impériaux. La première synthèse se situe historiquement avant le VIII^e s., tandis que le parachèvement rituel a été opéré dans les milieux monastiques entre le IX^e et le XIV^e s.

P. YANNOPOULOS.

The Empress Theophano. Byzantium and the West at the Turn of the First Millennium, éd. par A. T. DAVIDS, Cambridge, University Press, 1995, XVI + 344 pages. ISBN 0-521-45296-1.

En 991 est mort à Nimègue l'impératrice Théophano, la princesse byzantine qui, en 972, est devenue l'épouse Otton II, empereur de l'Occident. Après la mort d'Otton en 983, Théophano dirigea l'empire au nom de son fils mineur Otton III. La personnalité et l'œuvre civilisatrice de Théophano ont toujours fasciné les historiens ; en 1991, le millénaire de sa mort fut marqué par une impressionnante série de manifestations, dans lesquelles il faut inclure cette publication collective.

L'ouvrage tourne autour de quatre axes : le premier concerne la place de la femme noble dans la société médiévale d'Occident ; le deuxième est consacré au développement de l'art chrétien dans l'empire d'Occident à l'époque de Théophano ; le troisième envisage l'impact intellectuel sur l'Occident de l'action civilisatrice de Théophano et le quatrième considère les conséquences du rapprochement entre les deux empires sur le développement économique de l'Occident. Les considérations biographiques qui font l'objet des articles de K. LEYSER (*Theophanu divina gratia imperatrix augusta*), de O. ENGELS (*Theophano, the Western Empress from the East*), de K. GIGGAAR (*Theophano : An Emperess Reconsidered*) et de Judith HERRIN (*Theophano : Considerations on the Education of A Byzantine Princess*), tournent autour du premier axe. A ce même sujet sont consacrées les études de Johanna Maria VAN WINTER (*The Education of the Dauthters of the Nobility in the Ottonian Empire*), de A. DAVIDS (*Marriage Negotiations between Byzantium and the West and the Name of Theophano in Byzantium*) et de P. BANGE (*The Image of Women of the Nobility in the German Chronicles of the Tenth and Eleventh Centuries*), tandis que l'article de J. SHEPARD (*A Marriage too Far ? Maria Lekapena and Piter of Bulgaria*) sort plutôt du cadre de l'ensemble. La question du développement de l'art en Occident est traitée par Jaqueline LAFONTAINE-DOSOGNE (*The Art of Byzantium and its Relation to Germany in the Time of the Empress Theophano*), par E. VORDECKERS (*Imperial Art in Byzantium from Basil I to Basil II*) qui n'envisage pas l'art occidental, par H. WESTERMANN-ANGERHAUSEN (*Did Theophano Leave her Mark on the Ottonian Sumptuary Arts ?*), par B. THISSEN (*The Palace of Nijmegen in the Tenth and Early Eleventh Centuries*) et par Hiltje ZOMER (*The So-*

Called Wommen's Gallery in the Medieval Chrurch : An Import from Byzantium) qui touche aussi l'aspect culturel de la vie médiévale. L'impact culturel est surtout étudié par W. J. AERTS (*Froumund's Greek : An Analysis of fol. 12v of the Codex Vindobonensis Graecus 114, Followed by A Comparaison with A latin-Greek Wordlist in MS 179 Auxerre fol. 137v ff*) et par A. J. VAN DER AALST (*The Palace and the Monastery in Byzantine Spiritual Life c. 1000*). Finalement, L. F. GENICOT (*The Human and Economic Contexte*) envisage les relations économiques entre l'Est et l'Ouest.

P. YANNOPOULOS.

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION DU 1er JANVIER AU 30 JUIN 1997

Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Ἐπετηρὶς τοῦ Κέντρου Ἐρεύνης τῆς Ἱστορίας τοῦ Ἑλληνικοῦ Δικαίου, 32 (1996), 348 pages.

A. Alexakis, *Codex Parisinus Graecus 1115 and Its Archetype* (= *Dumbarton Oaks Studies*, XXXIV), Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1996, xviii + 422 pages + 11 planches hors texte. ISBN 0-88402-234-X.

D. Apostolopoulos, *Τὸ «Μέγα νόμιμον» καὶ ὁ Δοσίθεος Ἱεροσολύμων*, extrait de *Μεσαιωνικὰ καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 5 (1996), pp. 283-293.

A. Argyriou, *Μακαρίου τοῦ Μακρῆ. Συγγράμματα (Βυζαντινὰ Κείμενα καὶ Μελέται*, 25), Thessalonique, Κέντρο Βυζαντινῶν Ερευνῶν, 1996, 247 pages.

Catherine Asdracha, *Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (viiie-xe siècles). Présentation et commentaire historique*, extrait de *Ἀρχαιολογικὸ Δελτίο*, 44-46 (1989-1991), pp. 239-334 + planches 97-108.

V. Atsalos, cf. Axinia Džurova.

J. M. Blázquez, *Arte bizantino antiguo de tradicion clasica en el desierto Jordano : Los mosaicos de Um Er-Rasas*, extrait de *Goya. Revista de Arte*, 255 (1996), pp. 130-143.

Idem, *Aspectos del ascetismo de Melania la Joven : las limosnas*, extrait de *Kolaios*, 4 (1995), pp. 437-456.

P. Boulhol, *'ΑΝΑΓΝΩΡΙΣΜΟΣ. La scène de reconnaissance dans l'hagiographie antique et médiévale*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1996, 360 pages. ISBN 2-85399-387-6.

Βυζάντιο και Σερβία κατά τον ΙΔ΄ αιώνα / Byzantium and Serbia in the 14th Century (Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια, 3), Athènes, 1996, 432 pages + 213 illustrations. ISSN 1106-1448. ISBN 960-7094-70-0.

N. Croussouloudis, *Σχέσεις τοῦ Λατίνου Ἀρχιεπισκόπου Μυτιλήνης Λεονάρδου μὲ τὴ Χίο*, extrait de *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, 79 (1996), pp. 1145-1182.

Idem, *Ἡ ἵδρυση τῆς λατινικῆς ἐπισκοπῆς Χίου καὶ οἱ πρῶτοι γνωστοὶ ἐπίσκοποί της*, extrait de *Κληρονομία*, 27 (1995), pp. 169-187.

A. Ducellier, *Chrétiens d'Orient et Islam au Moyen Age. viie-xve siècle*, Paris, A. Colin, 1996, 492 pages. ISBN 2-200-01448-1.

I. DURA, *La présence des reliques de Saint Michel le Confesseur, Métropolite des Synades dans les pays roumains, extrait de Revue des Études Sud-est européennes*, 34 (1996), pp. 1-16.

Axinia DŽUROVA, K. STANČEV, V. ATSALOS et V. KATSAROS, *«Checklist» de la collection de manuscrits grecs conservée au Centre de recherches slavo-byzantines «Ivan Cujčev» auprès de l'Université «St. Clément d'Ohrid» de Sofia* (= *Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης. Publications du programme de la coopération entre le Centre «Ivan Dujčev» de l'Université «St. Clément d'Ohrid» de Sofia et l'Université Aristote de Thessalonique*, 3), Thessalonique, 1994, 121 pages

Erytheia. Revista de Estudios bizantinos y Neogriegos, 17 (1996), 364 pages. ISSN 0213-1986.

J. M. FEATHERSTONE, *Nicephori Patriarchae Constantinopolitani, Refutatio et eversio definitionis synodalis anni 815* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 33), Turnhout, Brepols, et Leuven, University Press, 1997, xxxiv + 381 pages. ISBN 2-503-40331-X (relié) ; 2-503-40332-8 (broché).

P. J. FEDWICK, *Bibliotheca Basiliana Universalis. A Study of the Manuscrit Tradition, Translations and Editions of the Works of Basil of Caesarea. II. The Homiliae Morales, Hexaemeron, de Litteris, with Additional Coverage of the Letters*, II,1 : *Manuscrits* ; II,2 : *Editions, Translations* (*Corpus Christianorum*), Turnhout, Brepols, 1996, lxiv + 1326 pages.

Fortunatae. Revista Canaria de Filologia, Cultura y Humanidades Clasicas, 6 (1994), 384 pages. ISSN 1131-6810.

From Byzantium to Iran. Armenian Studies in Honour of Nina G. Garsoïan, éd. par J.-P. MAHÉ et R. W. THOMSON (*Suren D. Fesjian Academic Publications*, 5 = *Columbia University. Occasional Papers and Proceedings*, 8), Atlanta, Scholars Press, 1997, xviii + 523 pages. ISBN 0-7885-0152-6.

L. GARCÍA MORENO, *Las invasiones de los Godos en Beocia*, extrait de *Επετηρίς της Εταιρείας Βοιωτικών Μελετών*, 2 (1995), pp. 735-753.

Dorothy GLASS, *Portals, Pilgrimage, and Crusade in Western Tuscany*, Princeton, Princeton University Press, 1997, 145 pages. ISBN 0-691-01172-9.

Olga GRATZIOU, *Αναμνήσεις από τη χαμένη βασιλεία. Σελίδες εικονογραφημένης χρονογραφίας του 17ου αιώνα*, Athènes, Πατάκης — Γεννάδειος Βιβλιοθήκη, 1996, 187 pages, avec 101 illustrations en couleur. ISBN 960-360-729-0.

C. HAAS, *Alexandria in Late Antiquity. Topography and Social Conflict*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1997, xviii + 494 pages. ISBN 0-8018-5377-X.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, 46 (1996), xi + 501 pages + 15 planches hors texte. ISBN 3-7001-2590-9.

Innovation in der Spätantike. Kolloquium Basel 6. und 7. Mai 1994, éd. par B. BRENK (= *Spätantike-Frühes Christentum-Byzanz*, Reihe B : *Studien und Perspektiven*, Band 1), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1996, 455 pages + 20 planches hors texte. ISBN 3-88226-879-4.

Irénikon. Revue des Moines de Chevetogne, 69,1 (1996), 160 pages.

D. KALAMAKIS, *Ἀνθολόγιον ἐκ τῶν ἔργων Αὐγουστίνου Ἵππωνος ἐξελληνισθὲν ὑπὸ Δημητρίου τοῦ Κυδώνη*, Athènes, Παρνασσός, 1996, 158 pages. ISBN 960-85212-4-6.

V. KATSAROS, cf. Axinia DŽUROVA.

Angeliki KONSTANTAKOPOULOU, *Βυζαντινή Θεσσαλονίκη. Χώρος και ιδεολογία, (Πανεπιστήμιο Ιωαννίνων. Επιστημονική Επετηρίδα Φιλοσοφικής Σχολής. Δωδώνη*, Παράρτημα, 62), Yannena, 1996, 276 pages.

I. V. KRIVUŠIN, *Istorija mezdu porjadkom i haosom : Koncepcija politiceskih konfliktov Feofilakta Cimokatti*, Ivanovo, Izanovskij Universitet, 1996, 131 pages, ISBN5-230-01776-7.

L'Arménie et Byzance. Histoire et Culture (= *Byzantina Sorbonensia*, 12), Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, xiv + 242 pages. ISBN 2-85944-300-2.

D. LETSIOS, *Νόμος Ῥοδίων Ναυτικός. Das Seegesetz der Rhodier. Untersuchungen zu Seerecht und Handelsschiffahrt in Byzanz* (= *Δημοσιεύματα Ναυτικού Δικαίου / Veröffentlichungen zum Schiffahrtsrecht*, 1), Rhodes, Ινστιτούτο Αιγαίου του Δικαίου της Θάλασσας και του Ναυτικού Δικαίου, 1996, 294 pages. ISBN A-960-7775-00-7.

Th. F. MADDEN, cf. D. E. QUELLER.

P. MAGDALINO, *Constantinople médiévale. Études sur l'évolution des structures urbaines* (= *Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance. Collège de France. Monographies*, 9), Paris, De Boccard, 1996, 119 pages, avec 2 cartes. ISBN 2-7018-0098-6.

H. MAGUIRE, *The Icons of Their Bodies. Saints and their Images in Byzantium*, Princeton, Princeton University Press, 1996, xv + 222 pages + 167 planches. ISBN 0-691-02581-9.

P. MARAVAL, *Le Christianisme, de Constantin à la conquête arabe* (*Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes*), Paris, PUF, 1997, lix + 460 pages. ISBN 2-13-048447-6. ISSN 0768-2379.

A. MARTÍN RODRÍGUEZ, cf. J. NIETO IBÁÑEZ.

Sanja MEŠANOVIĆ, *John VII Palaiologos* (en serbe) (*Intsitute for Byzantine Studies. Serbian Academy of Sciences and Arts. Studies* 20), Belgrade, 1996, 155 pages. ISSN 0584-9888.

Metaphrasis. Redactions and Audiences in Middle Byzantine Hagiography éd. par C. Høgel, = KULT, n° 59 (1996), 82 pages.

W. E. METCALF, *The Silver Coinage of Cappadocia, Vespasian-Commodus* (= *Numismatic Notes and Monographs*, 166), N. York, The American Numismatic Society, 1996, xiv + 173 pages + 54 planches.ISSN 0078-2718. ISBN 0-89722-254-7.

F. MONTANA, *L'Athenaion Politeia di Aristotele negli Scholia vetera ad Aristofane*, Pise et Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici, 1996, 312 pages. ISBN 88-8147-043-8.

J. Nesbitt et N. Oikonomides, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. III : *West, Northwest, and Central Asia Minor and the Orient*, Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1996, 240 pages. ISBN 0-88402-250-1.

J. Nieto Ibáñez et A. Martín Rodríguez, *Humanismo y literatura monacal antigua : La traducción de San Macario por Pedro de Valencia*, extrait de *Humanismo y Cister*, León, 1996, pp. 531-538.

Maria Nystazopulu-Pelekidu, *La questione macedone*, trad. italienne Ines Di Salvo, (= *Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Quaderni*, 13), Palerme, 1996, 55 pages + une carte en couleur hors texte. ISSN 0079-8274.

N. Oikonomides, cf. J. Nesbitt.

Ορθοδοξια, janvier-mars 1996, 169 pages. ISSN 1106-4889.

Idem, avril-juin 1996, pp. 173-190.

Hélène Papaeliopoulou-Photopoulou, *Ταμεῖον ἀνεκδότων βυζαντινῶν ἀσματικῶν κανόνων. Seu analecta hymnica Graeca e codicibus eruta orientis Christiani*, Athènes, Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων, 1996, 351 pages. ISBN 960-7133-50-1.

D. Petalas, *Η εικόνα του επικού ήρωα στα γαλλικά μεσαιωνικά ηρωικά άσματα και στο έπος του Διγενή Ακρίτα*, Athènes, ALEA, 1996, ix + 282 pages. ISBN 960-8463-01-7.

Jadranka Prolović, *Die Kirche des Heiligen Andreas an der Treska* (= *Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch- historische Klasse. Denkschriften*, 253. Band = *Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, Band VII), Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1997, 308 pages + 72 planches hors texte, dont 8 en couleur. ISBN 3-7001-2471-6.

D. E. Queller et Th. F. Madden, *The Fourth Crusade. The Conquest of Constantinople*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2ème édition, 1997, xii + 357 pages. ISBN 0-8122-3387-5.

V. Ruggieri, *Guillaume de Jerphanion et la Turquie de jadis*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1997, 261 pages.

A. G. Savvides, *Μελετήματα βυζαντινής μεσαιωνικής και ισλαμικής ιστορίας (Ανατύπωση άρθρων 1984-1994)*, Pharsales, Ηρόδοτος, 1997, 405 pages. ISBN 960-7290-48-8.

A. G. Savvides, *Santurin Adasi, Semedirek, Sheytânlîk* et *Shire*, dans *Encyclopaedia of Islam*, 2ème éd., vol. IX (1995), respectivement, pp., 20, 137, 419 et 483-484.

A. G. Savvides, *Ὁ Παῦλος Καλλιγᾶς (1814-96), ὡς ἱστορικὸς ἐρευνητὴς τῶν τελευταίων αἰώνων τοῦ Βυζαντίου*, extrait de *Νέα Ἑστία*, 141 (1997), pp. 108-113.

A. G. Savvides, *Ο Σελτζούκος Σουλτάνος Κιλίτζ Αρσλάν Β΄ και η μάχη του*

Μυριοκεφάλου (1176 μ. Χ.), extrait de *Στρατιωτική Ιστορία*, 8 (1997), pp. 14-22.

I. Ševčenko, *Ukraine between East and West. Essays on Cultural History to the Early Eighteenth Century*, Edmonton et Toronto, Canadian Institute of Ukrainian Studies Press, 1996, xix + 234 pages + 4 chartes hors texte. ISBN 1-895571-14-6 (cl) ; 1-895571-15-4 (pb).

B. Šijaković, *Amicus Hermes. Aufsätze zur Hermeneutik der griechischen Philosophie*, Podgorica, Oktoih, 1996, 223 pages. ISBN 86-7659-083-4.

Draginja Simic-Lazar, *Kalenic et la dernière période de la peinture byzantine*, Skopje, Matica Makedonska, 1995, 223 pages. + 47 planches hors texte en couleur et 32 planches hors texte en noir et blanc.

J.-M. Spieser, *Die byzantinische Keramik aus der Stadtgrabung von Pergamon* (= *Deutsches Archäologisches Institut. Pergamenische Forschungen*, Band 9), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 1996, 92 pages + 60 planches. ISBN 3-11-014958-3.

K. Stančev, cf. Axinia Džurova.

M. Stelladoro, *Gli atti greci del Martina de S. Agata*, extrait de *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, n. s., 49-50 (1995-1996), pp. 63-89.

Natalia B. Teteriatnikov, *The Liturgical Planning of Byzantine Churches in Cappadocia* (= *Orientalia Christiana Analecta*, 252), Rome, Pontificio Istituto Orientale, 1996, 240 pages + 98 planches hors texte. ISBN 88-7210-312-6.

Theodoros Prodromos, Rhodanthe und Dosikles, éd. de K. Plepelits, dans *Bibliothek der griechischen Literatur*, Band 42) Stuttgart, Anton Hiersemann, 1996, viii + 182 pages. ISBN 3-7772-9612-0.

The Sixth Century. End or Beginning ? éd. par Pauline Allen et Elisabeth Jeffreys (= *Australian Association for Byzantine Studies. Byzantina Australiensia*, 10), Brisbane, 1996, xviii + 309 pages. ISBN 1-86420-074-X. ISSN 0725-3049.

The Transformation of the Roman Word AD 400-900, éd. par Leslie Webster et Michelle Brown, Londres, British Museum Press, 1997, 258 pages + 69 planches hors texte.ISBN 0-7141-0585-6.

W. Witakowski, *Pseudo-Dionysius of Tel-Mahre, Chronicle (known also as the Chronicle of Zuqnin)*, Part III (= *Translated Texts for Historians*, 22), Liverpool, University Press, 1996, 149 page + 3 cartes. ISBN 0-85323-760-3.

FIG. 1. — Sant'Agnese and S. Costanza, view from south-west *ca.*1910. Mus. Vat. XIX, 11, 29. Courtesy, Musei Vaticani, archivio fotografico.

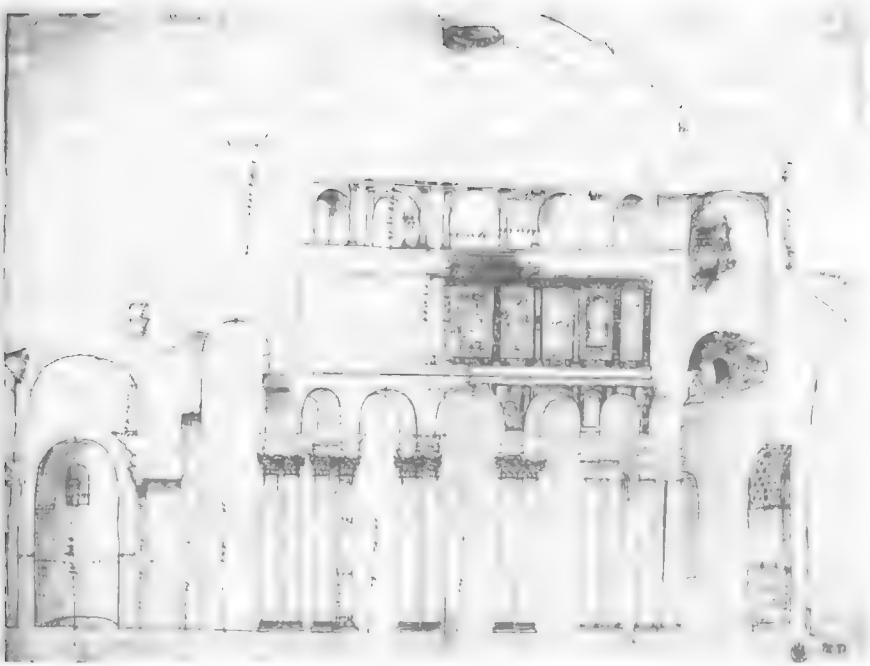
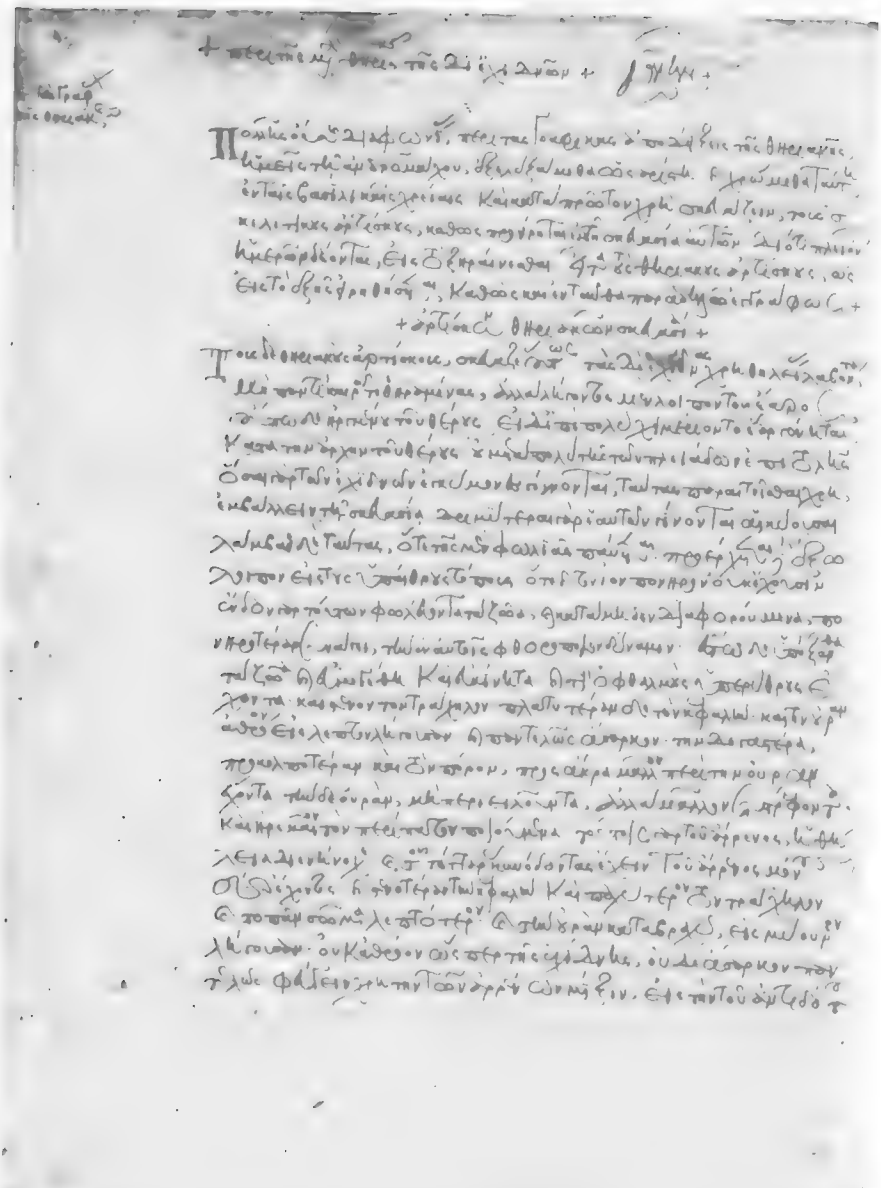
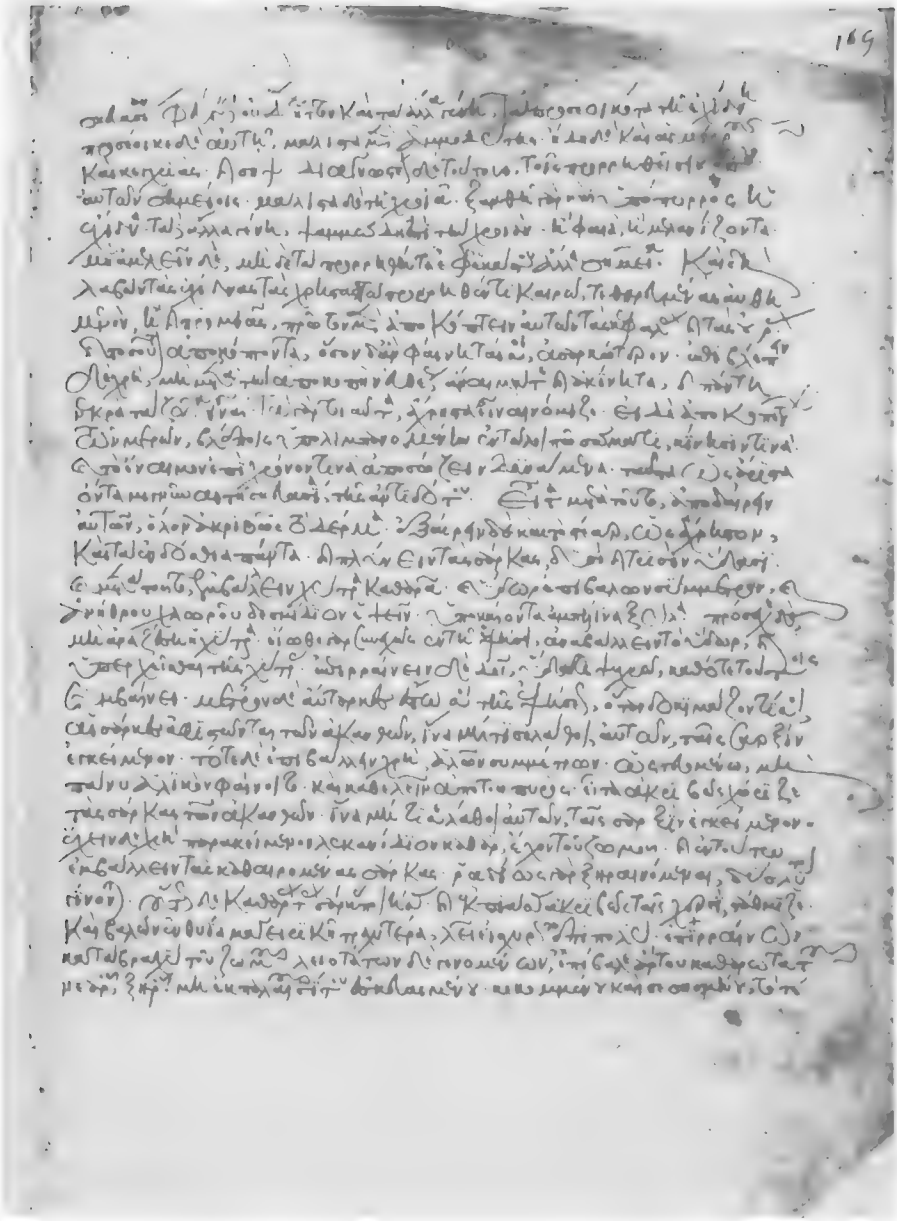


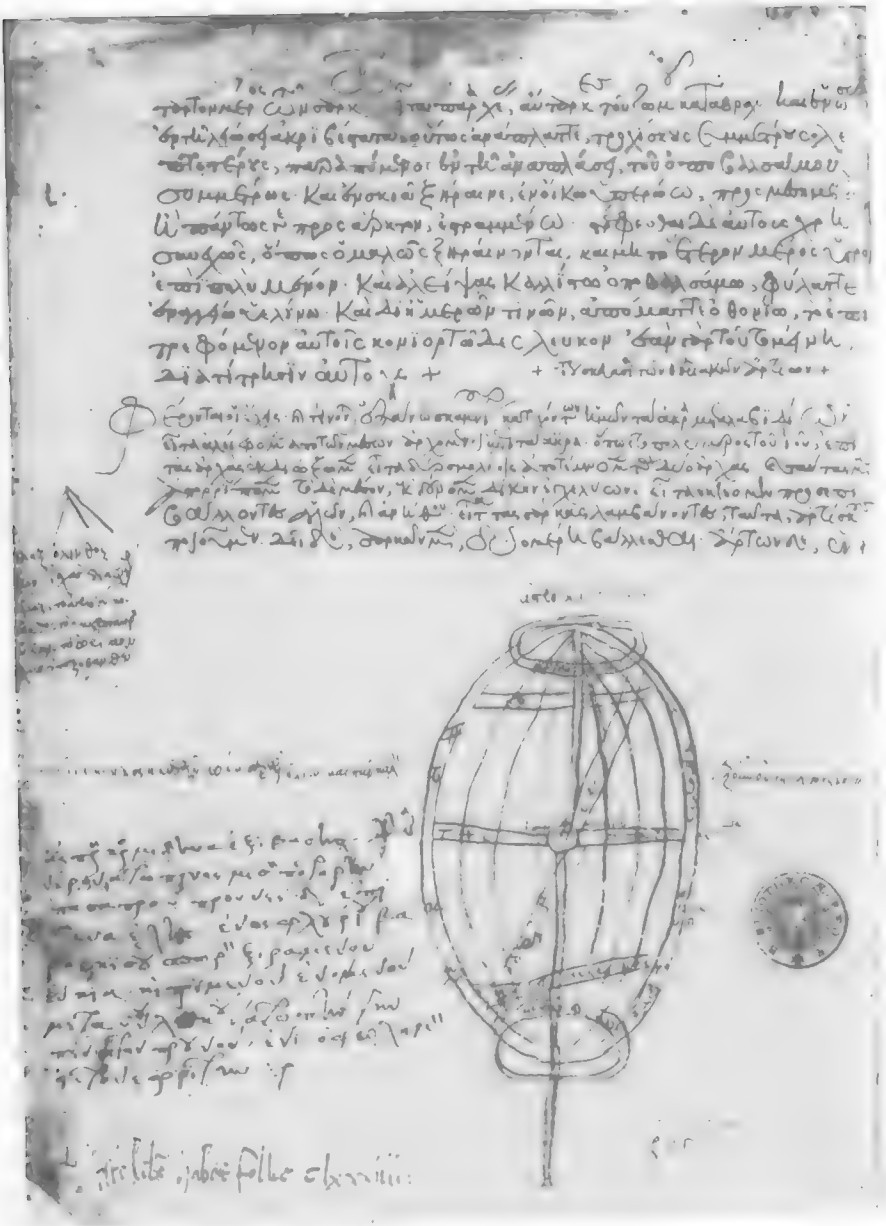
FIG. 2. — North/south section, S. Costanza, through turret. Anonymous Destailleur, Berlin, Kunstbibliothek, t2 4151, f. 73r. *ca.* 1500. Courtesy, Staatliche Museen zu Berlin-Preussischer Kulturbesitz Kunstbibliothek.



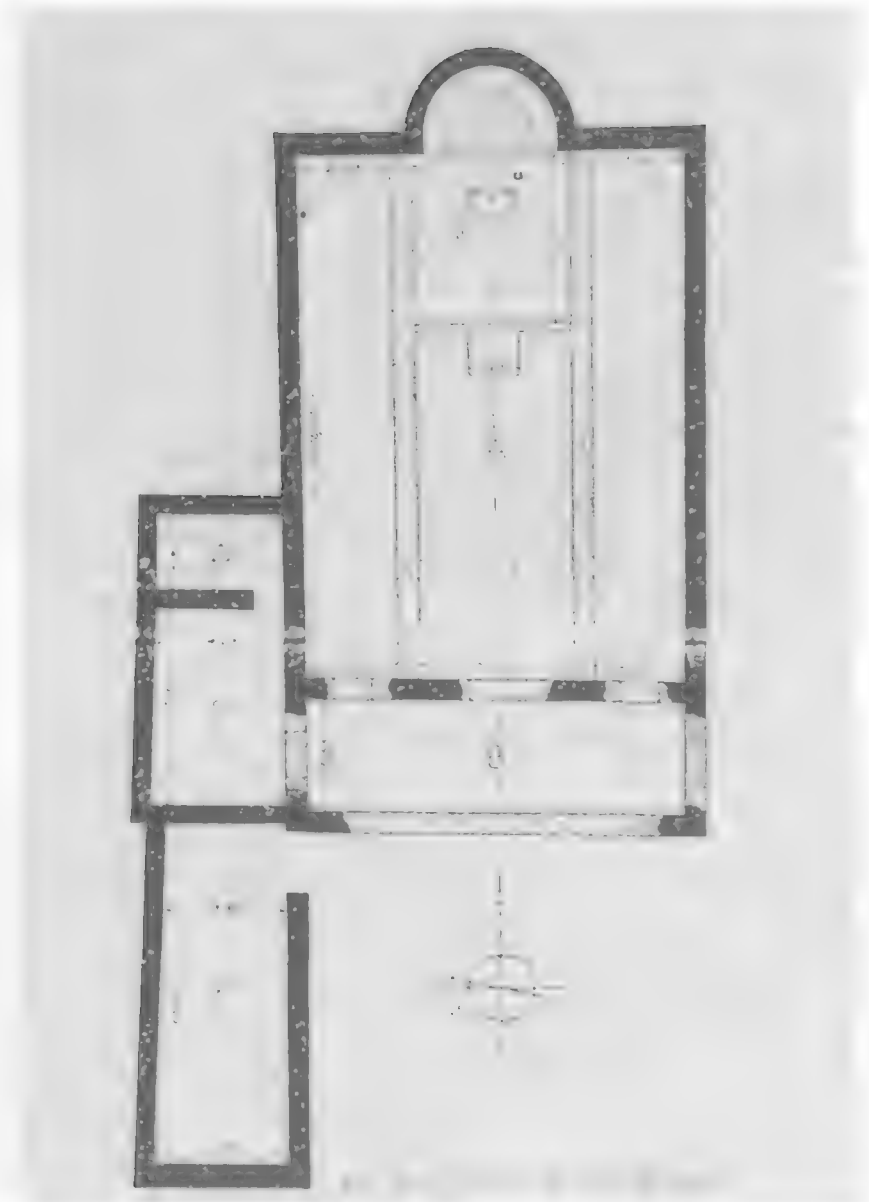
Parisinus gr. 2183, f. 164 v°



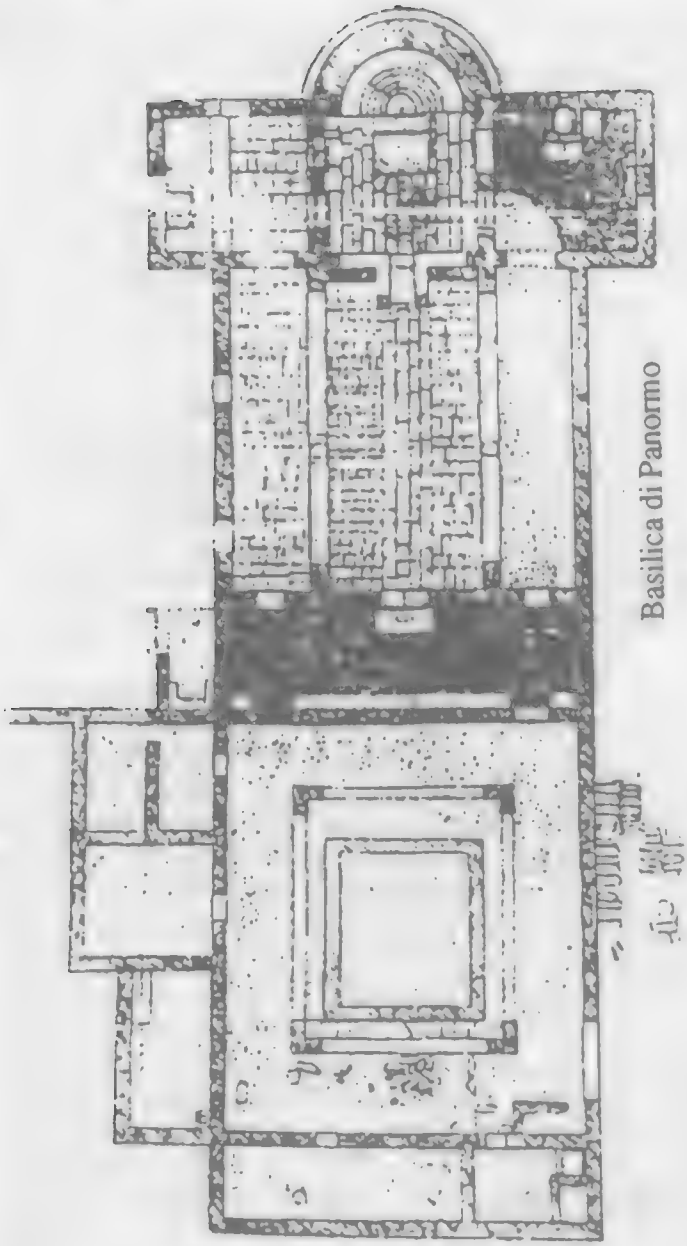
Parisinus gr. 2183, f. 165 r°



Parisinus gr. 2183, f. 165 v°



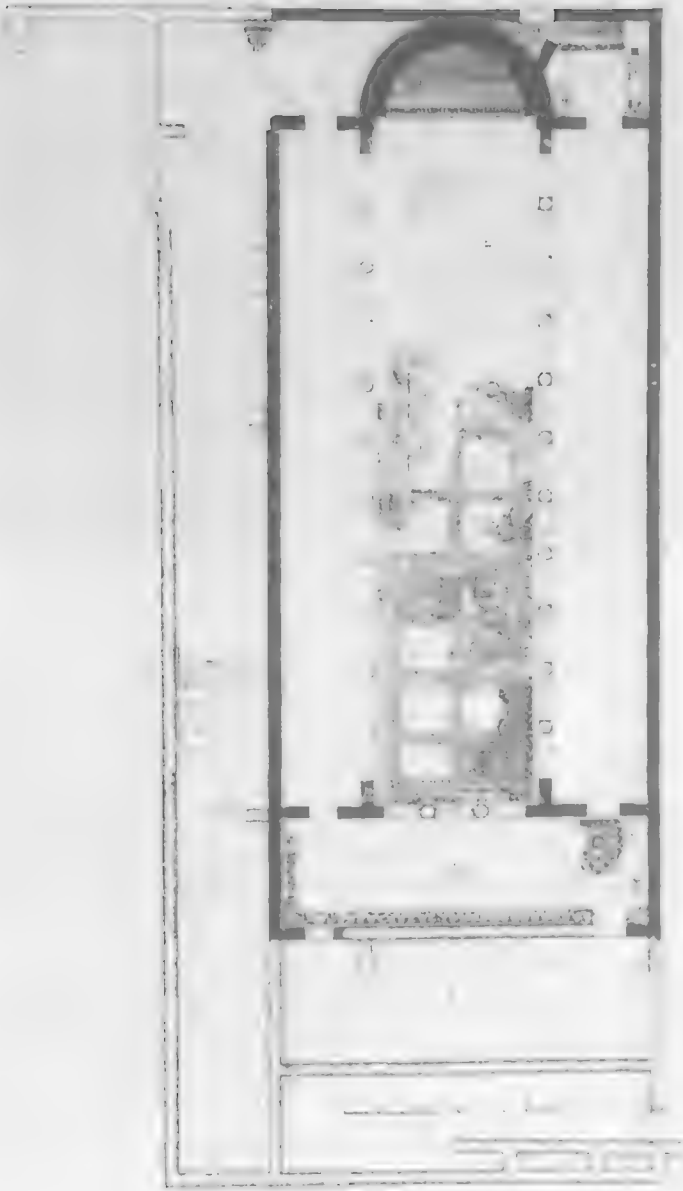
PIANTA n. 1. — Basilica di Syia.



PIANTA n. 2. — Basilica di Panormo.

FOTO. 1. — Basilica di Panormo : particolare del pastophorium meridionale.

FOTO. 2. — Basilica di Panormo : l'abside.



PIANTA n. 3. — Basilica B di Chersoniso.

FOTO. 3. — Basilica B di Chersoniso : passaggio a Tribelon.

tutta la costa settentrionale dell'Africa a testimonianza del suo irraggiamento (25)

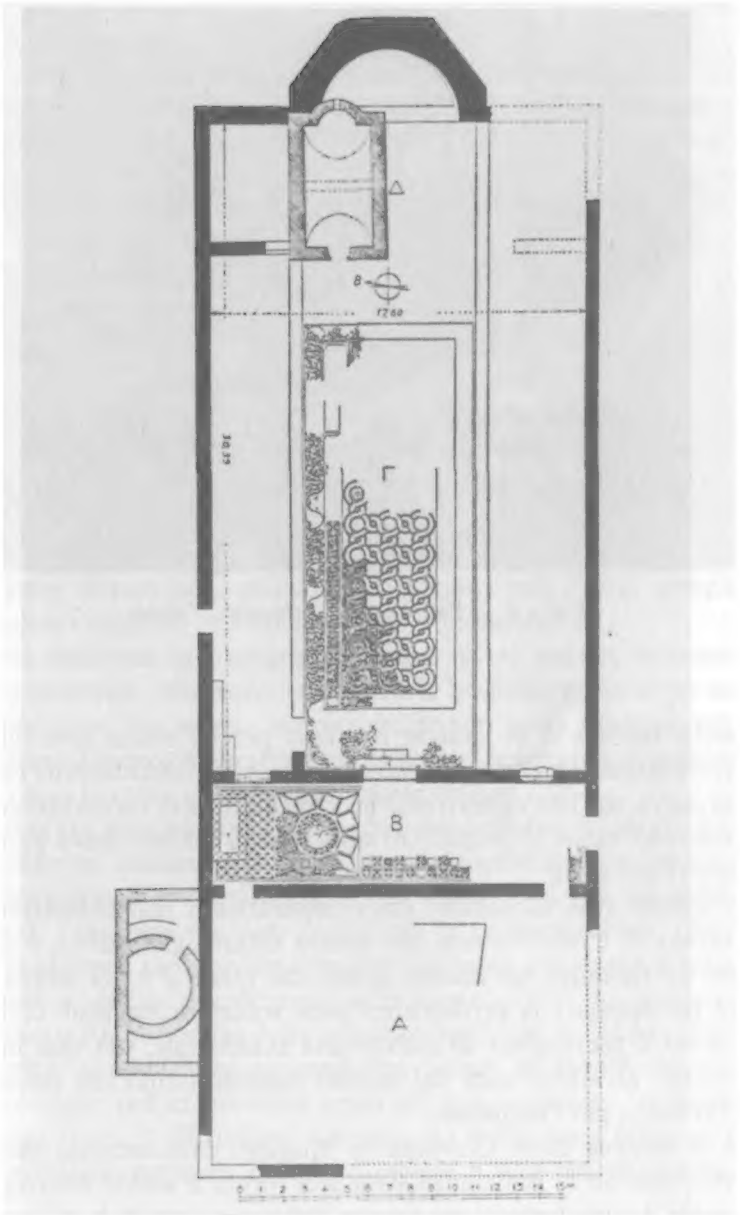
L'abside «nascosta» utilizzata nella basilica B di Chersoniso s'inserisce però in una struttura molto diversa rispetto all'antecedente siriaco. Un termine architettonico è stato quindi appreso, copiato e trasferito in un linguaggio che per esprimersi si serve di un vocabolario differente. Si può cercare di giustificare la presenza di tale soluzione absidale come una derivazione indiretta da esempi che, a loro volta, si rifanno a quelli siriaci e, significativamente, appartengono alla più vicina cultura greca.

Li troviamo nell'isola di Lesbo sia nella basilica di Ypselometopes che nelle basiliche di Aphetelli e di Achladeri, datate al V-VI secolo :

(25) Per l'architettura siriaca cfr. : R. KRAUTHEIMER, 1980, *op. cit.*, da p. 161 ; P. TESTINI, 1980, *op. cit.*, pp.718-723, da p. 161 per la definizione di abside e le sue diverse tipologie. A Creta un'altra costruzione sacra, risalente al periodo paleocristiano, presenta la curva absidale occlusa entro il muro perimetrale. Si tratta del triconco di Gortyna : E. BORBOUDAKIS, *Ανασκαφή Μητροπόλεως Κρήτης*, in *ΠΑΑΕ* 101 (1968), pp. 139-148.

FOTO. 4. — Basilica B di Chersoniso : l'abside.

FOTO. 5. — Basilica B di Chersoniso : particolare dell'abside.



PIANTA n. 4. — Basilica A di Chersoniso.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Annaclara Cataldi-Palau, *Un manuscrit peu connu de S. Grégoire de Nazianze* : Oxford, Bodleian Library, Auct. T. I. 323
C. Crimi et K. Demoen, *Sulla cronologia del Commentario di Cosma di Gerusalemme ai Carmi di Gregorio Nazianzeno* 360
J. MacDonald, *Leontius of Jerusalem's* Against the Monophysites *as A Possible Source for Justinian's* Letter to the Alexandrian Monks 375
G. Mackie, *A New Look at the Patronage of Santa Costanza, Rome* 383
G. Peers, *Hagiographic Models of Worship of Images and Angels* 407
B. Rochette, *Les* ἑρμηνεῖς *dans le christianisme primitif. Aux sources du schisme byzantin* 421
A. Touwaide, *Une note sur la Thériaque attribuée à Galien* 439
P. Yannopoulos, *Le rôle des Bulgares dans la guerre arabo-byzantine de 717/718* 483

Documents

G. Papazoglou, *Un manuscrit de la collection des Cantacuzène à la Pierpont Morgan Library de New York* 517

Mémoires

Paola Mattiassi, *Architetture paleocristiane a Creta : Incontro dei linguaggi della vicina Grecia, d'Oriente et d'Occidente* 524

Notes

Enrica Follieri, *À propos de la Vie de S. Fantin* 548
R. Ingolia, *A Brief Note on the Supposed Connection Between the Imperial Knee-Kis and the* Segmenta 554

Leslie S. B. MacCoull, *Notes on Philoponus' Theory of Vision* 558
J.-M. Sansterre, *Des moines Grecs dans la région de Marseille vers le milieu du XI^e siècle* 563
Ch. Terezis, *Le libre arbitre chez Nicolas de Méthone* 565

Bibliographie

1. *Comptes rendus*

Patricia Karlin-Hayter, c. r. de *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. et Luce Pietri, A. Vaudher, M. Venard, t. IV : *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris, Desclée, 1993 570
Eadem, c. r. M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du VI^e au XI^e siècle. Propriété et exploitation du sol* (= *Byzantina Sorbonensia*, 10), Paris, 1992, xxxviii + 630 pages + 7 cartes + 16 planches hors texte 576
B. Rochette, c. r. de D. Schlinkert, *Ordo senatorius und nobilitas. Die Konstitution des Senatsadels in der Spätantike. Mit einem Appendix über den „praepositus sacri cubiculi" den „allmächtigen" Eunuchen am kaiserlichen Hof* (= *Hermes. Einzelschriften*, 72), Stuttgart, Franz Steiner, 1996, viii + 311 pages. ISBN 3-515-06975-5 582

2. *Chronique*

J. Mossay, *Nazianzenica byzantina. Deux livres récents du Professeur Fr. Trisoglio* 585

3. *Notices bibliographiques* par P. Yannopoulos 600

4. *Ouvrages reçus par la Rédaction* par P. Yannopoulos 619

Table des matières 625